





JUVÉNAL

ET

SES SATIRES

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET MORALES

PAR

AUGUSTE WIDAL
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE BESANÇON



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
QUAI DES AUGUSTINS, 35



JUVÉNAL

ET

SES SATIRES

DU MÊME AUTEUR :

1° *Des divers caractères du misanthrope chez les écrivains anciens et modernes.* Paris, A. Durand, 1851, in-8°. (Épuisé.)

2° *La question des classiques et des romantiques chez les Romains. Dissertation sur le dialogue des Orateurs de Tacite.* Paris, A. Durand, 1851, in-8°. (Épuisé.)

3° *Études sur trois tragédies de Sénèque, imitées d'Euripide.* Paris, A. Durand, 1854, 1 vol. in-12.

4° *Études littéraires et morales sur Homère,* Ire partie, *l'Iliade.* Paris, Hachette et Cie, 1863, 1 vol. in-12, 2e édition, corrigée et augmentée.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Études littéraires et morales sur Homère, IIe partie, *l'Odyssée.* 1 vol. in-12.

Paris. — Imprimerie Adolphe Lainé, rue des Saints-Pères, 19.

JUVÉNAL

ET

SES SATIRES

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET MORALES

PAR

AUGUSTE WIDAL

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE BESANÇON.



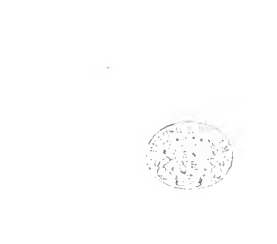
PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

QUAI DES AUGUSTINS, 35

1869



INTRODUCTION.

Dans les mauvais jours de l'empire romain, il s'est rencontré deux écrivains de génie, diversement doués, il est vrai, mais d'une égale hauteur d'âme, d'une même fermeté de cœur, et dont les œuvres, jusqu'à un certain point, se complètent réciproquement. Ces deux écrivains se sont partagé une rude mais glorieuse tâche; ils se sont érigés, chacun à sa manière, selon la nature et les ressources particulières de son talent, en accusateurs et en juges de leur siècle. L'un, Tacite, historien, homme d'État, nous a raconté, avec l'éloquente émotion qu'on sait, les hontes de l'histoire politique de son temps; l'autre, un poëte celui-là, et un moraliste, Juvénal, nous en a retracé la chronique privée en traits de flamme. Comme Tacite, Juvénal apparaît à

une époque déplorable de l'humanité, alors que Rome regorge de vices, de scandales, de passions, de crimes sans nom. Une hideuse corruption avait envahi depuis longtemps tous les rangs de la société, grands et petits, nobles et plébéiens. Pour combattre le mal, Juvénal eut recours à l'arme maniée jadis avec tant de vigueur par le vieux Lucilius : lui aussi il tira du fourreau *le glaive de la satire*[1]. Ce glaive à la main, il fit une guerre impitoyable, une guerre sans merci à tout un monde de gens avilis, tarés, pervers, qui avaient pullulé dans la Rome impériale de la fin du premier et du commencement du deuxième siècle ; cette Rome où étaient venues affluer des quatre coins de l'univers, selon l'énergique expression d'un contemporain, toutes les turpitudes et toutes les infamies[2].

L'œuvre de Juvénal est donc une protestation, un manifeste contre une société monstrueuse, et le poëte, une sorte de tribun animé, quoiqu'on

---

[1] *Ense velut stricto quotiens Lucilius ardens*
Infremuit, rubet auditor, cui frigida mens est
Criminibus. . . . .
(*Sat.* I, v. 165, 166 et 167.)

« Lorsque l'ardent Lucilius, frémissant d'indignation, fait briller la lame de son glaive, le coupable rougit, lui dont le cœur a senti le froid du crime. »

[2] Tacite, *Annal.*, XV, XLIV.

ait parfois soutenu le contraire, d'une sainte ardeur pour le bien, d'une haine vigoureuse et loyale contre le mal, défendant une noble cause, celle de la morale publique, à peu près partout méconnue, partout outragée.

On ne sait que très-peu de chose sur la vie de Juvénal. Deux sources cependant nous sont ouvertes où l'on peut puiser quelques éléments constitutifs d'une biographie, somme toute assez courte, de notre poëte. La première source, et celle-là est sûre, ce sont les rares passages de ses satires où il parle de lui-même. L'autre, beaucoup moins certaine, consiste dans quelques brèves notices sur sa vie, notices sans noms d'auteurs authentiques, dues sans doute à de vieux grammairiens, et qui nous sont parvenues par la voie des manuscrits. Ces notices sont au nombre de sept[1]. Ces diverses *Vitæ,* pour parler comme les critiques d'outre-Rhin, sont loin de mériter, nous venons de le dire, une confiance absolue : elles paraissent toutes dériver d'une même source, c'est-à-dire d'une biographie primitive de notre poëte attribuée à Suétone. Il est possible, il est probable même que les *Vitæ* en question reposent sur quelques

[1] M. Otto Jahn les a réunies et publiées, pour la première fois, dans sa belle et savante édition de Juvénal (*Dec. Junii Juvenalis saturarum libr. V, cum scholiis veteribus*, Berolini, 1851).

documents sérieux, mais on y a certainement ajouté beaucoup. Il faut dire aussi qu'elles diffèrent entre elles sur un grand nombre de faits et de détails; elles se contredisent même formellement en bien des points, tandis qu'elles s'accordent sur d'autres. De là l'incertitude où elles ont jeté les critiques et les philologues allemands, et de là aussi la diversité d'opinions sur certains faits de la vie du poëte. Le meilleur moyen d'arriver, à cet égard, non pas à la vérité absolue, mais de s'en rapprocher le plus, sera de se baser d'abord sur celles des données biographiques de ces différentes notices qui se trouvent identiquement les mêmes dans chacune d'elles.

Mais voyons d'abord ce que Juvénal nous a appris lui-même sur son compte.

Le tout se réduit à ceci : Il naquit à Aquinum, pays des Volsques[1]. Dans son enfance il avait suivi les écoles de grammairiens; celle des rhéteurs, dans sa jeunesse[2]. Il fut le contemporain du fameux prévaricateur Marius Priscus, condamné l'an 100 de l'ère vulgaire, sous Trajan[3], époque à laquelle le poëte paraît avoir été âgé à peu près de quarante ans[4]. C'est en l'an-

[1] *Sat.* III, 319.
[2] I, 14, sqq.
[3] *Ibid.*, 49, 50.
[4] *Ibid.*, 25.

née 119 qu'il composa la treizième satire[1] et en l'an 127 la quinzième[2]. Ce qui, d'après les calculs du savant Borghesi [3], ferait remonter la naissance de Juvénal vers l'an 47 à peu près, et reporterait la date de sa mort après l'année 119, peut-être même après l'an 127. Juvénal aurait donc atteint l'âge de quatre-vingts ou tout au moins de soixante-douze ans. Il paraît avoir possédé, aux environs de Tibur, un petit domaine où il aimait à mener, chaque fois qu'il

[1] Dans cette satire, Juvénal s'adresse à un de ses amis (v. 17), qui, sous le consulat de Fonteius, aurait été âgé de soixante ans. Or les fastes consulaires mentionnent quatre Fonteius qui ont été successivement consuls, l'un en l'an 33 avant Jésus-Christ, un autre en l'an 12 de l'ère chrétienne, un autre en 59, et le dernier, enfin, en l'année 67 de la même ère. Donc c'est le Fonteius qui fut consul l'an 59, c'est-à-dire dans la cinquième année du règne de Néron, que les critiques les plus autorisés croient avoir été celui que désigne ici le poëte. Par conséquent, en ajoutant 60 à 59, on aurait la date de la composition de cette satire. (Voyez Alexandre Berg, *Des Decimus Junius Juvenalis Satiren, uebersetzt und erläutert. Stuttgart*, 1863, Sat. XIII, note sur le vers 17.)

[2] Juvénal y parle du récent consulat de Juncus, *nuper consule Junco* (v. 27), lequel remplissait ses fonctions l'an 127, ainsi que l'a prouvé Clém. Cardinali, d'après une tablette par lui trouvée et appartenant au temps d'Adrien. (Cl. Cardinali : « *Un nuovo diploma militare dell' imperadore Adriano,* » IN DISSERTAZIONI DELLA PONTIFICIA ACADEMIA ROMANA DI ARCHEOLOGIA, t. VI, Rom., 1835, 4, p. 231), cité par M. Ed. Gasp. Jac. de Siebold, *Die Satiren Juvenals mit metrischer Uebersetzung und Erläuterung*, pages XV et XVI du chap. intitulé : *Zur Lebensgeschichte des Dichters.* (Leipzig, 1858.)

[3] *Intorno all' età di Giovenale*, Rom., 1847.

s'y retirait, une vie simple, laborieuse et frugale [1].

D'après un autre passage de Juvénal on peut supposer qu'il fit un voyage en Égypte [2]. On a contesté souvent, il est vrai, l'authenticité de la satire où il est fait allusion à ce voyage, mais sans preuves suffisantes à l'appui, selon nous.

Complétons maintenant ces minces détails biographiques par quelques traits que nous fournissent les *Vitæ* dont nous avons parlé. Toutes à peu près contiennent les faits suivants : Juvénal aurait été le fils, ou le fils adoptif d'un riche affranchi. Jusqu'à la moitié de sa vie, *ad mediam fere ætatem*, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quarante ans, cela ressort du reste de quelques vers de la satire première, il se serait adonné à la déclamation ; et cela pour suivre l'usage, ne s'étant jamais destiné ni au barreau ni à l'enseignement de l'art oratoire [3].

Plus tard il aurait cultivé la poésie et composé quelques vers contre l'histrion Pâris, qui faisait alors les délices de la cour de Domitien. Ces vers, fort goûtés du public, auraient déterminé Juvénal à continuer ses essais poétiques, qui lui auraient valu plus d'un succès. Quelque

[1] *Sat.* XI, v. 60 sqq.

[2] *Sat.* XV, v. 44, 45, 46.

[3] *Animi magis causa quam quod scholæ se aut foro præpararet.*

temps après, il aurait inséré dans une de ses satires, — la septième aujourd'hui du recueil, — un certain nombre des vers dirigés contre Pâris, à une époque antérieure. La chose aurait été mal prise en haut lieu, cette attaque contre Pâris ayant paru une allusion blessante pour quelque favori, très-influent alors à la cour de quelque autre empereur. Juvénal donc aurait été exilé dans son extrême vieillesse. Et soit pour voiler cette disgrâce, soit pour consoler celui qui en était l'objet, soit encore pour le mortifier davantage, car les notices en question racontent tout cela, on aurait donné au vieux poëte un commandement militaire, celui de préfet d'une cohorte; selon quelques-uns des sept biographes, il serait mort de vieillesse et d'ennui[1] dans l'exil, sous le règne d'Antonin le Pieux; selon d'autres, il serait revenu peu de temps après à Rome, où le chagrin qu'il aurait éprouvé de n'avoir plus trouvé son ami Martial l'aurait conduit au tombeau[2].

Quant au nom de l'empereur qui exila Juvénal et au lieu de son exil, les notices diffèrent entre elles; celles-ci attribuent la disgrâce du poëte à Domitien, celles-là à Trajan ; quelques-

[1] *Senio et tædio vitæ confectus.*

[2] *Tandem Romam cum venerit et Martialem suum non viderit, tristitia et angore periit.*

unes à un tyran dont elles ne mentionnent pas le nom. Pour ce qui est de l'endroit où aurait été relégué le vieux satirique, tel biographe de nos *Vitæ* se prononce pour la Calédonie (l'Écosse actuelle), tel autre incline pour l'Égypte ou la Cyrénaïque ; d'autres désespèrent de pouvoir arriver à quelque chose de certain à cet égard.

De là, de l'autre côté du Rhin, où l'on a l'habitude de traiter à fond, de fouiller toutes les questions, les questions d'érudition comme les questions philologiques, de nombreuses, d'ardentes et toutes récentes discussions en faveur de l'une ou de l'autre de ces données biographiques[1].

Vu l'absence de documents suffisants et en

---

[1] C. F. Hermann, dans la préface latine dont il a fait précéder son édition de Juvénal (Gotting., 1854), et son disciple M. de Siebold (dans son ouvrage déjà cité), adoptant l'opinion de Juste Lipse, qu'ils essayent de fortifier encore, soutiennent que le lieu où fut exilé Juvénal ne peut être que l'Écosse, et que l'auteur de son exil fut Domitien.

Teuffel (*Neue Iarhrb. f. Philolog.*, t. XLIII, 1845, p. 109) cherche à démontrer que l'auteur de l'exil fut Trajan, et non Domitien. Quant au lieu de cet exil, il désespère d'arriver à quelque chose de définitif. M. Völker, dans un travail assez piquant sur Juvénal, intitulé : *Juvenal, ein Lebens- und Characterbild aus der römischen Kaiserzeit* (Elberfeld, 1851, p. 104, 105 et 106), pense que Trajan fut l'auteur de l'exil de Juvénal, et l'Égypte, le lieu de l'exil.

D'autre part, Heinrich (*Commentar zu Juvenals Satiren.* Einleitung, vom Dichter, Kil., 1805, et Bonn., 1839) soutient que ce fut Adrien qui exila Juvénal, et qu'il l'exila en Égypte.

présence des contradictions multiples des notices mentionnées, on ne saurait guère arriver à la vérité, mais seulement à un degré de probabilité plus ou moins grand. Quant à nous, nous pencherions assez volontiers pour l'opinion raisonnée de M. Otto Ribbeck. Selon ce savant, l'auteur de l'exil de Juvénal serait Adrien, et le lieu, où fut relégué et mourut le poëte, l'Égypte [1].

Voilà à quoi se réduit ce que l'on sait, ce que l'on croit savoir sur la vie de Juvénal.

Mais Juvénal, après tout, est tout entier dans son œuvre.

Comment, sous l'empire de quelles circonstances, à quelle époque, en face de quels événements cette œuvre fut-elle conçue et écrite? On peut assez facilement s'en rendre compte. Né sous Claude, Juvénal a pu assister au règne de onze empereurs. Il fut le témoin des plus mauvais jours de l'empire romain presque à son début, alors que commençait l'agonie de la société et que les mœurs publiques et privées atteignaient au dernier degré de corruption et de décadence. Juvénal, qui n'écrivit que fort tard, au dire des notices [2], avait pu demeu-

---

[1] *D. Junii Juvenalis Satiræ, edidit* Otto Ribbeck. *Lipsiæ*, 1859. *Præfat.*, p. x, xi, xii, xiii.

[2] *Postquam diu tacuit.*

rer pendant près d'un demi-siècle observateur silencieux des saturnales de toute nature dont il était le témoin; car le moyen de publier ses impressions sous un prince comme Domitien, par exemple, qui avait rempli Rome d'espions, établi partout une véritable inquisition politique et littéraire? Qu'on lise Tacite à ce sujet [1]. Ce n'est donc que sous l'heureux règne de Trajan, en ces temps fortunés « où il était permis de penser ce qu'on voulait et de dire ce qu'on pensait [2], » que notre satirique a dû enfin pouvoir rompre son long silence; et c'est à la même époque que Tacite éleva, lui aussi, sa voix d'abord contenue ou plutôt étouffée par les événements, et qu'il put donner un libre cours à son indignation.

Et de fait, pour ce qui regarde Juvénal, ses plus belles satires, je parle de celles qui forment la première moitié de son œuvre, paraissent avoir été écrites sous le gouvernement du fils adoptif de Nerva, et elles sont à peu près exclusivement dirigées contre les mœurs infâmes du règne de Domitien. C'est le siècle de Domitien, c'est l'universelle perversité romaine sous cet effroyable tyran, qu'attaque et que stigmatise notre poëte; ce sont les vices, les bassesses, les

[1] *Agricol.*, II.
[2] *Id.*, *Histor.*, I, I.

lâchetés, les forfaits dont Rome fut le théâtre pendant que régnait l'indigne frère de Titus, qui soulèvent les âpres et vertueuses colères de Juvénal[1] ! Il est vrai qu'il ne s'en prenait de la sorte qu'aux morts, qu'à ceux « dont les cendres reposaient depuis longtemps le long de la voie Flaminienne et de la voie Latine[2] » ; et on le lui a reproché plus d'une fois. Mais en supposant même qu'on ait bien interprété le sens de ces derniers mots, et nous pensons avec un savant critique qu'on s'y est quelque peu trompé[3], c'était peut-être une précaution sage en des temps si changeants. Au surplus, lors même que Juvénal ne nommait que les morts, ses coups n'en retombaient pas moins sur des personnages vivants; car, morts ou vivants, ses contemporains s'étaient roulés ou se roulaient dans la même fange. On l'a judicieusement remarqué[4] : en flagellant des vices de toute nature,

---

[1] La mention faite dans la satire première de la condamnation du fameux prévaricateur Marius Priscus, condamnation qui eut lieu l'an 100 de l'ère chrétienne, par conséquent sous Trajan, prouve seulement, comme l'a très-bien fait remarquer W. E. Weber (*Die Satiren des Dec. Junius Juvenalis* uebersetzt und erläutert, 1 vol. in-8°. Vimar., 1825, et Halle, 1838, p. 234), que cette satire fut retouchée, comme beaucoup d'autres, et publiée sous Trajan. Weber fournit, à cet égard, plus d'un argument décisif.

[2] *Sat.* I, 171.

[3] Heinrich, dans son commentaire sur ce vers. (*Ouvr. cité.*)

[4] *Idem, ibid.*

Juvénal a eu soin de ne pas trop séparer les temps où il écrit de celui dans lequel il choisissait ses exemples; de sorte qu'étant donnée la perversité générale de l'époque, ce qu'il dit de la génération précédente s'applique toujours à la génération présente; et combien, par cela même, ne devait-il pas soulever d'hostilités et de haines qu'il y avait grand courage à braver! La triste fin de Juvénal montre assez qu'en disant alors la vérité sur les morts, on s'exposait fort encore à s'aliéner et à offenser les vivants; et c'est donc à tort, selon nous, qu'on l'a accusé, de nos jours, de manquer totalement de courage politique.

Quoi qu'il en soit, et à cause de cela même, les satires de Juvénal sont la source la plus précieuse que l'on puisse rencontrer pour l'histoire des mœurs et de la société romaine, depuis Tibère jusqu'au règne d'Adrien. Elles forment, nous l'avons déjà remarqué plus haut, comme le complément des œuvres de Tacite. Ce que Tacite nous a révélé sur les mœurs publiques et politiques de Rome, Juvénal le révèle sur ses mœurs privées et sociales. Et, à cet égard, aucun autre écrivain de son époque ne saurait lui être comparé. Ni Sénèque, ni Pétrone, ni Martial, ni Pline le Jeune, à qui nous devons tant et de si curieux renseignements sur la vie intime des Romains, n'égalent,

sous ce rapport, les peintures de Juvénal. Il n'oublie rien, rien n'échappe à son œil perçant, à ses infatigables et brûlants pinceaux. Ouvrez ses satires et vous y trouverez, toute palpitante, dans son avilissement si hideux et si varié, la Rome du temps; tout y est au grand complet; qu'y manque-t-il? c'est un véritable panorama. Aucune œuvre de l'époque n'atteint à la richesse et à l'intérêt des matières que renferment les satires de Juvénal.

Ces satires, au nombre de seize, que les grammairiens ont divisées en cinq livres[1], ne sont pas toutes de la même date, nous l'avons déjà dit. Les neuf premières sont évidemment l'œuvre d'un homme qui a écrit dans toute la force de l'âge et du talent; trois d'entre elles, la première, la seconde et la quatrième, ont dû être écrites, sans être publiées aussitôt bien entendu, du temps même de Domitien, ou tout de suite après sa mort. Il y a là une indignation de fraîche date et une vivacité de traits dans la peinture des mœurs qui n'autorisent guère à croire qu'elles aient été composées d'après de simples souvenirs. Ce sont ces neuf premières

[1] Le premier livre se compose des cinq premières satires; le second, de la sixième seule; le troisième, de la septième, de la huitième et de la neuvième; le quatrième livre, de la dixième, de la onzième et de la douzième, et le cinquième, des treizième, quatorzième, quinzième et seizième satires.

pièces qui doivent être considérées comme l'œuvre capitale du poëte satirique ; et, quant au titre de chacune d'elles, Juvénal ne paraît pas s'en être soucié beaucoup. Ils varient souvent avec les manuscrits, les éditions et les scholiastes, et nous pouvons les formuler ainsi : *les Scandales du jour, les Hommes romains* ou *les Hypocrites et les Infâmes, Rome inhabitable, le Turbot,* ou *la cour de Domitien, Riche et Pauvre, les Femmes romaines, Misère des classes lettrées, la Noblesse, Nævolus.* Là se trouve la vivante peinture des hommes, des femmes et des choses du temps ; là, le poëte se laisse aller à l'indignation de son cœur d'honnête homme, à l'inspiration de son génie ; c'est dans ces neuf pièces que se montre aussi au plus haut degré son talent de peintre, d'observateur. Tous ces divers morceaux sont venus d'un seul jet, se sont succédé coup sur coup. Il est impossible d'admettre un long intervalle entre chacun. Là, émule du vieux Lucilius, Juvénal fait retentir son fouet, tombe, à bras raccourcis, sur le vice et les vicieux, le crime et les criminels ; et, plus d'une fois, le glaive même remplace le fouet entre ses mains redoutables et il frappe alors vigoureusement. Il est debout dans l'arène, armé en guerre, militant, vengeur.

Ce sont là les premières, les vraies satires de Juvénal, et nous avons fait de leur étude l'objet de la première partie de notre travail.

Bien différent est le caractère que présentent les deux derniers livres du recueil ; on y découvre une tendance d'esprit tout autre. Les satires qu'ils renferment n'ont plus le même entrain, ne respirent plus le même feu que les précédentes; elles n'offrent ni les mêmes détails, ni les mêmes peintures, ni les mêmes renseignements. C'est à peine si l'on y rencontre quelques courts passages sur les vices du jour et le train quotidien de la vie romaine. On y enseigne la vertu, la sagesse, la modération ; on y préconise l'amour de l'honneur, de la justice, de l'humanité. On a là moins des satires que des *épîtres familières* comme celles d'Horace, ou plutôt encore, je le dirai volontiers, de vrais *sermons* du genre de ceux de Massillon, par exemple, ou de tout autre prédicateur ou moraliste chrétien : ce sont des considérations sur la *vanité de nos désirs* et l'influence fatale des *mauvais exemples*, d'éloquentes réflexions sur les avantages de la *sobriété* et les pures joies que procure l'*amitié*; ou bien, des *consolations,* à la façon de celles que nous a laissées Sénèque, sur les inévitables mécomptes de cette vie, d'admirables peintures de ce grand phénomène de l'âme qu'on appelle la *conscience,* ou bien encore de vigoureuses sorties contre le *fanatisme religieux.* Il règne dans toutes ces pièces un accent de persuasion, de vertu, de sagesse bien marqué.

A la vivacité militante, à l'indignation, aux colères qui animent et passionnent à un si haut degré les neuf premières pièces du poëte, ont succédé dans les dernières un calme, une sérénité, une élévation qui rappellent Socrate, et même les sévères leçons de la doctrine stoïcienne. Ce sont des satires philosophiques et morales dans le vrai sens du mot. Elles constituent la seconde partie de ce volume.

Nous avons insisté à dessein sur la diversité de ton, d'intention, de caractère, qui sépare les premières satires de Juvénal des dernières, parce que c'est précisément de cette diversité ques'est prévalu tout récemment un éminent, un célèbre philologue allemand, pour attaquer, et, si c'était possible, battre en brèche l'authenticité des cinq dernières satires du recueil. Ce philologue, c'est M. Otto Ribbeck, professeur à l'université de Kiel, auteur d'une savante et curieuse édition de Juvénal[1], qu'il a fait suivre d'un volume, non moins curieux, écrit en allemand, et intitulé : *Le vrai et le faux Juvénal*[2]. Ce volume, nous aurons à le citer et aussi à le combattre plus d'une fois dans le cours de notre travail. Résumons-en tout d'abord l'esprit et les tendances.

[1] *Lipsiæ*, Tauchnitz, 1859.

[2] *Der echte und der unechte Juvenal, eine kritische Untersuchung.* Berlin, 1865.

Des seize satires de Juvénal, telles qu'elles nous sont parvenues, M. Ribbeck ne reconnaît comme authentiques que les neuf premières, puis la onzième et la seizième, et ces onze satires d'ailleurs seraient entachées encore, selon le philologue allemand, de nombreuses interpolations, de lacunes, de transpositions et défauts dans le texte. Les autres pièces du recueil, à savoir, la dixième, la douzième, la treizième, la quatorzième et la quinzième, lui paraissent s'éloigner autant de l'art et du génie de Juvénal « que les déclamations de Florus s'éloignent des œuvres de Tacite [1] ». M. Ribbeck les regarde donc comme apocryphes, et voici comment il en explique l'origine : Selon lui, l'idée de publier ces cinq dernières satires sera venue à quelque libraire avide de gagner de l'argent, qui se sera associé quelque mauvais poëte famélique, au moment même où l'engouement du public pour Juvénal venait de s'accroître encore par la mort récente de ce dernier. Cette édition posthume, censée publiée d'après les manuscrits laissés par Juvénal, aurait eu par cela même une vogue extraordinaire, et fait les affaires de ces deux industriels. Là-dessus M. Ribbeck, qui est un latiniste de premier ordre, tout le monde rendra

[1] Voyez la préface latine dont M. Ribbeck a fait précéder son édition des satires de Juvénal, p. x.

cette justice à l'auteur de recueils excellents, de fragments réédités des tragiques et des comiques latins[1] et au récent et savant éditeur de Virgile[2], M. Ribbeck, disons-nous, prend sa loupe, compulse les manuscrits, compare les textes, et, appuyé sur ses vastes et solides connaissances historiques, mythologiques, littéraires et philosophiques, déploie une finesse, une sagacité extraordinaire, pour soutenir sa thèse. Or cette thèse, à tout bien considérer, n'est qu'un curieux et brillant paradoxe; et nous ne sommes nullement surpris que le système de M. Ribbeck, quelque estimables et originales que soient les recherches sur lesquelles il l'a basé, n'ait fait fortune ni en Allemagne ni ailleurs. Mais voyons cependant comment raisonne M. Ribbeck :

Selon lui, l'auteur des deux derniers livres des satires paraît être totalement étranger à celui des trois premiers; il semble qu'il n'ait vécu ni dans la même ville, ni connu les mêmes mœurs, ni éprouvé les mêmes impressions. Ici, c'est-à-dire dans les onze satires que nous savons, tout est « concret »; là, c'est-à-dire dans les cinq dernières, tout est « abstrait »; ici, tout est

[1] *Tragicorum latinorum reliquiæ*. Lipsiæ, 1853. — *Comicorum latinorum reliquiæ*. Lipsiæ, 1855.

[2] *P. Vergilii Maronis opera, recensuit* Otto Ribbeck. Lipsiæ, Teubner, 1858-1862.

mouvement, inspiration, feu; là, tout est sécheresse, maigreur, pédantisme; ici, tout est œuvre de génie; là, tout sent le déclamateur sans génie et sans talent; ici, tout est vrai, vif, consciencieux; là, tout est traînant, terne, négligé. Dans les trois premiers livres, il n'y a pas trace de doctrine philosophique, on n'y mentionne guère de noms de philosophes; dans les derniers, au contraire, on surprend un penchant avoué, manifeste, pour les philosophes et la sagesse de certaines sectes. Le vrai Juvénal est avant tout un coloriste plein d'éclat, résumant en quelques tableaux toute la corruption romaine du temps; le faux Juvénal se plaît sans cesse aux abstractions, ne fait que déclamer et moraliser. Le vrai Juvénal est franc, simple, net dans ses idées comme dans ses peintures; le faux Juvénal est subtil, maladroit, recherché. Le vrai Juvénal, enfin, est un grand esprit qui voit les choses de haut; le faux Juvénal est un petit esprit « un radoteur et un cuistre [1] ». J'abrége en renvoyant, pour toute la suite du raisonnement, au livre même de M. Ribbeck, où se continue, entre les deux prétendus poëtes, ce parallèle appuyé sur un vaste échafaudage de citations et de notes, défrayant, ni plus ni moins, soixante et quinze pages in-8°.

[1] *Ein Saalbader, ein Stubenphilister.*

M. Ribbeck nous paraît bien sévère envers les dernières satires de Juvénal. Elles sont sans doute loin et fort loin de valoir les neuf premières pour lesquelles nous partagerons volontiers, à très-peu de chose près, l'admiration de M. Ribbeck. On trouve dans les dernières bien plus que dans les premières ces traces de l'école, ces habitudes invétérées du rhéteur et du déclamateur, dont nous aurons à parler un peu plus loin. Plusieurs d'entre elles sont relativement faibles et remplies de longueurs et de tirades déclamatoires. Mais, en définitive, elles sont encore fort belles dans leur ensemble. Quelques-unes même, nous avons essayé de le montrer, sont des chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie. Seulement, il faut se souvenir que Juvénal les a écrites, pour la plupart, alors qu'il était déjà avancé en âge[1], et qu'il se trouvait évidemment dans des dispositions d'esprit toutes particulières. Jusque-là, il ne s'était occupé dans son œuvre ni de sagesse pratique, ni de philosophie proprement dite; et maintenant il s'en est fait, pour ainsi dire, le promoteur ardent et dévoué. Le peintre, souvent par trop libre, de la corruption romaine de son temps, l'auteur des tableaux risqués où sont retracés les honteux débordements des hommes et des

---

[1] Voyez C. F. Hermann, *præfat.*, p. x.

femmes de la Rome impériale, est devenu, grâce au temps, plus réservé, plus sérieux, plus chaste en un mot[1], et il s'est fait poëte philosophe. Il n'y a donc absolument rien d'étonnant que, ayant à exprimer des sentiments nouveaux et des idées nouvelles, Juvénal ait adopté un style nouveau, moins vigoureux et plus conforme au sujet même qu'il traite; ce serait, selon nous, s'appuyer sur un sophisme que de conclure, comme fait M. Ribbeck, de la diversité des pensées et des expressions qui distinguent la première partie de l'œuvre de Juvénal de la dernière, à une différence d'auteur. Un tel système mènerait loin; cela ne reviendrait-il pas à peu près à dire que l'auteur de *Suréna*, d'*Attila*, d'*Agésilas*, d'*Héraclius*, n'a rien de commun avec l'auteur du *Cid*, de *Cinna*, de *Polyeucte* et des *Horaces*? ou encore, en renversant le raisonnement, que le poëte qui a écrit *Alexandre* et les *Frères ennemis* aurait été incapable d'avoir conçu et écrit *Phèdre* ou *Athalie*? Ce serait méconnaître à la fois les lois du progrès et celles de la décadence ou de la transformation de manière chez les écrivains et les artistes.

Ne soyons cependant pas injuste envers M. Ribbeck. Il est impossible, sans doute, à tout

[1] Voyez C. F. Hermann, *præfat.*, p. x.

esprit sérieux d'admettre son impitoyable système d'élimination, quel que soit le nombre des prétendues preuves qu'il s'efforce d'accumuler avec une remarquable sagacité d'esprit; mais il faut reconnaître néanmoins qu'il a réellement bien mérité de la philologie par les services qu'il a rendus au texte de Juvénal, tant dans sa récente édition latine que dans son livre intitulé *le Vrai et le Faux Juvénal,* où il essaye de défendre de son mieux ses corrections et ses transpositions.

Il y a peu d'œuvres, il faut le dire, appartenant à la littérature latine, dont le texte nous soit arrivé dans un aussi déplorable état d'altération, de corruption et d'interpolations de toutes sortes, que celui des satires de Juvénal. On le comprendra aisément, si l'on veut bien songer aux diverses altérations que bien d'autres ouvrages classiques, grecs ou latins, ont subies entre les mains de copistes plus ou moins intelligents, parfois même plus ou moins facétieux, et se permettant par conséquent d'enjoliver leur auteur, soit à la marge, soit par des additions directes. Or des altérations de ce genre étaient surtout inévitables pour le texte de Juvénal. Les pieux moines du moyen âge, scandalisés par les hardiesses, les crudités de toute espèce que

présentent les satires de notre poëte, ont cru devoir souvent mitiger, altérer, corriger l'original[1], d'autant plus que Juvénal était un des écrivains de l'antiquité que le moyen âge goûtait et lisait le plus. Il était, pour cette époque, le poëte moral (*ethicus*) par excellence[2]. Ces corrections des copistes des premiers siècles, louables peut-être au fond, étaient fâcheuses au point de vue de la vérité et de l'intégrité du texte. Or M. Ribbeck n'a pas cru devoir s'en tenir à l'édition, quelque excellente qu'elle soit, de M. Otto Jahn, rédigée en grande partie d'après le plus estimé de tous les manuscrits (celui de Pithou, retrouvé dans la bibliothèque de Montpellier, par M. Dübner). Aux yeux de M. Ribbeck, bien des vers, bien des passages ont paru suspects d'altération, d'interpolation, de transposition; et alors il modifie, élague, propose des leçons, motivant chaque fois, sinon par des raisons toujours convaincantes, mais avec une grande science de latiniste, ces diverses opérations philologiques. Et, qu'on veuille bien le remarquer, elles s'appliquent non-seulement aux neuf premières satires, à la onzième et à la seizième, seules authentiques

---

[1] C. F. Hermann, *ibidem*, p. x, xi, xx.

[2] Voyez Bernhardy, *Grundrisse der römischen Litteratur*, IIe partie, p. 611. (Braunschweig, 1863.)

aux yeux de M. Ribbeck, mais encore aux satires des deux derniers livres qu'il regarde comme apocryphes; il a cru voir des corruptions, des lacunes, des transpositions et des interpolations, aussi bien dans les unes que dans les autres; et il porte ainsi la hache à ce qu'il appelle tout un système de superfétations et d'excroissances déparant le texte primitif. Mais ici encore il lui arrive parfois de se laisser entraîner trop loin, et, si l'on s'attachait par trop aveuglément à son système de suppression ou de bouleversement du texte original, on risquerait tout aussi bien de tomber dans le faux qu'en admettant ses conclusions de critique radical contre l'authenticité des cinq satires en question. Mais, lors même qu'il se trompe, il y a encore, jusqu'à un certain point, profit à écouter ses raisonnements et à étudier les substitutions ou corrections de toute nature que propose cet esprit si sagace et si pénétrant.

Mais laissons là maintenant les questions de texte et de philologie pour des considérations plus spécialement littéraires.

· Ce serait peut-être le cas d'établir ici un parallèle entre Juvénal et ses devanciers; mais, ce travail ayant été fait plus d'une fois et souvent avec talent, nous aimons mieux y

renvoyer le lecteur que de l'entreprendre à nouveau [1].

Demandons-nous plutôt et tout d'abord quelles furent les opinions politiques, philosophiques et religieuses de Juvénal ; question qui mérite d'être examinée quand il s'agit d'un écrivain de cette importance. Pour y trouver la réponse, vu le peu de détails que nous apprennent les biographes de notre poëte sur sa personne morale, il faut la chercher dans son œuvre même ; notre satirique est là tout entier.

En politique, Juvénal est de l'école de Tacite, son contemporain. Ce sont deux caractères de la même trempe, deux âmes jumelles. Comme Tacite, Juvénal est un républicain égaré sous la monarchie des Césars, quoiqu'il accepte, par la force même des choses, l'ordre politique établi ; ce point ne saurait être contesté. L'éloge qu'il fait de Trajan, au début de la septième satire, en est une preuve irréfragable ; mais partout chez lui, comme chez l'auteur des *Histoires* et

---

[1] Voyez, à ce sujet, Dussaulx, *Discours sur les satiriques latins ;* La Harpe, *Lycée*, 1re partie, *Anciens, Parallèle d'Horace et de Juvénal*, et surtout M. D. Nisard, *Études sur les poëtes latins de la décadence*, t. I, p. 283 et suiv. ; t. II, p. 57 et suiv., 3e édition ; Völker, ouvr. cité. *Parallele des Juvenal mit Horatz*, p. 18 et suiv. ; Ruperti, *De diversa satirar. Lucilii, Horatii, Persii, Juvenalis indole*, édit. Lemaire, *Collect. auct. classic.*, t. III ; Perse, ses *Satires*, p. 324-555.

des *Annales*, éclatent le regret et l'amour d'un passé à jamais détruit.

En maints endroits de son œuvre, Juvénal se plaît à célébrer les antiques vertus de la Rome libre, alors que la chasteté, la tempérance, la pauvreté, la simplicité des mœurs, l'avaient rendue puissante et redoutable. Il aime à jeter ses regards en arrière, à rappeler les noms vénérés des anciens héros de Rome, les noms des Brutus, des Lucrèce, des Scævola, des Curius, des Fabricius, des Fabius, des Scaurus, des Caton. Ce sont autant de souvenirs qui le consolent des tristesses et des horreurs du siècle. Comme Tacite, il hait et il méprise cette longue série de despotes et de monstres que l'empire a fait surgir. D'un mot il juge et flétrit les principaux d'entre eux : César a fait défiler devant lui, le fouet à la main, le docile troupeau des citoyens de Rome[1]; Octave a usurpé le pouvoir après avoir teint son épée du sang des Romains[2]; Tibère! n'est-ce pas à lui que le monde a dû Séjan, la plus épouvantable créature du pouvoir absolu[3]? Néron, c'est l'histrion, le cocher, l'incendiaire, l'infâme débauché, le fratricide et le parricide couronné[4]. Mais

[1] *Sat.* X, 109.
[2] VIII, 242 et 243.
[3] X, 560 sqq.
[4] VIII, 211 sqq.

tous ses mépris, tous ses sarcasmes, toutes ses colères, sont pour ce stupide et effroyable tyran, dont le nom fut Domitien, « ce Néron chauve, » qui, entouré de délateurs, « déchirait le monde expirant » et l'on risquait sa tête « à lui parler seulement de la pluie et du beau temps[1] ». En revanche Juvénal manifeste toutes ses sympathies pour ces illustres parvenus, orateurs, jurisconsultes, capitaines, dont le courage civique ou militaire a préservé Rome des barbares du dedans et des barbares du dehors : les Cicéron, les Marius, les Décius, « des noms plébéiens, des âmes plébéiennes », qui ont, eux aussi, dans leur temps, racheté de leur sang l'existence de la république menacée[2]. Toutes ces illustrations, comme beaucoup d'autres, sont sorties du peuple; voilà pourquoi elles lui sont chères ; Juvénal est Romain avant tout. Il se fait partout le défenseur du peuple, le vengeur du pauvre et du prolétaire, et il plaint avec éloquence ses misères ; il est *démocrate* dans le bon sens du mot; mais, autant il aime le vrai peuple, autant, et à l'égal de Tacite, il déteste cette canaille de Rome, « cette tourbe de Rémus toujours prête à saluer le succès et à maudire les proscrits » ; elle est tombée si bas qu'elle ne demande plus

[1] IV, 37, 38, 86, 87, 88.
[2] VIII, 243-259.

que deux choses : « du pain et les jeux du cirque[1]. »

Quant à ses opinions philosophiques, Juvénal, à proprement parler, n'est ni épicurien comme Horace, ni stoïcien à la façon de Perse. Il n'appartient pas davantage à l'école d'Antisthène; il le déclare lui-même[2]; mais nul doute que, s'il eût eu un choix à faire, il ne se fût prononcé pour la doctrine du Portique. Exempt, je le veux bien, du rigorisme extérieur des stoïciens, il s'en approche maintes fois cependant par d'autres côtés; il en a la hauteur de principes et l'élévation de la pensée, et surtout ces élans de cœur, ces délicatesses infinies de l'âme que nous surprenons chez Sénèque et chez Épictète, les deux plus brillants représentants du stoïcisme romain contemporain.

Pour ce qui est de sa religion, il faut distinguer, je crois. Comme Tacite et comme Cicéron, Juvénal est souvent amené à parler de la religion officielle; et il a beau faire alors, et en parler sur le ton le plus sérieux, son incrédulité perce quand même[3]; on sent qu'il n'est pas convaincu; et les railleries, toutes fines qu'elles sont, qu'il

---

[1] X, 73, 81.
[2] XIII, 121 et suiv.
[3] Voyez M. D. Nisard, *ouvr. cité*, t. II, p. 59 et 60, 3e édit.

se permet parfois sur le compte des dieux, ôtent toute autorité aux passages où il a voulu, où il a cru être religieux[1]. Mais, quand il parle de la divinité sérieusement, à part toute convenance mythologique ou politico-sociale, il est pour le Dieu inconnu de Socrate, et l'on peut, en somme, le définir un déiste du paganisme, à la manière de Cicéron et de Tacite. Mais ce déiste avait une admirable morale : n'écouter que la voix du devoir et de la conscience, préférer la mort au déshonneur, mettre la vérité avant les convenances, laisser aux dieux seuls le soin de nous venger de nos ennemis, demeurer inaccessible à la colère et aux mauvaises passions, se respecter soi-même, ne donner à ses enfants que de bons exemples, se soumettre aux prescriptions des lois, s'abstenir de prévarications, ménager les biens des alliés du peuple romain, ne jamais vendre la justice à ses administrés, ne s'entourer jamais de malhonnêtes gens, veiller à la pureté des mœurs domestiques, ne pas convoiter le bien de son semblable, se persuader que la seule intention de mal faire est déjà un crime, ériger la sobriété en vertu et l'économie en règle de conduite, ne demeurer attaché au vice que le moins de temps possible, mettre les souffrances et les

[1] XIII, *passim*.

épreuves au-dessus d'une vie molle et efféminée, demander aux dieux un cœur ferme, envisager la mort sans crainte, ne suivre d'autre route pour arriver à une vie paisible que celle de la vertu; voilà la morale de Juvénal, morale sublime, applicable en tout pays, en tout temps, et dont le souffle salutaire anime son œuvre entière.

Le cœur de Juvénal était à la hauteur de son âme. Il a des sympathies pour toutes les souffrances, des compassions pour toutes les misères. Au milieu de ses fulminantes diatribes et de ses âpres colères, il lui échappe des cris qui trahissent son bon naturel; il fait entendre sa voix en faveur de l'esclave « bâti du même limon que nous[1] », il plaide la cause du pauvre[2], plaint le poëte en détresse réduit à subir les insolences des grands[3], s'apitoie sur une certaine classe de malheureux, forcés de trafiquer de leur personne afin de pouvoir payer un loyer qui leur crie : « Demande[4]. » Il a chanté les larmes, « témoignage d'un cœur compatissant et le plus beau présent que la nature humaine ait fait à l'homme[5] »; il a tracé un tableau pa-

[1] *Sat.* XIV, v. 16 et 17.
[2] III, 203-208. V. 130.
[3] VII, 30, 31, 32.
[4] IX, 62.
[5] XV, 131.

thétique de la pitié « attribut que nous tenons du Ciel[1] ».

Et pourtant il s'est rencontré, dans le siècle dernier, des écrivains qui n'ont pas craint d'accuser Juvénal, les uns de cruauté[2], les autres de méchanceté[3]. On n'a pas eu de peine à réfuter ces deux singulières accusations[4].

De nos jours, et également dans notre pays, on s'est montré sévère envers le satirique romain. L'un de nos critiques les plus éminents, dans une curieuse mais trop partiale étude sur Juvénal, n'a pas craint d'avancer que Juvénal était « un satirique indifférent, qu'il sue quelque« fois pour dire des choses froides, que son indi« gnation est plutôt de tête que de cœur, et que le « fond de toute sa philosophie, c'est l'insouciance « d'Horace avec une âme plus fière et probable« ment des mœurs plus chastes; que, peu sou« cieux de l'avenir, il prenait volontiers son parti « d'une société qu'il méprisait en secret, aigre et « amer dans la forme, mais insouciant dans le « fond[5]. »

---

[1] *Ibid.*, 146.

[2] L'abbé Batteux (*Principes de littérat.*, t. III, p. 236), cité par Dussaulx, dans son *Discours sur les satiriques latins*, p. 129, édit. Pank., 1839.

[3] Le P. Rapin (*Réflexions sur l'éloquence, la poétique*, t. II, p. 28), cité par Dussaulx, *ouvr. cit.*, p. 132.

[4] Dussaulx (*ibid.*) répond victorieusement à ces objections.

[5] M. Nisard, *ouvrage cité*, t. II, p. 9.

Et sur quoi est basée cette allégation, ou plutôt cette accusation? Tout simplement sur les deux arguments que voici :

Juvénal a été l'ami de Martial, et les lettres que lui adresse ce dernier prouvent que Juvénal n'était pas aussi roide dans son commerce qu'il l'était dans ses livres ;

Au milieu de ses passages les plus véhéments, il lui arrive de laisser échapper quelque trait déclamatoire ou moqueur qui glace tout à coup l'indignation du lecteur, et partant trahit l'indifférence de Juvénal.

Un récent traducteur de Juvénal, M. E. Despois, réfute victorieusement cette argumentation. Il fait observer avec raison qu'on ne saurait rendre Juvénal responsable de l'amitié de Martial, à laquelle il n'a répondu en aucun endroit de ses satires; que nulle part il ne désigne ni ne nomme Martial, bien qu'il ait mentionné, et avec éloge, plusieurs écrivains contemporains; qu'au demeurant, un des plus rares honnêtes gens de cette époque, Pline le Jeune, a été aussi l'objet des éloges de Martial et qu'il y a même répondu, sans qu'il soit venu pour cela à l'idée de personne d'en blâmer Pline. De quel droit alors déclarer suspect Juvénal, qui n'a jamais répondu aux compliments de Martial que par le silence? Il n'y a pas de réputation qui puisse

résister à un pareil système d'interprétation [1].

D'autre part, élever des doutes sur la sincérité de Juvénal, parce que dans les passages les plus véhéments il s'arrête quelquefois brusquement pour lancer une saillie plus ou moins spirituelle, d'un contraste choquant et révélant chez lui plus de sang-froid qu'il n'en veut laisser paraître, ce n'est pas non plus raisonner avec justesse. Au point de vue littéraire la remarque peut être juste; mais autrement non, car ce serait faire d'un trait de mauvais goût un motif de défiance contre la bonne foi de l'écrivain [2]. M. Despois, avec non moins de rai-

[1] M. E. Despois, *les Satiriques latins*, traduction nouvelle, notice sur Juvénal, p. 17 (Paris, 1864). — M. Alexandre Pierron fait, à ce sujet, à peu près les mêmes réflexions : « Que si Martial, son ami, lui adresse des vers qui n'out rien de chaste, qu'en peut-on conclure? J'en conclurais que Martial, en écrivant ces vers, s'est laissé aller à ses instincts, et non pas que les mœurs de Juvénal étaient mauvaises. Juvénal n'est pas le premier qui ait aimé un mauvais sujet, et laissé toute liberté devant lui aux spirituelles gaillardises d'un espiègle. » *Histoire de la littérat. rom.*, p. 517. Paris, 1852.)

[2] M. Gaston Boissier, dans sa remarquable leçon d'ouverture sur Juvénal, donnée au Collége de France, explique d'une manière fort ingénieuse, et en même temps avec beaucoup de vraisemblance, ces saillies spirituelles et ces traits moqueurs que Juvénal lance si souvent à la fin de ses plus graves tirades. Selon le jeune et habile professeur, cette particularité, qui frise le mauvais goût, tiendrait simplement à la crainte de Juvénal d'être pris trop au sérieux et de payer une seconde fois par l'exil certaines libertés. Les délateurs de Domitien étaient encore en crédit à la cour de Nerva et de Trajan. « Avec un peu plus de perspicacité, et les délateurs n'en manquaient

son et de bon sens, ce me semble, fait justice d'une autre critique commune et banale, et qui a été reproduite bien des fois; elle porte sur certaines peintures effroyables de la corruption romaine qu'on trouve chez le satirique latin; qu'on nous permette de citer ici les propres paroles du plus récent interprète de Juvénal, qui est en même temps un homme de goût et un écrivain distingué : « On a cru voir, » dit M. Despois, « que Juvénal se complaisait « dans ces descriptions. On a dit qu'il les exa- « gérait avec plaisir, comme si Martial, son « contemporain, qui approuve ce que blâme « Juvénal, n'était pas là pour constater la fidé- « lité du tableau. Juvénal est parfois le méde- « cin qui décrit, avec trop de précision peut-

pas, la satire des morts devenait celle des vivants; on pouvait facilement remplacer un nom par un autre, et faire avec de l'histoire ancienne de l'histoire contemporaine. Ainsi, même en prenant ces précautions, Juvénal n'était ni sans danger ni sans frayeur. Or il savait qu'on pardonne beaucoup plus facilement aux gens qui plaisantent qu'aux gens qui sont sérieux. A la cour des despotes, il n'y a que les bouffons qui aient leur franc parler... C'est pour cela que Juvénal fait quelquefois semblant de rire au moment où il en a le moins envie. Je me le représente quand sa colère est la plus vive, quand il est sur le point de dire les vérités les plus fâcheuses... qui se souvient de l'Égypte, et aussitôt son invective se termine par un éclat de rire; rire forcé, grimaçant, où l'on voit que le poëte n'est pas d'aussi bonne humeur qu'il veut le paraître, et qui nous attriste et nous effraye plus qu'il ne nous porte à la gaieté. » (*Juvénal et son temps;* Cours de M. Gast. Boissier, *Revue des cours littéraires*, 10 mars 1866.)

« être, *les attentats aux mœurs* de la société
« contemporaine; mais c'est aussi le moraliste
« indigné et le patriote navré, qui les flétrit.
« On a pourtant signalé comme un signe de
« dépravation véritable les obscénités cho-
« quantes qui rendent quelques passages ab-
« solument intraductibles. On a dit spiri-
« tuellement qu'il fait rougir la pudeur en
« défendant la vertu. Malheureusement, si la
« morale ne change pas, la pudeur a quelque
« chose de plus variable. Les peintures hi-
« deuses que l'on trouve chez notre poëte n'ont
« rien de plus effronté que les sculptures qui
« décorent quelques-unes de nos plus célèbres
« cathédrales. On n'a pas imaginé, je crois,
« d'en faire un argument contre les mœurs
« des naïfs artistes qui décoraient les monu-
« ments du moyen âge; on a été, avec raison,
« fort indulgent pour ces satires de pierre :
« pourquoi n'admet-on pas les mêmes excuses
« pour les satires écrites ? Qu'on blâme et sur-
« tout qu'on se garde d'imiter cette crudité
« choquante selon nos mœurs, rien n'est plus
« naturel; mais que là encore on voie une
« preuve du peu de sincérité de Juvénal, c'est
« ce qui semble moins légitime. En tout cas
« on pourrait ne pas se montrer plus rigoureux
« pour la représentation du vice, telle qu'elle
« se trouve chez Juvénal qui la flétrit, que pour

« le vice lui-même, tel qu'il se montre chez
« Horace, qui s'en vante. Il n'en a pas été ainsi:
« toutes les sévérités ont été pour Juvénal, chez
« qui cette peinture trop libre n'est après tout
« qu'une invective; toutes les indulgences pour
« Horace, chez qui cette peinture est une con-
« fession, — une confession dont il ne rougit
« point[1]. »

---

[1] *Les Satiriques latins*, nouvelle trad., notice sur Juvénal, p. XXIV, XXV et XXVI. — A son tour, Dussaulx, sans nier que Juvénal ait mérité de justes reproches, « pour avoir alarmé la pudeur dans plusieurs circonstances », avait fait observer cependant que Sénèque et Perse s'étaient permis, avant Juvénal, des détails de la dernière obscénité, et que les hommes les mieux intentionnés de ce temps, comme Pline le Jeune, par exemple, ne craignaient pas d'appeler les choses par leur nom; qu'au surplus, les obscénités de Juvénal, que Dussaulx n'a nullement le dessein de justifier, étaient exposées « de manière que le vice lui-même ne saurait les envisager sans dégoût et sans horreur ». (*Discours sur les satiriques latins.*)

De son côté, Heinrich (*ouvrage cité*), dans sa notice biographique sur Juvénal, fait sur le même sujet quelques observations qui nous paraissent aussi piquantes que justes. Nous les traduisons de l'allemand : « Les anciens, lorsqu'ils sont amenés à parler des choses qui sont dans la nature, ne font pas autant de façons à cet égard que les modernes, bien que ces derniers ne soient pas plus vertueux pour cela. Notre délicatesse morale pourrait se choquer de bien des choses chez les anciens dont ils ne se choquaient pas eux-mêmes. » Et après avoir cité à ce sujet la Bible, les comiques grecs et latins, les orateurs comme Démosthène et Cicéron, puis Catulle et Martial, il ajoute : « Il faut que le lecteur en prenne son parti : pourvu que le poëte soit chaste et moral, son vers n'a pas besoin de l'être; le mieux est d'aborder tout cela avec un sentiment honnête, et tout le reste ne signifiera pas grand'chose. Tout ce qui touche à des vices anti-naturels, on le lit avec horreur, de même que Juvénal le traite avec horreur. On serait mal venu à mettre le moins du monde en doute sa

On ne saurait mieux raisonner ni mieux dire.

Mais il est d'autres points sur lesquels Juvénal est moins facile à justifier et qu'il est de notre devoir de signaler. Ils constituent les défauts de Juvénal. Ces défauts tiennent à la fois, ce semble, au genre même qu'il a traité et illustré, et à certaines habitudes d'esprit du temps où il vécut.

En sa qualité de satirique, Juvénal est porté à assombrir les teintes, à exagérer le mauvais côté des choses. Contrairement à l'auteur du *Dieu des bonnes gens,* qui, en contemplant ce monde sublunaire, y voyait du mal, mais n'aimait que le bien, notre poëte ferme un peu trop les yeux sur les bonnes actions et les traits de vertu, fort isolés, je le veux bien, dans son siècle, mais non cependant sans exemple, pour ne contempler que ce qui leur est entièrement opposé.

Il y a plus, et on l'a remarqué avec raison : entraîné par la fougue de son tempérament irascible et nerveux, le satirique romain se met en colère à tout propos. Les travers les plus légers, les plus minces ridicules, excitent son indignation autant que les vices les plus accentués, les crimes les plus odieux; sa fureur ne

---

moralité particulière, et, sous bien des rapports, il est peut-être peu de poëtes dont la force morale soit plus fortement accusée qu'elle ne l'est chez Juvénal. » (*Einleitung*, t. II, p. 25 et 26.)

connaît point de degrés, et par conséquent elle manque de mesure [1]. De là une *monotonie d'emportement* [2], que rachètent, que varient souvent, je le veux bien, le tour piquant de la pensée, l'originalité heureuse de l'expression; mais il n'est pas moins vrai que cette monotonie, effet inévitable d'une colère s'attachant à toute chose, a l'inconvénient grave de mettre le lecteur superficiel en défiance contre cette animation perpétuelle, quelque honnête, quelque sincère, quelque convaincue qu'elle soit.

D'autre part, Juvénal, comme la plupart de ses contemporains et plus qu'eux encore, a été élevé *dans les cris de l'école;* il y a passé la moitié de sa vie puisque, ainsi que le constatent les diverses notices biographiques, il s'était adonné par goût, jusqu'à l'âge de quarante ans, à la déclamation; c'est-à-dire, que devant un auditoire de lettrés réunis chez lui, ou dans quelque salle de *lectures publiques*, il s'était livré à cette éloquence factice, pleine de procédés connus, en vogue à Rome depuis l'extinction de la véritable éloquence, et où la bizarrerie du sujet le disputait à la subtilité de l'argumentation et à la recherche de l'expression. Ce n'étaient que

[1] M. Gast. Boissier, *loc. cit.*
[2] L'expression est de M. Boissier.

des causes imaginaires où l'on se déchaînait, en s'échauffant à froid, contre des adversaires de fantaisie, et de la sorte on épuisait, en se laissant aller à de pures colères de tête, tout le vocabulaire des invectives hyperboliques [1]. La manie des développements, l'abus du lieu commun, la recherche du paradoxe, les digressions inutiles, faisaient partie intégrante de ces exercices oratoires roulant sur un genre faux ; de là des éclats de voix d'autant plus grands qu'ils étaient destinés à couvrir le vide des idées. Or de telles habitudes deviennent une maladie invétérée, dont le talent, le génie même quelquefois, ne peut plus se débarrasser ; et le jour où Juvénal prit la résolution de renoncer à l'éloquence des rhéteurs pour se livrer à la poésie, quand, tout entier à sa vocation de satirique, il se mit à faire des vers, il retomba plus d'une fois dans son péché de jeunesse, je veux dire la déclamation. Elle perçait à travers plus d'une inspiration poétique, malgré lui, à son insu ; et, sous l'influence de cette mauvaise conseillère, il lui arriva souvent de grossir la voix, de charger ses peintures au-delà de ce qu'exigeait son sujet : l'ancien rhéteur fait tort

[1] Voyez l'excellent chapitre de M. D. Nisard, sur *la Déclamation et les déclamateurs,* ouvrage cité, t. II, p. 18 et suiv. ; voyez encore le discours d'ouverture du cours de M. Gast. Boissier sur Juvénal ; nous lui avons empruntées plusieurs expressions.

par moment au nouveau poëte. Mais est-ce une raison pour conclure de là, comme on l'a fait parfois de nos jours, que ces exagérations de parole et de ton devaient nous mettre en garde contre le poëte? qu'il ne fallait accorder ni autorité ni confiance au témoignage d'un homme qui semblait contempler la société de son temps à travers des verres grossissants? que dès lors sa véracité devait être suspecte? Gardons-nous bien de le penser. Au surplus, ces exagérations de paroles et de couleur ne sont pas toujours l'effet des vieilles habitudes de l'école; elles appartiennent, on ne l'a pas assez remarqué, croyons-nous, à la satire même. Aussi bien que le théâtre, la satire, si je puis ainsi parler, a ses lois de perspective, partant ses priviléges, ses nécessités : une certaine exagération lui est permise. Comme l'antique tragédie, elle prend, elle aussi, parfois le masque d'airain et se hausse sur le cothurne afin de se faire mieux voir et mieux entendre. Pour frapper plus juste, elle vise par instant plus haut, et de la sorte atteint mieux son but. On ne saurait lui en faire un crime, pourvu que ses attaques, ses invectives, ses violences, ne soient point dirigées contre des fantômes. Or, qui oserait dire que Juvénal a médit de son siècle pour le seul plaisir de médire? Affaiblissez par la pensée quelques éclats de sa voix, adoucissez dans cer-

tains de ses tableaux quelques couleurs trop chargées, et pour le fond des choses vous serez constamment dans le vrai. Juvénal n'est pas un satirique de fantaisie, ni un écrivain atrabilaire qui voit la corruption romaine à travers les nuages trompeurs d'un esprit mécontent et pessimiste; non, il n'invente rien, il ne ment pas, il ne calomnie pas; il parle de la dépravation de son temps absolument comme l'histoire en a parlé. Voilà ce qu'il importe de faire remarquer; aussi dans tout le cours de ces études nous sommes-nous attaché à confirmer, à corroborer les accusations de Juvénal contre son siècle par le témoignage des écrivains contemporains : Tacite, Pline le Jeune, Pétrone, Martial, Lucien, Dion Cassius, Sénèque, Suétone, et beaucoup d'autres, viendront sans cesse donner raison à Juvénal; Juvénal est avant tout un poëte historien.

Il est à regretter seulement, nous le répétons, que Juvénal ne s'arrête pas plus souvent qu'il ne le fait sur quelques-uns des beaux côtés de l'humanité. On voudrait le voir louer, et cela serait consolant, tel acte d'héroïsme, mettre en relief telle bonne action, tel exemple de vertu; car enfin, quelque corrompue que fût la Rome de son époque, il y aurait pu relever plus d'un trait de probité, d'abnégation, de grandeur d'âme, —

l'humanité ne s'éclipse jamais complétement[1]—, et des esquisses de ce genre auraient fait ressortir davantage les tableaux du vice ; encore une fois il y a là une lacune au point de vue de l'art comme au point de vue de la morale : mais la satire, par sa nature même, s'attache au mal, comme la comédie au ridicule ; lui demander de faire la part du bien, ce serait peut-être lui demander ce qui n'est ni de son domaine ni de son essence ; la satire vit de scandales et de vices, et non de vertu.

Il nous reste à examiner dans Juvénal l'écrivain et le poëte. Nous allons le faire aussi brièvement que possible.

Ainsi que le style de Tacite, le style de Juvénal n'est plus tout à fait celui de la littérature classique. Par endroits il est tourmenté, recherché, maniéré ; à force de courir après les figures, fait remarquer un célèbre critique d'outre-Rhin, et de broyer sur sa palette des couleurs inaccoutumées, Juvénal tombe dans l'obscurité[2]. D'après un autre critique, cette obscurité est due en grande partie aux allusions, aux anecdotes sans nombre que contiennent les diverses satires du recueil, et dont le sens et l'application

[1] Voyez Tacite, *Histor.*, I, 3.
[2] Bernhardy, *ouvr. cité*, p. 610.

nous échappent, comme aussi à quantité d'usages et de traits de mœurs par lui seul consignés et qui à cause de cela même nous sont inconnus[1]. Ce n'est pas tout : Juvénal, en sa qualité d'ancien disciple des rhéteurs, vise à l'effet, court après les ornements, s'efforce de faire impression sur le lecteur, s'attache au mot qui fait image, caresse les antithèses, se livre au jeu des ombres et des lumières, abuse du trait, tombe parfois dans le mauvais goût, toutes choses qui sentent la décadence de l'art et les efforts qu'on fait pour le renouveler. En outre, et il faut bien en convenir, Juvénal dans sa diction est souvent violent, emporté, excessif; il ne recule pas assez non plus devant le danger du mot propre, la crudité de l'expression, la vivacité du coloris, appelant trop souvent les choses par leur nom, renchérissant ainsi sur la hardiesse de la pensée par l'obscénité des termes : défaut grave qui a éloigné de lui, et cela ne se comprend que trop, quantité de lecteurs qui *veulent être respectés*. Toujours bouillant, toujours colère, il manque trop souvent de légèreté, de bonne humeur, de grâce, et par conséquent de variété dans le ton, cette variété dont Horace a le secret.

En revanche il possède des qualités écla-

---

[1] Völker, *ouvr. cité*, p. 15.

tantes, le génie de l'expression, le don du coup de pinceau, la richesse et les magnificences inhérentes à la poésie oratoire; il a de plus une énergie, une verve, sans pareilles; son indignation, allumée au spectacle des vices et des turpitudes qui l'entourent de tous côtés, s'exhale en un langage d'une puissance, d'une force extraordinaire, et dont, avant lui, il n'y avait pas d'exemple dans la littérature latine. Il apparaît la plupart du temps comme armé d'une massue; il est, selon l'heureuse expression d'un commentateur allemand, l'Hercule de la poésie, et ses beautés appartiennent au genre terrible[1]; et c'est avec raison qu'on a pu appeler ses satires des satires *tragiques*[2]. « La torche de la vérité à la main, il la passe sur les hontes et les infamies de son siècle, sans égard pour les coupables, et, vu les ravages qu'exerce partout le mal, il l'attaque avec un glaive qui jette des éclairs[3]. » Voilà qui explique son style de feu et sa forte originalité.

Tel est l'écrivain.

Comme poëte, je ne crains pas de le dire, Juvénal atteint à presque toutes les beautés, beautés littéraires, beautés dramatiques, beau-

[1] « Seine Schönheiten sind das Schrecklichschöne » (Heinrich, *ouvr. cité.* Einleitung, p. 22).

[2] L'expression est de Scaliger.

[3] Völker, *ouvr. cité*, p. 16.

tés épiques, beautés oratoires, beautés oratoires surtout. Parfois il égale Homère pour le grandiose, Shakespeare pour la profondeur du coup d'œil, Cicéron ou Bossuet pour les mouvements d'éloquence, Dante pour le trait. Le lecteur trouvera plus d'un rapprochement de ce genre dans la suite de ces études. De plus, il est incomparable comme coloriste; il fait passer sous nos yeux des tableaux qu'on n'oublie plus. Ils nous frappent et nous remuent; ils se burinent dans notre imagination. Tout le monde se rappelle ces peintures prodigieuses qui nous retracent les déportements de Messaline et de ses pareilles, les ravages du luxe romain, la décadence de la noblesse, la bassesse du sénat, la chute de Séjan, les excès du fanatisme religieux, les tourments d'une mauvaise, conscience, que sais-je encore? peintures où tout est grave, imposant.

Et dire que ce même poëte, avec une égale facilité, manie l'ironie, le sarcasme, la raillerie, le rire vengeur; ces armes redoutables à la main, il immole ses victimes autant par le mépris que par la colère; aussi lui arrive-t-il d'atteindre non moins souvent au comique qu'au tragique. Le croirait-on? le grave, le terrible Juvénal côtoie souvent Plaute et Molière. Ni l'un ni l'autre de ces deux grands esprits ne désavoueraient telle peinture du satirique romain. Les tableaux

où il fait passer sous nos yeux les stoïciens d'emprunt de son temps, véritables *faux bons hommes* du premier siècle de l'empire; les Grecs intrigants, se faisant tout à tous pour arriver à la considération et surtout à la fortune; les courtisans de Domitien, délibérant avec une gravité ridicule sur la manière dont il faut apprêter le turbot offert à leur maître; l'avocat Mathon, un faiseur de premier ordre, essayant de s'organiser une clientèle moyennant un luxe d'emprunt; les dames du grand monde romain, les unes, minaudant en grec et coquetant quoique vieilles, d'autres trompant leurs maris tout en le prenant de haut avec eux, d'autres, enfin, rachetant leurs péchés mignons par une forte dose de dévotion qu'exploitent des prêtres avides et charlatans; tout cela forme autant de scènes de haute comédie, pleines de sel, de malice et d'entrain.

Quelquefois aussi, quoique bien plus rarement, quand son sujet le laisse un instant respirer, lorsqu'au milieu de ses affreuses peintures il s'arrête un moment pour jeter un coup d'œil dérobé, soit dans le temps passé, soit par-dessus les murs de Rome, au sein de la campagne, ou dans l'intérieur de quelque fraîche et paisible villa, son front se déride et sa poésie de même. De là, au milieu de ses plus véhémentes invectives, quelques morceaux doux, agréables, d'un

grand charme, d'une harmonie ravissante, tout à fait digne d'Horace et de Virgile, dont il suit alors les traces et dont il égale les incomparables élégances de diction[1].

Un mot encore sur la méthode et l'esprit de notre travail.

On a beaucoup écrit en Allemagne sur Juvénal; mais parmi tant de volumes, de brochures, de dissertations et de thèses, où Juvénal est considéré, tantôt sous un point de vue, tantôt sous un autre, on chercherait en vain, je crois, un livre où l'on ait étudié, d'une manière suivie et détaillée, complète en un mot, chacune des satires dont se compose l'œuvre du maître.

En France, même lacune sous ce rapport. On n'y compte d'ailleurs, du XVI[e] siècle jusqu'à la fin du premier tiers du XIX[e], que quelques rares travaux sur Juvénal[2]. Parmi les plus récents, il

---

[1] Voy. *Sat.* III, 223-232; *Sat.* VI, 1-21: *Sat.* XI, *passim.*

[2] Ils consistent dans un pâle, court et insignifiant résumé de Baillet, des jugements des savants sur Juvénal (*Jugements des savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, t. III, p. 265. Paris, 1685 en 1686), et quelques éditions estimables mais aujourd'hui complétement insuffisantes, et un grand nombre de traductions faibles et infidèles (on trouvera la liste exacte des unes et des autres dans la collect. de Lemaire, *Juvénal*, t. III, p. 651 et suiv., et dans la dernière édit. du *Manuel du libraire* de M. Ch. Brunet). A la fin du dix-huitième siècle parut la traduction de Dussaulx (1770), bientôt suivie d'une autre édition (1782), accompagnée de notes et précédée d'un *Discours sur les satiriques latins*, déjà souvent mentionné, qui

en est deux, à notre connaissance, fort remarquables et à des titres divers, il faut en convenir, bien plus étendus aussi que tout ce qu'on avait eu chez nous jusque-là en ce genre ; mais Juvénal n'y est étudié, après tout, que d'une manière partielle, sous quelques aspects seulement, à vol d'oiseau, en quelque sorte [1].

---

ne manque ni d'idées ni d'élévation, mais dont le style solennel et déclamatoire rappelle trop le goût du temps. Ajoutez à cela un chapitre de La Harpe sur Juvénal, déjà cité (*Lycée*) ; l'édition fort estimable et fort estimée de Juvénal, d'Achaintre, publiée en 1810 ; un jugement substantiel, mais purement littéraire, de Schœll sur notre auteur (*Hist. de la littér. rom.*, t. II, p. 329 et suiv., 1815); une nouvelle édition de Juvénal dans la collection Lemaire (1823-1825), et vous aurez à peu près tout ce qui s'est publié sur Juvénal en France, jusqu'aux abords de 1834.

[1] Dans ce nombre il faut ranger : 1° les pages animées, souvent éloquentes, toujours spirituelles, mais trop systématiquement hostiles au satirique latin, que M. D. Nisard a consacrées à Juvénal, sous ce titre : *Juvénal et la déclamation* (ouvrage cité, t. II, p. 1-82); 2° un curieux et piquant chapitre, intitulé : *la Société romaine*, de M. C. Martha (*les Moralistes sous l'empire romain*, 1 vol. in-8°. Paris, 1865, p. 315-413). Dans ce chapitre qui, malgré son étendue relative, n'est pas sans lacunes, — pour la plupart elles sont voulues et tiennent au cadre même que s'est tracé l'auteur, — Juvénal est étudié rapidement, il est vrai, mais avec beaucoup d'impartialité, une rare finesse d'esprit, et dans un langage plein de charme. Nous avons lu ce travail avec plaisir et profit, après avoir écrit le nôtre; nous avons pu constater de la sorte, et nous n'en avons pas été médiocrement flatté, que nous nous étions rencontré bien des fois avec M. Martha, tant pour certaines idées générales que pour un grand nombre de rapprochements. Après ces deux travaux, il faut citer encore, — *longo intervallo*, — et pour ne rien omettre, un jugement général sur notre poëte, et dont l'auteur ne manque, selon nous, ni de verve, ni de vigueur, ni d'élévation même; il relève et sent vive-

Quant à nous, et ce sera au lecteur de juger si nous avons eu tort ou raison en cela, nous nous sommes attaché, vu l'importance de la matière, à faire de chaque satire de Juvénal l'objet d'une étude particulière; nous avons voulu en faire ressortir le sujet, les idées, le style, les beautés, les défauts, la portée morale, l'intérêt historique, sans négliger, chemin faisant, les questions de texte. Chaque fois aussi que l'occasion s'en est présentée, nous avons tenu à rapprocher du satirique latin bon nombre de poëtes, d'écrivains anciens ou modernes, avec lesquels il nous a paru en communion d'idées ou de génie.

Mais il est un autre parallèle qui s'est présenté plus d'une fois, et de lui-même, à notre esprit, dans le cours de nos études; c'est la ressemblance souvent frappante qu'offre, avec un grand nombre de peintures de mœurs tirées de Juvénal, la société moderne et contemporaine. Loin de nous la pensée que notre siècle ne vaille pas mieux que le siècle de Juvénal; ce serait nier le progrès, méconnaître les bienfaits d'une

---

ment les grandes qualités de Juvénal; mais, malheureusement, il ne s'appuie pas assez sur la connaissance exacte des textes, tels que les ont constitués les derniers travaux de la philologie. Ce jugement est de M. Dubois-Guchant. Autant ses considérations sur Tacite (*Tacite et son siècle*, t. II, p. 141-178. Paris, Didier, 1861) ont été hasardées, fausses, malheureuses, autant, je ne crains pas de l'avancer, les pages qu'il a consacrées à Juvénal me semblent, en général, piquantes et sensées.

religion et d'une civilisation incomparablement supérieures. Mais, à travers les mille changements qu'opère le temps, il est cependant bien des choses qui demeurent immuables par la raison toute simple qu'elles sont dans la nature de l'homme. De là vient qu'à d'immenses intervalles de temps, on súrprend les mêmes travers, les mêmes vices, les mêmes passions, les mêmes lâchetés, les mêmes hontes. Tout cela ne fait que changer d'aspect et de costume, en quelque sorte, selon l'époque ou la mode, et ne varie guère quant au fond. Aussi avons-nous dû signaler entre le siècle de Juvénal et le nôtre certaines analogies aussi curieuses qu'elles sont affligeantes pour le moraliste et le philosophe. Ces comparaisons, nous les avons faites, est-il besoin de le dire? sans parti pris, sans esprit de système, sans arrière-pensée d'aucune sorte, dans le seul but de constater la vérité.

Nous avons fait ressortir avec la même impartialité, et cela nous a été chaque fois une grande satisfaction, les nombreux côtés de supériorité morale par où notre époque l'emporte sur l'antiquité païenne, en général, et sur la société romaine de la fin du premier siècle, en particulier.

Pour tout ce qui touche au fond même des satires de Juvénal, nous avons mis à profit, en les citant chaque fois, les principaux travaux

publiés en Allemagne sur le satirique latin, depuis le commencement de ce siècle jusque dans ces derniers temps, travaux formant d'utiles matériaux pour une étude d'ensemble comme celle que nous avons entreprise [1].

Avec ce que l'on sait maintenant du plan et de l'esprit de ces études, on comprendra facilement que nous avons dû faire de fréquentes et longues citations; nous avons tenu à les traduire toutes nous-même sur les textes, tout en nous servant beaucoup de la récente et remarquable version de M. E. Despois, qui serre de si près l'original, en rend si remarquablement l'esprit, le souffle, le trait, les ironies et les éloquents emportements.

Nous avons également consulté avec fruit les deux traductions de Juvénal, en vers allemands, parues il y a peu de temps, de MM. de Siebold et Alexandre Berg. Elles nous ont aidé, ainsi que les introductions et les notes dont elles sont ac-

[1] Nous en indiquons ici les principaux; ce sont : les *Commentaires littéraires et philologiques* de Heinrich, ceux de W. E. Weber, de Düntzer, de Döllen, de Nägelsbach; la belle et substantielle préface de C. F. Hermann, écrite en latin et placée à la tête de son excellente édition de Juvénal; les *Grundrisse der römischen Litteratur* de Bernhardy; le livre de M. Völker, intitulé : *Juvenal, Ein Lebens- und Charakterbild aus der römischen Kaiserzeit;* les remarques sur quelques passages de Juvénal (*In aliquot locos Juven. animadversiones*) de M. Kempf; les intéressantes Études sur les mœurs de la Rome impériale, de M. Ludwig Friedländer; *le Vrai et le faux Juvénal* de M. Ribbeck, etc., etc., etc.

compagnées, à éclaircir en plus d'un endroit certaines difficultés de style et quelques obscurités de pensées dont Juvénal s'est rendu, volontairement ou non, coupable.

Pour toutes nos traductions, nous avons suivi le texte de l'excellente édition Otto Jahn [1], contrôlée à l'aide de l'édition Hermann [2]. Quant à l'édition Ribbeck, dont le lecteur connaît l'esprit et le système, malgré ce qu'elle offre souvent d'arbitraire, nous en avons néanmoins tiré parti. Plus d'une fois, nous l'avouons, nous avons cru devoir nous rendre aux raisons de M. Ribbeck; plus d'une fois aussi nous avons résisté à son argumentation, toujours entraînante et dont il faut néanmoins se défier. Nous avons eu soin de donner chaque fois les motifs qui nous ont déterminé dans l'un ou l'autre sens. Aujourd'hui, une *Étude* sur un écrivain ancien n'est plus possible, si elle doit être sérieuse, qu'autant qu'elle s'appuie sur la connaissance approfondie de la langue et du texte de l'auteur [3]; «autrement,

[1] Berlin, 1851.

[2] Leipzig, 1854.

[3] Les *Mélanges* de M. Patin, ses *Études sur les tragiques grecs*, ses belles et savantes *Études sur la poésie latine*, tout récemment parues (2 vol. in-12. Paris, 1868), la magnifique *Étude* de M. Sainte-Beuve, sur Virgile, sont des modèles en ce genre. S'il était permis de se citer soi-même à côté de maîtres si éminents, je dirais que c'est également dans cet esprit que j'ai essayé, du moins, de composer, il y a quelques années, mes *Études littéraires et morales sur Homère* (Paris, Hachette, 1863, 2e édit.).

dit avec raison, à ce sujet, un jeune et savant philologue fort compétent en cette matière, autrement ce n'est qu'un ouvrage de pure imagination, sans valeur scientifique. On risque de se tenir dans les généralités, de prêter à son auteur des intentions qu'il n'a pas eues, de s'extasier sur des idées qui ne sont que des erreurs de sens, enfin de raisonner, en cherchant des sujets d'admiration, sur des passages tronqués ou interpolés [1]. »

Mais, pour embarrasser le moins possible notre étude par des discussions sur la langue et le texte de Juvénal, nous les avons rejetées toutes dans les notes, ainsi que d'autres discussions nées de l'examen critique de certains travaux philologiques d'une importance réelle. Mais des questions de ce genre ne devaient pas, ne pouvaient pas, ce me semble, n'être pas agitées dans ce livre ; car il était de notre devoir de ne pas laisser ignorer à une classe particulière de lecteurs, à qui nous avons également à cœur de nous adresser, les recherches faites par la critique contemporaine sur l'œuvre de Juvénal, et les résultats obtenus par elle. Mais encore une fois, tous ces détails, toutes ces

[1] E. Benoist (*les Œuvres de Virgile*, édition publiée d'après les travaux les plus récents de la philologie. *Introd.*, p. XI et XII. Paris, Hachette, 1867).

discussions philologiques sont reléguées et traitées dans nos notes. Notre but était d'appeler l'attention des lettrés et des gens du monde sur les mâles et immortelles beautés de Juvénal. Ils les trouveront exposées de la sorte avec ensemble et suite dans le texte proprement dit de l'ouvrage.

Afin d'arriver à une exposition plus méthodique et, si nous osons le dire, plus philosophique, nous nous sommes décidé à intervertir deux ou trois fois seulement la disposition ordinale de certaines satires. Ainsi, à la première satire, qui sert comme de préface à toutes les autres, nous avons fait succéder, dans notre exposition, non pas l'étude de la seconde, mais celle de la troisième, qui en forme l'éloquent commentaire. Vient ensuite notre examen de la deuxième pièce du recueil, consacrée par Juvénal à la peinture des mœurs dépravées des hommes; cette peinture se trouvant complétée par la neuvième satire, nous l'avons analysée immédiatement après la seconde; elle en est la suite naturelle, et, des deux, nous avons fait un chapitre unique. Après les ardentes invectives de Juvénal contre la perversité des hommes, il nous a paru logique de faire aussitôt passer sous les yeux du lecteur son éloquent réquisitoire contre la dépravation des femmes. Voilà pourquoi l'examen critique

de cette pièce, qui est ordinairement la sixième du recueil, vient, dans notre travail, aussitôt après celui de la seconde et de la neuvième. A part ces légères transpositions, faites dans l'intérêt de la logique et de la clarté, nous avons suivi pour tout le reste, l'ordre habituel des recueils.

Je m'arrête, pour en finir avec ces préliminaires déjà trop longs, et que le lecteur voudra bien me pardonner. Entrons, sans plus tarder, dans l'œuvre même de Juvénal, cette œuvre, si souvent citée, si médiocrement connue, et, en général, si peu sentie de nos jours; étudions-la avec l'intérêt, l'attention qu'elle mérite. Il est des époques de relâchement et de mollesse, où il peut être bon, utile, de se fortifier l'âme et le cœur par le commerce d'un poëte aussi profondément pénétré de la moralité et de la dignité humaine que l'était Juvénal, cet homme de génie doublé de l'homme de bien, dont je dirais volontiers qu'il a été le Tacite de la satire.

JUVÉNAL

ET

SES SATIRES

I.

CHAPITRE PREMIER

Les scandales du jour [1].

Juvénal débute d'une façon brusque, abrupte et tout à fait satirique. Ses premiers traits, il les lance contre les mauvais poëtes du temps et cet autre fléau qu'on appelait les *lectures publiques* [2]. Fatigué d'entendre, du matin au soir, les prétendus favoris des muses débiter devant un auditoire d'amis complaisants leurs déplorables élucubrations, roulant sur les sujets su-

[1] Sat. I.

[2] Voy. sur cette institution Horat., *Sat.*, I, 4; — Pline, *Epist.*, I, 13; — Tac., *de Orat.*, 9; — Juvénal, *Sat.*, VII, 36 seqq. Voy. surtout les remarquables et spirituels chapitres de M. D. Nisard sur le même sujet dans ses *Poëtes latins de la décadence*, t. I, p. 302-388, 3e édition.

rannés et ressassés de la mythologie grecque, Juvénal a résolu de prendre sa revanche, d'user de représailles; oui, il a voulu se venger des mortels ennuis qu'on lui a fait subir, en s'essayant, lui aussi, tant bien que mal, dans la langue d'Apollon : « Quand à chaque pas, s'écrie-t-il, on se heurte à des poëtes, ce serait pousser la discrétion jusqu'à la sottise que de faire grâce à un papier qu'on barbouillera tôt ou tard [1]. »

Voilà donc comment l'idée lui est venue d'écrire des vers.

Que si maintenant vous lui demandez pourquoi, de préférence à tous les autres genres de littérature, il s'est voué exclusivement à la satire et lancé sur les traces du vieux Lucilius, sa réponse sera toute prête; les bonnes raisons ne lui manqueront pas; elles se pressent dans sa bouche comme des flots succédant à d'autres flots, et en sortent sous la forme d'un véritable torrent d'éloquence qui nous entraîne au milieu de la décadence et des misères sociales du temps :

« Quand un impuissant, un eunuque ose se marier; quand Mævia, le sein découvert et le javelot à la main, descend dans l'arène pour attaquer un sanglier d'Étrurie; quand je vois la fortune de tous les patriciens effacée par l'opulence de ce drôle qui, au temps de ma jeunesse, a fait crier ma barbe sous ses ciseaux; quand un homme sorti de la canaille d'Égypte, un esclave de Canope, un Crispinus, rejette nonchalamment sur ses épaules la pourpre tyrienne, et, les doigts en sueur, agite pour les rafraîchir ses bagues d'été, — des bagues plus lourdes accableraient sa délicatesse, — oh! alors, il est bien difficile de se refuser à la satire. Serait-il, en effet, dans cette ville si corrompue un mortel assez patient, assez cuirassé d'insensibilité pour se contenir à la rencontre de l'avocat Mathon s'étalant insolemment dans une litière dont il a fait récemment emplette? Voyez cet autre qui marche derrière lui; il a dé-

[1] V. 17 et 18.

noncé son puissant patron et il est prêt à dévorer ce qui reste de la haute société de Rome. Massa le redoute, Carus tâche de l'amadouer à force de présents, Latinus, tout tremblant, lui envoie sa femme Thymèle. Allons, cède le pas à ces seigneurs gagnant des héritages par leurs travaux nocturnes; ils ont pris le chemin le plus sûr aujourd'hui pour arriver à tout, le lit[1] d'une vieille bien riche. A Proculéius une once d'or, à Gillon onze fois autant. Chacun sa part et à proportion de sa virilité. Qu'ils trafiquent de leur sang, et puisse ce métier les rendre aussi pâles qu'un passant à l'aspect de la vipère sur laquelle il vient de poser son pied nu, ou le rhéteur prêt à parler devant l'autel de Lyon[2].

« Comment dire la colère qui me sèche et me brûle la bile quand je vois un misérable qui a dépouillé son pupille et l'a réduit à se prostituer, embarrasser les passants avec son cortége de clients; et ce concussionnaire, ce Marius Priscus frappé d'une condamnation dérisoire (pourvu que l'argent reste, qu'importe l'infamie?). Il égaye son exil en buvant dès la huitième heure et jouit de la colère des dieux, tandis que toi, province, qui l'as fait condamner, tu pleures tes pertes non réparées. Quoi! je ne rallumerai pas, pour flétrir ces infamies, la lampe d'Horace, le poëte de Venouse! M'amuserai-je plutôt à retracer les fables d'Hercule ou de Diomède, le labyrinthe que fait mugir le Minotaure, la mer retentissant de la chute d'Icare et le mécanicien Dédale volant dans les airs, à une époque où un mari, maquignon de sa femme, recueille pour elle des legs dont légalement elle ne peut pas hériter? Commode époux, un amoureux l'avait dressé à regarder le plafond et à ronfler, la coupe à la main et quoique bien éveillé. Cet autre croit pouvoir aspirer au grade de centurion pour avoir consumé le bien de ses ancêtres à nourrir des chevaux. Tout ruiné qu'il est, il fait voler son char sur la voie Flaminienne. Nouvel Automédon, il

---

[1] Nous avons dû adoucir la traduction; le texte porte:
Nunc via processus vetulæ vesica beatæ. (V. 39.)

[2] « Caligula institua à Lyon un concours d'éloquence grecque et latine. On assure que les vaincus devaient donner des prix aux vainqueurs et faire leur éloge. Quant à ceux qui avaient été jugés les plus mauvais, on les forçait d'effacer leurs écrits avec une éponge ou avec leur langue. S'ils s'y refusaient, on les battait de verges et on les plongeait dans le Rhône. » (Suét., *Caligula*, c. 20.)

conduisait lui-même pour montrer ses talents à une monstrueuse maîtresse en habit d'homme. Je ne remplirai pas mes tablettes en plein carrefour, quand, dans une litière ouverte des deux côtés et que portent six esclaves, je vois s'étaler un faussaire avec des airs penchés imités de Mécène! Pour faire fortune et devenir heureux il lui a fallu bien peu de chose : substituer un testament à un autre et en mouiller le cachet. Qui vient vers nous maintenant? C'est une noble dame; son mari avait soif, elle lui a présenté un doux vin de Calène mêlé de venin de reptile. Plus consommée que Locuste, cette dame enseigne à ses parentes encore novices l'art d'envoyer au bûcher, à travers les rumeurs de la foule, les cadavres livides de leurs maris empoisonnés.

« Voulez-vous faire figure à Rome, osez quelque coup qui mériterait Gyare[1] et ses cachots. On vante la probité, mais on la laisse se morfondre. Le crime, au contraire, c'est lui qui donne de riches domaines, les palais, les tables de luxe, la vieille argenterie, les vases ornés d'un chevreau en relief.

« Comment dormir en paix quand un père spécule sur la cupidité de la femme de son fils pour la corrompre, quand on voit des fiancées monstrueuses[2] et des adolescents souillés par l'adultère? A défaut de génie, l'indignation fait les vers, *des vers quelconques, tels que nous en faisons, Cluviénus et moi.*

« Vit-on jamais plus riche collection de vices, des cupidités plus vastes, la manie du jeu plus effrénée? Ce n'est pas seulement avec la bourse à la main qu'on approche aujourd'hui de la table de jeu, mais on fait passer son coffre-fort à côté de soi. Quelles furieuses batailles se livrent là! L'intendant, près du maître, lui passe des munitions. Perdre cent mille sesterces et refuser à un esclave transi de froid le vêtement qui lui est dû, est-ce simplement de la folie[3]? »

Voilà une magnifique exposition, graduée avec un art parfait, commençant par de simples ridicules, dont quelques-uns mêmes sont fort inoffensifs, et finissant par des crimes terribles. Elle n'est déparée que par un seul

---

[1] Une des Cyclades, dans la mer Égée, et qui était un lieu de déportation.

[2] Comme celles dont il est question dans la satire II, v. 83 seq.

[3] V. 22-94.

trait de mauvais goût[1], et dont un éminent critique de nos jours s'est prévalu, bien à tort, selon nous, pour taxer Juvénal de satirique indifférent[2]. Je ne sache pas, au contraire, dans l'œuvre entière de notre poëte, un passage où éclate plus qu'ici sa généreuse indignation ou sa réelle douleur à l'aspect de la perversité de son siècle.

Tout de suite aussi il nous donne un avant-goût de son talent, de son génie comme écrivain. Il dresse l'horrible inventaire de la Rome impériale avilie et déchue, dans un style où l'ironie se mêle à la gravité, l'esprit à l'émotion, le trait acéré à l'art d'observer et de peindre. Dans ce style, il faut bien le dire, se fait jour, plus d'une fois aussi, le vers cru, qui n'est que trop familier à notre satirique, — nous aurons souvent occasion de le constater, — mais qu'excuse cependant la nature même de son sujet[3].

La page que nous venons de traduire nous peint à larges traits la société romaine du premier siècle, avec tous ses scandales, toutes ses infamies, toutes ses hontes, exposées en raccourci et qu'on nous développera longuement dans chacune des autres satires.

Chose triste à dire ! la plupart des travers et des

---

[1] Ce trait est celui-ci :

Qualemcumque potest, quales ego vel Cluvienus. (V. 80.)

Juvénal s'arrête brusquement et lance cette saillie, très-vive assurément, mais choquante par le contraste.

[2] Voy. notre Introduction.

[3] Un émule de Juvénal, l'auteur des *Iambes*, M. Auguste Barbier, qui tombe souvent dans le même défaut, s'en excuse à l'avance en des termes que l'on peut également invoquer én faveur de Juvénal :

« Si mon vers est trop cru, si sa bouche est sans frein,
« C'est qu'il sonne aujourd'hui dans un siècle d'airain ;
« Le cynisme des mœurs doit salir la parole
« Et la haine du mal enfante l'hyperbole.
« Or donc je puis braver le regard pudibond,
« Mon vers rude et grossier est honnête homme au fond. »
(*Satires et poëmes*, Prologue.)

désordres que Juvénal stigmatise ici semblent s'être transmis à travers les âges au sein des sociétés modernes. Vous les retrouverez, hélas ! au milieu de toutes les civilisations avancées, et notre siècle, par conséquent, est loin d'en être exempt. Le parallèle, qui n'est rien moins que flatteur pour nous, serait aisé à établir. Si nos Mævia ne descendent plus dans l'arène pour combattre les bêtes, nos Mævia modernes en revanche se livrent à mille autres extravagances non moins condamnables au point de vue des bienséances et de la morale : elles paraissent dans les réunions publiques, souvent aussi peu vêtues que les amazones romaines luttant contre des bêtes fauves; elles s'adonnent à la chasse, sans être des Dianes pour cela; nos Mævia du dix-neuvième siècle font des armes, fument, conduisent des attelages, montent en ballon avec les aéronautes; elles donnent à leurs vêtements la forme de nos habits d'hommes, portant tricornes, cannes, bottes à revers et que sais-je encore?

Depuis Juvénal, les parvenus n'ont guère changé d'allures. Nos va-nu-pieds d'hier, qui ont fait fortune, se reconnaissent encore, comme le ci-devant esclave Crispinus et l'ex-barbier de notre satirique, à leurs faux airs de petits maîtres, à leur impertinence lourde, au luxe tapageur et de mauvais goût à l'aide duquel ils cherchent à écraser les anciennes familles nobles ou riches.

La postérité de cet avocat Mathon qui essaye de jeter de la poudre aux yeux des gens pour se faire une clientèle moyennant un train d'emprunt[1], est loin d'être éteinte, pas plus, hélas! que celle de ces honnêtes che-

[1] Ce personnage reparait dans la septième satire; voir nos remarques à ce sujet au chapitre VII de ces Études.

valiers qui trafiquent de leur jeunesse et de leur honneur en se faisant des revenus d'abord, et en se poussant dans le monde après, grâce à la protection intéressée de douairières sur le retour.

Nos chroniques scandaleuses pourraient nommer bien des maris complaisants, hommes du peuple, bourgeois ou grands seigneurs, qui, à l'instar du mari si bien peint par notre poëte, ferment les yeux sur l'inconduite de leurs femmes et achètent de leur honneur une augmentation de bien-être ou une place.

Les descendants de Marius Priscus ont-ils entièrement disparu ? Qui oserait l'affirmer? Sous Louis XIV ils s'appelaient les traitants[1]; sous Georges IV, roi d'Angleterre, ils ne se bornaient plus à pressurer les provinces comme leurs devanciers de Rome, ils égorgeaient des populations entières, ils pillaient des continents : témoin les exploits d'un colonel Clive et d'un Warren Hastings, de scandaleuse mémoire[2].

De nos jours aussi, nous voyons encore plus d'un fils de famille, ruiné par de folles passions, parader avec

---

[1] Boileau nous parle d'un personnage de ce genre dans un passage imité de Juvénal :

> Mais en vain pour un temps une taxe l'exile,
> On le verra bientôt pompeux en cette ville
> Marcher encor chargé des dépouilles d'autrui
> Et jouir du ciel même irrité contre lui. (Sat. I.)

Que ces vers sont loin de l'original !

> *Hic damnatus inani*
> *Judicio (quid enim salvis infamia nummis?)*
> *Exul ab octava Marius bibit, et fruitur dis*
> *Iratis : at tu, victrix provincia, ploras !*

[2] Lire la biographie de ces deux fameux prévaricateurs si éloquemment retracée par lord Macaulay (*Œuvres diverses*, t. II, trad. Joanne et E.-D. Forgues) et la leçon mémorable consacrée par M. Villemain au débat du procès d'Hastings. (*Tableau du dix-huitième siècle*, 4e partie, 17e leçon.)

un attelage, sa dernière ressource, sur la chaussée de nos voies Flaminiennes, en compagnie de quelque vile et impertinente créature qui l'aura aidé à dévorer son patrimoine.

Ouvrez notre *Gazette des tribunaux*, et vous vous convaincrez que les vieillards débauchés, les mauvais sujets précoces, les tuteurs cupides et cyniques, les faussaires insolents, les empoisonneurs et les empoisonneuses du grand et du petit monde n'ont pas encore disparu du milieu de nous.

Dans notre siècle aux colossales entreprises industrielles et financières, siècle aux âpres convoitises et dévoré de la soif de posséder, ce n'est pas non plus précisément la probité qui fait le mieux son chemin; et le monde est souvent à ceux qui la pratiquent le moins. Nous avons connu et nous connaissons tous des gens qui, tout comme leurs devanciers du temps de Juvénal, sont devenus des personnages pour avoir « osé des « coups dignes de Gyare et de ses cachots », c'est-à-dire de la cour d'assises et de ce qui s'ensuit; eux aussi, grâce à leur audace et à leur peu de conscience, ont mené ou mènent une existence splendide. A eux aussi non-seulement « les palais, les riches domaines, les ta- « bles de luxe, la vieille argenterie et les vases ornés de « chevreaux en relief; » mais encore, les marbres et les bronzes, les tableaux de maître, les porcelaines et les cristaux de premier choix, les meubles sans pareils, les faveurs des belles, les équipages à la mode,—nous avons vu tout cela, — les bibliothèques incomparables avec des autographes et des manuscrits qui feraient honneur à un État ou à un roi.

Quant à la passion du jeu, elle a plutôt augmenté que diminué. Q'est-ce en effet que notre joueur romain, bien qu'il joue gros jeu, son coffre-fort et son caissier

près de lui, qu'est-il à côté de nos modernes héros du *baccara* et du *lansquenet*, perdant trois cent mille francs et plus, — j'en connais des exemples, — en une seule nuit, ou bien risquant sur le tapis vert de nos villes d'eaux des sommes fabuleuses et qui assureraient pour toujours le bonheur de quantité d'honorables familles? Et je ne voudrais pas affirmer qu'en tel moment donné, ces mêmes hommes soient plus généreux envers leurs serviteurs que ne l'était à l'égard du sien le joueur de Juvénal : l'avarice est voisine de la prodigalité; ce que le joueur expose ou perd d'un côté, il cherche à le rattraper d'un autre. De là d'absurdes calculs, de honteux contrastes. Il aventure sur un coup de dé ou sur une carte tout un patrimoine; et bien souvent au même instant il refusera une tunique à un esclave transi de froid, une livrée chaude à un valet de chambre, un louis d'or à un ami réduit à emprunter, un minime secours à un parent dans la détresse, une aumône à un pauvre.

Qu'est-ce à dire pourtant? Prétendrons-nous que notre société ne vaut pas mieux que celle de la décadence romaine? Loin de nous une telle pensée. A Rome, le mal était sans correctif comme il était sans frein ; il était donc absolu, et par cela même universel ou à peu près. Chez nous, au contraire, le mal est restreint, limité, attendu qu'il est contre-balancé par une plus grande somme de bien prenant sa source dans tout ce qui fait l'avantage et l'honneur des sociétés modernes; j'entends par là une religion meilleure, un sens moral plus élevé, un plus vif sentiment de justice et aussi de dignité personnelle, un plus grand respect enfin pour l'opinion publique, sans compter une douceur générale de mœurs inconnue aux anciens; toutes choses qui, si elles ne font pas disparaître le vice, — le vice est inséparable de toute société, puisqu'il est inhérent à la nature

humaine, — du moins lui tiennent tête et l'arrêtent parfois.

Nous connaissons maintenant les principaux griefs de Juvénal contre son siècle; il ne lui reste plus qu'à formuler une dernière accusation, et à laquelle il reviendra plus d'une fois encore dans la suite de son œuvre : cette accusation porte sur les relations telles qu'elles existaient alors entre les patrons et les clients, c'est-à-dire entre les riches et les pauvres. Ici encore tout était dégénéré de l'antique simplicité, je dirai volontiers de l'antique bonhomie romaine. Jadis, dans les beaux temps de la république romaine, les patrons étaient pour les clients des protecteurs et des amis ; ils les invitaient à leur table et paraissaient au milieu d'eux comme des patriarches au milieu de leur famille.

Avec le temps tout cela changea. Le repas traditionnel fut remplacé par une distribution de viandes froides que l'on mettait dans de petites corbeilles appelées *sportulæ*, d'où le nom de sportule pour désigner la chose en elle-même. C'était déjà une infraction à la vieille coutume. Plus tard, sous Néron, après que le nombre des clients, vu la marche progressive du paupérisme, eut augmenté, les choses empirèrent encore. Au lieu de nourriture, les clients ne recevaient plus qu'une pièce d'argent de la valeur de dix sesterces, que l'on distribuait certains jours de la semaine. C'était la sportule d'argent. De là une métamorphose complète dans la vie du patron aussi bien que dans celle du client. Les anciens liens d'amitié et de familiarité, qui avaient uni les uns aux autres, se relâchèrent. Les riches ne songeaient plus qu'à vivre pour eux-mêmes, et les clients perdirent tout sentiment de dignité personnelle et de pudeur [1]. Tout cela indi-

[1] Voyez pour tout ce que nous venons d'avancer sur la sportule,

gne et révolte notre poëte patriote et moraliste; et de là une peinture prise tout entière dans les mœurs du jour et qui, avec ce qui précède, achève de nous faire connaître, d'une manière abrégée, l'histoire de la vie domestique de Rome :

« Autrefois nos ancêtres bâtissaient-ils tant de villas? et se faisait-on servir un repas clandestin, composé de sept services? Mais aussi nos richards économisent sur les distributions qui se font à leur porte, maigre aumône que s'arrache une bande famélique revêtue pourtant de la toge. Cependant, au préalable, le patron a soin d'examiner tes traits; il tremble que tu n'aies pris la place d'un autre et que tu ne te présentes sous un faux nom. Une fois reconnu, tu auras ta part. Par ordre du patron, un crieur fait l'appel, et les citoyens de Rome, ceux mêmes qui descendent des Troyens, sont obligés de se soumettre à cette inspection; car ils sont là qui assiégent la porte tout comme nous autres. « Donne à ce préteur! puis à ce tribun! » Mais voici un affranchi qui est venu le premier : « Sans doute, » dit l'affranchi, « je suis ici avant eux; pourquoi hésiterais-je à prendre mon tour? Eh bien! oui, je suis né sur les bords de l'Euphrate; j'aurais beau le nier, les trous que les anneaux de mon pays ont nécessités dans mes oreilles déposeraient contre moi. Mais que m'importe? Mes cinq boutiques au Forum me rapportent quatre cent mille sesterces. Le bel avantage d'avoir les bandes de pourpre des sénateurs quand on voit dans les champs de Laurente un descendant des Corvinus garder les troupeaux d'autrui! Je possède plus, moi, que Pallas et Licinus. » Donc que les tribuns attendent. Place aux écus! honorables magistrats, cédez le pas à ce parvenu qui, quand il vint à Rome, avait les pieds marqués de craie. Aussi bien pour vous, ce qu'il y a de plus sacré au

son origine et sa transformation successive : Suét., *Ner.*, 16; Heinrich, *D. Juven. Satiræ cum commentariis*, t. II, p. 68 et suiv. (Bonn, 1839); Becker, *Gallus, ou Scènes de la vie romaine*, II, 136; Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, I, 293, II, 430, et surtout, dans le récent et remarquable travail de M. Ludw. Friedlænder, *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms in der Zeit von August bis zum Ausgang der Antonine*, son appendice *sur la Sportule des clients*, p. 250 et suiv. (Leipzig, 1862).

monde, c'est la sainte majesté de l'argent. Il faut en convenir, pourtant : métal funeste, nous ne lui avons pas encore élevé de temple ; le dieu Argent n'a pas encore ses autels comme la Paix, la Bonne foi, la Victoire, la Concorde, ce vieux nid de cigogne que le passant salue encore par habitude [1]. »

Voilà, à coup sûr, de piquants et curieux renseignements sur les mœurs du temps, dont la première satire, pour le dire en passant, avec la seconde, ainsi que la troisième et la sixième, nous fournit un tableau complet et admirablement réussi. On chercherait en vain ailleurs que chez notre poëte et son contemporain Martial des peintures de ce genre; encore Martial, à cause de la nature particulière de son sujet,—l'épigramme,—est tenu à la brièveté, à la concision, tandis que notre satirique nous fournit des scènes de mœurs considérables. Celle qui précède nous apprend bien des choses. Ainsi donc, au temps de Juvénal, il n'y avait plus guère à Rome que des patrons et des clients, en d'autres termes des riches et des pauvres; opulence d'un côté, et misère de l'autre. Pas de classe moyenne pour maintenir l'équilibre dans l'État : signe certain de décomposition sociale qui devait être suivi nécessairement d'une complète dissolution. Un autre trait caractéristique et non moins attristant : les anciennes familles patriciennes de Rome, qui jadis avaient fait si grande figure dans l'État, sont définitivement déchues de leur splendeur et ruinées. Le déclin avait commencé à Auguste et s'était accru rapidement sous les autres empereurs; Tibère, Néron, Vespasien et Adrien durent venir plus d'une fois au secours de certains sénateurs, héritiers de grands noms, et qui n'étaient plus

[1] V. 94-117.

en état de soutenir l'éclat de leur position [1]. Au temps de Juvénal, le mal paraissait en plein progrès, puisque nous voyons des préteurs et des tribuns, tous gens de vieille souche, sans doute, et dont l'origine remontait haut dans l'histoire de leur pays, ne pas rougir de se faire un revenu avec la sportule d'argent et accepter publiquement un certificat d'indigence en allant, comme le dernier des plébéiens, tendre la main devant le vestibule des heureux du jour.

Un type du temps, c'est cet affranchi qui se glisse parmi la foule des clients et demande lui aussi sa part de la sportule. Pour expliquer sa présence ici, il faut supposer, selon la remarque d'un écrivain profondément versé dans l'antiquité romaine, que quiconque se présentait dans la maison d'un riche avec l'intention de lui offrir ses hommages, recevait de la part de ce dernier, en guise de reconnaissance et en quelque sorte comme jeton de présence, une gratification en argent [2]. C'était là un usage qui permettait à plus d'un ladre opulent d'augmenter ses revenus, du moment qu'il ne lui répugnait pas d'aller de porte en porte faire sa cour aux riches de la ville. Notre affranchi était évidemment un de ces ladres. L'attitude et le langage que lui prête Juvénal peignent bien les mœurs du temps. Avec quelle impertinence il défend son tour! Ce quémandeur d'aumônes d'un nouveau genre base son droit de préséance, chose assez plaisante, sur sa fortune même;

---

[1] Voy. M. Ludwig Friedlænder, *ouvr. cit.*, p. 183. Conf. Tacite, *Ann.*, II, 32, et XIII, 34, où il nous raconte que Tibère avait entretenu les descendants de l'illustre orateur Hortensius et que Néron fit une pension annuelle de cinquante mille sesterces au consul Valérius Corvinus, un rejeton sans doute du grand général et dictateur Valérius Corvinus dont nous parle Tite-Live (VII, 26).

[2] Lud. Friedlænder, *Darstellung der Sittengesch. Roms*, etc., p. 254.

c'était, en effet, entre les mains de ces gens-là, les affranchis, que se trouvaient alors tout le commerce, toutes les affaires, partant toutes les richesses[1]. Et comme il a le verbe haut, parce qu'il a de l'argent ! Ne lui reprochez ni son origine ni son ancienne abjection ; car il s'en targue avec une cynique fierté, habituelle à ses pareils. Il ne connaît qu'une chose : l'argent ; et à tout ce que vous pourrez lui dire, il répondra, en manière d'argument, en frappant sur sa bourse, comme certains parvenus de notre monde financier et industriel. La Rome impériale, on le voit, a eu elle aussi ses *Jean Giraud*[2], et, comme font ces derniers aujourd'hui, notre affranchi, lui aussi, n'estimait les gens qu'en proportion de ce qu'ils possédaient, et il regardait avec dédain et pitié les familles sénatoriales déchues et ruinées. A quoi servent, en effet, les titres et les noms quand l'argent manque ? Ainsi raisonnait notre homme.

Juvénal le flagelle de sa méprisante ironie quand il prie les premiers magistrats de Rome de se ranger devant ce faquin qui naguère encore était arrivé à Rome pour y être vendu comme esclave ! Et, à cette occasion, il s'élève avec une sarcastique énergie contre un autre fléau de son temps, la toute-puissance de l'argent. Sous ce rapport encore le monde ne s'est guère corrigé, et notre siècle, en ce sens, a dépassé celui de Juvénal. Au temps de ce dernier, il ne manquait plus qu'une chose, c'est que le dieu Argent eût son temple. Eh bien ! ce temple, on peut le dire, nous l'avons élevé ; le culte du veau d'or est un fait accompli ; il a ses prêtres et ses fidèles, et il fonctionne avec une désespérante régularité. Nos auteurs comiques et nos satiriques con-

[1] Lud. Friedlænder, *ouvr. cité*, p. 202.
[2] Voy. *la Question d'argent*, de M. A. Dumas fils.

temporains ont beau nous rappeler au culte du vrai Dieu et nous faire honte de l'idole que nous adorons, semblables aux prophètes antiques, ils prêchent dans le désert [1].

Le poëte revient ensuite aux clients, c'est-à-dire aux pauvres, aux prolétaires qui courent avec empressement au-devant d'une sportule en nature ou en argent. A ceux-là il pardonne leur métier; il ferme volontiers les yeux sur les supercheries plaisantes auxquelles ils recourent la plupart du temps pour faire doubler leur ration, en amenant à la porte du riche patron une litière fermée où sont censées se trouver leurs femmes soi-disant malades et fatiguées et d'ailleurs parfaitement absentes. Les clients, les pauvres, excitent constamment l'intérêt de notre satirique; et il nous peint en termes pleins d'une douloureuse sympathie leur triste sort. Du matin au soir ils sont attachés au service d'un égoïste patron n'ayant souci que de son ventre et ne se préoccupant pas le moins du monde, une fois la mince sportule distribuée, des malheureux qui se tuent à le suivre, la journée entière, dans ses courses capricieuses. Combien de fois ils ont à peine de quoi souper, tandis que le riche et insouciant patron, étendu sur de moelleux coussins, dans un appartement splendide, dévore à lui seul tout ce que les forêts et les mers ont de plus exquis [2] ! Le contraste de tant de misère et de tant d'opulence fait mal à notre satirique; il y reviendra

---

[1] Voy. l'énergique sortie que fait contre la cupidité de notre siècle M. A. Barbier dans sa satire qui a pour titre le *Veau d'or*. — Voy. aussi les deux comédies de M. Ponsard, intitulées, l'une *l'Honneur et l'Argent*, l'autre, *la Bourse;* et enfin *la Question d'argent*, comédie de M. Alexandre Dumas fils, et *la Famille Benoîton*, de M. Sardou.

[2] Voy. pour tous ces détails résumés ci-dessus, V, 117-136.

plus d'une fois; plus d'une fois il prendra fait et cause pour les malheureux contre les riches au cœur endurci. En d'autres temps, on l'aurait appelé peut-être un révolutionnaire ou plutôt un *socialiste*. Socialiste, il l'est, mais à la façon des anciens prophètes, ou, si l'on veut mieux encore, — qu'on nous pardonne ce rapprochement, — à la façon du fils de Marie. Les inégalités sociales le font souffrir et l'indignent, et l'on n'a pas le droit de lui en vouloir lorsqu'il se réjouit et rit comme il le fait, quand ces riches gloutons, si insensibles à la détresse des malheureux, viennent soudain à mourir victimes de leur intempérance [1].

Telles étaient donc les mœurs du jour. Juvénal ne pense pas qu'en fait de vices et de passions il soit possible aux Romains futurs d'aller plus loin. Voilà pourquoi, encore une fois, il croit le moment venu pour écrire des satires. Il s'agit de mettre « toutes voiles dehors et de s'élancer à la poursuite du vice [2] ». Mais soudain le poëte s'arrête. Le moyen, se demande-t-il, d'écrire impunément des satires en un temps comme le sien? Et dans un épilogue dialogué, à la façon des vieux satiriques, il nous explique les difficultés et les périls de sa situation. Écoutez-le :

« Mais, me dira-t-on peut-être, où trouver un génie capable de traiter un tel sujet? où trouver surtout le franc parler de nos ancêtres, qui leur faisait dire tout ce que leur inspirait leur âme enflammée d'indignation, ce franc parler, dont je n'ose même pas dire le vrai nom? Qu'importait au satirique Lucilius qu'un Mucius, à qui il disait son fait, se fâchât ou ne se fâchât point? Mais essaye donc aujourd'hui de prendre à partie Tigellinus, et bientôt *tu flamberas, torche vivante, comme ces malheureux fixés aux poteaux et la tête redressée, qui brûlent et qui*

[1] V. 144-147.
[2] V. 149 et 150.

fument, et dont le cadavre calciné trace ensuite sur le sable un long sillon[1]. »

« — Quoi! ce misérable qui a empoisonné trois de ses oncles, nous le verrons mollement étendu sur le duvet de sa litière et nous accabler de ses regards méprisants?

« — Quand cet homme passera devant toi, mets le doigt sur ta bouche. Dire seulement : Le voilà, ce serait l'accuser. Tu peux sans danger mettre aux prises Énée et le fier Rutule; la mort d'Achille ne fera de tort à personne, pas plus que celle d'Hylas, qu'on chercha si longtemps et qui avait suivi son urne jusqu'au sein des flots. Mais sitôt que, la lèvre frémissante, un ardent Lucilius a tiré du fourreau le glaive de la satire, le coupable rougit; il a senti le froid du crime et son cœur est trempé de la sueur du remords. De là d'implacables haines, des pleurs de désespoir. Réfléchis bien sur tout cela avant de donner avec le clairon le signal de l'attaque. Une fois le casque en tête, il est trop tard pour se repentir.

« — Eh bien! soit; je verrai du moins ce que l'on peut se permettre à l'égard de ceux dont la cendre repose le long de la voie Flaminienne et de la voie Latine[2]. »

Cette fin de la première satire porte avec elle-même

---

[1] Ce passage souligné offre des difficultés de texte, de ponctuation et d'interprétation de toute sorte ; et c'est un de ceux qui ont le plus exercé la sagacité des commentateurs. Pour le traduire, nous avons suivi le texte de l'édition Jahn, édition qui nous a paru préférable sur ce point à celle de de C. F. Hermann. Voyez, entre autres, sur l'ensemble de ce passage les commentaires de W. E. Weber, *Juvenals Uebersetzung*, p. 283 et 284 (Halle, 1838), et Heinrich, *Juven. sat.*, t. II, p. 83, 84 et 85.

[2] . . . . Dicas hic forsitan : Unde
Ingenium par materiæ est? Unde illa priorum
Scribendi quodcunque animo flagrante liberet
Simplicitas, cujus non audeo dicere nomen?
Quid refert dictis ignoscat Mucius an non?
— Pone Tigellinum, tæda lucebis in illa
Qua stantes ardent, qui fixo pectore fumant,
Et latum media sulcum deducis arena.
— Qui dedit ergo tribus patruis aconita vehatur

la date de sa composition; elle ne s'applique et ne peut s'appliquer qu'au règne néfaste de Domitien, qui avait fait peser sur Rome la plus effroyable tyrannie[1]. Alors nulle liberté de parole, partout des espions et des délateurs; les âmes étaient asservies aussi bien que les corps[2]; quand même donc les vices et les crimes vous entouraient de tous côtés, il fallait se taire et les laisser passer, sinon l'on courait à sa perte. C'est

---

Pensilibus plumis, atque illinc despiciet nos?
— Cum veniet contra, digito compesce labellum.
Accusator erit qui verbum dixerit : « Hic est. »
Securus licet Ænean Rutulumque ferocem
Committas, nulli gravis est percussus Achilles,
Aut multum quæsitus Hylas, urnamque secutus.
Ense velut stricto quotiens Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor, cui frigida mens est
Criminibus, tacita sudant præcordia culpa.
Inde iræ et lacrymæ; tecum prius ergo voluta
Hæc animo ante tubas. Galeatum sero duelli
Pœnitet. — Experiar quid concedatur in illos
Quorum Flaminia tegitur cinis atque Latina.
(V. 150 jusqu'à la fin.)

[1] Ce n'est pas certes sur le compte de Trajan que Juvénal se serait exprimé avec cette amertume, de Trajan qui avait rétabli l'ordre et la sécurité (Tacite, *Agricol.*, 3) et sous le règne duquel il était permis « de penser ce que l'on voulait et de dire ce que l'on pensait » (*Id.*, *Hist.*, I, 1).

[2] Qui ne se rappelle à ce sujet les paroles éloquentes et émues de Tacite, qui avait traversé le même règne : « Dedimus profecto grande patientiæ documentum, et sicut vetus ætas vidit quid ultimum in libertate esset, sic nos quid in servitute, adempto per inquisitiones et loquendi audiendique commercio. Memoriam quoque perdidissemus, si tam in nostra potestate esset oblivisci quam tacere.» (*Agricol.*, c. II.) « Nous avons assurément fait preuve d'une singulière patience, et, si nos ancêtres ont connu quelquefois l'extrême liberté nous avons connu, nous, l'extrême servitude; l'espionnage nous avait interdit jusqu'à la faculté de parler et d'entendre. Nous aurions perdu la mémoire même avec la parole, s'il était aussi facile d'oublier que de se taire. »

bien là la Rome de l'époque, telle que Tacite nous l'a dépeinte à son tour.

Il n'était plus, le temps où, dans Rome libre, un Lucilius avait pu dire de rudes vérités aux puissants et aux coupables du jour dans un langage qui portait la terreur au sein des mauvaises consciences; malheur au poëte qui aujourd'hui ferait couler des larmes de désespoir : les personnages qu'il aurait blessés châtieraient bien vite son audace[1]. Il n'en faut pourtant pas croire Juvénal sur parole quand il annonce que, vu la dureté des temps, il ne s'attaquera qu'aux morts. Plus d'une fois, et cela lui fait honneur, il nommera les vivants. Les gens de peu, il les désignera sans détour ni circonlocution; les grands et les Césars mêmes, il les fera connaître par de secrètes allusions, ou bien encore il leur donnera certains noms de guerre derrière lesquels les contemporains sauront découvrir le personnage réel.

Telle est cette première satire, qui sert d'introduction à toutes les autres. C'est un morceau capital. En moins de deux cents vers, le poëte a mis sous nos yeux les diverses plaies qui couvrent le colosse romain, et dont presque chacune sera l'objet d'une satire à part. Ces plaies, il les examine avec une piquante rapidité; il ne prend pour ainsi dire pas le temps de respirer en les énumérant. Dans son indignation, il entasse image sur image, accusation sur accusation, en un style plus

[1] Le Tigillin dont il est question ici ne doit pas être confondu avec Sophonius Tigillin, favori de Néron, et dont Tacite nous dépeint les vices et la scélératesse (*Hist.*, I, 72, et *Annal.*, XIV, 57); car ce Tigillin était mort depuis trente ans. Juvénal aura voulu désigner un misérable de la même espèce qui portait sans doute le même nom et jouissait auprès de Domitien d'un crédit sans bornes.

oratoire, il est vrai, que poétique, et il annonce ainsi, de la façon la plus imposante, sa vocation de satirique. Il s'affirme du premier coup avec ses grandes et immortelles qualités, comme écrivain, peintre et moraliste. C'est peut-être à ce magnifique début qu'avait surtout pensé un illustre poëte de nos jours quand, passant en revue les grands génies de tous les temps, il a défini celui de Juvénal en ces termes éloquents et poétiques :

« Juvénal a la passion, l'émotion, la fièvre, la « flamme tragique, l'emportement vers l'honnête, le « rire vengeur, la personnalité, l'humanité. Juvénal « a au-dessus de l'empire romain le battement d'ailes « du gypaète au-dessus du nid de reptiles. Il fond sur « ce fourmillement et les prend tous, l'un après l'au- « tre, dans son bec terrible...

« Juvénal est la vieille âme libre des républiques « mortes... Pas une corde ne manque à cette lyre, ni « à ce fouet... Son cynisme est l'indignation de la pu- « deur. Il y à de l'épopée dans cette satire... L'invec- « tive de Juvénal flamboie depuis deux mille ans, « effrayant incendie qui brûle Rome en présence des « siècles [1]. »

---

[1] *William Shakspeare*, p. 76, 77 et 78, par M. Victor Hugo.

CHAPITRE II.

Rome inhabitable [1].

Cette satire est comme le développement, le complément de la première. Des généralités, le poëte va passer maintenant aux détails. C'est une des plus vastes et des plus belles compositions du recueil; il est vrai que la matière y prêtait beaucoup; le sujet est d'une grande richesse, et, traité par un poëte comme le nôtre, il ne pouvait manquer ni d'intérêt ni d'éclat.

Juvénal va nous peindre à la fois la dépravation des mœurs arrivée à son comble, la détresse navrante des pauvres au milieu de l'opulence générale, l'insolence de certains intrigants d'un genre tout particulier, et enfin les inconvénients du séjour de la capitale, sous le rapport de la tranquillité et de la sécurité de ses habitants : toutes choses qu'il signalera avec une chaleureuse éloquence et qu'il développera avec une grande abondance d'idées et de faits, touchant çà et là, nous le verrons, à des considérations morales et sociales, pleines d'élévation et d'à-propos.

De là d'intéressantes peintures, des portraits saisissants, de piquantes révélations et surtout de ces traits de vérité générale qui font toujours plaisir quand ils sont présentés, comme ici, avec esprit et talent.

---

[1] Satire III.

Plusieurs écrivains modernes, tels que l'Anglais Smollet [1], Mathurin Regnier, Nicolas Boileau, ont essayé de traiter un semblable sujet en peignant tour à tour, et chacun à sa manière, les mœurs corrompues et les inconvénients du séjour de Londres ou de Paris. Mais, il faut bien le dire, ces trois écrivains n'ont que peu ou point inventé. Ils se sont, en général, bornés à traduire plus ou moins librement, à imiter plus ou moins ingénieusement le satirique latin. Quant à Boileau, c'est par le style seul qu'il est original, et sous ce rapport seulement il lutte souvent avec bonheur contre le poëte romain. Pour tout le reste, le poëte moderne est bien inférieur au poëte ancien, et il y a entre eux toute la distance qui sépare la copie du modèle.

Juvénal mérite d'être loué tout d'abord, ce me semble, pour l'heureux plan qu'il a adopté. Par un procédé auquel il recourra plus d'une fois, — nous le verrons dans la suite de ces études, — il abdique ici son rôle de satirique et cède la parole à un de ses amis. C'est cet ami qui fera la satire de Rome, et c'est ainsi que Juvénal donnera à sa thèse plus de poids, plus d'autorité. Il suppose donc que son ami Umbritius, homme d'honneur et de probité, s'il en fut, mais d'une fortune plus que médiocre, s'est décidé, un beau jour, à sortir de cette caverne qui s'appelle Rome, pour se retirer à Cumes, en Campanie. Rome lui est devenue odieuse, insupportable.

Il y a dans tout ce morceau une habile mise en scène. Le soleil penche vers son déclin [2]. On voit s'avancer un modeste chariot attelé de deux mules, qui

---

[1] *A satirical Description of London and Bath, in the expedition of Humphry Clinker, by the author of Roderic Random.* Lond., 1771.
[2] V. 316.

vont emporter les minces bagages d'Umbritius. Juvénal est censé l'accompagner jusqu'au-delà des murs de la ville. Ils franchissent ensemble la porte Capène[1], donnant sur la voie Appienne qui mène à Naples et à Capoue, par conséquent à Cumes. Là on s'arrête quelque temps en attendant le char et les mules. Umbritius jette un dernier regard sur la ville des Césars, ville infâme où s'agite, comme dans une autre Babylone, toute une population de scélérats et de pervers.

Et, avant de s'en éloigner pour toujours, Umbritius énonce, en termes vifs et brûlants, les divers motifs qui ont dicté sa résolution. Il va nous faire connaître ses griefs contre la cité impériale, et il se soulagera le cœur en les exprimant : il ne veut pas rester plus longtemps dans une ville d'où toutes les ressources honnêtes sont bannies, où le travail est sans récompense, où le peu de fortune que l'on a décroît si l'on ne veut consentir à l'augmenter par des moyens honteux ; encore une fois il se retirera, tandis qu'il est encore ferme sur ses jambes et qu'il reste à la Parque de quoi filer longtemps encore la trame de sa vie. Rome n'est pas faite pour lui ; les Catulus et les Asturius seuls peuvent et doivent y vivre[2].

Boileau a reproduit, et avec bonheur, le mouvement de cette pensée. Seulement on regrette qu'il ait placé la satire de Paris dans la bouche de son Damon, qui, loin d'avoir la vertu feinte ou supposée d'Umbritius, est un personnage diffamé et contraint de s'exiler. C'est là une faute grave, ce nous semble ; mais, à part cela, l'imitation est heureuse :

---

[1] Aujourd'hui *porta di S. Sebastiano.*

[2] V. 21-30.

La colère dans l'âme et le feu dans les yeux
Il distilla sa rage en ces tristes adieux :
Puisqu'en ce lieu jadis aux muses si commode,
Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode ;
Qu'un poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu,
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche
D'où jamais ni l'huissier ni le sergent n'approche ;
Et sans lasser le ciel par des vœux impuissants,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps,
Tandis que, libre encor malgré les destinées,
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années,
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.
C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
Que George vive ici, puisque George y sait vivre[1].

Mais, pour revenir à Umbritius, qui donc domine dans cette Rome qu'il fuit ? C'est toute une classe d'hommes sans foi ni loi, des spéculateurs éhontés, battant monnaie de tout, aujourd'hui entrepreneurs de pompes funèbres, demain marchands d'esclaves, après-demain adjudicataires du nettoyage des rivières et des cloaques. C'est avec ces gens-là qu'il faut compter ; ce sont eux qui effacent tout le monde, priment partout. Et d'où sortent-ils tous ? Des rangs les plus infimes. Hier encore ils étaient placés au dernier degré de l'échelle sociale. Les uns étaient joueurs de cor, attachés à tel ou tel théâtre ; les autres couraient de ville en ville se montrer dans les arènes ; d'autres, enfin, en leur qualité de hérauts d'armes, s'enflaient les joues à sonner de la trompette dans quelque municipe inconnu. Parvenus insolents, ils étalent maintenant, dans cette Rome qui leur appartient, un faste scandaleux. Pour s'attirer la faveur du peuple, qui dis-

[1] Satire I.

pose des dignités, ils le régalent de spectacles de gladiateurs, et, au sortir de ces fêtes, ces mêmes hommes, toujours à la piste du lucre, quelle qu'en soit la provenance, courront *affermer les latrines publiques*[1].

Combien, pour le dire en passant, — et nous nous plaçons ici au point de vue des mœurs seulement, sans condamner, autant que le fait Juvénal, l'activité humaine, puisqu'il faut des hommes pour tous les métiers, — combien notre Paris moderne ressemble à la Rome du temps de Juvénal! Que de gens sortis des dernières classes de la société, et venus du fond de leurs provinces sans sou ni maille, y ont acquis et y acquièrent tous les jours, grâce à mille et mille industries plus ou moins avouables, des fortunes colossales! et aussitôt après, comme les *faiseurs* de Juvénal, ils affichent un luxe criard. Les spectacles de gladiateurs, il est vrai, ne sont plus de mise aujourd'hui ; mais, pour arriver aux honneurs, aux dignités, aux fonctions consulaires, au conseil général, à la députation, par exemple, on captive la bonne grâce des hommes influents, des hommes en crédit, des chefs de parti ; et nos Turcarets contemporains, enrichis d'hier, tiennent table ouverte, donnent des fêtes à la campagne comme à la ville, et avec cet éclat de mauvais goût habituel aux nouveaux riches. Le lendemain, dévorés toujours de la soif du gain, ils retourneront avec empressement à telle ou telle de leurs affaires, souvent aussi sales moralement que l'étaient physiquement, au dire de Juvénal, quelques-unes des industries de leurs ancêtres de Rome.

. . . . *Inde reversi*
Conducunt foricas[2]. . . . . . .

---

[1] V. 31-38.
[2] V. 37 et 38.

Après ce premier épanchement de son humeur, Umbritius s'anime de plus en plus; et il poursuit son fulminant réquisitoire contre la dépravation générale des mœurs. Il y a là une amère et mordante ironie, un accent d'honnête homme révolté :

« Que ferais-je à Rome? Je ne sais point mentir. Quand un livre est mauvais, je ne me sens capable ni d'en faire l'éloge ni de l'emprunter. J'ignore l'art de lire dans les astres; je ne puis ni ne veux promettre au fils impatient le trépas de son père. On ne m'a jamais vu fouiller les entrailles des reptiles pour y chercher des poisons. Que d'autres portent à une épouse adultère les présents de son amant. Ce n'est point moi qui encouragerai jamais de semblables liaisons. Aussi je pars tout seul comme un manchot, un perclus, dont personne ne peut se servir[1]. »

A part le trait lancé contre le fils dénaturé et contre les empoisonneurs, et qui ne convenait plus aux mœurs plus douces et plus civilisées du dix-septième siècle, Boileau, dans la satire dont nous avons déjà cité un passage, a traduit tout ce morceau avec sa verve habituelle.

Mais moi vivre à Paris! Eh! qu'y voudrais-je faire?
Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et, quand je le pourrais, je n'y puis consentir.
Je ne sais point en lâche essuyer les outrages
D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages,
De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers,

---

[1] *Quid Romæ faciam? mentiri nescio. Librum*
Si malus est, nequeo laudare et poscere; motus
Astrorum ignoro, funus promittere patris
Nec volo, nec possum; ranarum viscera nunquam
Inspexi. Ferre ad nuptam quæ mittit adulter,
Quæ mandat, nôrint alii : me nemo ministro
Fur erit. Atque ideo nulli comes exeo, tanquam
Mancus et extinctâ corpus non utile dextrâ. (V. 41-49.)

Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers;
Pour un si bas emploi ma muse est trop altière.
Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme grossière :
Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom,
J'appelle un chat un chat et Rolet un fripon.
De servir un amant je n'en ai point l'adresse;
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse,
Et je suis, à Paris, triste, pauvre et reclus,
Ainsi qu'un corps sans âme ou devenu perclus[1].

Ici s'arrête l'imitation directe de Boileau, qui intercale ensuite dans sa satire quelques détails empruntés aux mœurs de son temps. Mais Juvénal ou plutôt Um-

---

[1] Satire I. Avant Boileau, notre vieux satirique Mathurin Regnier, avait imité, nous l'avons déjà dit, à sa manière, le même passage de Juvénal. Voici cette imitation :

. . . Je ne sçaurois me forcer ni me feindre,
Trop libre en volonté, je ne me puis contraindre :
. . . .
Il faut se taire accort ou parler faussement,
Bénir les favoris de geste et de parolles,
Parler de leurs ayeux au jour de Cerizolles,
Des hauts faits de leur race; et comme ils ont acquis
Ce titre avecque honneur de ducs et de marquis.
Je n'ai point tant d'esprit pour tant de menterie,
Je ne puis m'adonner à la cageollerie;
Selon les accidens, les humeurs et les jours,
Changer comme d'habits, tous les mois de discours.
Suivant mon naturel je hay tout artifice,
Je ne puis déguiser la vertu ny le vice,
Offrir tout de la bouche, et, d'un propos menteur,
Dire : Pardieu, monsieur, je vous suis serviteur.
. . . .
. . . .
Je n'entends point le cours du ciel ny des planettes,
Je ne sçay deviner les affaires secrettes,
Connoistre un bon visage, et juger si le cœur,
Contraire à ce qu'on voit, ne seroit point mocqueur.
De porter un poulet je n'ai la suffisance,
Je ne suis point adroit, je n'ay point d'éloquence,
Pour colorer un fait ou destourner la foy,
Prouver qu'un grand amour n'est sujet à la loy,
Suborner par discours une femme coquette
Luy conter des chansons de Jeanne et de Paquette.
(Satyre III.)

britius va plus loin; il développe sa pensée : Oui, Umbritius est regardé comme un homme inutile que tout le monde repousse et dédaigne parce qu'on sait qu'il ne cédera jamais au torrent du siècle, qu'il ne pactisera jamais avec le crime, et que jamais même il ne prêtera l'oreille aux confidences de quelque coupable puissant. Oh! il sait trop bien à quoi s'en tenir sur un si dangereux honneur [1].

Une autre raison qui décide Umbritius à quitter sa patrie, une raison sur laquelle il insiste longuement avec une verve mêlée de dépit, c'est la détestable influence qu'y ont acquise les Orientaux en général, et les Grecs en particulier. Il ne saurait souffrir une ville remplie de Grecs; les Grecs, selon lui, sont le fléau de Rome.

Et qu'on n'aille pas taxer Juvénal d'exagération. L'histoire, à ce sujet, est d'accord avec la satire. La Grèce et l'Orient, en effet, soumis depuis deux siècles, à peu près, à la domination romaine, s'étaient presque aussitôt précipités sur Rome comme sur une proie; le *Græcia capta ferum victorem cepit*[2] d'Horace n'est pas seu-

---

[1] Et voici qu'il fait, à ce sujet, et en quelques vers, une admirable peinture qui rappelle tout à fait la manière de Tacite : « Qui caresse-t-on aujourd'hui? Celui-là seul qu'on a pris pour confident d'un crime clandestin, à qui le remords crie sans cesse : Il faut parler, et la crainte : Il faut se taire. L'homme qui te fait part d'un projet honnête croit à bon droit ne rien te devoir, et tu n'as par conséquent rien à en attendre. Mais celui qui peut à chaque instant mettre Verrès en accusation sera cher à Verrès. Quand on t'offrirait tout l'or que le Tage charrie au sein de l'Océan, ne reçois point de coupables confidences : elles t'ôteraient le sommeil. Et que te donneraient-elles en échange? Des richesses que tu n'accepterais pas sans remords et que t'arracherait bientôt avec la vie un ami puissant qui te craindrait sans cesse. » (V. 49-58.)

[2] *Epist.*, II, I, 156.

lement vrai au moral, il l'est encore au physique. Ardents, souples, intrigants, les Grecs s'étaient imposés aux Romains. Rome leur était apparue comme une mine féconde, bonne à exploiter, et ils l'exploitèrent. Ils y apportèrent aussi en même temps que leurs arts, nouveaux pour elle, leur corruption. De là, chez les Romains de la vieille roche, ces plaintes si fréquentes contre les Grecs, ces corrupteurs de la simplicité antique, plaintes dont Caton déjà s'était fait l'organe; de là aussi ce fameux surnom de *Græculus*, par lequel on désignait les nouveaux venus, et qui marquait si bien le mépris où ils étaient tombés. Qu'on lise, à ce sujet, le célèbre plaidoyer de Cicéron intitulé *pro Flacco*, où les Grecs sont dépeints sous des couleurs si odieuses et pourtant si vraies. Mais, depuis Cicéron jusqu'à Juvénal, le mal n'avait cessé de croître. Sans se soucier ni des railleries, ni du mépris dont ils étaient l'objet de la part de leurs vainqueurs, les Grecs avaient continué leur métier, si bien qu'ils avaient fini par faire de Rome comme leur chose. Rome était devenue le patrimoine des Grecs. Voilà précisément ce qui révolte le poëte, et c'est ici que se place le fameux portrait des Grecs, un chef-d'œuvre de vérité d'observation et d'*humour* satirique. Sait-on ce que c'est qu'un Grec ? Quand l'un de ces indignes descendants des vainqueurs de Salamine et de Platée arrive à Rome, où ses compatriotes pullulent d'ailleurs, il apporte avec lui les talents et les vices de tous les autres hommes; il est grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, baigneur, augure, saltimbanque, médecin, magicien. Que n'est-il point? Les Grecs ont le don de l'universalité; ils sont aptes à tous les rôles, se font tout à tous, du moment qu'ils y trouvent leur intérêt. Génie ardent, audace effrénée, débit prompt, voilà ce qui les distin-

gue. A peine débarqués, ils s'installent dans les plus riches quartiers, se faufilent dans les maisons des grands, y prennent racine, et bientôt en méditent la conquête. Couverts de vêtements éclatants, occupant les places d'honneur dans les festins, signant les actes les premiers,ces misérables étrangers supplantent partout les indigènes. Les enfants du pays et de la cité doivent céder aux intrus[1].

Le moyen de lutter avec eux? Ne sont-ils pas passés maîtres dans le plus vil, mais le plus avantageux des arts, en celui qui consiste à flagorner le patron?

« Flatteurs avisés, ils trouvent de l'esprit à un butor, de la beauté à un ami laid; cet homme infirme, au cou long et décharné, ils lui reconnaîtront l'encolure d'Hercule, la force du héros tenant dans ses bras Antée détaché du sol. Ils sont saisis d'admiration au son d'une voix plus grêle et plus criarde que celle du coq becquetant la crête de sa femelle. Comme eux nous pouvons flatter, mais le Grec seul se fait croire. Où trouver son pareil? Point d'acteur qui les surpasse, même celui qui joue Thaïs ou qui représente Doris dépouillée de tout vêtement. Il prend si bien la voix et même les formes d'une femme que l'illusion est complète... Et ne croyez pas que ce soit là le talent particulier d'Antiochus, de Démétrius, de Stratoclès et du lascif Hémus : c'est la nation toute entière qui est comédienne. — Tu ris, le Grec éclate. Ton patron laisse-t-il échapper une larme, ses pleurs coulent sans efforts et sans douleur. En hiver demandez-vous un brin de feu, aussitôt il endosse son manteau fourré. Il fait bien chaud, dites-vous; notre homme sue. Entre nous la lutte n'est pas égale. Cédons la place à qui, comme eux, peut nuit et jour composer son visage, envoyer des baisers avec la main et applaudir même aux fonctions animales du maître.

« Ajoutez à cela que rien n'est sacré pour eux; rien n'est à l'abri de leur lubricité; ni la mère de famille, ni la fille encore vierge..... Faute de mieux, ils s'attaqueront à la grand'mère de leur ami. Ils veulent connaître les secrets des familles et par là se faire craindre..... Il n'y a plus de place pour un Romain là où

[1] V. 60-81.

règne un Protogène quelconque, un Diphile, un Érimarchus; c'est chez eux un vice national; en fait d'amitié, ils n'admettent pas le partage; ils veulent le patron pour eux seuls. Dès que l'un d'eux, en effet, a versé dans la crédule oreille de son riche ami une goutte, une seule goutte du poison particulier à leur nature et à leur pays, me voici aussitôt chassé de la maison; on oublie mes longs services. Nulle part on ne fait moins de façons pour sacrifier un malheureux client[1]. »

---

[1] *Quid, quod adulandi gens prudentissima laudat*
Sermonem indocti, faciem deformis amici,
Et longum invalidi collum cervicibus æquat
Herculis, Antæum procul a tellure tenentis?
Miratur vocem angustam, qua deterius nec
Ille sonat, quo mordetur gallina marito?
Hæc eadem licet et nobis laudare; sed illis
Creditur. An melior quum Thaida sustinet aut quum
Uxorem comœdus agit, vel Dorida nullo
Cultam palliolo. . . . . .
Nec tamen Antiochus, nec erit mirabilis illic
Aut Stratocles, aut cum molli Demetrius Hæmo ;
Natio comœda est. Rides? majore cachinno
Concutitur : flet, si lacrymas conspexit amici,
Nec dolet : igniculum brumæ si tempore poscas,
Accipit endromidem : si dixeris : Æstuo, sudat.
Non sumus ergo pares : melior qui semper et omni
Nocte dieque potest alienum sumere vultum,
A facie jactare manus, laudare paratus
Si bene ructavit, si rectum minxit amicus.
Præterea sanctum nihil est nec ab inguine tutum :
Non matrona laris, non filia virgo, neque ipse
Sponsus levis adhuc, non filius ante pudicus;
Horum si nihil est, aviam resupinat amici.
Scire volunt secreta domus atque inde timeri.
. . . .
. . . .
Non est Romano cuiquam locus hic, ubi regnat
Protogenes aliquis vel Diphilus aut Erimarchus,
Qui gentis vitio nunquam partitur amicum,
Solus habet. Nam quum facilem stillavit in aurem
Exiguum de naturæ patriæque veneno,
Limine summoveor, perierunt tempora longi
Servitii; nusquam minor est iactura clientis (86-126).

Piquante et spirituelle peinture. Molière et La Bruyère n'auraient ni mieux observé ni mieux dit. C'est bien là le flatteur, toujours prêt à transformer le vice en vertu. L'œil sans cesse fixé sur celui à qui il veut plaire, il épie ses sentiments, ses goûts, ses désirs, et, feignant ensuite de les éprouver à son tour, il les exagère jusqu'au ridicule dans l'espoir de se rendre plus agréable.

Il est vrai que le satirique, en peignant le flatteur, avait devant lui plus d'un modèle à imiter : Théophraste[1], Térence[2], Horace[3], avaient tour à tour traité le même sujet, et chacun d'eux l'avait marqué au coin de son originalité. Mais, de tous les anciens, celui qui nous a laissé le portrait le plus achevé du flatteur, c'est sans contredit le profond et spirituel disciple d'Aristote, l'immortel auteur des *Caractères*. Il a de beaucoup dépassé Juvénal lui-même. Qu'on en juge :

«... Si un flatteur se promène avec quelqu'un dans la place, remarquez-vous, lui dit-il, comme tout le monde a les yeux sur vous? Cela n'arrive qu'à vous seul... Il lui dit mille choses de cette nature. Il affecte d'apercevoir le moindre duvet qui se sera attaché à votre habit, de le prendre et de le souffler à terre... Si celui qu'il veut flatter porte la parole, il impose silence à tous ceux qui se trouvent présents... et, dès qu'il a cessé de parler, il se récrie : Cela est dit le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré. D'au-

---

[1] *Charact.*, II.

[2] *Eunuch.*, II, 4; III, 1.

[3] *Ep. ad Pis.*, 428, sqq. A son tour Plutarque, dans l'instructif et agréable traité de morale où il nous apprend l'art de distinguer un véritable ami d'un flatteur, nous peint ce dernier avec une grande vérité de couleurs (*De discrim. amici et adulat.*, c. 13).

tres fois, s'il lui arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide, il ne manque pas de lui applaudir, d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie; et, quoiqu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à sa bouche l'un des plis de son manteau, comme s'il ne pouvait se contenir et qu'il voulût s'empêcher d'éclater... Il achète des fruits et les porte chez ce citoyen; il les donne à ses enfants en sa présence; il les baise, il les caresse : Voilà, dit-il, de jolis enfants et dignes d'un tel père.... Le flatteur se met à tout sans hésiter, se mêle des choses les plus viles et qui ne conviennent qu'à des femmes. S'il est invité à souper, il est le premier des conviés à louer le vin. Assis à table, le plus proche de celui qui fait le repas, il lui répète souvent : En vérité vous faites une chère excellente... Il a soin de lui demander s'il fait froid, s'il ne voudrait pas une autre robe, et il s'empresse de le mieux couvrir.... Avant de sortir de sa maison, il en loue l'architecture,... dit que les jardins sont bien plantés, et, s'il aperçoit quelque part le portrait du maître où il soit extrêmement flatté, il est touché de voir combien il lui ressemble et il l'admire comme un chef-d'œuvre[1]... »

Voilà un chef-d'œuvre d'analyse. Au génie seul il est donné de peindre avec cette finesse et cette vérité. On a ici moins un portrait qu'une biographie, et, comme on dit aujourd'hui, une physiologie du flatteur. Théophraste suit le flatteur en quelque sorte dans toutes les phases de sa vie, notant avec une exactitude qui rappelle la manière d'Aristote, son maître, toutes ses paroles, toutes ses intentions, tous ses gestes. On ne va pas plus loin dans l'art d'observer et de nuancer ses observations.

---

[1] Traduction de La Bruyère.

Pour ce qui est de la conduite des Grecs, une fois que, grâce à leur souplesse et à leurs intrigues ils sont parvenus à s'introduire dans la demeure des riches, je ne saurais mieux les caractériser, en vérité, qu'en disant qu'ils ressemblent à autant de Tartufes, s'emparant de l'esprit et de la maison d'autant d'Orgons; comme le Tartufe de Molière, ils osent tout chez leur patron; ils veulent se rendre entièrement maîtres; convoitent la femme et la fille de leur bienfaiteur, d'autant plus odieux en ceci, qu'au fond de leur hypocrisie se cache un atroce calcul. Ils espèrent par là surprendre les secrets des familles afin de se faire redouter à l'occasion.

Scire volunt secreta domus atque inde timeri[1].

C'est ainsi encore que l'hypocrite mis en scène par notre grand comique a su provoquer les confidences de sa dupe et qu'il en abuse le jour où il se voit démasqué, en courant dénoncer au roi, comme criminel d'État, celui-là même dont la main bienfaisante l'avait sauvé de la misère[2].

Au surplus, les Protogènes, les Érimarques, les Diphiles, faisant haie autour de leurs patrons, empêchant les autres d'en approcher et recourant à la calomnie pour écarter tout rival dangereux, c'est encore et tou-

[1] C'est bien à tort, selon nous, qu'Heinrich et M. Ribbeck rejettent comme étant tout à fait étranger à la manière de Juvénal ce vers si caractéristique, car il peint à merveille au contraire l'esprit intrigant de ces Grecs dont il a été dit plus haut, qu'ils étaient prompts à s'implanter au cœur même des grandes maisons, comptant ou espérant les dominer bientôt :

Viscera (petunt) *magnarum domuum dominique futuri.*
(V. 72).

[2] *Tartufe*, act. V, sc. VI.

jours Tartufe, accaparant le riche et crédule Orgon, l'enlaçant dans ses filets, le détachant de ses enfants, de ses amis, les lui rendant odieux ou indifférents, et excellant surtout dans l'art de faire suspecter, par le crédule mari d'Elmire, tous ceux qui pourraient lui dessiller les yeux et l'éclairer sur les manœuvres dont il est victime.

En vérité, et l'on ne s'y attendrait guère, le chef-d'œuvre de Molière se trouve tout en entier en germe dans les quelques vers que nous venons de citer et d'analyser.

A Rome, ceux à qui les intrigues des Grecs étaient les plus préjudiciables étaient les anciens clients, que, malgré leurs longs services, ils savaient si vite faire évincer de la maison de leurs patrons.

Limine summoveor, perierunt tempora longi
Servitii; nusquam minor est jactura clientis.

En lisant ces deux vers, je crois entendre les plaintes et les griefs de toute une classe de la population dont Umbritius semble avoir lui-même fait partie, et que les Grecs avaient privée de son pain en la privant de ses patrons.

Mais ce ne sont pas les Grecs seuls qui font fuir Umbritius; ce qui le porte encore à s'éloigner de Rome, c'est la prédominance de la richesse et du luxe, et par suite le prestige extraordinaire qui s'attache à l'argent. Et après quelques exemples frappants, cités à l'appui de son thème[1], il se demande quelle place peut être réservée aux pauvres dans une telle cité.

L'âme généreuse du poëte souffre d'une foule d'iné-

[1] 127-147.

galités et d'injustices sociales qui, pour être aussi vieilles, hélas! que le monde, n'en sont pas moins un sujet d'affliction pour l'homme de cœur. Voilà pourquoi il se constitue ici et d'office l'avocat des classes déshéritées :

« Une robe est-elle sale et déchirée, une tunique couverte de crasse, un soulier commence-t-il à s'entr'ouvrir ou est-il récemment raccommodé au moyen d'un fil grossier qui en trahit les nombreuses cicatrices, ou est de toutes parts eu butte aux railleries. Ce qu'il y a de plus triste dans la pauvreté, c'est qu'elle rend les hommes ridicules. Sortez, s'écrie-t-on, sortez du rang des chevaliers, impudents que vous êtes, vous qui n'avez pas la fortune voulue par la loi. Il n'appartient qu'aux rejetons équivoques de la prostitution de siéger ici : c'est au superbe fils d'un crieur public qu'il convient d'y applaudir parmi l'élégante postérité de nos gladiateurs et de nos maîtres d'escrime. Ainsi l'a réglé la vanité d'Othon, à qui nous devons ces distinctions odieuses. Vit-on jamais un père agréer pour gendre un homme moins riche que sa fille ? jusqu'au trousseau, il faut que tout soit égal de part et d'autre. Vit-on jamais le pauvre désigné pour hériter? Les édiles l'ont-il jamais pris pour assesseur et consulté comme tel? Nos ancêtres plébéiens auraient dû jadis se réunir pour fuir à jamais leur patrie. Partout sans doute le mérite indigent a peine à percer, mais c'est à Rome que les efforts sont les plus pénibles : un misérable réduit, la nourriture des esclaves, le repas le plus frugal, y sont hors de prix. On rougirait de manger dans une vaisselle d'argile, et pourtant on n'y verrait aucune honte si l'on était subitement transporté chez les Marses, à la table d'un Sabin. Là on se contenterait, pour se couvrir, d'une capote grossière à capuchon bleu. Dans une grande partie de l'Italie, disons-le, on ne revêt la toge que pour être porté sur le bûcher. Si quelquefois on célèbre une fête solennelle, et qu'on élève un théâtre de gazon où l'on joue quelque vieille farce connue, dont les acteurs, avec leurs masques blêmes et béants, effrayent le rustique enfant qui se rejette sur le sein de sa mère : regardez le public, les grands et les petits sont confondus ensemble et sans distinction d'habits; les édiles s'y contentent de tuniques blanches pour insignes de leur dignité. Mais à Rome on veut briller plus qu'on ne peut. Le superflu devient indispensable; de là vient qu'on le prend de

temps en temps dans le coffre d'autrui; ici notre vice commun est de vivre au gré d'une pauvreté vaniteuse[1]. »

Je ne voudrais pas trop médire de notre siècle. Grâce sans doute à une civilisation plus grande et à des mœurs plus douces, grâce aussi à l'influence du christianisme, le pauvre n'est plus, Dieu merci, ce qu'il était dans les sociétés du paganisme. Je n'oserais pourtant pas affirmer que même de nos jours, aux yeux de maint personnage en place et de maint parvenu de la veille, les haillons de la misère n'aient encore une légère teinte de ridicule. Fussiez-vous Jean-Jacques Rousseau en personne, certaines gens du bel air vous fuiront en réprimant un sourire de dédain pour peu que votre chapeau soit déformé, votre habit trop usé et vos souliers trop éculés. Le moyen, je vous prie, de ne pas se faire moquer de soi si l'on se montre en pareil équipage à certains hommes bien repus, bien tenus et bien rentés surtout? Les dédaigneux de ce genre sont encore assez nombreux, et, l'on dira ce que l'on voudra, le mot de Juvénal *paupertas... ridiculos homines facit* est encore plus vrai qu'on ne le pense.

Dans nos théâtres, mêmes distinctions, à peu de chose près, qu'au temps du satirique. Le personnel qui s'y étale aux meilleures places, le jour d'une *première*, pourrait bien n'être guère plus honorable ni souvent mieux composé que celui qui, il y a bientôt vingt siècles, se pavanait dans les premières loges de Rome.

Quant aux mariages et aux testaments, je ne crois pas non plus que les choses aient beaucoup changé depuis Juvénal. Plus que jamais — qui l'ignore? —

[1] V. 147-183.

l'argent va à l'argent, à peu près comme l'eau va à la rivière, selon le proverbe populaire.

Dans la Rome ancienne comme dans nos grandes villes et capitales modernes, même difficulté d'arriver, pour le mérite indigent qui n'a pas le temps d'attendre,

> *Haud facile emergunt quorum virtutibus obstat*
> *Res angusta domi;*

même cherté des loyers,

> . . . . . *Magno hospitium miserabile,*

et même chèreté de la vie matérielle. Il n'y a là rien d'étonnant, quand on songe qu'au temps où écrivait Juvénal, la population de Rome oscillait, — chiffre énorme, — entre un million et un million et demi d'habitants, et quelquefois même allait au delà[1].

Enfin, nouvelle et dernière analogie, même entêtement chez les petits bourgeois à préférer au séjour des villes de province où, par suite de la simplicité des mœurs tout était meilleur marché, le séjour de Rome avec toutes ses conséquences. Une des premières, que le poëte signale avec raison comme une vraie plaie sociale facile à observer en tous les temps, c'est chez ces mêmes petits bourgeois le désir impuissant et inassouvi de faire et de vivre comme ceux dont les grandes fortunes les éblouissent. Chacun veut avoir et de splendides vêtements et des bijoux et des services en argent, absolument comme les heureux du jour,

> *Fictilibus cœnare pudet....*
> *Hic ultra vires habitus nitor....*

---

[1] Voyez Ludw. Friedlænder: *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms, etc.*, t. I, p. 21.

C'est toujours l'éternelle histoire de la grenouille voulant imiter le bœuf, et qui crève à ce jeu dangereux. Voilà à quoi mène cette *pauvreté vaniteuse*, fléau de tous les temps de civilisation excessive :

> . . . . . *Hic vivimus ambitiosa*
> *Paupertate omnes.*

Juvénal, on le voit, en sa qualité de véritable ami des classes inférieures, ne craint pas de leur dire la vérité, et partout leur donne de sages et utiles conseils. Mais nulle part, en revanche, répétons-le, il ne fait défaut à la cause des pauvres, des prolétaires. Toujours il s'intéresse et nous intéresse à eux, s'apitoie et nous apitoie sur leur sort. Si à la campagne, dans les municipes, où il voudrait voir affluer le trop-plein de la population romaine, les incendies ou d'autres sinistres étaient peu à redouter, ils étaient au contraire fréquents à Rome; et Umbritius signale, à cette occasion, certaines injustices sociales qui blessent à la fois son cœur et son âme. Une maison devient-elle la proie des flammes? il a soin de nous faire remarquer que c'est le pauvre qui est le plus exposé sous le double rapport des dangers et des pertes matérielles. Habitant en général, comme dans toutes les villes trop peuplées, les combles « près du nid où la colombe amoureuse vient déposer ses œufs[1] », le pauvre ne peut déménager aussi vite que les locataires des étages inférieurs et du rez-de-chaussée, et d'ordinaire il a le triste privilége « de rôtir le dernier[2] ». Mais, en supposant qu'il échappe à la mort, quelle condition alors que la sienne! Le misérable mobilier de Codrus et ses quelques har-

[1] V. 202.
[2] V. 201.

des ont été dévorés par les flammes. Le voilà nu et sans pain. Qui s'en occupe? Mais que le feu s'attaque au palais du riche Asturius ou de l'opulent Persicus, qui sont sans héritiers, c'est bien différent : alors les dames romaines font éclater leur désespoir, le préteur suspend ses audiences, chacun s'empresse par des dons superbes de réparer les pertes d'Asturius et de Persicus, à tel point « qu'on peut les soupçonner d'avoir brûlé eux-mêmes leur maison[1] ».

Quelle sécheresse de cœur et quelle bassesse de caractère à la fois n'accuse pas chez une société une telle peinture! Juvénal n'invente pas ces traits-là à plaisir; un de ses contemporains, le poëte Martial, parle du même fait dans des termes identiques[2]. Ainsi, dans cette Rome du premier siècle, on n'a de la sympathie, de l'empressement et des larmes que pour le riche. De même que les testaments sont tous en faveur du riche, de même tous les secours sont encore pour lui. Tout cela part d'un même fonds d'insensibilité, de lâcheté et de cupidité surtout. Avez-vous bien entendu ce qu'a constaté le poëte? Asturius et Persicus n'ont pas

---

[1] . . . . *Tanquam ipse suas incenderit ædes.*
(V. 222.)

[2] AD TONGILIANUM, DE UTILI INCENDIO.

Empta domus fuerat tibi, Tongiliane, ducenis ·
Abstulit hanc nimium casus in Urbe frequens.
Collatum est decies. Rogo, non potes ipse videri
Incendisse tuam, Tongiliane, domum ?
(*Epigrammat.*, III, 52.)

« Ta maison, Tongilianus, t'avait coûté deux cent mille sesterces; un accident trop commun à Rome te l'a enlevée. On a fait une souscription qui l'a produit dix fois sa valeur. Je te le demande, Tongilianus, ne pourrait-on pas te soupçonner d'avoir incendié toi-même ta maison? »

d'héritiers. Donc, le moment venu, ils pourront songer à récompenser ce beau zèle de leurs amis. Leur testament n'est pas encore clos. Voilà qui explique mieux que tout le reste toutes ces flatteries, toutes ces obséquiosités, que l'on voit se produire souvent encore, de nos jours, dans des circonstances analogues. En revanche, disons-le hautement à l'honneur de notre civilisation et de notre temps, il est un sentiment qui sépare profondément notre société de la société païenne : c'est la pitié que provoque chez nous la détresse du pauvre. Si pour un très-petit nombre de personnes gonflées d'orgueil, de vanité et dépourvues de cœur, telle ou telle misère, comme celles qui ont été décrites plus haut, peut paraître plutôt ridicule que touchante, en revanche, la généralité des hommes incline vers la miséricorde. Ce n'est pas nous qui, semblables aux Romains de Juvénal, laisserions un malheureux incendié sans abri ni vêtement. La bienfaisance publique et la bienfaisance privée se hâteraient de se mettre à l'œuvre. Parmi nous tous, ce serait à qui devancerait son voisin pour aller au-devant des premiers besoins du pauvre, victime du feu ou de tout autre fléau; c'est pour le pauvre que l'on se cotiserait tout d'abord, c'est sa misère que l'on songerait à soulager la première. Il faut le reconnaître : le sublime *homo sum...* de Térence n'avait pas été compris, ce semble, par l'antiquité romaine; cette noble maxime y était restée à l'état de lettre morte; la pratique n'avait pas suivi la théorie. Nous autres, au contraire, nous obéissons tous à un mobile inconnu au paganisme et qui guidait Juvénal à son insu. Ce mobile porte un saint et doux nom : il s'appelle la *charité*.

Umbritius, après avoir signalé le triste état des choses que nous venons de rappeler, sent redoubler son hor-

reur pour le séjour de Rome; et il conseille à tout ce qui y reste encore d'honnêtes gens, de l'imiter et d'aller, comme le fera plus tard l'Alceste de Molière, une façon d'Umbritius de son temps sous le rapport de la probité et de la vertu,

> . . . *Chercher dans le monde un endroit écarté*
> *Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.*

Umbritius, à cet égard, a son idéal à lui ; c'est la vie de campagne, la retraite au milieu des champs ; vie que son imagination de poëte entrevoit, et il nous la dépeint en quelques vers qui tranchent agréablement avec le ton général de cette satire.

Par la grâce des détails, la douceur des images et la vérité universelle du sentiment, ces vers rappellent à la fois Horace, Virgile et Tibulle.

« Quiconque aurait la force de s'arracher aux jeux du cirque, achèterait à Sore, à Fabratère ou à Frusinone une maison agréable au même prix qu'il payerait à Rome le loyer annuel d'un obscur réduit. Là il aurait un petit jardin et une source où il pourrait, sans employer la corde, puiser avec la main, pour arroser sans efforts ses légumes naissants. Aimez la bêche et cultivez de vos propres mains un jardin qui fournisse de quoi régaler cent pythagoriciens. C'est quelque chose, en quelque lieu solitaire que l'on vive, de pouvoir s'y dire le maître, ne fût-ce que d'un lézard[1]. »

Et maintenant Juvénal va surtout s'étendre sur les inconvénients du séjour de Rome au point de vue de la tranquillité et de la sûreté, inconvénients qu'en général le riche peut éviter, mais dont souffre plus particulièrement le pauvre. Juvénal, on le voit, continue à se

[1] V. 224-232.

faire partout et en toutes choses le défenseur du peuple, dont la cause lui est chère ; nous touchons ici à la partie la plus connue, la plus populaire de la troisième satire et que Boileau, comme on sait, a tant mise à contribution.

Comment Umbritius ne fuirait-il pas une ville où, à moins d'être fort riche, on ne trouve pas même un asile favorable au sommeil? Ce n'est qu'à grand prix qu'on dort à Rome en achetant ou en louant quelque maison située à l'écart dans quelque opulent et paisible quartier. — Combien notre Paris moderne ressemble en ceci à la Rome impériale du premier siècle? — Le moyen de dormir dans les quartiers ordinaires de cette bruyante cité? Les veaux marins eux-mêmes, les plus dormeurs de tous les animaux, se réveilleraient au bruit de tant de choses s'embarrassant les unes dans les autres et des imprécations des muletiers forcés de s'arrêter. Pour le riche, porté dans une litière par de robustes esclaves, il se fraye partout un passage, et chemin faisant, — absolument comme celui qui chez nous a son *équipage*, — il lit ou dort selon son bon plaisir. Mais le pauvre, mais l'*honnête homme à pied,* celui-là est obligé de patienter. Retardé par la foule qui précède, il est poussé par celle qui suit. Et alors que de désagréments et d'ennuis ! L'un le heurte du coude, l'autre d'un ais qu'il porte ; frappé par une solive, sa tête va donner contre une amphore ; dans l'intervalle on l'éclabousse jusqu'à la ceinture et les voisins lui écrasent les pieds, et si ces voisins se trouvent être, par hasard, des soldats, il les lui déchirent encore avec les gros clous de leur chaussure militaire. Survient une véritable procession formée de gens qui, au milieu de ce tumulte, emportent chez eux, dans des marmites et des réchauds étagés sur leur tête, la sportule en nature, toute fraîche-

ment distribuée [1]. Cependant des chariots chargés de poutres ou de pierres de Ligurie viennent à traverser cette foule déjà si embarrassée; accablé sous ce poids énorme, souvent l'essieu se brise, verse sur les passants cette montagne ambulante, et quantité de citoyens sont broyés sous les roues, tandis que, sans se douter de rien, leur famille les attend au logis [2].

Piquante et curieuse peinture que ne saurait effacer complétement, même le plus pâle, le plus prosaïque résumé, et dont Boileau, dans sa satire intitulée *les embarras de Paris,* a fait une imitation pleine de verve et d'originalité, présente à toutes les mémoires [3]. C'est bien là le tableau fidèle de ce qui se passe et se voit dans les grandes capitales à certaines heures de la journée, alors que les grandes artères sont sillonnées de piétons, d'équipages, de chariots et de charrettes, et que se produisent mille et mille embarras, mille et mille accidents, les uns burlesques, les autres tragiques. Paris, Londres, Vienne, Madrid, New-York et beaucoup d'autres cités populeuses, présentent à certains moments de presse et d'agitation l'image vivante et encore agrandie de l'animation et du tumultueux désordre de la Rome des Césars.

Umbritius nous a fait connaître les rues de Rome

[1] Voyez sur la sportule et les diverses transformations qu'elle a subies, la page 10 de ces études.

[2] Voyez v. 234-264. M. de Siebold, dans l'introduction dont il fait précéder sa traduction en vers allemands de la troisième satire (*ouvr. cité*, p. 36), fait remarquer, avec raison, qu'on peut conclure d'après ces détails qu'ils se rapportent aux premières années qui ont suivi la mort de Domitien. En effet, Pline le jeune avait écrit, en l'année 100 de l'ère vulgaire, son Panégyrique de Trajan, et dans le chapitre LI de cet opuscule il loue Trajan d'avoir défendu aux chariots chargés de pierre la circulation dans Rome.

[3] Sat. VI.

pendant le jour. Il va nous dire maintenant ce qui s'y passait pendant la nuit. Ici encore combien de curieux traits de mœurs, de détails piquants que l'histoire proprement dite, en raison de sa gravité, ne relate guère! On nous montre Rome en quelque sorte en déshabillé, et nous surprenons la vie romaine sur le fait. Ainsi certaines découvertes faites à Herculanum ou Pompéi, par exemple, nous initient à la vie intime des Romains, que sans cela nous aurions probablement toujours ignorée.

La nuit donc on est exposé à mille petites misères : à chaque instant l'on risque d'être écrasé sous une grêle d'ordures tombant avec une pesanteur effrayante du haut des maisons; et Juvénal, à ce sujet, fait spirituellement observer, par la bouche d'Umbritius, qu'on devrait taxer de stupidité et d'imprévoyance quiconque irait souper en ville « sans avoir fait son testament [1] ». Autant, en effet, de fenêtres éclairées sur votre passage, autant vous avez de morts à redouter [2]. Le seul vœu raisonnable à former en cette conjoncture, « c'est que ces fenêtres se contentent de vous inonder du contenu de leurs pots [3]. » C'est là une maxime de sagesse pratique qui ne devrait pas être oubliée par quiconque habite une grande ville, et, il y a quelques

---

[1] V. 273 et 274.

[2] Voy. sur la hauteur extraordinaire des maisons romaines avant et après l'incendie allumé par Néron les curieux et savants détails que nous fournit à ce sujet M. L. Friedlænder, *ouvr. cité*, p. 3, 4, 5.

[3] *Ut sint contentæ patulas defundere pelves.* (V. 277.)

Le poëte évidemment veut dire par là que mieux vaut encore être inondé par les immondices contenues dans les vases que l'on vide du haut des fenêtres, que d'être écrasé par ces mêmes vases, ce qui ne manquerait pas d'arriver si l'on jetait à la fois sur le passant le contenant avec le contenu.

années seulement, les citoyens de Marseille surtout auraient été à même de la mettre tout particulièrement à profit.

Ce n'est pas tout. En quittant son logis, pendant la nuit, on courait risque aussi de tomber à tout instant entre les mains de certaines bandes de jeunes gens ivres qui, au sortir de quelque orgie, se plaisaient trop souvent à chercher noise aux passants. Encore un scandale dont Néron avait donné l'exemple, au dire des historiens romains; car Tacite [1] et Suétone [2] nous le montrent parcourant les mauvais lieux de Rome déguisé en esclave, puis se faisant un malin plaisir de rosser d'importance tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin. Une fois la licence autorisée par le nom du prince, les fils de famille se livrèrent impunément aux mêmes excès. C'est encore Tacite qui nous le dit [3]. Pour quelques-uns de ces mauvais sujets, fait observer Juvénal à son tour, « c'était un prélude nécessaire au sommeil [4] ». Or qui courait en pareille occurrence le plus de dangers? C'était encore et toujours le pauvre, répond le poëte, qui ne cesse de le plaindre et de le défendre. L'homme riche, ne sortant de chez lui, la nuit, que bien escorté, précédé et suivi de torches flamboyantes, n'a rien à craindre. On lui cède prudemment le pas. Mais le pauvre, marchant seul et n'ayant le plus souvent pour se guider que la lueur douteuse de la

---

[1] *Ann.*, XIII, 25.

[2] *Nero*, 26. Voyez aussi Dion Cassius, LXI, c. 9.

[3] *Ann. ibid.* On a trop souvent accusé Juvénal d'exagérer les choses en sa qualité de satirique; car les écrivains contemporains confirment constamment les faits qu'il rapporte. Il n'y a de différence en général que dans la manière plus ou moins vive ou dramatique dont le poëte les représente.

[4] V. 281.

lune ou d'un bout de chandelle, a tout à redouter. Écoutons Umbritius, qui semble parler d'expérience :

« D'abord le brutal se plante devant moi et m'ordonne de m'arrêter. Que faire quand un furieux commande et que d'ailleurs il est le plus fort? D'où viens-tu? me crie-t-il. Chez qui t'es-tu farci de fèves et de vinaigre? Quel savetier a daigné partager avec toi ses poireaux et sa tête de mouton bouillie? Tu ne dis rien, parle, ou reçois ce coup de pied. Où loges-tu? Dans quel bouge faut-il que j'aille te chercher? Que j'essaye de répondre ou de battre en retraite sans mot dire, c'est tout un; il n'en frappe pas moins, et le forcené m'inteute encore un proces. Voilà la liberté dont le pauvre jouit à Rome. Blessé, meurtri par ses coups de poing, je le conjure et le supplie de me laisser du moins partir avec quelques dents[1]. »

Ceci est plus qu'un piquant tableau de genre nous faisant connaître les habitudes du pauvre, et jusqu'au repas dont il se régalait s'il était invité chez ses pareils. Ce dialogue et tout ce qui l'encadre indique à merveille la ligne de démarcation qui séparait à Rome les classes inférieures des classes supérieures. Ces fils de patriciens, échauffés par le vin et la bonne chère, accostaient le petit peuple à peu près comme le loup de la fable accoste l'agneau. Ils représentent la raison du plus fort. Quel mépris, quelle insolence, quelle violence d'un côté! et de l'autre, quelle humilité, quelle résignation et en même temps quelle conscience de l'injustice subie! On se croirait déjà au moyen âge, alors qu'il était permis au seigneur et suzerain de molester à sa guise le serf inoffensif et impuissant. Par l'organe d'Umbritius, Juvénal proteste, à sa manière, contre ces injustes distinctions sociales, ces odieuses inégalités des conditions.

[1] V. 290-302.

Ce qui suit est d'une vérité plus générale, et achève la peinture des inconvénients attachés au séjour de Rome, au point de vue de la sécurité des citoyens. Il s'agit des faits et gestes des voleurs de nuit. Qu'étaient devenues, au temps du satirique, les sages mesures de police prises par Auguste, qui avait divisé Rome en quatorze régions ayant chacune son *excubitorium* ou corps-de-garde, et organisé une garnison urbaine de quatre cohortes spécialement destinée à veiller à la tranquillité publique pendant la nuit [1]? Tout cela, évidemment, était tombé en désuétude sous les empereurs ses successeurs. Qu'on en juge :

« Il y a bien d'autres risques à courir, dit Umbritius, car il ne manquera pas de gens pour vous dépouiller dès que les maisons se ferment et que le silence se fait dans les boutiques après qu'on y a fixé les verrous et les barres des volets. Alors surgit soudain un rôdeur de nuit, et le couteau fait sa besogne. Pendant ce temps-là, les patrouilles du guet occupent les marais *Pontins* et la forêt *Gallinaria*. Ce qui fait que les voleurs se replient de là sur Rome, où ils accourent comme à la curée [2] »

Voilà de ces misères inhérentes à toutes les grandes villes, et qui ne disparaîtront jamais complétement. Paris a eu son *pinus Gallinaria;* on sait, en effet, quel rôle a joué, pendant trop longtemps, la forêt de Bondy; et sous Louis XIV encore, les rues de Paris n'étaient guère plus sûres la nuit que celles de Rome au temps de Domitien, témoin ces vers de Boileau, si heureusement imités du passage de Juvénal cité plus haut :

Mais sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques;

---

[1] Sueton., *Aug.*, XXX et XLIX; Tacite, *Ann.*, IV, v; Dion, LV, XXIV.
[2] V. 302-309.

Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent;
Que dans le marché Neuf tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus horrible et le moins fréquenté
Est au prix de Paris un lieu de sûreté!
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue!
Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés:
La bourse!... Il faut se rendre, ou bien vous résistez
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire [1].

De nos jours, Dieu merci, les choses ont bien changé; quoique bien autrement étendue que la Rome des empereurs et le Paris du dix-septième siècle, la capitale de la France, aussi bien que celle de l'Angleterre, offre en général une sécurité presque parfaite, grâce à un système de police plus intelligent, et peut-être aussi, disons-le, à un éclairage plus ingénieux.

Nous voilà bien loin de notre ami Umbritius. Hâtons-nous, et pour finir, de revenir à lui. Maintenant qu'il nous a dit ce qu'il avait sur le cœur, et qu'il a exhalé, avec l'éloquence d'un homme de bien, sa haine si fortement motivée contre la capitale du monde romain, il est censé partir pour son exil volontaire. Il dit adieu à Juvénal, non sans lui promettre néanmoins que le jour où le poëte se rendra, pour se refaire, à Aquinum, sa patrie, il sera prêt à quitter Cumes pour se ranger, en soldat dévoué, sous le drapeau de celui qui s'est imposé la tâche honorable de faire la guerre aux vices de son siècle.

Telle est cette satire où l'auteur s'efforce avant tout de nous peindre, en détail et par le menu, la corruption

[1] Sat. VI.

générale de Rome et la triste situation du pauvre, qui en est une des conséquences les plus déplorables. Le reste n'est, pour ainsi dire, qu'accessoire, malgré la vérité, l'intérêt et la variété de certaines peintures, qui pâlissent néanmoins auprès de l'idée principale que nous venons de signaler. Nulle part l'indignation d'honnête homme de Juvénal, nulle part non plus sa chaleur d'âme et sa tendresse de cœur ne s'échappent en traits plus éloquents et plus touchants à la fois. A côté du grand poëte et du grand moraliste je trouve ici,— chose bien rare dans l'antiquité païenne, et qu'on ne s'est guère avisé de reconnaître jusqu'à présent dans notre satirique, — je trouve ici, je le répète, un sincère et ardent philanthrope.

CHAPITRE III.

Les hommes romains[1].

§ 1[2].

La deuxième et la neuvième satire où sont exposées les mœurs des hommes du temps ont, à juste titre, alarmé les moralistes. Elles ont certainement enlevé à Juvénal, sans que ses autres satires les lui aient jamais ramenés, toute une classe de lecteurs; nous voulons parler de ceux que repoussent, qu'effrayent les peintures trop licencieuses.

A propos de ce crime abominable que la législation mosaïque et celle des anciens Germains punissaient de mort[3], Juvénal s'est laissé entraîner à des tableaux d'une hardiesse révoltante. Pour trouver quelque chose d'approchant en ce genre, il faudrait remonter de six cents ans en arrière du satirique jusqu'aux prophètes de l'Ancien Testament, ou redescendre le cours des âges jusqu'à notre Agrippa d'Aubigné. Juvénal a mérité à cet égard de justes reproches, on ne saurait le nier. Mais il en faut prendre son parti avec lui. Pas plus qu'Aristophane, que Perse, que Sénèque, et beaucoup d'autres

[1] Sat. II. Sat. IX.
[2] Sat. II.
[3] *Levit.*, c., xx, v. 13. — Tacite, *De mor. German.*, c. XII.

écrivains éminents de l'antiquité dont les bonnes intentions ne sauraient être contestées, il ne recule devant l'image et l'expression crues. Sans vouloir en aucune façon le justifier, faisons remarquer du moins, — et nous avons déjà eu occasion de nous expliquer à ce sujet dans notre introduction, — que la droiture de son cœur et la pureté de ses sentiments peuvent lui servir d'excuse. Juvénal ne se complaît pas comme Horace ou Martial, par exemple, à nous montrer le vice tout nu pour en rire ensuite, et satisfaire ainsi je ne sais quel secret penchant de libertin; il en parle, lui, en citoyen affligé, en moraliste indigné, et s'il l'étale à nos yeux, c'est, on l'a remarqué plus d'une fois, pour en inspirer l'horreur et le dégoût.

Voilà ce qu'il faut sans cesse se répéter en abordant certains passages de notre poëte, et notamment ceux dont il va être question maintenant.

Parler de morceaux de cette nature, n'est pas chose aisée pour le critique. Si le latin dans les mots brave l'honnêteté, le lecteur français, et à bon droit, veut être respecté. Nous ne l'oublierons pas. Nous laisserons donc dans l'ombre ou nous indiquerons seulement ce qui ne saurait comporter le grand jour ou l'analyse; de même, sans pruderie exagérée, nous signalerons certains traits qui n'ont rien de dangereux après tout, si on les envisage avec calme et un cœur pur.

La deuxième satire laisse certainement beaucoup à désirer sous le rapport de la clarté comme sous celui du plan, quoi qu'en pensent de savants commentateurs toujours disposés à tout admirer chez leur auteur [1].

Elle est dirigée contre Domitien et l'aristocratie romaine du temps. L'on y attaque évidemment en

[1] Heinrich, entre autres.

même temps que Domitien les nobles et les sénateurs de l'époque qui, pour plaire à César, avaient adopté ses mœurs. Qu'était-ce que Domitien ? Un monstre de cruauté, sans doute, mais, avant tout, un monstre d'hypocrisie. Je ne citerai qu'un seul trait à ce sujet, emprunté à Juvénal même, qui n'est ici que l'écho fidèle de l'histoire. Domitien avait été l'amant incestueux et adultère de Julie, fille de son frère Titus, mariée à Flavius Sabinus. Après l'avoir enlevée à son mari, séduite et rendue mère, il la força à un avortement qui causa sa mort[1]. Or, le croirait-on? ce fut dans le temps même où, par cette scandaleuse liaison, Domitien avait blessé tout ce qui restait encore d'honnêtes gens à Rome, qu'il eut l'insigne effronterie de sévir contre les mœurs du siècle et notamment contre l'adultère[2].

Tel maître, tels valets, je veux dire tels sujets. Dans les temps de décadence et de servitude, tout se modèle sur le prince. De la cour, le mal gagne la ville. Donc, au temps de Domitien, plus encore qu'au temps de Néron, l'hypocrisie[3] était à l'ordre du jour; elle avait envahi les hautes classes de la société.

Ce qu'est pour Tartufe la religion chrétienne, un manteau dont il couvre aux yeux du monde les vilenies de son âme, le faux stoïcisme l'était pour les Tartufes du paganisme, à savoir un masque destiné à dérober aux regards du public leurs détestables passions. Juvénal les divise en deux classes, ce semble, car le texte n'est rien moins que clair en cet endroit, en stoïciens que l'on pourrait appeler faux stoïciens cy-

---

[1] Suétone raconte le même fait (*Domitien*, c. XXII).

[2] *Id.*, *ibid.*, c. VIII.

[3] Voy. la deuxième satire de Perse, où ce vice est dépeint en traits aussi frappants que curieux.

niques et faux stoïciens épicuriens. Ces derniers, à qui le poëte ne consacre que peu de lignes, il les accuse d'avoir toujours à la bouche les mots de justice et de liberté, tandis qu'ils donnent l'exemple de la plus honteuse mollesse. Au forum, soit comme avocats, soit comme juges, ils fulminent contre la dépravation des mœurs tout en portant des costumes scandaleux pour des Romains, des toges diaphanes, laissant voir toutes les formes et toutes les parties du corps, et dont rougiraient de se revêtir même les femmes dépravées contre lesquelles ils viennent requérir : « Mieux vaudrait plaider tout nu, ce serait plus fou, mais moins indécent[1]. »

Voilà qui, chez Juvénal, sent le vieux Romain, ami de la gravité, de la décence, et ennemi déclaré de toutes les innovations capables de l'altérer ou de la compromettre. On croirait entendre Caton l'Ancien faisant la guerre aux mœurs corrompues du jour dans son fameux discours contre l'abrogation de la loi *Oppia*, par exemple. Quelle vivacité aussi dans les réflexions qui suivent, empruntées au même ordre d'idées et formant un admirable contraste :

« Oh ! que j'aurais voulu te voir jadis et sous un tel vêtement parler de lois et de justice devant ces vieux Romains revenant vainqueurs et couverts de blessures encore saignantes, devant ces montagnards, abandonnant leurs charrues pour accourir au Forum ! [2] »

Mais c'est aux faux stoïciens cyniques qu'il réserve ses traits et ses âpres colères ; c'est à ces pharisiens du Portique, à ces autres *sépulcres blanchis*, qu'il arrache

[1] *Nudus agas : minus est insania turpis.* (V. 71.)

[2] V. 72-75.

leur masque; ce sont ces Tartufes du paganisme dont pullule la Rome de Domitien, qu'il accable de ses coups de fouet et de ses sanglantes ironies.

« Il me prend envie de quitter Rome et de me sauver au pays des Sarmates et de l'Océan glacé quand j'entends parler morale à des gens qui font les Curius, et dont la vie est une perpétuelle bacchanale... Méfiez-vous de leur front trompeur. Quel quartier ne regorge de ces austères débauchés? Oses-tu bien sévir contre les vices du temps, toi l'égout le plus signalé de la bande qui affecte la sagesse d'un Socrate? Ta peau velue, tes membres hérissés de soies de sanglier promettent une âme indomptable. Mais tu fais rire ton médecin[1].... Ces gens parlent peu : ils ont la passion du silence; ils portent leurs cheveux plus courts que leurs sourcils. J'aime encore bien mieux Péribomius, quant à moi; celui-là au moins est franc et naïf dans son immoralité : je ne l'impute qu'à la fatalité. Son visage, sa démarche, tout le confesse. Cette candeur dans la débauche excite ma pitié. Cette fureur du vice en est l'excuse. Combien plus dépravés sont-ils, ces fourbes qui, pour flétrir le mal, tonnent comme Hercule contre la volupté, et au sortir d'un discours sur la vertu, se vautrent dans le vice[2]! Ignoble Sextus, s'écrie l'infâme Varillus, tu veux que je te respecte? Vaux-tu donc mieux que moi? Qui veut se moquer des cagneux doit avoir la jambe droite; il faut avoir la peau blanche pour se railler du nègre. Qui pourrait supporter les Gracques déclamant contre l'esprit de sédition? N'est-ce pas le monde renversé que de voir Verrès se choquer d'un vol, Milon fulminer contre l'homicide, Clodius se scandaliser d'un adultère, Catilina dénoncer Céthégus, et les triumvirs, disciples de Sylla, déclamer contre les proscriptions?

« Tel était encore ce misérable qui, naguère, souillé d'un adultère mêlé à de tragiques événements, osait faire revivre des lois effrayantes pouvant atteindre Mars et Vénus, tandis que sa nièce Julie, trop souvent féconde, rejetait de ses flancs, par des avor-

---

[1] . . . . *Sed podice levi*
Cæduntur tumidæ, medico ridente, mariscæ.
(V. 12 et 13.)

[2] V. 21. La traduction littérale du commencement de ce vers est impossible.

tements réitérés, des lambeaux palpitants qui ressemblaient à son oncle [1]. »

Dans ces vers qui tous ne peuvent pas se citer ni se traduire et dont beaucoup avaient certes besoin d'être adoucis, qui ne sent vibrer l'âme de l'honnête homme indigné? Le poëte y prend tous les tons pour flétrir l'hypocrisie, ce vice éternel de l'humanité que Perse [2], Lucien [3], l'Évangile, Shakespeare [4], Molière, et notre comédie contemporaine [5], ont tour à tour flagellé. Ce vice lui inspire des vers qui sont devenus proverbes, comme celui-ci par exemple :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

Mais sa bile s'allume surtout quand il vient à parler de cet infâme empereur qui a été à la fois le bourreau et le corrupteur de Rome. Les derniers vers du morceau que nous avons cité, le lecteur l'aura remarqué, sont d'une énergie qui fait frémir. On n'a pas le temps de s'apercevoir de ce qu'ils ont peut-être de trop cru, tant ils respirent la colère, tant aussi on y sent circuler je ne sais quel souffle tragique [6]. En les écrivant, Juvénal se trouvait encore certainement sous l'impression qu'avait produite en lui ce crime récent de

---

[1] 1-34.
[2] Sat. II.
[3] Dans son *Icaroménippe* et son *Nigrinus*.
[4] Dans *Richard III*.
[5] Voyez *les Faux Bons Hommes*, de MM. Théod. Barrière et Ernest Capendu.
[6] *Qualis erat nuper tragico pollutus adulter*
Concubitu, qui tunc leges revocabat amaras
Omnibus atque ipsis Veneri Martique timendas,
Quum tot abortivis fecundam Julia vulvam
Solveret, et patruo similes effunderet offas.

Domitien ; et cette satire, une des premières sinon la première qui soit sortie de sa plume, a dû être écrite, mais non publiée, bien entendu, du vivant même de Domitien ; elle aura paru tout aussitôt après la mort du tyran.

Nous connaissons maintenant les hypocrites du temps[1], mais nous savons seulement d'une manière générale quelles sont leurs mœurs, leur vie privée. Il y a beaucoup d'art dans la transition à l'aide de laquelle l'écrivain passe à la seconde partie de son sujet. Il suppose qu'un de ces bons stoïciens, qu'il vient de nous faire connaître, traverse une rue de Rome en s'écriant, avec des roulements d'yeux dignes de l'Imposteur peint par Molière : « Loi Julia, qui punis l'adultère, où es-tu? dors-tu? » Une femme est censée l'entendre. Aus-

---

[1] Après Juvénal personne n'a mieux peint, démasqué et persiflé cette race d'hommes, philosophes si austères dans leur extérieur et si hideusement corrompus dans leur intérieur, que Lucien. Ce qu'ils avaient été au premier siècle de l'ère chrétienne, ils l'étaient encore au deuxième, époque où écrivait le satirique de Samosate. Qu'on en juge par le passage qui suit : « Il est une espèce d'hommes qui depuis peu monte comme une écume à la surface de la société, engeance paresseuse, querelleuse, vaniteuse, irascible, extravagante, bouffie d'orgueil et d'insolence, et selon l'expression d'Homère « de la terre inutile fardeau ». Ces hommes-là, formés en différents groupes, ont inventé je ne sais combien de dédales de raisonnements, se sont appelés stoïciens, académiciens, péripatéticiens... Grâce au nom respectable de la vertu dont ils se drapent, le sourcil haut, la barbe longue, ils s'en vont déguisant l'infamie de leurs mœurs sous un dehors composé, semblables à ces acteurs de tragédie, dont le masque et la robe brodée d'or, une fois enlevés, laissent à nu un misérable personnage qui se loue sept drachmes pour la représentation... En face de leurs disciples ils vantent la tempérance et le courage, déprécient les richesses et les plaisirs; mais aussitôt qu'ils sont seuls et livrés à eux-mêmes, qui pourrait dire jusqu'où va leur gourmandise, leur lubricité, leur empressement à lécher la crasse des oboles? » (*Icaroménippe*, 29.)

sitôt elle l'arrête, sourit et le confond. Laronia est le nom de cette inconnue. Esprit hardi, langue affilée, elle se contente d'abord de railler notre homme. On dirait Dorine en face de Tartufe. La satire ici encore se rapproche du drame. Laronia se félicite ironiquement d'appartenir à un siècle qui « a vu tomber du ciel un troisième Caton, capable de lutter contre la corruption universelle[1] ». Mais enfin, puisqu'il veut réveiller les lois et les décrets qui dorment, il est une loi qu'il faudrait évoquer tout d'abord, c'est la loi Scantinia.

Elle était dirigée contre ces prostitutions infâmes, venues de la Grèce et de l'Orient, et auxquelles nous faisions allusion au commencement de ce chapitre ; or, et c'était le comble de la honte et de l'hypocrisie, tous ces grands de Rome si prompts à censurer les mœurs étaient souillés du vice odieux que cette même loi poursuivait. Laronia, qui le sait bien, triomphe et s'empare de ce fait pour conclure que les femmes du temps valent mille fois mieux que les hommes; thèse fort contestable ainsi que nous le verrons bientôt. Quoi qu'il en soit, elle essaye de prouver son dire en femme qui ne craint guère d'appeler les choses par leur nom. Il nous est impossible de suivre l'impudique Laronia dans son argumentation si accablante, à la vérité, pour son interlocuteur, mais si épouvantable dans ses détails. Le charbon ardent dont parle le prophète de l'Ancien Testament ne suffirait pas pour purifier les lèvres qui auraient laissé échapper de tels propos, et la plume même se refuse à les transcrire, à plus forte raison, à les traduire[2]. La *Macette* de Regnier est dé-

[1] V. 38, 39 et 40.
[2] V. 49 et 50, 58-62.

passée en audace de langage. Un homme même, et le plus cynique, se compromettrait s'il hasardait les expressions et les images de Laronia, expressions, images d'une fille de joie de carrefour, disant son fait à des libertins hypocrites qui, en osant la blâmer, lui échauffent la bile. Mais, somme toute, Laronia a raison, est dans son droit quand elle sangle, en plein visage, ces stoïciens de rencontre réclamant contre les autres la sévérité des lois et donnant eux-mêmes l'exemple d'une vie abandonnée aux dernières turpitudes. Ils faisaient, à peu près tous, partie d'une sorte de confrérie infâme qui se réunissait à certaines époques périodiques sans doute, — le passage est fort obscur, — et ils parodiaient, à ce qu'il semble, les mystères de la bonne déesse; mystères d'où les hommes étaient exclus et dont ils écartaient les femmes à leur tour. De là d'épouvantables orgies ayant leurs rites, leur cérémonial. Les adeptes y prenaient le costume féminin; leur chevelure était enfermée dans des réseaux, le tricot bariolé remplaçait la toge; on se fardait le visage et l'on tenait des miroirs à la main. Le verre où l'on buvait à la ronde était un Priape. Cette fête avait son pontife, c'était un Galle adonné au service de l'impudique Cybèle. Là tout était profané, méconnu, confondu. C'était le renversement de la nature [1].

Le pinceau réaliste de Juvénal reproduit avec une vérité effrayante ces saturnales de la décadence romaine, qui font songer aux nuits de sabbat du moyen âge, ou à certaines mascarades du temps des Valois, de Henri III notamment, telles que nous les a retracées la muse indignée, mais trop libre, du calviniste d'Aubigné [2].

[1] V. 83-117.
[2] Voyez ses *Tragiques*, p. 101 et 102, édit. Lalanne (Paris, 1857).

Cependant on ne connaîtrait qu'imparfaitement, malgré tout ce qui précède, les mœurs effrayantes des Romains du temps, si on n'allait jusqu'au bout de la satire. Les hommes de cette déplorable époque n'étaient pas seulement hypocrites, efféminés, infâmes, comme nous venons de le voir; ils allaient plus loin encore, en ce sens qu'ils étalaient leur infamie au grand jour, la consacrant par des formes légales. La satire ici n'exagère nullement; elle parle absolument comme l'histoire. Au reste l'exemple, comme toujours, était venu d'en haut. Trente ou quarante ans auparavant, Néron, à bout de crimes et d'abominations, avait osé contracter en face du soleil, en pleine Rome et avec toutes les formalités en usage, une union sans précédent. Tacite[1], Suétone[2], Dion Cassius [3], l'ont racontée tout au long [4].

Or, au temps du satirique et notamment sous le règne de Domitien, des horreurs de cette nature paraissaient avoir fait partie, en quelque sorte, des mœurs publiques. De là, chez Juvénal, au sujet d'un scandale du même genre et dont un certain Gracchus, un de ces infâmes

---

[1] *Ann.*, XV, XXXVII.

[2] *Nero*, XXVIII.

[3] LXIII, XIII.

[4] Voici le récit de Tacite : *Ipse* (Néron) *per licita atque inlicita fœdatus, nihil flagitii reliquerat, quo corruptior ageret, nisi paucos post dies uni ex illo contaminatorum grege cui nomen Pythagoræ fuit, in modum solemnium conjugiorum denupsisset. Indictum imperatori flammeum; visi auspices, dos et genialis torus et faces nuptiales : cuncta denique spectata quæ etiam in femina nox operit.*

On en est en quelque sorte honteux pour l'humanité, quand on songe que les abominations flétries ici par Tacite et Juvénal ont pu se perpétuer à travers les siècles et que des princes chrétiens ont souillé le trône de France de quelques-unes des horreurs que Néron et quantité de ses contemporains avait imaginées dans le délire de la débauche. Je renvoie pour cela le lecteur aux *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, édition Lalanne, p. 102 et 103.

prêtres mentionnés plus haut, fut le héros, quelques vers que je n'ai pas le courage de traduire. Mais nulle part peut-être ne perce plus qu'ici, à travers l'énergie du coloris et la licence de l'expression, la patriotique douleur de l'écrivain forcé par son sujet à de si horribles révélations. Je n'en veux pour preuves que sa soudaine et éloquente apostrophe à l'auteur de la race romaine, autrefois si chaste, aujourd'hui si perverse [1], suivie de ce cri d'indignation mêlé d'ironie : « Laissez faire, un temps viendra où ces unions se feront au grand jour; il leur faudra une publicité officielle [2]. » Et surtout ce mouvement passionné qui termine la pièce : « Que devront penser les grandes ombres, les ombres de Curius, des deux Scipions, celles de Fabricius, de Camille et de ces braves tombés à Crémère, et cette jeunesse que Cannes a moissonnée, victimes héroïques de tant de guerres; que devront-elles penser chaque fois qu'elles verront paraître une ombre telle que toi? « Purifions-nous! s'écrieront-elles, des torches! du soufre! « des rameaux de laurier trempés dans l'eau lustrale! » Malheureux Romains! c'est donc à ce degré d'opprobre qu'il nous a fallu descendre [3]! »

Voilà des accents sortis du cœur. Ils rappellent Tacite et le Dante. Jean-Jacques Rousseau, dans sa fameuse apostrophe à Fabricius, s'en est peut-être inspiré. Qui donc, après les avoir entendus, oserait suspecter la sincérité de Juvénal? Sa grande âme de

[1] V. 126-133.

[2] . . . *Liceat modo vivere; fient,*
Fient ista palam, cupient et in acta referri.
(V. 135 et 136.)

[3] V. 153-160.

vieux Romain, de Romain austère, n'y respire-t-elle pas tout entière [1]?

§ 2[2].

La deuxième satire nous peint, d'une manière générale, la dépravation des hommes du temps; et c'est par groupes, en quelque sorte, et en public, après tout, — témoin les fêtes de la bonne déesse, — qu'on les voit se livrer au vice infâme que l'on sait.

Juvénal, dans sa neuvième satire, qu'on peut intituler *Nævolus*, est revenu sur ce triste sujet, preuve évidente de l'universalité du mal. Ici il s'agit plutôt de faits isolés, individuels, se pratiquant dans l'ombre de la vie privée; mais quelle lumière ils jettent

[1] Je regarde avec M. Ribbeck comme apocryphes, et par conséquent je n'en rends pas compte, les six vers (143-149) où, après avoir signalé l'union épouvantable de Gracchus, on flétrit le même personnage pour s'être donné en spectacle dans une arène de gladiateurs. M. Ribbeck (*Der echte und der unechte Juvenal*, p. 104 et 105) fait remarquer avec raison combien il est peu vraisemblable qu'après la peinture pleine de verve et d'ironie que l'on sait, il y ait eu place encore pour des vers d'un style d'ailleurs déplorable et sans rapport aucun avec ce qui précède; Juvénal ne pouvait pas avancer qu'un noble qui se faisait gladiateur dépassait en horreur le prêtre de Mars adonné à des vices effrayants et engagé dans les liens d'une union contre nature. M. Ribbeck, textes en main, établit, avec beaucoup de vraisemblance, que le passage en question ne peut être qu'une copie maladroite d'un très-beau passage de la huitième satire, où il est en effet question d'un Gracchus qui a oublié sa dignité de noble jusqu'à se faire gladiateur. C'est le nom de Gracchus, souvent répété dans la deuxième satire, qui, selon le philologue allemand, aurait donné lieu à cet insipide plagiat.

[2] Sat. IX.

encore sur les mœurs du temps! et que d'esprit et d'art l'écrivain déploie dans la manière dont il décrit et présente des choses si hideuses en elles-mêmes! « Il « faut fermer les yeux, dit un commentateur allemand « de notre poëte, sur ce qui fait l'objet de cette satire, « et ne se préoccuper que de la manière dont le sujet « est traité. Cette satire peut être rangée parmi les plus « obscènes, et néanmoins, quelques traits exceptés, on « peut la lire avec moins de scrupules que maints pas- « sages d'Horace, de Martial, de Catulle ou de la Bi- « ble... Le poëte y prend tout simplement les choses « par leur côté risible et méprisable [1]. »

Cette remarque est très-juste. Il est certain que nulle part le satirique n'a déployé plus d'*humour* et de malicieuse ironie que dans cette pièce, soit qu'il donne la parole à Nævolus, soit qu'il lui réplique à sa façon; car la satire tout entière est écrite sous forme de dialogue.

Ce Nævolus est en effet le triste héros de la pièce; c'est un type honteux du temps. Aussi pauvre que dépourvu de sens moral, il fait du vice dont il s'agit sa profession, son gagne-pain. Il a ses clients, ou plutôt son client. Par une apostrophe soudaine, pleine de vivacité et de traits mordants, Juvénal, qui est censé voir passer Nævolus dans la rue et le connaître, l'arrête et le fait poser devant nous : D'où lui vient cet air soucieux et sombre? Le voilà tout changé. Qu'est devenue sa gaieté d'autrefois? pourquoi ce visage pâle, cet air négligé? Son front semble révéler les tourments secrets de son âme.

Et voici que notre homme choisit aussitôt son interlocuteur pour confident. Il le met au courant de ses misères, de sa détresse. Il y a là des révélations passa-

[1] Heinrich, *Satiræ Juvenalis cum commentar.*, t. II, p. 353 (*Bonnæ*, 1839).

blement curieuses; c'est tout un chapitre à ajouter à l'histoire des mœurs privées du temps. Nævolus envie naïvement le sort d'un grand nombre de ses semblables, à qui leur honnête métier a rapporté gros. Mais à lui, que lui en revient-il? De temps à autre quelque cape grossière, d'une laine épaisse, pour ménager sa toge, ou une pièce d'argent de bas aloi; les débauchés à qui il a affaire sont tous des ladres, toujours prêts à rappeler, à supputer leurs moindres dons, à économiser sur la passion qui les ronge[1], oubliant trop facilement que leur personne n'a précisément rien de commun en fait de beauté et de jeunesse avec celle de l'échanson des dieux. Donc, de compensation, il n'y en a pas. Puis, après quelques détails d'une crudité atroce, et qu'il est impossible de citer, voire même d'indiquer, on a cette vive et éloquente apostrophe à son riche et avare protecteur :

« Moineau lascif, à qui réserves-tu tant de coteaux, tant de plaines que tu possèdes en Apulie, des prairies si vastes qu'elles fatigueraient le vol d'un milan? Le territoire de Trifolium, la montagne qui domine Cumes et le Gaurus aux flancs caverneux te fournissent leurs raisins. Qui possède plus de jarres de vins bouchées avec la poix et mises de côté pour un avenir lointain? Aurait-ce donc été une si grande affaire que de donner quelques arpents à ton client aux abois? Le prêtre de Cybèle aux bruyantes cymbales, ton ami, a-t-il donc plus que moi mérité qu'on lui léguât ce jeune esclave rustique, sa mère et leur chaumière, et le petit chien qui folâtre avec eux? « Impertinent, me répond-on, « tu m'assommes avec tes demandes. » Mais j'ai mon loyer à payer, et il me crie : Demande... il me faut acheter un second esclave, un seul ne me suffit pas; je serai forcé de les nourrir tous les deux, et que faire quand la bise soufflera? Que dire à mes esclaves sans souliers et sans tunique quand l'aquilon sifflera en

---

[1] . . . *Jam nec morbo donare parati.*
(Sat. IX, 49.)

décembre? Leur dirai-je : Patientez et attendez le retour des cigales[1]? »

Quelque indigne que soit le personnage de Nævolus, on éprouve pour ce malheureux, à qui son triste métier ne rapporte même pas de quoi payer son loyer, une sorte de pitié hésitante, comme celle qu'on ressent pour une certaine classe de femmes perdues; et, du protecteur et du protégé, le plus méprisable, c'est encore le premier dont les penchants hideux ne sont égalés que par sa ladrerie et son égoïsme. Ils devaient être nombreux, au temps de Juvénal, ces propriétaires d'immenses domaines, en terres, en vignobles, en prés, vivant dans l'abondance et le luxe, mais refusant souvent le nécessaire à l'objet de leurs détestables passions. Je ne voudrais pas affirmer que de nos jours, où ont à peu près disparu, Dieu merci, les mœurs que flétrit ici Juvénal, il ne se rencontre plus de ces vieillards opulents, lubriques et avares, prêts à marchander à la malheureuse que la faim aura jetée sur leur chemin et dont ils abusent les quelques écus indispensables à l'extinction d'une dette criarde ou à l'entretien de l'unique servante qu'elle peut avoir. On ne sait que trop ce dont l'avarice est capable.

Veut-on maintenant un autre signe du temps? Une nouvelle révélation de Nævolus va nous l'indiquer. La vie conjugale et de famille était tombée si bas que, pour échapper aux rigueurs d'une certaine loi qui enlevait le droit d'hériter aux légataires privés de postérité[2], on avait recours à de honteux manéges. D'indignes maris fermaient les yeux sur les faits et gestes de

[1] V. 54-70.
[2] La loi *Pappia-Poppæa*.

certains amis de la maison, se fiant à la mystérieuse activité de ces derniers pour ne pas tomber sous le coup de la loi en question.

Nævolus, sorte d'ignoble Janus humain à double face, reproche à son ingrat patron ce nouveau service qu'il lui a rendu, et qu'il lui rend tous les jours encore, sans en être mieux récompensé que pour les autres. Tout cela est rappelé en des termes spirituellement cyniques, mais ne comportant pas la traduction [1]. Par la voix de Nævolus, qui la révèle, le satirique flagelle cette nouvelle honte de son temps.

S'il fallait s'en rapporter, chez nous, au roman contemporain qui a la prétention d'être le miroir où se reflètent les mœurs et les vices de la société, les hideuses connivences maritales dont nous venons de parler n'auraient pas pleinement disparu avec l'empire romain. A en croire l'auteur de la *Comédie humaine,* la peur de voir lui échapper la dot de sa femme dans le cas où elle viendrait à mourir sans héritiers directs, aurait poussé plus d'un mari de nos jours, descendant en droite ligne de ceux dont nous parle Juvénal, à *s'assurer*[2], c'est-à-dire à se créer, sans trop de scrupules et moyennant une louable tolérance, une famille factice, et à sacrifier de la sorte son honneur à sa cupidité. Balzac nous introduit dans plus d'un intérieur où les choses se passent à peu près de la même façon que dans le ménage où figure Nævolus. Et je ne sache pas de commentaire plus éloquent et plus triste à la fois du passage qui vient de nous occuper que certains chapitres des *Petites Misères conjugales*, des *Parents pauvres* ou de la *Physiologie du mariage.*

---

[1] V. 70-91.

[2] En Auvergne, dit-on, les paysans, pères de famille, appellent cela s'assurer.

Après son horrible confidence, qui est à elle seule tout un tableau de mœurs, Nævolus supplie son prétendu interlocuteur de lui garder le secret, par ce motif que si de telles révélations venaient jamais à l'oreille de son client, ou pour mieux dire de son patron, c'en serait fait de Nævolus.

Cette crainte, qu'on explique encore longuement, ne se comprend que trop. Tenir en sa main le crime ou les turpitudes d'un homme puissant, lors même qu'on en est le complice, est toujours chose dangereuse, surtout pour un pauvre diable; c'est se trouver sous la menace continuelle d'une épée de Damoclès. Juvénal n'entend nullement s'engager à la discrétion. Il se moque de la naïveté et de la simplicité de Nævolus, qui a pu un instant s'imaginer que des horreurs comme celles dont il s'agit pouvaient rester cachées dans la maison d'un riche, où, selon le proverbe, les murs mêmes ont des oreilles et des yeux. De là cette réponse dédaigneuse, ironique, pleine de vérité, comme aussi de curieux traits de mœurs :

« *O Corydon, Corydon!* penses-tu qu'il puisse y avoir quelque chose de secret chez un riche? Mettons que ses esclaves se taisent, ses chevaux, son chien, ses portes, ses murs de marbre même prendraient la parole pour le dénoncer. Ferme portes et fenêtres, bouche toutes les fentes avec de la toile, éteins les lumières, renvoie tout le monde, qu'il n'ait même personne auprès de lui; néanmoins, ce qu'il faisait cette nuit, le coq n'aura pas chanté deux fois, que déjà le cabaretier du coin le saura bien avant le point du jour; il le saura avec toutes les broderies qu'y auront ajoutées l'esclave copiste, les chefs de cuisine et les écuyers tranchants. Quels sont les crimes qu'ils se font faute d'attribuer à leur maître quand ils veulent se venger par des clabaudages des étrivières reçues? En plein carrefour même tu trouveras des ivrognes qui, d'une voix avinée, que tu le veuilles ou non, te fatigueront les oreilles de ce déplaisant récit. C'est à ces gens-là qu'il faut demander le secret que tu me conjurais

de garder; c'est eux qu'il faut prier de se taire; mais sois convaincu qu'ils trouvent plus de plaisir à trahir un secret qu'à boire du falerne volé, à en boire autant qu'en buvait Saufeia sacrifiant pour le peuple[1]. »

Quelque puissant, quelque riche que l'on soit, on ne saurait dérober un acte quelconque de la vie privée à la malignité ni à l'indiscrétion des gens de la maison, surtout si, comme dans le cas présent, cet acte est condamnable au premier chef. La valetaille a toujours été la même. L'ennemi, c'est le maître; se venger des étrivières reçues ou des humiliations supportées, sera toujours le plaisir le plus doux. Nos maîtres d'hôtel et nos valets de pied valent bien, sous le rapport de l'indiscrétion, les *carptores* et les *archimagiri* des Romains; et chez nous, l'esclave copiste ou le *librarius* est souvent remplacé avec avantage par l'homme d'affaires ou le secrétaire particulier de la maison, ou bien encore et surtout par quelque membre de l'honorable corporation des *portiers*, propagateurs actifs, comme chacun sait, de tous les bruits mystérieux, de tous les commérages du logis; ils les colportent charitablement comme les domestiques des grandes maisons romaines au temps de notre satirique et avec force enjolivements et commentaires chez le marchand de vin du coin, le *caupo* de Juvénal; et il aura, lui aussi, la primeur de toutes les rumeurs malveillantes, vraies ou fausses. Tous ces gens-là, aujourd'hui encore, quel que soit leur faible pour telle dive bouteille de grand cru dérobée à leur maître, préféreront cent fois pourtant, à l'instar de leurs aïeux du premier siècle de l'empire, le plaisir de savourer à petite gorgée quelque *cancan* bien compromettant pour l'honneur et la considération de

[1] V. 102-118.

celui qu'ils servent. Aussi rien de plus moral ni de plus sensé à la fois que la conclusion du poëte ; c'est une maxime de la vie pratique applicable en tout temps et en tout pays : « Il faut vivre d'une manière irréprochable pour mille et mille raisons; mais surtout pour pouvoir mépriser les propos des domestiques. Le maître qui consent à dépendre de ceux qu'il nourrit de son pain et paye de son argent est encore plus misérable qu'eux[1]. »

Nævolus reconnaît ce qu'il y a de sage dans les paroles de son interlocuteur. Mais pour ce qui le regarde en particulier, et vu la triste situation où il est réduit, il aimerait mieux un conseil plus pratique; car enfin la vie passe vite et la vieillesse arrive sans que l'on y pense. Encore une fois que doit-il faire? quel parti prendre ?

Juvénal connaît trop notre homme pour essayer de le convertir. Il sent bien que Nævolus est trop enfoncé dans le bourbier du vice, que sa nature est trop dégradée pour qu'on puisse jamais songer à le corriger. Le satirique offre à Nævolus des consolations dignes de Nævolus ; il lui ouvre par conséquent des perspectives bien faites pour séduire un homme de cette espèce. Il

---

[1] V. 118, 119, 122 et 123. Je supprime ici, comme formant une insupportable tautologie, les vers 120 121, que Jahn avec raison a mis entre crochets :

> *Præcipue cave sis* (ou encore *causis*) *ut linguas mancipiorum*
> *Contemnas, nam lingua mali pars pessima servi.*

Mais c'est bien à tort, selon nous, que M. Ribbeck retranche encore comme étant interpolés les quatre derniers vers du morceau que nous venons de citer (*Der echte und der unechteJuvenal*, p. 112); c'est procéder d'une manière trop radicale. Ils ne sont pas sans doute d'une latinité parfaite mais cela n'est pas une raison suffisante pour conclure à leur non-authenticité.

est en effet des vices si ignobles qu'ils ne peuvent pas exciter l'indignation du moraliste; ils ont tout au plus droit à ses dédains et à ses railleries. De là cette réplique du poëte, quelque peu verte dans son expression et ses détails, mais d'un grand effet moral, selon nous; elle en dit plus long sur les mœurs déplorables que l'on flétrit ici que les tirades les plus étendues: « Calme-toi, Nævolus, les gens de ton espèce trouveront toujours des amis complaisants, tant que les sept collines seront debout. Rome est le rendez-vous où accourent de toutes parts en voiture et en bateau tous les efféminés qui se grattent la tête avec un seul doigt[1]. Tes affaires iront mieux dans l'avenir. Tu n'as pour cela qu'à mâcher des herbes stimulantes [2]. »

Le dernier mot reste à Nævolus. L'avis qu'on lui donne ne lui sourit qu'à moitié; s'abandonner au vice qui est son gagne-pain, il ne demande pas mieux; mais à la condition pourtant que ce vice lui procurera l'aisance; et le voici qui forme des vœux avec une naïve impertinence et rêve un intérieur et une sorte de train de maison qui serait le résultat de son honnête industrie. Pourquoi ne lui serait-il pas donné aussi bien qu'à tant d'autres de ses pareils de devenir l'heureux possesseur de vingt mille sesterces placés sur de bons gages, d'avoir deux vigoureux esclaves attachés au service de sa personne pour se faire porter en litière dans les rues de Rome? Il voudrait bien aussi de l'argenterie, des tableaux et autres objets d'art, que sais-je encore?

Les rentes, les hôtels, les équipages et les laquais de

Ce geste habituel à Jules César passait à Rome pour être un des signes caractéristiques des débauchés.

[2] V. 130-135.

nos héroïnes du demi-monde, quelque scandaleux que cela nous paraisse, et à bon droit, accusent pourtant une perversité moins grande dans les mœurs de nos jours qu'un Nævolus enrichi par son dégoûtant métier, qui donne, à lui seul, la mesure de la dépravation de l'époque.

Hypocrites et infâmes, voilà donc, pour nous résumer, ce qu'étaient la plupart des hommes du temps. Tout en accordant qu'un des caractères de la satire soit de grossir les choses et de charger les couleurs, il est impossible de nier ce qu'il y a de vrai dans le fond des peintures de notre satirique. Les accusations contre son siècle, les historiens, les poëtes et les littérateurs du temps les confirment pleinement, unanimement.

Les femmes de la même époque valaient-elles mieux que les hommes? C'est un point sur lequel Juvénal va nous édifier dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE IV.

Les femmes romaines [1].

Cette satire est la composition la plus vaste et aussi la plus piquante que nous ait laissée Juvénal. On chercherait en vain, tant chez les anciens que chez les modernes, dans le même genre de littérature, un morceau de poésie comparable à celui-ci pour la simplicité du plan, la force du sarcasme, l'abondance et la variété des détails. Sous prétexte de détourner du mariage son ami Posthumus, un vieux garçon passablement libertin [2], il lui dépeint les mœurs des femmes de son temps; et il fait passer sous ses yeux toute une série de types tantôt plaisants et ridicules, tantôt odieux et effrayants. Ces types représentent, par conséquent, les uns de simples faiblesses ou de légers défauts, les autres des vices abominables et des crimes, ceux-ci particuliers aux Romains de l'époque, ceux-là inhérents à la nature de la femme en général, à quelque pays, à quelque nation qu'elle appartienne, — une distinction qu'il est important d'établir. De là des peintures à la fois morales et historiques qui dénotent chez le poëte autant de profondeur que de véracité. Tantôt, en effet, il se montre connaisseur et observateur sagace du cœur hu-

[1] Sat. VI.
[2] Voy. v. 42-45.

main, tantôt historien inexorable d'extravagances, de débordements sans nom, et toujours d'autant plus digne de foi que, malgré les tendances naturelles de la satire à charger les touches pour produire du relief, il n'avance rien, somme toute, nous ne saurions trop le répéter, que ne signalent et ne confirment aussi Tacite, Suétone, Martial, ces trois peintres véridiques de la corruption romaine.

Est-ce à dire que cette satire soit exempte de défauts? Loin de là. On est en droit d'adresser plus d'un reproche à son auteur. On rencontre dans cette curieuse et puissante composition beaucoup trop de passages, je ne dirai pas seulement hardis et licencieux, mais obscènes et qui font le triste pendant de maints endroits de la deuxième et de la neuvième satire. Ces crudités ne choquaient pas les anciens, nous l'avons déjà plus d'une fois constaté, et tout à l'heure nous aurons occasion de revenir sur le même point, mais le lecteur moderne s'en alarme, lui, et à juste titre.

Quant au plan de la satire dont nous avons signalé et loué plus haut la simplicité, il laisse néanmoins à désirer ; il manque d'art et n'a pas dû coûter beaucoup d'efforts au poëte; car il consiste en une série de portraits de femmes vicieuses à divers titres, portraits se succédant les uns aux autres sans transition, sans choix, sans méthode, et qui se distinguent seulement, et c'est beaucoup sans doute, par la vigueur du trait et la vivacité des couleurs. Il semble qu'ils soient moins le fruit d'une étude péniblement élaborée que le résultat d'une brillante improvisation, une de ces improvisations de génie qui faisaient naître parfois des chefs-d'œuvre sous la plume de Molière ou de Shakspeare.

Ce n'est pas tout : la sixième satire donne lieu à une

autre critique encore. Pourquoi, par exemple, faut-il que le poëte, par la crainte mal entendue de diminuer l'intérêt de son sujet, ait commis ici une véritable injustice en omettant de nous parler des femmes vertueuses de son temps? Quelque corrompu que soit un siècle, il ne l'est pourtant jamais au point de ne pouvoir offrir quelque bon exemple à citer à côté de la dépravation générale. L'histoire, aussi bien qu'un grand nombre d'inscriptions recueillies sur des tombeaux [1], atteste que le premier et le deuxième siècle de l'empire avaient produit dans les classes supérieures, comme dans les classes moyennes de la société, des femmes dignes de tous nos respects; véritables modèles d'épouses, de filles et de mères, et ne le cédant aux Romaines du vieux temps ni en fidélité, ni en modestie, ni en chasteté [2]. En opposant quelques-unes de ces femmes, l'honneur de leur sexe, au grand nombre de celles qui se signalaient alors par leur dépravation, le poëte, par ce contraste aussi consolant qu'il eût été équitable, aurait échappé au soupçon qu'on a fait quelquefois peser sur lui, bien à tort selon nous [3], d'avoir été l'ennemi systématique des femmes et de n'avoir écrit cette satire que pour donner un libre cours à sa haine.

Voilà les défauts que le critique a le droit et le devoir de relever dans la pièce qui va nous occuper; mais ces défauts sont effacés et amplement rachetés par les nombreuses qualités de cette satire magnifique, d'un souffle si puissant, d'une vigueur, d'un éclat, d'une

[1] Voyez M. Friedländer: *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms*, etc., t. II, p. 303.

[2] Voyez Tacite, *Ann.*, XV, LXIV; XXI, X sq.; XVI, XXX, XXXIV. — Pline, *Epist.*, III, XVI.

[3] M. de Siébold réfute victorieusement cette accusation (*Sat. VI*, *Einleitung*, *ouvrage cité*).

verve incomparables, d'un style magistral, atteignant le plus souvent à des beautés de premier ordre, inspirées, malgré quelques hyperboles inhérentes au genre, par cette sainte indignation qui partout met la plume à la main du poëte.

Avant d'entamer son terrible sujet, Juvénal jette un regard en arrière, et cherche à se représenter, pour nous les peindre d'abord, la simplicité et l'innocence des premiers hommes. Il y a là une fraîcheur de couleurs, une vérité de sentiments et d'expressions, qui font songer à certains tableaux de Lucrèce[1] et de Jean-Jacques Rousseau[2]. Voici ce grave et sévère début, qui forme, avec tout ce qui suivra, un éloquent contraste :

« Je crois fermement que la chasteté habita jadis le monde sous le règne de Saturne, qu'on l'y vit longtemps lorsque les froides cavernes servaient d'abri commun au foyer, aux dieux Lares, aux pasteurs et aux troupeaux; que l'épouse, errant sur les montagnes, étendait pour son compagnon un lit de feuillages et d'herbes couvert de la peau des bêtes féroces, leurs voisines. Cette femme-là, vous ne lui ressemblez guère, ô Cynthia[3], ni vous non plus, Lesbie[4], dont les yeux se ternirent à pleurer la mort d'un moineau. Plus sauvage que son mari, qui près d'elle se gorgeait de glands, elle abreuvait à ses mamelles gonflées ses fils déjà robustes. Dans cette enfance du monde et sous un ciel récemment créé, ils vivaient autrement que nous, ces hommes qui pour naître avaient brisé l'écorce des chênes, ou qui, pétris d'argile, n'avaient eu ni père ni mère[5]. »

Mais depuis que s'est-il passé? Le monde s'est de

---

[1] Voyez sa ravissante peinture des premiers temps de l'humanité. *De Rer. natur.*, v. 905-1026.

[2] Voy. surtout le fameux morceau sur la formation des sociétés dans le *Discours sur l'inégalité des conditions*.

[3] Aimée du poëte Properce.

[4] Maîtresse de Catulle. Conf. Catull., l. III, XVIII.

[5] *Sat.* VI, v. 1-21.

plus en plus dépravé. A l'âge d'or ont succédé l'âge d'argent, l'âge de fer, l'âge d'airain. Rome, capitale du monde, succombe sous la corruption.

Et, s'adressant à son ami Posthumus, le poëte lui demande si c'est en pareil temps qu'il songe à se marier? Se marier! mais mieux vaudrait se pendre ou se noyer; se marier! quand les femmes honnêtes et pures sont si rares, quand dans les provinces, et même au sein des campagnes, elles ne sont pas moins perverties qu'à Rome. Où trouver une femme que l'on puisse aimer sans crainte? Que Posthumus se donne seulement la peine d'entrer dans un théâtre ou quelque autre lieu public, partout où l'on chante, où l'on danse, où se joue la tragédie, la comédie, la pantomime, et il trouvera les gradins garnis de spectatrices qui n'ont d'yeux et d'oreilles que pour tous ces histrions, célèbres ou obscurs, dont elles ont fait ou sont prêtes à faire leurs amants. Les grandes dames se donnent aux chanteurs ou aux tragédiens, les petites bourgeoises recherchent des acteurs plus humbles, ceux qui figurent dans les atellanes ou dans les cirques. Voilà les hommes à qui l'on s'attache de préférence. Pour plaire aux élégantes et aux célébrités du jour, il faut être le chanteur Chrysogone, le joueur de flûte Ambrosius, le joueur de lyre Échion, le mime Urbicus ou Bathylle, ou bien encore le gladiateur Euryalus. Faut-il donc s'empresser de s'engager dans les liens du mariage pour avoir le plaisir de donner son nom au rejeton de quelqu'un de ces héros des planches et de l'arène [1]?

Voilà certes une manière vive et spirituelle d'entrer dans son sujet. Et tout de suite, pour confirmer ce

[1] Conf., v. 60-82.

qu'il avance, le satirique nous raconte l'histoire scandaleuse d'une grande dame de l'époque, mariée à un sénateur, et qui s'était fait enlever par un gladiateur. Le récit de cet enlèvement, qui sert en quelque sorte d'exorde au réquisitoire lancé par le poëte contre les femmes coutemporaines, est plein de malice et d'esprit. On suit le couple amoureux dans toutes ses pérégrinations, sur terre et sur mer. Hippia, c'est le nom de la grande dame, agit comme ses semblables de tous les temps, — et le nôtre aussi a ses Hippia; — elle oublie pour celui qui a su la charmer tout ce qui d'ordinaire retient le cœur d'une femme; elle ne donne un regret ni à ses sœurs, ni à son mari, ni à ses enfants. Née dans l'opulence, elle supporte sans sourciller, elle, la sybarite d'autrefois, les mille et mille privations inhérentes aux voyages. « Elle affronte avec intrépidité la mer de Toscane et les ondes mugissantes de celle d'Ionie ; elle reste inébranlable au milieu de toutes ces mers qu'il lui faut franchir. Ah! si elles doivent s'exposer pour une cause honnête et légitime, c'est alors que la terreur glace les femmes, que leurs genoux tremblent et fléchissent. Elles n'ont du courage que lorsqu'il s'agit de se déshonorer. Lorsqu'un mari l'exige, oh ! alors, combien il est dur de s'embarquer! L'odeur de la seutine incommode ; la mer donne des nausées. Un mari, on vomira sans façon sur lui; avec un galant, c'est différent, on dîne de bon appétit, et, au milieu des matelots, on circule sur le pont, on prend plaisir à manier les rudes cordages[1]. »

Le théâtre et le roman moderne, s'ils avaient à représenter une situation de ce genre, — et ce ne sont pas

[1] V. 92-103.

précisément les exemples de ces sortes d'enlèvement qui manquent dans notre grand monde comme dans la haute bourgeoisie, — ne désavoueraient pas ces détails si vrais et si comiques sur la différence de conduite que tient une Hippia, selon qu'elle voyage avec un mari ou un amant. Le sans-gêne est toujours réservé au mari; les bonnes grâces, on ne les prodigue qu'à son heureux rival. Avec le mari tout déplaît, tout sourit avec l'amant.

Mais le dernier trait du tableau vaut son pesant d'or; le gladiateur, à qui s'est donnée notre grande dame romaine, vous pensez, sans doute, qu'il a dû la séduire et la fasciner par la beauté et les charmes de sa personne? Détrompez-vous : il était vieux et laid, « mais c'était un gladiateur; si Sergius eût renoncé à sa profession, il n'eût plus été pour elle, et encore, qu'un autre mari : c'est le fer qu'elles aiment. *Ferrum est quod amant*[1]. »

Les femmes ont toujours été ainsi faites; c'est l'étrange, l'extraordinaire, l'inusité qui les séduit. Le caprice chez la femme se constate mais ne se discute pas. Écoutez La Bruyère sur ce chapitre : « A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui ne doute que ce soit un héros qui doit la charmer un jour. Son choix est fait. C'est un petit monstre qui manque d'esprit[2]. »

Mais qu'est-ce que l'exemple d'Hippia, quelque condamnable qu'elle soit au point de vue de la dépravation des mœurs, à côté de la conduite ignoblement scandaleuse qu'une femme appartenant au rang le plus élevé de la société romaine n'avait pas craint d'étaler, il y a

[1] V. 110-113.
[2] La Bruyère, *des Femmes*.

quelques années à peine, aux yeux de l'univers stupéfait? Il ne s'agit plus ici de la femme d'un sénateur seulement, abandonnant sa famille pour un Sergius, mais de l'épouse d'un César, transformée tout simplement en une prostituée des rues.

Tacite [1], Suétone [2], Dion Cassius [3], nous ont tour à tour raconté les déportements de Messaline dont le nom est devenu synonyme de luxure, mais aucun de ces trois historiens n'a égalé le tableau immortel qu'en a tracé notre poëte. On lui pardonne volontiers la crudité de certains détails, l'audace inouïe de quelques expressions, en faveur de ce que l'on peut appeler les terribles beautés de l'ensemble. Voyez Messaline, aussitôt que l'empereur Claude son époux est endormi, courant changer, affublée d'un déguisement qui la rende méconnaissable, contre la couche des Césars le grabat des mauvais lieux; et là, pour assouvir ses instincts sans pareils, là, les seins soutenus par une bandelette d'or, s'abandonnant à qui la veut, elle, la femme de César et la mère du noble Britannicus, et ne se retirant qu'à regret, la dernière, toute brûlante encore du feu de ses détestables passions, et revenant, les yeux éteints et enfumée par la lumière infecte de la lampe qui a éclairé ses débauches, porter jusque sur l'oreiller de Claude les odeurs de la sentine qu'elle vient de quitter: tout cela forme une peinture qui se grave d'elle-même dans l'imagination du lecteur et qu'on n'oublie plus [4].

[1] *Ann.*, XI, 12, 26, 27, 31.

[2] *Claude*, 26, 29.

[3] LX, xiv, seq.

[4] *Quid privata domus, quid fecerit Hippia, curas?*
Respice rivales Divorum; Claudius audi
Quæ tulerit. Dormire virum quùm senserat uxor,
Ausa Palatino tegetem præferre cubili,

C'est par le tableau des désordres d'Hippia et de Messaline que s'ouvre en quelque sorte la satire; c'en est le début éloquent. Le satirique se maintiendra à cette hauteur jusqu'au bout. Ce n'est pas lui qui manquera jamais d'haleine. Il va donc poursuivre son sujet, qu'il a si heureusement et si vigoureusement attaqué, et il nous fera faire connaissance avec tout un monde de femmes vicieuses et qui le sont à des titres divers. De là, dans tout ce qui suit, une grande variété

Sumere nocturnos meretrix Augusta cucullos,
Linquebat, comite ancilla non amplius una,
Et nigrum flavo crinem abscondente galero,
Intravit calidum veteri centone lupanar,
Et cellam vacuam atque suam : tunc nuda papillis
Constitit auratis, titulum mentita Lyciscæ;
Ostenditque tuum, generose Britannice, ventrem.
Mox, lenone suas jam dimittente puellas,
Tristis abit; et, quod potuit, tamen ultima cellam
Clausit, adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ;
Obscurisque genis turpis, fumoque lucernæ
Fœda, lupanaris tulit ad pulvinar odorem.
(V. 114-133.)

Je retranche avec Hermann et M. Ribbeck, comme étant évidemment interpolés, les vers 125, 126 et 130, à qui leur obscénité même a malheureusement donné une triste popularité.

On a traduit, imité bien des fois ce passage et souvent avec un incontestable talent. M. de Fontanes, entre autres, en a donné une traduction en vers français, qui a longtemps circulé sous le nom de l'académicien Thomas. Mais M. Sainte-Beuve constate (*article* Fontanes, *Portraits littéraires*) qu'elle est réellement de Fontanes. Nous la mettrons donc sous les yeux du lecteur :

Quand de Claude assoupi la nuit ferme les yeux,
D'un obscur vêtement sa femme enveloppée,
Seule avec une esclave, et dans l'ombre échappée,
Préfère à ce palais tout plein de ses aïeux
Des plus viles Phrynés le repaire odieux.
Pour y mieux avilir le sang qu'elle profane
Elle emprunte à dessein un nom de courtisane :
Son nom est Lycisca. Ces exécrables murs,
La lampe suspendue à leurs dômes obscurs,

de tons et de couleurs, le tout rehaussé d'un talent d'observation philosophique qui ne se démentira jamais.

Après avoir dit un mot seulement d'une certaine classe de femmes qui spéculent sur l'avarice de leurs maris pour en obtenir, moyennant une grosse dot, le droit de vivre comme elles l'entendent [1], il passe immédiatement à la fantasque. Jeune et belle, elle est en général exclusivement aimée pour sa figure; elle le sait et elle cherchera d'autant plus à tirer parti d'un pouvoir qui ne pourra être qu'éphémère; car, une fois que les rides seront venues, on ne se fera pas scrupule de la délaisser. Mais en attendant elle dominera dans la maison et saura satisfaire tous ses caprices. Voyez: Bibula exige de son mari Sertorius le possible et l'impossible: il lui faut des moutons avec leurs pâtres, des vignes aux superbes raisins, et cela dans le cru de Falerne. Elle entend avoir également des bandes entières d'esclaves.

Des plus affreux plaisirs la place encor récente,
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente.
Un lit dur et grossier charme plus ses regards
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.
Tous ceux que dans cet antre appelle la nuit sombre,
Son regard les invite et n'en craint pas le nombre:
Son sein nu, haletant, que cache un réseau d'or,
Les défie, et triomphe, et les défie encor.
C'est là que, dévouée à d'infâmes caresses,
Des muletiers de Rome épuisant les tendresses,
Noble Britannicus, sur un lit effronté,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté.
L'aurore enfin paraît, et sa main adultère
Des faveurs de la nuit réclame le salaire.
Elle quitte à regret ces immondes parvis;
Ses sens sont fatigués, mais non pas assouvis.
Elle rentre au palais, hideuse, échevelée:
Elle rentre; et l'odeur autour d'elle exhalée
Va sous le dais sacré du lit des empereurs
Révéler de sa nuit les lubriques fureurs.

[1] V. 136-142.

Le voisin a-t-il quelque chose qu'elle ne possède pas, elle ; vite il faut qu'on le lui procure. En plein hiver, alors que la mer n'est pas tenable, son mari doit partir pour lui rapporter de superbes coupes de cristal, des vases précieux, des diamants. Il y a de par le monde un certain diamant célèbre, jadis porté par Bérénice, sœur et amante incestueuse du roi des Juifs Agrippa : c'est celui-là qu'il lui faut [1].

Voilà des traits de caractère bien accusés et qui se retrouvent en tout temps. Nous avons, nous aussi, nos Bibula, et bien des Sertorius modernes savent à quoi s'en tenir sur les exigences incessantes de leurs femmes ou de leurs maîtresses. Mais c'est surtout dans un certain monde féminin beaucoup trop célèbre, hélas! de notre époque, que les Bibula se sont perpétuées, monde qui se plaît à enlacer dans ses filets tantôt des fils de famille, tantôt, chose plus déplorable encore, des hommes engagés dans des liens légitimes ; ceux-là doivent fournir aux fantaisies de ces dames : hôtels, équipages, châteaux, meubles luxueux, parures, riches toilettes, bronzes, tableaux, objets d'art de toute sorte, tout cela doit leur être prodigué. Le moment de l'abandon venu, elles auront du moins de quoi se consoler, absolument comme leurs aïeules de Rome.

On voit à quoi peut entraîner comme épouse ou comme amante une femme fantasque. Juvénal est donc en droit de supposer que ce n'est pas une femme de ce genre que voudrait épouser Posthumus. Il n'ose pas lui conseiller davantage de contracter union avec telle ou telle Romaine qui se targuerait trop de ses ancêtres, dût-elle avoir toutes les qualités imaginables.

[1] Conf. V. 142-160.

Nous voici maintenant en face d'un type nouveau et tel qu'il se présente dans toutes les sociétés. Ce type, c'est celui de la femme orgueilleuse.

« Suppose une femme belle, honnête, riche, féconde, mais qui étale dans ses portiques les portraits de ses aïeux, une femme plus chaste que ces Sabines qui, les cheveux épars, se jetèrent entre les combattants (oiseau rare dans ce monde autant qu'un cygne noir). Eh bien! malgré toutes ces perfections, je n'en voudrais pas pour femme. Oui, j'aimerais mieux mille fois une paysanne de Venouse que vous, ô Cornélie, vous la mère des Gracques, si avec vos sublimes vertus vous m'apportiez vos airs arrogants et si vous comptiez dans votre dot les triomphes de vos ancêtres. Loin d'ici, de grâce, votre Annibal, votre Syphax forcé dans son camp. Déménagez avec tout votre bagage carthaginois... Est-il vertu ou beauté si parfaite qui vaille l'ennui de s'entendre toujours reprocher la chance de posséder tant de perfections? Ces rares et précieuses qualités perdent tout leur charme si cette morgue, qui empoisonne tout, vous fait avaler plus d'absinthe que de miel. Quel est l'homme assez dévoué pour ne pas prendre en horreur l'objet de ses louanges si passionnées et pour ne pas la détester au moins sept heures par jour[1]? »

Voilà des vers que devrait méditer l'imprudent qui, sans nom ou sans fortune, serait à la veille d'épouser l'héritière de quelque grand nom historique, ou bien la fille d'un simple gentilhomme, voire même telle ou telle riche bourgeoise entichée de l'ancienneté et de l'honorabilité prétendues de sa famille. Une fois l'union contractée, notre homme, au moindre trouble survenu dans le ménage, devra s'attendre à ces airs arrogants, à ce *grande supercilium* dont parle Juvénal, et se résigner à entendre sa Cornélie lui rappeler, en s'en tar-

[1] V. 162-184. M. Ribbeck rejette les six derniers vers de ce passage, qui nous paraissent, au contraire, tout à fait dignes de la manière de Juvénal.

guant, les noms, les titres, les faits et gestes de ses aïeux. C'est l'éternelle histoire de Georges Dandin. Le dernier trait de cette peinture fait songer à ce passage de La Bruyère, avec lequel Juvénal, comme moraliste et observateur, a plus d'affinité qu'on ne croit: « Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point[1]. »

Boileau, dans sa dixième satire, intitulée *les Femmes* et qui est tout entière inspirée de Juvénal, comme nous aurons plus d'une fois occasion de le constater, Boileau a reproduit avec bonheur tous ces traits touchant la femme orgueilleuse.

« Si quelque objet pareil chez moi, deçà les monts,
Pour m'épouser entrait avec tous ces grands noms,
Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chimères :
Je lui dirais bientôt : Je connais tous vos pères,
Je sais qu'ils ont brillé dans ce fameux combat
Où sous l'un des Valois Enghien sauva l'État.
D'Hozier n'en convient pas ; mais, quoi qu'il en puisse être,
Je ne suis point si sot que d'épouser mon maître.
Ainsi donc, au plutôt, délogeant de ces lieux,
Allez, princesse, allez avec tous vos aïeux,
Sur les pompeux débris des lances espagnoles,
Coucher si vous voulez aux champs de Cerisoles :
Ma maison ni mon lit ne sont point faits pour vous. »

L'orgueil chez une femme est un défaut grave sans doute, mais ce n'en est peut-être pas le plus insupportable : est-il rien de plus ennuyeux pour un mari, se demande ensuite notre poëte, qu'une femme atteinte de la manie d'imiter les Grecs?

C'était là, en effet, une sorte de maladie de l'époque.

---

[1] *Des Femmes.*

La Grèce en tout donnait le ton à Rome. Ses mœurs, ses habitudes, sa langue, étaient devenues la langue, les mœurs, les habitudes des Romains. Rome avait eu sa grécomanie comme, au dix-huitième siècle, la France son anglomanie, et l'Allemagne sa gallomanie. Cette grécomanie révolte le patriotisme du satirique; il s'en indigne et s'en moque à la fois. Aujourd'hui une femme se croit dépourvue de beauté si elle n'a l'air grec, quoique née en Toscane, et le ton d'une Athénienne pure, lors même qu'elle est de Sulmone; qu'on sache donc avant tout sa langue maternelle. Mais point du tout : « c'est en grec que les femmes s'effrayent, se mettent en colère, s'égayent, s'inquiètent, c'est en grec qu'elles épanchent les secrets de leur âme. Hélas! que ne font-elles pas en grec[1]? » Puis, après quelques exemples cités à l'appui, dans un langage d'une crudité malheureusement trop familière à la muse de Juvénal et qu'on ne saurait reproduire honnêtement[2], il nous montre la grécomanie déteignant jusque sur de vieilles folles; elles minaudent en grec, prononcent en grec des mots tendres et caressants qui jurent avec leur âge. Et il les met à leur place par ce trait satirique final : « Vous aurez beau moduler votre amoureux refrain plus tendrement encore que les histrions Hæmus et Carpophorus, votre face porte écrite le chiffre de vos années[3]. »

Ceci dit, Juvénal pose ce dilemme à son ami : ou bien, en se mariant, il n'aimera pas sa femme, ou bien il l'aimera. S'il ne doit point l'aimer, pourquoi s'imposer les mille et mille dépenses qu'entraîne, chez les

---

[1] V. 189-192.
[2] V. 193-198.
[3] V. 198 et 199.

Romains, la cérémonie du mariage? Si, au contraire, Posthumus avait le malheur d'aimer sa femme, c'en serait fait de sa liberté; la femme abusera bien vite de l'affection de son mari, et Posthumus sera pour toujours son esclave :

« Si, mari débonnaire, tu donnes tout ton amour à ton épouse, baisse la tête et prépare-toi à porter le joug; la femme n'épargne jamais celui qui l'aime. Lors même que son amour répondrait au tien, elle se ferait un plaisir de le torturer. Plus on est facile et complaisant, moins on doit compter sur leurs égards. Tu ne pourras rien donner sans l'aveu de ta femme, rien vendre si elle s'y oppose, rien acheter si elle ne le veut pas. Elle te prescrira tes affections. Ce vieil ami dont ta maison vit la première barbe, il faudra le chasser. Des prostitueurs, des maîtres d'escrime, des gladiateurs, ont le droit de tester comme ils l'entendent. Toi, l'on te dictera ton testament, et plus d'un de tes rivaux te sera imposé comme héritier. — Allons! qu'on mette cet esclave en croix. — Mais quel crime a-t-il commis pour mériter un tel supplice? Quel est le dénonciateur? Où sont les témoins? Un moment, quand il s'agit de la vie d'un homme on n'y saurait trop réfléchir. — Sot que vous êtes! un esclave est-il donc un homme? Qu'il n'ait rien fait, soit; mais il mourra, je le veux, je l'ordonne, ma volonté est la meilleure raison[1]. »

Voilà certes une peinture fidèle de la femme impérieuse. On ne saurait mieux observer. C'est l'histoire, à quelques détails près, de ce qui se passe dans bien des ménages où la *toute-puissance* n'est pas précisément *du côté de la barbe*. Cela fait songer à l'altière Philaminte pesant de tout le poids de son despotisme et de sa science sur le bonhomme Chrysale.

Le dernier trait du tableau est tout Romain : c'est la licence effrénée d'une maîtresse de maison ayant droit de vie et de mort sur ses esclaves, et qui use, sans scru-

---

[1] V. 206-224.

pule, de ce droit terrible. Les femmes acariâtres de nos jours, à défaut d'esclaves, s'en prennent d'ordinaire à leurs domestiques; c'est sur eux qu'elles font retomber les éclats de leur colère, et, si le mari intervient, on lui répondra plus d'une fois encore, comme du temps de Juvénal, par cet argument souverain :

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

N'est-ce pas encore Molière qui a mis tout cela en action, ce semble? N'a-t-on pas là la scène où l'impitoyable Philaminte chasse si brutalement la pauvre Martine, que son maître essaye vainement de défendre [1], absolument comme le mari débonnaire, peint par Juvénal, intervient inutilement pour son pauvre esclave [2]?

Ajoutez à cela, fait observer Juvénal, que la plupart du temps ces femmes hautaines sont, en outre, inconstantes dans leurs affections, quittent et reprennent leur bonhomme de mari, quand bon leur semble, et lui rendent surtout l'existence insupportable, si leur mère vit encore.

De là une théorie sur les belles-mères qui mérite d'être relevée :

« Ne compte pas sur la paix du ménage tant que vivra ta belle-mère [3]. »

Et, à ce propos, le satirique entre dans des détails qui dénotent l'affreuse dépravation des mœurs contemporaines. Que sont les belles-mères d'aujourd'hui dont le théâtre et le roman se plaisent parfois à peindre les travers, à côté des belles-mères que nous dépeint Juvénal? Si l'on en croit quelques observateurs mali-

---

[1] *Les Femmes savantes*, acte II, sc. VI.

[3] *Desperanda tibi salva concordia socru.* (V. 231.)

cieux, les belles-mères se montreraient parfois trop jalouses de l'affection accordée par leur fille à un gendre; elles auraient aussi le tort de donner des conseils qu'on ne leur demande pas, de faire naître, à force de s'ingérer dans les affaires du jeune ménage, des troubles et des mésintelligences, de pousser quelquefois leurs filles à des dépenses peu en harmonie avec les revenus de leurs maris, etc

Mais à Rome, à l'époque où vivait Juvénal, — et la différence est toute en faveur de notre époque, Dieu merci! — à Rome, les belles-mères se faisaient d'office les proxénètes de leurs filles : elles leur dictaient leur correspondance amoureuse, trompaient les argus du gendre, apprenaient à leur fille l'art de simuler des maladies pour favoriser un rendez-vous avec un amant caché dans l'alcôve, mettaient dans leurs intérêts le médecin de la maison prescrivant des remèdes qu'il sait fort bien n'être pas nécessaires [1], à peu près comme ces honorables Hippocrates modernes, peints par Balzac, qui, de connivence avec leurs belles et légères clientes, leur ordonnent, soit des voyages, soit le séjour des villes d'eaux, où elles trouveront une liberté favorable à de coupables projets [2].

Juvénal, en profond moraliste qu'il est, s'explique et nous explique le motif de la conduite de ces mères dénaturées. Pour de telles femmes, une fille honnête serait un reproche vivant; et c'est pour cela qu'elles cherchent à les perdre. « Ah! tu te figures que sa mère lui inculquera d'autres principes que les siens? Non : ces vieilles infâmes ont trop d'intérêt à nous montrer une fille qui leur ressemble. »

---

[1] V. 232-238.

[2] *Physiologie du mariage.*

. . . . *Utile porro*
Filiolam turpi vetulæ producere turpem [1].

A partir de l'endroit où nous sommes arrivés jusqu'à celui où commence la peinture de la femme superstitieuse, il y a près de trois cents vers [2]. La sixième satire laisse beaucoup à désirer, sous le rapport de la composition du moins. En faisant passer sous nos yeux une nouvelle série de portraits de femmes vicieuses, l'auteur n'a pas disposé ses groupes avec une méthode assez philosophique. Il y a là un mélange de couleurs qui affecte désagréablement le lecteur. Les portraits, quoique très-soignés dans leur ensemble et dans leurs détails, ne se succèdent pas avec assez d'ordre et d'art, faute de transitions suffisantes. La gradation non plus n'est pas observée comme elle devrait l'être. Tout cela engendre parfois la confusion et l'obscurité. On découvre là comme les traces de l'improvisation et de la hâte, ce qui trouble quelque peu l'impression de l'ensemble.

M. Ribbeck, que ces défauts n'ont pas manqué de frapper, a essayé d'y remédier en recourant à tout un système de transpositions que nous ne saurions approuver, quant à nous. Pour arriver à l'ordre et à la clarté qu'on chercherait en vain dans une notable partie de la sixième satire, le professeur de Kiel a substitué à la contexture des manuscrits, suivie par les meilleures éditions, une contexture à lui. Sous sa main, et grâce à la sagacité naturelle de son esprit, les groupes se détachent avec netteté, s'enchaînent avec assez de rigueur. Mais le texte primitif se trouve complétement boule-

[1] V. 240 et 241.
[2] V. 242-511.

versé de la sorte. M. Ribbeck a beau défendre longuement, savamment, cette opération philologique, dans une curieuse et piquante dissertation latine exclusivement consacrée à la satire des femmes [1], il n'aboutit, en définitive, qu'à une disposition de texte tout arbitraire, toute de fantaisie.

Quant à nous, dans l'exposé qui nous reste maintenant à faire de cette partie de la pièce où se rencontrent les taches signalées plus haut, nous ne suivrons ni le texte ordinaire des éditions, ni l'ordre du texte de l'édition Ribbeck. Nous nous attacherons tout simplement à faire passer tout d'abord sous les yeux du lecteur, parmi les divers et nombreux types féminins que le poëte continue à retracer, ceux d'entre eux que l'on retrouve à peu de chose près dans toutes les sociétés, chez les modernes par conséquent aussi bien que chez les anciens; et nous nous réservons de grouper ensemble, un peu plus loin, les types essentiellement romains.

Voici donc, avant tout, quelques portraits représentant des travers, des ridicules, des vices qui sont de tous les temps. Le poëte s'y montre comme le continuateur de Théophraste et le précurseur de La Bruyère et de Molière. Il place tour à tour sous nos yeux la plaideuse, la jalouse-infidèle, la musicienne, la nouvelliste, la savante et la coquette.

« Il ne se juge presque pas de procès qui n'ait été suscité par des femmes. Manilia assigne toujours quand elle n'est pas assignée. Très-versées dans la procédure, elles rédigent elles-mêmes

[1] *De sat. sext. disputatio, primum nuper in symbola philologorum Bonensium edita.* Cette dissertation se trouve à la suite du volume intitulé : *Der echte und der unechte Juvenal*, et comprend

des requêtes. Elles en remontreraient à Celsus, lui dicteraient son exorde et ses arguments[1]. »

On regrette que Juvénal n'ait pas développé davantage le portrait de la plaideuse; en creusant son sujet, il n'eût pas manqué de le rendre plus piquant.

Boileau s'est étendu bien plus sur la plaideuse de son époque; et il a suppléé heureusement à ce qui manque au portrait tracé par son devancier :

« Nos arbitres, dis-tu, pourraient nous accorder.
Des arbitres! tu crois l'empêcher de plaider?
Sur ton chagrin déjà contente d'elle-même,
Ce n'est pas tant ses droits, c'est le procès qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent qu'il faudra discuter;
Vaut mieux qu'un fief entier acquis sans contester.
Avec elle il n'est point de droit qui s'éclaircisse,
Point de procès si vieux qui ne se rajeunisse,
Et sur l'art de former un nouvel embarras
Devant elle Rollet mettrait pavillon bas[2]. »

L'illustre contemporain de Boileau, Racine, s'est plu à nous retracer à son tour, avec l'esprit et le bonheur qu'on sait, le caractère de la plaideuse. Le type que les deux autres poëtes n'ont fait que décrire, lui, il l'a mis en scène. Qui nous rappelle mieux la Manilia du poëte latin, toujours *actionnant* ou *actionnée,* que cette plaisante comtesse de Pimbesche? Du matin au soir elle assiége la porte des juges; elle ne sort point des procès; ils font sa passion, sa vie. Elle plaide contre son mari, contre son père, contre ses propres enfants, et le jour où, par un arrêt formel et grâce à une pension que lui fait sa famille, elle se voit réduite

[1] V. 242-246.
[2] Satire X. *Les Femmes.*

à ne pouvoir plus plaider, quel n'est pas son désespoir?

.....Vivre sans plaider, est-ce contentement[1]?

Et pourtant il y a bientôt trente ans qu'elle intente des procès à tout le monde. N'importe! Elle n'en démordra pas :

..... Laissez faire, ils ne sont pas à bout,
J'y vendrais ma chemise et je veux rien ou tout[2].

Le portrait de la jalouse-infidèle est d'une vérité saisissante[3]. Il offre une curieuse scène de jalousie faite à un crédule époux par une femme perfide, cherchant à dissimuler de la sorte ses propres déréglements; elle verse des larmes feintes que vient essuyer le stupide mari, dont l'aveugle amour-propre prend pour de l'affection ce qui n'est qu'une atroce hypocrisie; et à la fin, avec une suprême impudence, l'infidèle vient avouer son crime, quand il n'y a plus moyen de le nier, le prenant d'autant plus haut qu'elle est plus coupable. Tout cela est observé et décrit magistralement. On croirait lire tel ou tel chapitre de l'auteur de la *Comédie humaine*, qui excelle dans la peinture des scènes conjugales de ce genre, ou entendre la célèbre héroïne d'une non moins célèbre comédie contemporaine, cette rusée et effrontée baronne d'Ange, niant, avec une insolence sans pareille, la trahison dont elle s'est rendue coupable envers le crédule amant qu'elle a enlacé dans ses filets[4].

[1] *Les Plaideurs*, act. I, sc. VII.
[2] *Ibid.*
[3] 268-285.
[4] *Le Demi-Monde*, comédie de M. Alexandre Dumas fils, acte IV, scène X.

Chez des femmes dépravées comme l'étaient les femmes romaines du temps de Juvénal, les goûts les plus innocents et les plus honorables même pouvaient entraîner et entraînaient en effet aux derniers égarements : témoin le goût pour la musique. La passion qu'elles avaient pour cet art s'étendait trop souvent jusqu'aux artistes eux-mêmes. Avec quelle éloquente indignation le poëte s'élève contre ces épouses et ces mères sans cœur et sans honneur qui préfèrent un misérable histrion à leur famille, que le succès, la réputation d'un musicien à gages intéresse mille fois plus que la santé et la vie d'un mari ou d'un fils[1] !

Le portrait de la nouvelliste[2] est digne du pinceau de Théophraste. En le traçant, Juvénal semble avoir eu présent à l'esprit ce chapitre où le spirituel auteur des *Caractères* traite de l'habitude de *débiter des nouvelles*[3].

L'homme dont nous parle Théophraste ne s'occupe, il est vrai, que d'affaires purement politiques et extérieures, étrangères, par conséquent, à la ville. La nouvelliste de Juvénal, sans négliger les événements du dehors et les rumeurs de toute sorte venant des pays éloignés, se plaît plus particulièrement à entrer dans les détails de la vie romaine du jour. Elle est, dans toute la vérité du mot, la personnification de la chronique scandaleuse, privée et locale, vivant de nouvelles à la main et de commérages, et allant colporter tout cela de maison en maison, à la grande joie des oisifs. Type curieux qui a traversé les siècles et que l'on retrouve dans les grandes villes comme dans les petites, et plus

[1] Vers 380-398.
[2] V. 398-413.
[3] *Char.*, VIII. Λογοποιία.

encore peut-être dans ces dernières. Quel est le village même qui n'ait pas une gazette vivante de ce genre?

Mais voici un autre type avec lequel il faut faire ample connaissance. Il s'agit de la femme savante.

« Cette savante est à peine à table qu'elle exalte Virgile et justifie le désespoir de Didon prête à monter sur son bûcher. Elle compare les poëtes et met dans la balance Virgile d'un côté et Homère de l'autre. Le grammairien rend les armes; le rhéteur s'avoue vaincu, chacun se tait. Je défie un avocat, un crieur public, une femme même de placer un mot. Quelle cascade de paroles! On dirait un carillon de crécelles et de chaudrons. Laissez là vos trompettes et ne tourmentez pas davantage vos cuivres; elle seule est de force à faire revenir la lune éclipsée[1]. Pourtant il est un terme où l'on devrait s'arrêter même dans les choses les plus honnêtes. Quand on est femme et qu'on veut se donner des airs de science et d'éloquence, il faut alors revêtir une tunique ne tombant qu'à mi-jambe, offrir un porc à Sylvain[2] et se baigner au bain des pauvres[3]. Ah! puisse la femme qui partage ta couche ne posséder jamais ce qui s'appelle le style et ne pas savoir, dans son langage sententieux et travaillé, décocher le rapide enthymème! Puisse-t-elle, en histoire, ignorer bien des choses et ne pas comprendre tout ce qu'elle lit! Quel fléau qu'une femme qui tient sans cesse entre les mains et sait par cœur la rhétorique de Palémon et ne manque jamais aux règles de la syntaxe, qui, dans son amour pour l'érudition, me récite des vers que je ne connais pas, enfin qui reprend sévèrement, dans les paroles d'une amie de campagne, des fautes

[1] Les anciens, qui étaient profondément ignorants en matière de sciences physiques et naturelles, attribuaient les éclipses de lune aux incantations des magiciens, qui pouvaient la faire descendre sur la terre; mais ils croyaient aussi la faire remonter au ciel, moyennant toute sorte de bruits discordants destinés à couvrir la voix des enchanteurs.

[2] Les hommes seuls pouvaient sacrifier à Sylvain, cette divinité champêtre qui était assez proche parente des Satyres; les femmes immolaient des victimes à Junon et à Cérès.

[3] C'était le bain où allaient les gens de lettres, en général trop gênés pour payer cher. Les gens riches allaient dans d'autres bains.

auxquelles des hommes mêmes ne feraient pas attention! Pour moi, je veux qu'un mari puisse se permettre un solécisme [1].

Juvénal ne condamne pas absolument l'instruction chez la femme, et il faut lui en savoir gré. Pourquoi ne serait-il pas permis aux femmes de sortir de cet état d'infériorité intellectuelle où on les a maintenues de tout temps? pourquoi ne pourraient-elles pas cultiver leur esprit par l'étude et la lecture des bons livres? Ce que blâme donc Juvénal, c'est l'abus seul de la science ; ce qui le révolte, c'est le pédantisme qui résulte nécessairement de cet abus.

Imponit finem sapiens et rebus honestis.

La femme qui, dans la science, ne sait pas se borner, celle-là, pour Juvénal, cesse d'être une femme. Autant vaudrait pour elle renoncer aux habitudes de son sexe et s'habiller comme un homme. Vient ensuite cette spirituelle peinture de la femme savante-pédante qui contient, comme en germe, quelques-unes des scènes les plus fortes et les plus amusantes de la fameuse pièce de théâtre où notre Molière, seize siècles après Juvénal, a fustigé à son tour le même travers et le même ridicule. Il y a là de frappantes analogies de mœurs et de caractères à signaler. Les femmes savantes que nous peint Molière, comme celle dont nous parle Juvénal, s'arrogent le droit de comparer et de juger les plus grands poëtes et les écrivains les plus illustres [2]; elles les classent de par l'autorité de leur esprit et de leur science, assignent à chacun son mérite et son rang. Autre ressemblance : quand on lit dans Juvénal ces

---

[1] V. 434-457.

[2] Acte III, sc. II, *passim*.

mots : « Puisse la femme qui partage ta couche ne jamais posséder ce qui s'appelle le style, et ne pas savoir, dans son langage travaillé et sententieux, décocher le rapide enthymème! etc. »; ne croirait-on pas entendre le bonhomme Chrysale, outré de tout ce qui se passe autour de lui, et s'écriant avec son admirable bon sens bourgeois :

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse [1].

Et lorsque Juvénal, continuant sa satire, nous parle ensuite comme d'une peste de cette insupportable pédante qui ne manque jamais aux règles de la grammaire et rumine sans cesse son *Palémon*, notre esprit

[1] Act. II, sc. VII. Il ne faudrait pas croire cependant que Molière partageât entièrement cette opinion; il la modifie avec beaucoup de convenance et de sagesse dans le rôle de Clitandre, faisant, lui aussi, comme Juvénal, une distinction entre la pédante insupportable et la femme douée d'une instruction modeste, et qui par conséquent ne cherche pas à briller.

« Je consens qu'une femme ait des clartés de tout,
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante,
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos. »
(Acte I, sc. III).

ne se reporte-t-il pas aussitôt à Philaminte, Armande et Bélise, inflexibles toutes les trois sur les lois du langage, sur la propriété des termes, la régularité des constructions, et ne jurant que par leur Palémon à elles, c'est-à-dire par Vaugelas?

Qui encore ressemble plus à la savante de Juvénal, prompte à reprendre dans les discours d'une campagnarde une faute que des hommes mêmes ne remarqueraient pas? qui encore, si ce n'est la docte épouse de Chrysale, mettant à la porte la servante Martine coupable du crime impardonnable d'avoir *insulté l'oreille* de sa maîtresse

> Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas[1] ?

Et lorsqu'enfin le satirique demande en finissant qu'il soit permis à un mari de faire impunément un solécisme, on se rappelle encore le pauvre Chrysale, privé, lui aussi, de cette liberté et qui en souffre si cruellement :

> « Le moindre solécisme en secret vous irrite
> Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite[2]. »

Le type de la femme savante n'a, on le voit, que peu ou point varié depuis Juvénal[3].

Il en est à peu près de même de la coquette.

---

[1] Acte II, scène VI.

[2] Acte II, scène VII.

[3] Il y a pourtant une distinction à faire à ce sujet. La savante de Juvénal est une pédante qui ne s'occupe que de littérature; les savantes que Molière a mises en scène ont marché avec le temps; elles s'occupent de tout ce qui est du domaine de l'intelligence et de l'esprit : astronomie, philosophie, morale, politique, sciences physiques, tout les attire (voyez acte III, sc. II). On remarque le même progrès chez la savante que nous décrit Boileau (*Sat.* x).

« Une femme se croit tout permis, rien ne lui paraît honteux, dès qu'elle a le moyen d'entourer son cou d'un collier d'émeraudes et d'orner ses oreilles de pendants dont le poids les allonge. Quoi de plus insupportable qu'une femme riche! Regarde-la : elle est hideuse à voir et me fait éclater de rire avec son épaisse couche de mie de pain qui lui gonfle la figure. Elle exhale l'odeur des essences jadis employées par Poppée, et c'est à cette glu que viennent se prendre les lèvres du pauvre mari. Mais doit-elle aller voir son amant, elle se lavera le visage. Est-ce qu'on se fait belle pour rester au logis? C'est pour les galants que se fabriquent les pommades, pour eux qu'on achète les parfums de l'Inde efféminée. Mais voici qu'elle enlève enfin la première couche, son visage commence à paraître, on ne tardera pas à la reconnaître. Puis elle va se laver avec du lait, un lait choisi. Pour en avoir toujours à sa disposition elle se fait suivre d'une troupe d'ânesses dont elle ne se séparerait pas si on l'envoyait en exil dans les régions hyperboréennes. Mais, je le demande, ce visage qu'il faut toujours médicamenter, couvrir d'émollients sans cesse renouvelés et de cataplasmes de farine cuite, voyons, est-ce un visage, est-ce un ulcère[1]?..

« Mais celle-ci a un rendez-vous. Elle veut être plus parée que jamais. Le temps presse. Elle est attendue aux jardins ou plutôt au sanctuaire d'Isis, la déesse complaisante. La pauvre Psécas, les cheveux arrachés, la robe déchirée et les seins découverts, coiffe sa maîtresse. — Pourquoi cette boucle inégale? Un cheveu mal tourné, quel crime abominable! Le nerf de bœuf le punit à l'instant même. Mais qu'a donc fait Psécas? Est-ce sa faute à elle si ton nez te déplaît? Une autre vient peigner le côté gauche et rouler les cheveux en anneaux. Bientôt on appelle au conseil une femme d'âge respectable. C'est une ex-coiffeuse qui passa du peigne à la quenouille. Elle donne tout d'abord son avis. Les subalternes votent après elle, chacune selon son âge et ses talents. On dirait qu'il s'agit de la vie ou de l'honneur, tant les femmes sont tourmentées du désir de paraître belles! Comme ses cheveux s'étagent et s'échafaudent sur son front! Vue de face, on la prendrait pour Andromaque. Vue de dos, elle décroît, c'est une autre femme! Que sera-ce si la nature ne lui donna qu'une petite taille; si sous les patins elle ne paraît pas plus haute qu'un pygmée femelle, si, pour recevoir

[1] V. 457-474.

un baiser, elle est contrainte de se dresser sur la pointe des pieds[1]? »

En usant de mille et mille moyens pour entretenir la fraîcheur, la blancheur et la beauté de leur teint[2] : émollients, lait d'ânesse, onguents, pommades, parfums et fards de toutes sortes, les femmes coquettes allaient souvent à l'encontre de leur but. Elles devenaient horribles à force de se médicamenter la face; de là le mot terrible du satirique : « Est-ce un visage, est-ce un ulcère? » mot qui rappelle cette réflexion de La Bruyère sur les coquettes de son temps : « Si les femmes étaient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé qu'elles se le font par le rouge et par la peinture dont elles se fardent, elles seraient inconsolables[3]. »

Boileau n'a eu garde, dans sa satire des femmes, d'omettre la coquette, et il s'est souvenu de plusieurs traits de Juvénal, qu'il a reproduits à sa façon. Témoin ces vers :

Si tu veux posséder ta Lucrèce à ton tour,
Attends, discret mari, que la belle en cornette,
Le soir, ait étalé son teint sur la toilette,
Et dans quatre mouchoirs, de sa beauté salis,
Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.

Et ceux-ci encore, qui ne sont qu'une traduction li-

---

[1] V. 487-508.

[2] La coquetterie féminine remontait haut dans l'histoire romaine; nous renvoyons, à ce sujet, à l'excellent livre de M. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, t. IV, lettre xcvi, *le Monde d'une femme.*

[3] *Des Femmes.*

bre et très-heureuse d'ailleurs d'un autre passage du poëte latin :

> Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux accueil :
> L'un est payé d'un mot et l'autre d'un coup d'œil.
> Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fière et chagrine :
> Aux autres elle est douce, agréable et badine ;
> C'est pour eux qu'elle étale et l'or et le brocart,
> Que chez toi se prodigue et le rouge et le fard.

Juvénal nous introduit dans le sanctuaire même de la coquette romaine, et nous assistons aux apprêts de sa toilette, alors qu'elle est impatiente de sortir pour se montrer dans les promenades publiques ou se faire admirer de ses adorateurs. Quelle fébrile agitation chez la maîtresse du logis ! quel empressement de la part de ses malheureuses chambrières, et avec quelle plaisante gravité tout ce monde féminin délibère sur la plus frivole des questions ! Des scènes de ce genre se passent tous les jours encore dans bien des maisons habitées par nos dames à la mode, à l'heure où il s'agit pour elles de paraître avec éclat et succès dans le monde. Combien nos mœurs du dix-neuvième siècle ressemblent en ceci à celles du premier siècle de l'empire ! En veut-on, au surplus, une preuve nouvelle et bien frappante ? Eh bien ! que l'on médite sur ce trait final de la peinture de la coquette, et qu'à dessein nous n'avions pas cité plus haut : « Et le mari ? Elle ne s'en occupe pas. Et les frais énormes de toutes ces toilettes ? Pas davantage. Son mari pour elle n'est qu'un voisin. Toute son intimité se réduit à le ruiner par ses folles dépenses [1]. »

---

[1] *Nulla viri cura interea, nec mentio fiet*
Damnorum : vivit tanquam vicina marito.
Hoc solo propior quod. . . . .
. . . . . gravis est rationibus. (V. 508-512.)

Je rangerai encore parmi les types d'une vérité générale, universelle, et qui se sont par conséquent perpétués à travers les siècles, d'abord la femme colère, toujours prête à décharger sa bile sur le premier venu, et capable, si elle a été réveillée en sursaut, la nuit, par les aboiements d'un chien, de faire bâtonner le maître et le chien. Après la femme colère, celle que, faute de nom indiqué par l'auteur même, j'appellerai la *bourgeoise envieuse*. Ce type personnifie une éternelle plaie sociale à laquelle le poëte a déjà touché ailleurs d'une manière générale [1] et qu'il signale ici avec plus de détails.

Il est des femmes, fait remarquer le satirique, qui ne savent pas régler leur train sur leur fortune. Au risque de se perdre, elles veulent imiter en tout celles à qui leur richesse permet l'éclat et le luxe. Un type de ce genre de vice, c'est Ogulnia. Pour aller au théâtre, elle loue des vêtements, des coussins, et jusqu'à des suivantes. On espère ainsi produire de l'effet, attirer les galants. De retour chez soi, on se retrouve en face de la misère. Mais « on n'a pas la pudeur de sa pauvreté [2] »; l'exemple de la fourmi n'est point fait pour Ogulnia, et l'idée de garantir ses vieux jours contre le froid et la faim ne se présente même pas à son esprit. « Cette dépensière se ruine sans se douter de rien. Elle croit, en vérité, que dans son coffre-fort les écus arrivent à mesure qu'elle les épuise et que le fond en est intarissable. Jamais elle ne calcule ce qu'un plaisir peut lui coûter [3]. »

Quel siècle fut jamais plus fécond en Ogulnias que le

---

[1] *Sat.* III, v. 182 et 183.
[2] V. 357 et 358.
[3] V. 362-366.

nôtre? Combien de femmes autour de nous, inhabiles à mesurer leurs dépenses sur leurs revenus, et sans cesse tourmentées néanmoins du désir d'afficher les dehors de l'opulence, alors que souvent, dans leur intérieur, elles manquent du nécessaire! Pas plus que l'Ogulnia, si bien peinte par notre satirique, elles ne songent à l'avenir. Elles ne se préoccupent que du présent. Impatientes de rivaliser avant tout avec les heureuses du jour, elles vont plus loin encore que la Romaine du temps de Juvénal. Elles demandent sans hésiter à d'autres ce que ne peut leur donner un honnête et laborieux mari; et, sous l'aiguillon de l'envie, elles courent à leur ruine à travers le déshonneur, pour finir bien souvent dans une ignoble misère. C'est là l'histoire et la destinée de plus d'une petite bourgeoise de notre époque. Les Ogulnias de Juvénal s'appellent aujourd'hui les *lionnes pauvres*.

Avec le portrait de la rôdeuse nocturne, parcourant les rues en proie à l'ivresse, et rentrant chez elle pour passer le reste de la nuit à boire et manger à l'excès, celui de l'impudente, n'hésitant pas à s'armer de pied en cap pour aller, comme la plus vile des courtisanes, se battre dans une arène contre le premier gladiateur venu, et la peinture de la femme qui ne recherche, et pour cause, que les eunuques, nous rentrons en plein dans les mœurs romaines. Désormais nous n'aurons plus affaire à des travers, à des ridicules, voire même à des vices ordinaires qui permettent le rire et la moquerie, mais presque exclusivement à des vices effrayants, à des passions hideuses, et, bientôt après, à d'épouvantables forfaits, qui nous révoltent et provoquent notre indignation. Les couleurs employées par le poëte seront dignes du sujet. Il ne reculera ni devant les crudités ni même devant les obscénités. De sembla-

bles peintures, si choquantes pour nos mœurs, nul n'oserait maintenant les imiter. Mais il ne faudrait cependant pas trop s'en prévaloir pour en conclure, comme on l'a fait de nos jours, que Juvénal était un homme dépravé, se complaisant dans ces sortes de descriptions. Non, il se proposait en honnête homme de dégoûter du vice en le montrant dans toute son horreur. Saint Chrysostome comparait les écrivains de ce genre « à ces hommes intrépides qui n'ont pas peur de souiller leurs mains quand il faut panser des ulcères[1] ». Tels étaient encore, s'il est permis de rapprocher la littérature sacrée des lettres profanes, ces prophètes de l'Ancien Testament. Pour guérir et ramener au bien le peuple d'Israël, ils ne craignaient pas de mettre à nu, avec une hardiesse extraordinaire d'images et d'expressions, les vices et les infamies de leur temps. Juvénal m'apparaît souvent comme l'Isaïe d'une Jérusalem païenne. Dans les tableaux qu'il déroule maintenant sous nos yeux, et dont bien des traits ne sauraient comporter une analyse complète, le poëte nous montre à quel degré de perversité étaient descendues les femmes de son temps.

En s'abondonnant à des désordres sans nom, elles ne faisaient, après tout, que suivre l'exemple des hommes, leurs contemporains; elles se vengeaient à leur manière des atteintes que ces derniers avaient portées, par d'incroyables débordements et d'ignobles passions, à la sainteté du mariage [2]. De là des représailles qui, toutes condamnables qu'elles sont, ne doivent pas trop surprendre le moraliste; elles faisaient partie d'ailleurs du fonds commun de la dépravation du jour.

---

[1] *Homilia* III, *in Epist. ad Corinth.*
[2] Voyez *Sat.* II et IX, *passim.*

Juvénal nous peint tout d'abord l'affreuse Maura et la non moins affreuse Tullia, sa sœur de lait, s'arrêtant vers minuit, toutes deux ivres, au sortir d'une orgie indescriptible, près du vieil autel de la Pudeur, qu'elles profanent, sous les regards mêmes de la lune, par d'étranges propos suivis d'actes que la plume se refuse à énoncer [1].

Un peu plus loin, on nous introduit au milieu des mystères de la bonne déesse, cette fête originaire de l'Asie, consacrée primitivement au culte de la nature [2], exclusivement réservée, comme on sait, aux femmes, et qui déjà du temps de César avait donné lieu à un immense scandale, dont Clodius, l'adversaire de Cicéron, fut le héros [3]. Du temps de Juvénal, ces fêtes, qui faisaient partie des *orgies sacrées*, étaient devenues le théâtre d'indicibles désordres, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans le chapitre précédent. Il en donne ici une description magistrale, tout épique, mais que nous ne pouvons qu'indiquer : une musique sauvage, des libations nombreuses, allument les ardeurs de celles qui les fréquentent; elles courent égarées, tordant leurs cheveux, hurlant comme des bacchantes. Quelles fureurs! quels cris! quelles attitudes chez ces prêtresses de Priape! Les turpitudes de Maura et de Tullia se reproduisent en pleine cérémonie religieuse. Deux nobles dames, Saufeia et Medullina, luttent entre elles d'impudicité. Ce n'est pas tout. Après des débauches qui sont autant d'outrages à la nature, il leur en faut d'autres encore. Peu leur importe que

[1] V. 300-314.

[2] Consulter à ce sujet l'excellent travail de M. Marcellus Motty : *de Fauno et Fauna, sive bona Dea ejusque mysteriis.* Berlin, 1840. In-8°.

[3] Suet., *Cæs.*, VII et LXXIV; Cicer., *Epist. ad. Attic.*, I, XVI.

l'entrée de la maison où se célèbrent les mystères de la déesse soit interdite aux hommes, elles demandent maintenant, avec des cris frénétiques, que les portes s'ouvrent à leurs amants, et, à défaut de ceux-ci, aux premiers venus, fussent-ils des porteurs d'eau ou des esclaves. Elles vont plus loin encore, elles osent rêver des abominations que Gomorrhe et Sodome n'avaient pas connues[1].

Quel siècle et quelles mœurs que celles dont Juvénal se fait l'accusateur ! O renversement de toute morale ! ô oubli de toute pudeur ! c'est pendant les mystères célébrés en l'honneur de Cérès que de nobles Ro-

---

[1] *Nota Bonæ secreta Deæ, quum tibia lumbos*
Incitat, et cornu pariter vinoque feruntur
Attonitæ, crinemque rotant, ululantque Priapi
Mænades. O quantus tunc illis mentibus ardor
Concubitus ! quæ vox saltante libidine ! quantus
Ille meri veteris per crura madentia torrens !
Lenonum ancillas posita Saufeia corona
Provocat ac tollit pendentis præmia coxæ.
Ipsa Medullinæ fluctum crissantis adorat :
Palmam inter dominas virtus natalibus æquat.
Nil ibi per ludum simulabitur : omnia fient
Ad verum, quibus incendi jam frigidus ævo
Laomedontiades et Nestoris hernia possit.
Tunc prurigo moræ impatiens, tunc femina simplex,
Ac pariter toto repetitus clamor ab antro :
Jam fas est ; admitte viros ! — Jam dormit adulter ;
Illa jubet sumpto juvenem properare cucullo :
Si nihil est, servis incurritur : abstuleris spem
Servorum, veniet conductus aquarius. Hic si
Quæritur et desunt homines, mora nulla per ipsam...
. . . .
(V. 314-335.)

Le dernier trait, qui ne saurait se citer, même en latin, n'est sans doute qu'une exagération satirique; mais qu'on veuille bien se rappeler cependant qu'il concorde avec des faits analogues racontés par Lucien et Apulée.

maines osèrent s'abandonner à des excès dont frémit la nature!

Pour rencontrer quelque chose de semblable dans l'histoire des nations et de la corruption humaine, il faut remonter jusqu'à certaines fêtes religieuses de Babylone [1], ou descendre le cours du temps jusqu'au moyen âge chrétien, qui a eu ses mystères de la bonne déesse, dans ses *sabbats*, ses *noëls* et ses *messes* parfois transformées en véritables bacchanales [2].

En sa qualité de poëte philosophe et moraliste, qui aime à s'expliquer les effets par les causes, le satirique se demande quelle a pu être la source de cette prodigieuse perversité :

Unde hæc monstra tamen, vel quo de fonte requiris [3]?

La réponse à cette question est sublime d'éloquence et de poésie :

« Jadis une humble fortune maintenait l'innocence de nos Romaines. Le vice n'osait entrer dans ces pauvres cabanes. Ce qui les en préservait, c'était le travail, les longues veilles, ces mains de femmes robustes et durcies à filer la laine de l'Étrurie; c'était Annibal aux portes de Rome, et les maris en sentinelle sur la porte Colline. Aujourd'hui nous succombons sous les maux d'une longue paix. *Plus terrible que le glaive ennemi, le torrent des voluptés s'est précipité sur Rome qu'il submerge, et il venge l'univers asservi.* Toutes les horreurs, toutes les monstruosités de la débauche s'étalent autour de nous depuis que Rome a vu périr son antique pauvreté. De là vient que sur les sept collines se sont installées Sybaris, Rhodes, Milet, et cette Tarente efféminée dont les citoyens, le front couvert de pampre

---

[1] Voy. Hérodote, lib. I, c. cxcix.

[2] Voy. M. Philarète Chasles, *le Drame, les Mœurs et la Religion au seizième siècle*, p. 293, 294 et 295, et aussi, dans ses *Études sur le moyen âge*, le chapitre consacré au théâtre de Hroswitha.

[3] V. 286.

et les lèvres humides de vin, nagent dans les délices. C'est l'argent, l'infâme argent qui le premier importa chez nous des mœurs étrangères. C'est la richesse corruptrice, le luxe avec ses honteux excès, qui a brisé notre énergie séculaire [1]. »

Voilà de grandes vérités exprimées dans un grand style. Les quelques vers que nous venons de citer contiennent toute l'histoire romaine, depuis César et Pompée.

On dirait que Jean-Jacques Rousseau s'est inspiré de cette forte et entraînante éloquence quand, dans son fameux *Discours contre les arts et les sciences*, il fait, par l'organe de Fabricius, le procès à la corruption romaine. « Dieux, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la modération et la vertu? quelle splendeur funeste a succédé à

---

[1] *Præstabat castas humilis fortuna Latinas*
Quondam, nec vitiis contingi parva sinebant
Tecta labor, somnique breves, et vellere Tusco
Vexatæ duræque manus, ac proximus urbi
Hannibal, et stantes Collina turre mariti.
Nunc patimur longæ pacis mala : sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur urbem.
Nullum crimen abest, facinusque libidinis, ex quo
Paupertas romana perit. Hinc fluxit ad istos
Et Sybaris colles; hinc et Rhodos et Miletos,
Atque coronatum et petulans madidumque Tarentum.
Prima peregrinos obscena pecunia mores
Intulit et turpi fregerunt secula luxu
Divitiæ molles. . . . .
(V. 287-300.)

Un de nos grands artistes contemporains, M. Couture, s'est inspiré de ce passage de Juvénal. Tout le monde a pu voir, dans la galerie du Luxembourg, le beau tableau qui porte pour épigraphe ces vers du satirique romain :

. . . . Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem,

et où la peinture lutte, et non sans succès, avec la poésie.

la simplicité romaine? quel est ce langage étranger? quelles sont ces mœurs efféminées?... Insensés, qu'avez vous fait? »

Dans les pages précédentes nous avons dû intervertir plus d'une fois, dans l'intérêt de la netteté et de la clarté des idées, le plan d'exposition adopté par Juvénal. Nous allons maintenant, et jusqu'à la fin de cette étude sur la Satire des femmes, suivre de nouveau, et sans transposition aucune, le texte du poëte, l'ordre de ses idées, tels qu'ils se trouvent dans toutes les éditions, celle de M. Ribbek exceptée.

Un autre travers ou vice féminin, c'était un penchant prononcé pour une foule de cérémonies et de pratiques importées à Rome du dehors. La foi antique et naïve avait depuis longtemps disparu, et, comme cela se voit souvent dans l'histoire des sociétés vieillies, l'excès du scepticisme avait ramené à une crédulité absurde. Au lieu de fortes croyances on avait maintenant la superstition, « cette maladie des peuples dégénérés et des mauvaises consciences [1] ».

Juvénal, en sa qualité de satirique et de penseur indépendant, se moque avec infiniment de malice, d'esprit, et de la crédulité de certaines femmes toujours en quête de connaître, moyennant certaines pratiques, les secrets de l'avenir, et de l'impudence de quantité de charlatans, qui exploitaient cette même crédulité à leur profit. Or, parmi les plus impudents entre ces derniers, Juvénal range tout d'abord les prêtres de Cybèle et d'Isis. On a ici de curieuses révélations sur les mœurs religieuses contemporaines et dont toutes peut-être n'ont pas disparu avec le paganisme. Voici l'archiprêtre de la mère des dieux qui vient faire visite à une

[1] M. Nisard, *les Poëtes lat. de la décad.*, t. II, p. 7, 3e édition.

grande dame, mitre en tête, gravité de commande sur le visage, et suivi de son obscène clergé, qui bat le tambour en l'honneur de son chef.

« D'une voix emphatique : Redoutez, s'écrie-t-il, les approches de septembre et le vent du midi, si vous n'expiez vos fautes par une offrande de cent œufs, si vous ne me donnez vos robes couleur feuille-morte. C'est ainsi seulement que vous détournerez les malignes influences dont vous êtes menacées ; cette étoffe les emportera dans ses plis et vous n'aurez plus rien à craindre pour le reste de l'année. » Cette même femme, si le prêtre l'ordonne, ira en plein hiver, et dès le point du jour, briser la glace et se plonger trois fois dans les eaux du Tibre ; quoiqu'elle ait peur de l'eau, elle n'en trempera pas moins sa tête dans les tourbillons du fleuve ; elle parcourra ensuite, nue et tremblante, tout le champ de Tarquin le Superbe, en se traînant sur ses genoux ensanglantés [1]. »

Ainsi, pour conjurer de prétendues menaces du ciel, on demande au fanatisme de celle que l'on domine des présents destinés aux dieux et que l'on garde pour soi! Remarquez aussi que la dévote se soumet avec une obéissance aveugle à toutes les mortifications qu'on lui impose pour faire pénitence.

Mais les prêtres d'Isis exercent sur les femmes qui les consultent une influence plus grande encore. Ils n'auront qu'à dire :

« Isis l'ordonne, et elle ira jusqu'au bout de l'Égypte ; elle en rapportera de l'eau du Nil puisée près de l'île de Méroé, que brûle le soleil, et elle en voudra asperger le temple que la déesse possède à Rome, non loin de la vieille bergerie de Romulus. Elle est convaincue qu'Isis elle-même lui a parlé et lui en a intimé l'ordre. Singulière prétention ! c'est bien avec de tels êtres que les dieux ont des entretiens nocturnes, et voilà ce qui vaut tant d'honneurs et de respects à ce personnage qui, suivi d'un troupeau de prêtres à la tête rasée et au vêtement de lin, parcourt la

[1] V. 516-527.

ville comme un autre Anubis en se moquant des pieuses lamentations du peuple. Il intercède encore pour celles qui, pendant les jours de continence ordonnée à l'occasion de la fête de la déesse, ne surent pas résister aux désirs de leurs époux. C'est une violation de la loi qui mérite une peine sévère. Le serpent d'argent a remué la tête; on l'a vu. Mais notre ministre, grâce à ses larmes feintes et à ses prières étudiées, obtient qu'Osiris pardonne : un gâteau et une oie grasse, cela suffit pour corrompre le dieu[1]. »

Qui se serait douté, si Juvénal ne nous le disait, que, déjà de son temps, les ministres des dieux imposaient des pèlerinages, donnaient ou obtenaient l'absolution pour les péchés mignons, se faisaient les intermédiaires entre les hommes et la divinité, et dominaient, fascinaient ainsi les cerveaux faibles et l'imagination exaltée des femmes?

Il y aurait, au sujet de tout ceci, de curieux rapprochements à établir [2]. Au surplus, dans sa satire des femmes déjà souvent citée, Boileau, s'inspirant encore de ce passage, et l'appropriant pour ainsi dire aux mœurs et aux abus de son temps, en a fait, dans le sens que nous voulons indiquer, le plus piquant des commentaires [3].

Après les prêtres de Cybèle et d'Isis venaient, dans

[1] V. 526-542.

[2] Ils ont été faits en grande partie par M. A. de Caston, dans un intéressant travail intitulé *les Marchands de miracles*, 1 vol. in-12 (Paris, Dentu, 1864).

[3] Le prêtre d'Isis est devenu le *directeur*, et, de la superstitieuse, le satirique moderne a fait la *dévote*.

> Elle a son directeur, c'est à lui d'en juger;
> Il faut sans différer savoir ce qu'il en pense.
> Bon! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
> Qu'il paraît bien nourri! quel vermillon! quel teint!
> Le printemps dans sa fleur sur son visage est peint.
> . . . .
> . . . .
> Notre docteur bientôt va lever tous ses doutes;

leur ordre d'importance respective : les Chaldéens trafiquant de l'astrologie; les vieilles juives, réduites par les misères de l'exil, à gagner leur vie en prophétisant aux païennes de bonne maison les volontés désirées de l'Olympe; les aruspices venus d'Arménie ou de Comagène, prédisant aux belles dames de tendres amants ou de gros héritages, rien que d'après l'inspection du foie ou des entrailles de telle ou telle victime. Tous ces charlatans, ces devins, avaient une clientèle féminine considérable.

Ce n'est pas tout. La Rome du premier siècle de l'empire possédait ses diseurs de bonne aventure, ses métoposcopes, ses chiromanciens, qui vivaient tous, ce semble, de la superstition générale des femmes. Les patriciennes avaient à leurs gages des personnages de ce genre, qu'elles faisaient venir du fond du crédule et mystérieux Orient; les plébéiennes, pour payer moins cher, recouraient à la tourbe des augures qui tenait ses séances et donnait des consultations au Cirque ou en plein vent, sur la chaussée Tarquinienne. Là « elles se faisaient examiner le front et la main afin de savoir si elles devaient abandonner le cabaretier pour épouser le fripier[1] ».

Curieux traits de mœurs, singulières et tristes aberrations de l'esprit humain et que le temps, hélas! n'a pas fait disparaître! Nos grandes dames, comme nos femmes du peuple, donnent encore dans les mêmes superstitions.

Du paradis pour elle il aplanit les routes,
Et, loin sur ses défauts de la mortifier,
Lui-même prend le soin de la justifier.
. . . .
Sur tous ces points douteux c'est ainsi qu'il prononce.
Alors, croyant d'un ange entendre la réponse,
La dévote s'incline, et, calmant son esprit,
A cet ordre d'en haut sans réplique souscrit...

[1] V. 583, 584, 591.

A défaut d'aruspices, de devins chaldéens et d'augures de toute sorte, n'ont-elles pas leurs tireuses de cartes, leurs bohémiennes, leurs somnambules, leurs sorciers, ou bien, mieux encore, leurs spirites, leurs évocateurs?

Nous ne voudrions pas prolonger cette analyse outre mesure. Qu'on nous permette cependant d'insister, comme il convient, sur la dernière partie de la sixième satire.

Arrivé sans fatigue au bout de sa longue carrière, Juvénal puise, dans la haine profonde que lui inspire la perversité contemporaine, une énergie et une éloquence nouvelles; il flétrit comme elles méritent de l'être les femmes adultères et les empoisonneuses. Il sangle tout d'abord de ses lanières vengeresses ces infâmes matrones qui, après avoir trompé leurs maris, recouraient, pour s'éviter sans doute les douleurs de l'enfantement et les ennuis d'une maternité équivoque, à certains médecins dont l'art mercenaire excellait, moyennant de mystérieux breuvages, à détruire l'humanité dans son germe. « Pauvre mari, ne te plains pas trop, s'écrie le poëte avec une caustique ironie; quel que soit au contraire le prix de la potion, hâte-toi de la présenter toi-même; car, s'il prenait fantaisie à ta femme de devenir grosse et de sentir dans ses flancs élargis tressaillir le fruit de sa fécondité, tu pourrais bien te trouver le père d'un nègre. Malgré sa couleur, il n'en faudrait pas moins le reconnaître pour ton héritier, lui dont, le matin, tu aurais fui la rencontre [1]. »

---

[1] . . . . *Gaude, infelix, atque ipse bibendum*
Porrige, quidquid erit : nam si distendere vellet
Et vexare uterum pueris salientibus, esses
Æthiopis fortasse pater ; mox decolor heres
Impleret tabulas, nunquam tibi mane videndus.
(V. 597-602.)

Juvénal n'épargne pas davantage ces autres patriciennes qui, pour cacher une stérilité causée par des avortements multipliés et pour tromper les vœux et la joie d'un prétendu père, font passer pour leurs fils des enfants trouvés et recueillis par elles sur les bords de l'infâme égoût du Vélabre [1]. De là les perturbations de la famille, et les jeux mystérieux du sort. Ces enfants trouvés arriveront un jour aux plus hautes dignités et usurperont, sans que personne ne s'en doute, les plus grands noms de Rome. Ici triomphent la verve railleuse et l'humeur satirique du poëte en même temps qu'il rencontre, pour rendre sa pensée, des images et des couleurs admirables : « La maligne Fortune est là qui veille pendant la nuit sur ces enfants délaissés ; elle sourit à leur nudité ; elle les réchauffe dans ses bras, elle les enveloppe dans son sein, puis les introduit dans de grandes maisons. Elle s'y prépare de la sorte un mystérieux acteur et cette comédie se joue pour elle. Ce sont ses favoris, ses bien-aimés, ceux pour qui elle se met en frais, et elle les lance au faîte des honneurs avec un éclat de rire [2]. »

C'est bien là cette capricieuse et toute-puissante déesse qui se plaît à déjouer les calculs des hommes, en élevant les humbles, en abaissant les grands, et

---

[1] Endroit où l'on exposait les nouveau-nés.

[2] . . . . *Stat Fortuna improba noctu*
Arridens nudis infantibus : hos fovet ulnis *
Involvitque sinu : domibus tunc porrigit altis,
Secretumque sibi mimum parat ; hos amat, his se
Ingerit, utque suos ridens producit alumnos.
(V. 605-610.)

* Je lis, avec Dussaulx, Heinrich et M. Ribbeck, *ulnis* et non *omnes*, qui serait faible et incolore. Les anciens manuscrits portent *olnis* dont on avait fait bien à tort *omnis*, qui à la longue était devenu le *omnes* de la leçon vulgaire.

qu'avant Juvénal, Horace avait si bien caractérisée dans ces vers d'une concision sublime :

Præsens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus, vel superbos
Vertere funeribus triumphos[1].

Voici maintenant, et pour finir, le tour des empoisonneuses. On sait le triste rôle que le poison jouait à Rome sous les empereurs, témoin les morts tragiques de Germanicus, de Claude, de Britannicus et de tant d'autres personnages illustres. L'exemple donné de si haut était devenu contagieux. Du temps de Juvénal, chaque maison avait sa Locuste. Les lois étaient impuissantes à atteindre les coupables. Juvénal supplée à cette impuissance et il dénonce à la conscience publique d'abominables forfaits. On se croirait, en vérité, déjà au siècle des Borgia, qui semblent s'être inspirés, en fait d'empoisonnements, des traditions de la Rome impériale. Dans cette Rome et à l'époque où nous sommes, tout sentiment moral paraît éteint. Les marâtres, et cela sans que personne songe à réclamer ni à protester, y détruisent chaque jour, par le poison, les fils de leurs maris. Autrefois, fait remarquer le poëte, elles se bornaient à les haïr; aujourd'hui, cela est plus commode, elles les tuent :

. . . . *Nemo repugnet,*
Nemo vetet; jam jam privignum occidere fas est[2].

Mais que parlons-nous des marâtres? La dépravation générale des mœurs est si grande, partout la voix de la nature est à tel point étouffée que des mères, ô juste ciel! empoisonnent à chaque instant leurs propres

[1] Horat., *Od.*, I, xxxv.
[2] V. 627 et 628.

enfants, dans le seul but d'en hériter. Et Juvénal jette ce cri d'alarme qui est en même temps un conseil : « Jeunes pupilles, vous qui avez un riche patrimoine, veillez sur vos jours et prenez garde à ce que vous mangez. Ces mets exquis peuvent cacher un poison brûlant, préparé par une main parricide [1]. »

Mais, dira-t-on peut-être, Juvénal exagère; il assombrit ses couleurs à dessein; il invente des horreurs chimériques. Non, non! il a prévu l'objection, et il vous ferme la bouche, l'histoire contemporaine à la main. Le crime affreux de la trop célèbre Pontia, fille de Pontius et femme de Drymon, qui, sous le règne de Néron, avait empoisonné ses deux fils pour s'approprier leur fortune [2], ce crime est présent encore à l'esprit du satirique. Il met Pontia en scène. «Écoutez-la,» s'écrie-t-il; et alors s'engage entre elle et lui ce court mais terrible dialogue : — « Je l'ai fait, je l'avoue, je préparai le poison, on me surprit, et j'achevai. — Tes deux enfants! les tuer dans le même repas, détestable vipère, tes deux enfants! — Oui, et sept, si j'en avais eu sept [3]. »

Juvénal, dans cette poétique prosopopée, s'élève avec son sujet jusqu'au ton de la tragédie.

---

[1] V. 629-632.

[2] Voyez le scholiaste *ad vers.* 638 ; — Martial, II, XXXIV.

[3] 638-643. Ce dernier trait de passion, qui marque si bien l'audace dans le crime, nous rappelle la Médée de Sénèque, qui, en proie à une féroce exaltation, regrette, au moment où elle veut frapper Jason dans ses enfants mêmes, de n'avoir pas eu la fécondité de Niobé. Elle aurait pu ainsi déchirer bien plus encore, au gré de sa haine, le cœur de Jason :

Utinam superbæ turba Tantalidos meo
Exisset utero, bisque septenos parens
Gnatos tulissem! sterilis in pœnas fui.
(Senec., *Medea*, v. 943, 944 et 945.)

Et plus tard, quand Jason, après la mort du premier de ses deux enfants, supplie Médée de laisser au moins vivre le second, elle lui

Mais ce qui lui inspire le plus d'horreur en tout ceci, il a soin de le dire, c'est l'ignoble motif du crime. Qu'une femme commette un forfait quand elle y est poussée par la colère ou la jalousie qui l'entraîne comme est entraîné « le rocher qui tombe quand le pan de montagne lui servant de base se dérobe sous lui[1] »; il le comprend jusqu'à un certain point. Mais tuer ses enfants pour en hériter, calculer froidement le produit d'un si grand crime, et l'accomplir de sang-froid[2], voilà ce qui le révolte.

Les femmes romaines valent-elles mieux comme épouses que comme marâtres ou comme mères ? Nullement. Veulent-elles mener un mari à la baguette, elles l'abrutissent à l'aide des philtres thessaliens[3]. Désirent-elles s'emparer de ses biens et s'abandonner sans entraves à une passion illégitime, elles savent comment s'y prendre pour l'envoyer secrètement au bûcher[4]. Rome est remplie de Danaïdes, d'Ériphyles et

---

fait cette nouvelle réponse qui dépasse encore la première en férocité :

Nimium est dolori numerus (duorum puerorum) angustus meo.
In matre si quod pignus etiamnum latet
Scrutabor ense viscera, et ferro extraham.
(V. 1000, 1001, 1002.)

Je renvoie le lecteur pour l'ensemble de toute la scène aux commentaires que j'en ai donnés moi-même dans mes *Études sur trois tragédies de Sénèque, imitées d'Euripide* (1 vol. in-12, p. 74 et suiv. Paris, Durand, 1854).

[1] 649 et 650.

[2] *Illam ego non tulerim quæ computat, et scelus ingens*
Sana facit. (V. 651 et 652.)

[3] V. 610 et 611.

[4] Ailleurs déjà, avec une pittoresque énergie de langage, il a insisté sur ce crime :

Occurrit matrona potens, quæ molle calenum
Porrectura viro miscet sitiente rubetam,
Instituitque rudes melior Locusta propinquas
Per famam et populum nigros efferre maritos.
(*Sat.* I, v. 69-73.)

de Clytemnestres. « Toute la différence, fait observer le poëte, est que la fille de Tyndare fut assez insensée pour tuer son mari en le frappant des deux mains, avec une hache; maintenant, avec un tout petit poumon de crapaud, l'affaire est faite; elles ne recourent au fer que dans le cas où leur Agamemnon, à l'instar de Mithridate, trois fois vaincu par les Romains, a eu la précaution de se munir d'antidotes [1]. »

C'est par ce dernier trait que se termine la sixième satire que nous avons essayé de faire connaître au lecteur dans son vaste ensemble. Elle peint à elle seule tout un monde. Juvénal a fait entrer dans son cadre tous les vices, tous les travers et aussi toutes les turpitudes, tous les crimes des Romaines de la décadence. On dirait une de ces fresques grandioses où quelque Michel-Ange aurait représenté en traits de flamme toutes les mauvaises passions d'un siècle.

Juvénal se montre partout observateur sagace, peintre habile et justicier incorruptible. Sans doute, la satire *des femmes* n'est pas exempte de fautes. Nous les avons signalées, dès le début, et nous y sommes revenu dans le cours même de cette analyse. Mais combien ces défaillances sont compensées et au delà par des qualités de

[1] V. 657 *ad fin.* Les crimes abominables que Juvénal flétrit ici avec tant d'énergie et d'indignation viennent encore beaucoup trop souvent, hélas! attrister et effrayer notre siècle. J'accorde qu'à Rome, au temps de la décadence, ces horreurs faisaient en quelque sorte partie des mœurs du jour, tandis que chez nous elles ne se produisent qu'à l'état d'exception; mais combien sont affligeants néanmoins pour le moraliste ces adultères éclatants, ces atroces pratiques d'avortements, ces épouvantables empoisonnements de maris par leurs femmes, de femmes par leurs maris, voire même d'enfants par leurs mères et de mères par leurs enfants, — et cela dans toutes les classes de la société, — que de fréquents et scandaleux procès viennent à tout instant nous révéler!

premier ordre! Comment n'être pas frappé, en effet, de cette puissance de souffle qui soutient et anime la pièce d'un bout à l'autre? Comment ne pas admirer la variété des couleurs, des tons, des nuances que Juvénal a su répandre dans son œuvre? Tantôt il est spirituel et plaisant comme Théophraste ou Molière, tantôt grave comme Tacite, tantôt sombre et terrible comme Shakspeare. Souvent aussi il rencontre des beautés véritablement épiques, et, d'autres fois, des traits d'éloquence d'un effet saisissant. Son sujet était fécond, sans doute, mais il fallait son génie pour le creuser comme il l'a fait. De même qu'il n'a pas eu, en ce sens, de prédécesseur, de même aussi il n'a pas eu de successeur; combien, en effet, Boileau lui-même, malgré tout son esprit et tout son talent, est resté loin de son modèle, quand, dans sa dixième satire, il a essayé de traiter le même sujet!

La sixième satire de Juvénal forme un curieux monument littéraire, en même temps qu'au point de vue moral elle est un véritable manifeste. Sentinelle avancée de la morale publique, le satirique latin pousse un cri d'alarme et avertit ses concitoyens. Heureux s'ils pouvaient écouter sa voix! Mais, condamnés par la fatalité des choses, ils continueront à se précipiter dans le chemin du vice et de la corruption, pour se réveiller un jour au milieu de la dissolution de l'empire.

CHAPITRE V.

Le turbot ou la cour de Domitien [1].

Cette satire, si l'on en retranche avec M. Ribbeck et comme complétement apocryphe l'espèce d'exorde qu'y a cousu, en trente-six vers, la main passablement maladroite d'un rhéteur quelconque [2], nous paraît remarquable en tous points. Elle est tout à fait, on l'a constaté avec raison, dans le genre de certaines compositions satiriques du vieux Lucilius, faites pour la scène autant que pour la lecture. La forme en est toute

---

[1] Sat. IV.

[2] Déjà W.-E. Weber (*Die Satiren des D.-J. Juvenalis*, p. 331) avait regardé tout ce passage comme suspect, vu le peu de rapport qu'il semble avoir avec ce qui suit, et comme promettant toute autre chose que ne tient le reste de la satire. M. Nägelsbach au contraire (*Philologus*, 3. *Jahrg.*, 1848, p. 469) s'est efforcé de faire voir que cette espèce d'exorde se rattache intimement au récit qui vient après; mais M. Ribbeck, dans son récent et fort remarquable travail déjà plus d'une fois cité (*Der echte und der unechte Juvenal*), et auquel nous aimons à renvoyer le lecteur sérieux et instruit, a démontré victorieusement, selon nous (p. 75 et suivantes), et en discutant pour ainsi dire chaque vers, au point de vue philologique, historique et littéraire, que le début de la quatrième satire n'est autre chose qu'une interpolation.

dramatique : la pièce a son exposition, son nœud, son dénouement. Le lieu de la scène est nettement déterminé par le poëte; les caractères sont tracés de main de maître; nulle part non plus le satirique ne se rapproche autant qu'ici de la manière de son devancier Horace. La quatrième satire abonde en mots, en traits, en fines et malicieuses plaisanteries, tout à fait dignes du poëte de Venouse; ce n'est pas cependant, hâtons-nous de le dire, que le comique seul domine dans la pièce qui va nous occuper; loin de là; le plus souvent, au contraire, le ton en est sévère, et parfois même il s'élève à celui de la tragédie, et surtout de la tragédie historique et politique; on dirait alors de telle ou telle peinture de notre satirique d'Aubigné. Elle repose tout entière, du reste, sur une anecdote plaisante, même tout à fait comique. Si l'histoire proprement dite ne la confirme pas, il est vrai de dire néanmoins que le caractère bien connu de l'empereur Domitien donne à cette anecdote un haut degré de vraisemblance [1]. On aurait apporté un jour à Domitien un turbot d'une grosseur prodigieuse; ce tyran imbécile aurait alors convoqué les principaux membres du sénat qui vivaient dans son intimité, pour délibérer, dans un conseil extraordinaire, sur les moyens d'apprêter dignement ce délicat morceau. A cette occasion, Juvénal fait retomber son fouet sanglant sur la plupart de ceux qu'il suppose avoir pris gravement part à cet acte édifiant. Et, dans un style et avec des couleurs dignes de Tacite, il nous peint la cour de Domitien. Chacun des personnages qui en font partie est caractérisé par un trait d'éloge ou de blâme également honteux pour ce tyran stupide, et le poëte nous révèle ainsi, en passant, quelques-unes des misères

[1] Voyez Dion Cassius, LXVIII, 9 — Suét., *Domit.*, *passim*.

de l'époque, à savoir, la cruauté et les niais caprices du tyran, l'impudence des parvenus du jour, la scélératesse des délateurs, les bassesses, les flatteries, en un mot, l'inqualifiable servilité des grands, fruit nécessaire du despotisme impérial.

« Au temps où le dernier des Flaviens déchirait l'univers expirant, où Rome avait pour maître ce Néron chauve, dans la mer Adriatique, non loin du temple de Vénus, qui domine Ancône, la ville dorienne, un turbot monstrueux vint à tomber dans le filet d'un pêcheur qu'il remplit tout entier; il ne le cédait pas en grosseur aux turbots qu'enferme sous ses glaces le Palus-Méotide, qu'aux premières chaleurs la débâcle charrie tout endormis et tout engraissés par l'inaction d'un long froid, et qu'elle verse dans les eaux dormantes du Pont-Euxin. Le maître de la barque et du filet destine cette superbe pièce au souverain Pontife [1]. Qui en effet eût osé vendre ou acheter un poisson pareil lorsque, jusqu'aux rivages mêmes, tout est peuplé d'espions? Les dénonciateurs, toujours à la piste d'une proie, s'empareraient bien vite du pêcheur tout nu et de son turbot, tout prêts à affirmer que c'est un poisson échappé des viviers impériaux, longtemps nourri aux dépens de l'empereur, un poisson réfractaire, qui s'est évadé de chez son maître et qui doit lui être restitué. Consultez les jurisconsultes Palfurius et Armillatus, ils vous diront qu'il n'est rien de beau ni de rare, n'importe dans quel parage, qui n'appartienne au fisc. Donc ce poisson, on en fera don à l'empereur, afin qu'il ne soit point confisqué [2]. »

Juvénal caractérise avec une amère énergie la personne et le règne de Domitien. Le dernier prince de la dynastie des Flaviens était un Néron chauve; sa calvitie, dont son amour-propre d'ailleurs souffrait tant [3], étant la seule chose qui le distinguât du plus infâme des empereurs, de Néron. Domitien, pour Juvénal, est une sorte de tigre couché sur l'empire romain, à moi-

[1] Un des titres que portaient les empereurs.
[2] V. 37-56.
[3] Suét., *Domit.*, c. XVIII.

tié dévoré, et s'apprêtant encore à dévorer ce qui en reste.

Cum jam semianimum laceraret Flavius orbem
Ultimus [1].

L'image, malheureusement, n'est que trop juste; la pensée n'est point exagérée [2]. Domitien, en effet, est le type du plus effroyable tyran qui fut jamais, et il a pesé sur le monde comme un fléau. Il avait étouffé toutes les manifestations de la pensée, couvert l'empire de délateurs, épuisé Rome par ses spoliations et ses confiscations, et fait tomber quantité de têtes illustres ou obscures, dont on trouve, dans Suétone et Tacite, la funèbre nomenclature [3]. Dès les premiers vers aussi, nous sentons au milieu de quelle époque néfaste le poëte nous transporte; le pêcheur du turbot, tout simple et homme du peuple qu'il est, sait à quoi s'en tenir sur la dureté des temps. Il ressemble, en quelque sorte, à ces malheureux pères de famille du même siècle qui, dans leur testament, faisaient la part belle aux mauvais empereurs pour, qu'eux morts, leurs femmes et leurs enfants fussent à l'abri de la rapacité et de la cruauté du maître [4]; ainsi fait notre propriétaire de la barque et du filet. Sa générosité a sa raison d'être; il est libéral par prudence et par peur. Qu'il en agisse autrement, et mal lui en prendra. Le règne de Domitien, c'était la *terreur*

[1] V. 38-39.

[2] C'est ainsi que Suétone (*ib.*, XII), Dion Cassius (LXVII, *passim*), et Tacite (*Agric.*, II, III) nous le dépeignent. Au chapitre XLIV du même ouvrage de Tacite se trouve un jugement rappelant tout à fait celui de Juvénal; c'est la même image, ce sont presque les mêmes mots... « *Domitianus, non jam per intervalla ac spiramenta temporum, sed continuo et velut uno ictu, rempublicam exhausit.* »

[3] Tacite, *Agricol.*, I, II, III; Suét., *Domit.*, c. X.

[4] Tacite, *Agricol.*, c. XLIII.

en permanence, et il fallait bien peu de chose pour être *suspect*. Encouragés par de grosses récompenses, les délateurs, cette affreuse plaie sociale de l'époque, sont là, les regards fixés sur toutes les parties de l'empire, prêts à enlacer dans leurs piéges les grands comme les petits, les sénateurs aussi bien que le pêcheur du turbot; les délateurs étaient, selon l'expression de l'historien anglais Gordon, les chiens de chasse des Césars, raisonnant volontiers avec leurs victimes, comme le loup avec l'agneau de la fable, prompts aussi à trouver des coupables et à inventer des chefs d'accusation; subtils dans leurs argumentations, véritables casuistes, on l'a dit spirituellement, de la morale des empereurs [1]; capables de démontrer, au besoin, que le jour est la nuit et la nuit le jour; s'entendant comme Armillatus et Palfurius [2], par exemple, à prouver que l'air et l'eau, qui sont la propriété de tout le monde selon les lois de la nature, appartiennent exclusivement à leur maître, ou bien au fisc, ce qui revenait au même. Dès lors on comprendra pourquoi notre pêcheur, bien qu'on fût au commencement de l'hiver, et que, par conséquent, il n'y eût pas à craindre la corruption

[1] M. D. Nisard, *les Historiens romains*, *ad. voc.* Tacite.

[2] Fameux jurisconsultes qui se laissèrent corrompre et trahirent le peuple. Le scholiaste de Juvénal nous donne ici quelques curieux éclaircissements, surtout sur le premier de ces deux personnages : « Palfurius Sura, nous dit-il, était le fils d'un consulaire qui, sous Néron, se livra à l'exercice de la lutte avec une vierge lacédémonienne. Chassé plus tard du Sénat, sous Vespasien, il embrassa les doctrines des stoïciens, s'y acquit de l'influence, grâce à son talent poétique et à son éloquence; il abusa de la familiarité dont l'honorait Domitien, et exerça avec fureur le metier de délateur. Parmi d'autres délateurs très-influents auprès de Domitien, il faut nommer encore Armillatus, Démosthène, et l'archimime Latinus, ainsi que nous l'apprend Marius Maximus. » (*Scholia ad vers.* 53. Édit. Otto Jahn. Berolini, 1851.)

pour le poisson, se hâta néanmoins de livrer le turbot. Différer la chose, en un temps où la délation était à l'affût de tout, c'eût été s'exposer à un péril certain.

Mais ne perdons pas de vue notre pêcheur. Où court-il ainsi? A Albe même, une des plus belles résidences impériales du temps, habitée autrefois par Tibère, et où Domitien vivait alors avec sa cour. C'est à Albe, en effet, que Domitien aimait à demeurer, et il avait l'habitude d'y traiter les affaires les plus graves, comme aussi, on va le voir, d'en faire le théâtre de ses extravagances les plus ridicules[1]. Nous connaissons maintenant le lieu de la scène où va se passer tout à l'heure un drame tragi-comique; le poëte nous introduit dans le vestibule de la villa impériale. L'atrium, qui conduit à la pièce où se tient le maître, est rempli de courtisans de l'ordre sénatorial, impatients, selon les mœurs et l'étiquette romaines, de faire leur cour au prince. Ce sont les *mane salutantes* dont parle Virgile, et qui sont de tous les temps, car, pour le dire en passant, on les trouve partout où, à force de courbettes, il y a quelque place à gagner, quelque pension à obtenir ou quelque bénéfice à réaliser. Partout aussi ces officieux empressés sont exposés aux mêmes humiliations. Ainsi, pour en revenir à Domitien, il laisse attendre, avec un dédaigneux sans-façon, cette foule bourdonnante de grands, et reçoit avant tout, et à leur barbe, l'homme au turbot, sur qui les portes se referment.

Notre pêcheur, nous l'avons déjà vu, est un homme avisé. Il connaît son temps et son prince. Sous la peau de ce rustre se cache un diplomate; qu'on en juge : « S'avançant devant le roi des rois : Daigne agréer, dit-il, une offrande qui n'est point faite pour la table d'un par-

[1] Voyez Pline, ép. IV, XI. — Tacite, *Agric.*, c. XLV.

ticulier, fête aujourd'hui ton génie; prépare ton estomac à savourer cette chair délicieuse; mange ce turbot, il était destiné au siècle qui t'a vu naître. Il s'est fait prendre tout exprès [1]. »

La flagornerie, sans doute, était assez grossière, « et pourtant, fait observer le poëte, qui aime à semer ses récits satiriques de réflexions morales à la Tacite, la tête de Domitien se dressait d'orgueil; il n'est pas d'éloge auquel on ne puisse faire souscrire ces puissances dont nous avons fait des divinités [2]. »

Et maintenant nous entrons dans le vif du sujet : où trouver un plat assez large pour contenir l'énorme poisson? Grave question en vérité, et qui mérite qu'on en délibère! Allons, que la porte se rouvre, et qu'ils entrent enfin, ceux qui se morfondent au dehors. On leur soumettra le cas, puisque aussi bien on les a sous la main.

Les voici qui accourent, ces hommes « que son cœur déteste, et sur la face desquels réside cette pâleur

---

[1] V. 63-70.

[2] . . . . *Et tamen illi*
Surgebant cristæ; nihil est quod credere de se
Non possit quum laudatur dis æqua potestas.
(V. 69, 70, 71.)

On croirait entendre Massillon, qui, comme moraliste, a plus de rapport qu'on ne croit avec Juvénal, s'écriant, dans son *Sermon sur les tentations des grands* : « Oui, Sire, par l'adulation les vices des grands se fortifient. En effet, l'adulation enfante l'orgueil et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus..... Gâtés par les louanges, on n'oserait plus leur parler (aux princes) le langage de la vérité. Eux seuls ignorent, dans leur État, ce qu'eux seuls devraient connaître..... Les discours flatteurs assiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, et ne laissant plus d'accès à la vérité..... on le joue (le souverain) à force de le respecter; il ne voit plus rien tel qu'il est; tout lui paraît tel qu'il le souhaite. »

ordinaire à ceux que Domitien honore de son amitié féconde en malheurs [1] ».

Le défilé commence, et Juvénal va faire passer sous nos yeux toute une galerie de personnages, tous sénateurs, les uns d'une origine illustre, les autres sortis des derniers rangs de la société. Il caractérisera chacun d'eux, soit en nous disant ce qu'il en pense lui-même, soit en les faisant agir ou parler. Ici, point de fiction poétique, de caractères d'invention, de créations imaginaires, mais tout un monde qui a vécu bel et bien, un monde réel, historique. De là l'intérêt tout particulier de cette satire qui est avant tout, nous le répétons, une satire politique.

Parmi ces hommes formant comme le conseil d'État de Domitien, tous ne sont pas également bas et méprisables de leur nature, comme la plupart des autres sénateurs du temps. Il en est quelques-uns que le poëte semble plaindre plutôt que condamner. Il faut citer :

« Le premier sénateur qui accourt en rajustant sa robe, c'est Pégasus, nommé récemment fermier de Rome stupéfaite, car les préfets de Rome méritaient-ils alors un autre titre [2]. C'était

---

1 . . . . *Quos oderat ille*,
In quorum facie miseræ magnæque sedebat
Pallor amicitiæ.
(V. 74-75.)

Boileau semble s'être souvenu de ces vers, quand il dit :

. . . .
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs.

2 *Anne aliud tunc præfecti? quorum optimus atque*
Interpres, etc.

M. Ribbeck retranche, avec raison, ce vers comme suspect. Bien avant M. Ribbeck, Heinrich (*Commentar zu Juvenals Satiren*, p. 184) en avait également mis l'authenticité fort en doute. Il regarde le *optimus atque* comme une misérable cheville destinée à compléter

de tous les préfets le plus intègre; personne n'interprétait les lois avec plus de scrupule, bien qu'il crût qu'en ces temps néfastes la justice devait se désarmer de son inflexible rigueur.

« Puis vient Crispus, un aimable vieillard; ses mœurs, son éloquence, son caractère étaient empreints de la même douceur; personne mieux que lui n'aurait mérité d'aider de ses utiles conseils le maître des nations, le dominateur de la terre et des mers, si sous un tel monstre, fléau du genre humain, il eût été permis de blâmer la cruauté et d'ouvrir un avis généreux. Mais quoi de plus irritable que l'oreille de ce tyran, avec lequel ses amis mêmes couraient danger de mort à parler du beau temps, de la pluie ou des orages du printemps? Aussi Crispus n'essaya-t-il jamais de lutter contre le torrent. Hélas! ce n'était pas un citoyen d'une trempe à oser dire librement ce qu'il pensait au fond de sa conscience et à risquer sa vie pour la vérité. Aussi Crispus aura-t-il à vivre quatre-vingts hivers et autant d'étés.

« Près de lui accourait un sénateur du même âge, que la même politique faisait vivre tranquille aussi dans cette cour : c'était Acilius, accompagné d'un jeune homme qui ne méritait pas la mort cruelle qui l'attendait, victime déjà désignée au glaive du maître. Mais il y a longtemps qu'à Rome c'est un prodige de vieillir quand on appartient à une famille noble; aussi aimerais-je mieux, quant à moi, être le dernier des enfants de la terre [1]. Ce fut en vain que ce malheureux adolescent descendit tout nu dans l'arène d'Albe pour y affronter en chasseur et percer de près des ours de Numidie. Qui serait aujourd'hui la dupe de ces ruses de nos patriciens? Qui s'aviserait d'admirer ton vieux stratagème, ô Brutus? Il était plus facile d'en faire accroire à nos rois barbus [2]. »

---

le *anne aliud tunc præfecti*, et il pense que ce demi-vers pourrait bien avoir été ajouté en marge par quelque jurisconsulte qui aurait vu dans le vers précédent :

Pegasus attonitæ positus modo villicus urbi,

une sorte de blâme adressée au même Pegasus.

[1] *Unde fit ut malim fraterculus esse gigantis.*
(V. 98.)

Ce vers, M. Ribbeck le rejette également. Voyez les raisons qu'il en donne (*Der echte und der unechte Juvenal*, p. 123 et 124).

[2] V. 76-104.

Nous avons affaire tout d'abord à des gens relativement honnêtes, tels qu'on les voit sous tous les régimes politiques, mais surtout dans les monarchies absolues, où domine la volonté d'un seul. Ces gens-là, plus ou moins, se trouvent dans la situation psychologique de la Médée d'Ovide, et ils pourraient dire comme Médée :

> . . . *Video meliora, proboque,*
> *Deteriora sequor* [1],

ce qui signifie en d'autres termes : « Je vois le bien et je l'aime, mais néanmoins je laisse le mal s'accomplir. » Ce Pégasus, sur lequel le scholiaste nous fournit encore de curieux détails biographiques, était un des jurisconsultes les plus distingués de son temps, et ses contemporains disaient de lui, en faisant allusion à sa science du droit, qu'il était « moins un homme qu'un livre [2] ». Les fonctions de préfet de Rome, qu'il remplissait, étaient jadis, comme l'histoire nous l'apprend, les premières de l'État, après celles d'empereur [3]. Pégasus eut le tort de les laisser s'avilir entre ses mains et de s'effacer en tout devant l'empereur. L'empire romain alors, c'était l'empereur, comme plus tard sous Louis XIV, l'État, c'était le roi; il appartenait à l'empereur; l'empereur

[1] *Métamorph.*, lib. VII, v. 20 et 21.

[2] *Scholia vetera ad vers.* 77, édit. Jahn. Il était, selon le même scholiaste, fils d'un ancien commandant de trirème (*filius trierarchi*); après avoir été gouverneur de plusieurs provinces, il aurait été appelé à Rome comme préfet de la ville. Les commentateurs allemands modernes (Weber, Siebold, Berg, etc.) renvoient tous le lecteur à l'*Histoire du droit romain* de Hugo (t. II, p. 757 et suivantes), où il est question des qualités de Pégasus comme jurisconsulte, et du rang qu'il mérite d'occuper à ce titre.

[3] Tacite, *Annal.*, VI, XI; — Suét., *Octav.*, XXXIII; — Dion Cassius, XLIX, XVI; LI, III; — Niebuhr, *Histoire rom.*, t. II, p. 126 et suiv., cité par Weber, (*Die Satiren Juvenals, übersetzt und erläutert*, p. 342.

en était le propriétaire; il l'affermait, et le gouverneur de la ville éternelle n'en était plus que le fermier. Pégasus, encore une fois, accepte tout cela. D'un autre côté, il avait aussi, en sa qualité de préfet, une importante juridiction entre ses mains[1]; mais, Juvénal le donne assez clairement à entendre, Pégasus a dû sans doute fermer plus d'une fois les yeux sur certains délits commis par tel ou tel misérable que protégeait le prince; c'est l'homme juste au fond, mais faible, et qui, cela se voit, hélas! dans tous les temps, aime mieux garder sa place que de se compromettre par un zèle indiscret. Juvénal, et il faut lui en savoir gré, compatit à cette servitude involontaire de quelques âmes secrètement portées au bien.

Vibius Crispus appartient à la même classe de citoyens que Pégasus. Sans doute, à en croire Tacite, il avait eu beaucoup à se reprocher dans les premières années de sa vie, et il n'a pas toujours fait de l'influence qu'il possédait le meilleur ni le plus noble usage[2]; mais à la fin de son existence il avait, ce semble, changé à son avantage[3], et c'est d'après ces dernières années que Juvénal le juge. Et quelle peinture il nous fait à cette occasion de l'épouvantable despotisme de Domitien! La satire, ici, parle comme l'histoire. Sous des maîtres comme ce tyran chauve (*Nero calvus*), la bonne volonté des citoyens se détend, le courage s'efface; que voulez-vous! tout le monde n'a pas la vertu d'un Thraséas, d'un Helvidius Priscus, d'un Sénécion, d'un Aurulénus Rusticus[4] et de quelques autres caractères de

[1] Tacite, *Hist.*, III, LXIV; Juvénal, *Sat.* XIII, v. 157-158.

[2] *De clar. orat.*, c. VIII et XIII; Tacite, *Hist.*, II, X, IV, XLI.

[3] Quintil., *Institut. orat.*, V, XIII, XLVIII; XII, X, XI.

[4] Voyez, pour le caractère et la mort de ces grands personnages, Tacite, *Ann.*, XVI, XXI, seq.; — Suét., *in Vespas.*, c. XV; — Dion Cassius, LXVI, XII; — Tacite, *Agric.*, II, XLV.

9

la même trempe [1]. Quand les avis salutaires sont souvent punis de mort, tout le monde n'ose pas, comme les personnages que nous venons de citer, s'opposer au torrent, parler selon ses convictions et dévouer sa vie, quitte à devenir un martyr politique, au triomphe de la vérité, *vitam impendere vero*, selon la belle expression du poëte. Dans les mauvais jours et sous les mauvais princes, si l'on veut vivre longtemps ou se maintenir dans son poste, il faut savoir se taire et bien cacher son existence. Juvénal, lui, naturellement, sans efforts, et tout en restant dans son sujet, sait se livrer aux considérations morales et philosophiques de l'ordre le plus élevé. Nous sommes ici en pleine satire politique, ou plutôt le poëte retrace l'histoire de son temps à la façon de Tacite. Quant au fond de sa pensée, il la laisse deviner plus qu'il ne l'exprime.

Ce qu'il nous dit des Acilius touche au même ordre d'idées. Ils appartenaient sans doute à l'illustre race des Acilius Glabrion. Acilius le père s'était, lui aussi, bien trouvé de sa politique d'effacement et de silence; son fils, que nous savons avoir été non-seulement sénateur comme son père, mais encore consul en l'an 91, avec Trajan même, le futur empereur, fut moins heureux. Domitien, en le faisant mettre à mort [2], obéissait

[1] ... Comme ce Cn. Pison, par exemple, qui, en plein sénat, et dans un temps où tout rampait et tremblait devant Tibère, osa faire entendre de courageuses paroles, quand cet empereur, à propos de l'infâme accusation de lèse-majesté portée contre Granius Marcellus par son propre questeur, engagea le sénat à voter, disant que « lui-même donnerait également son vote dans cette affaire ». Il restait encore, dit Tacite, quelques vestiges de liberté mourante : « Dans quel ordre entends-tu voter, César? fit observer Pison. Si tu votes le premier, je saurai sur qui me régler ; si, au contraire, tu votes le dernier, je crains bien que dans mon imprudence je ne me trouve en désaccord avec toi. » (*Ann.*, I, LXXIV.)

[2] Suét., *Dom.*, c. X.

à cette politique sanglante inaugurée par Tibère, et qui consistait à se défaire de tout personnage à nom illustre ou de grandes espérances, dont on redoutait l'ambition et la rivalité. A leur tour les nobles, pour mieux cacher leurs secrets desseins et échapper aux soupçons du maître, se livraient souvent aux occupations les plus indignes de leur rang, affichaient, par exemple, une grande passion pour les courses des chars, montaient sur la scène pour y jouer certains rôles, descendaient dans l'arène pour y combattre les bêtes féroces [1]. On voulait à la fois se sauver et complaire par cet abaissement volontaire. Cependant cette politique, ces *artes patriciæ*, comme dit Juvénal, et dont, en sa qualité de Romain de la vieille roche, il souffre amèrement, n'étaient plus de mise comme au bon vieux temps; Domitien était un tyran trop subtil, trop avisé, pour qu'on pût lui en faire accroire. S'il prenait plaisir à voir les grands s'avilir, il ne les en immolait pas moins.

Mais encore une fois, pour les hommes comme Pégasus, Vibius Crispus et les deux Glabrion, que la misère et la fatalité des temps avaient rivés autour de Domitien, Juvénal se montre plutôt indulgent que sévère. En revanche il réserve toutes ses ironies, tous ses sarcasmes, tous ses mépris pour quelques autres personnages de l'intimité de Domitien, et qu'il va nous faire connaître.

[1] Juvén., *Sat.*, II, v. 143. Lire les détails historiques dans lesquels entre, à ce sujet, un savant Allemand, traducteur et commentateur de Juvénal, M. Heinrich Duntzer (*Die römischen Satiriker*, 1 vol. Braunschweig, 1846, p. 261, notes sur les vers 143 et suivants de la satire II); mais au surplus, et cela n'ôte rien au témoignage invoqué par Duntzer, nous regardons ces vers, avec M. Ribbeck comme apocryphes, ainsi que nous l'avons fait remarquer à la page 62 (note 1) de ces Études.

De ce nombre sont tout d'abord Rubrius Montanus, Crispinus, Pompéius et Fuscus. Il va caractériser chacun d'eux, en quelques mots, avec une malicieuse concision de traits et une rare profondeur d'observation morale. Tantôt il sera plaisant et tantôt grave.

Celui-ci, Rubrius, d'une basse origine, n'avait pas l'air trop rassuré en courant au conseil; on lui tenait rigueur d'une vieille offense, « de celles qu'on n'aime pas à divulguer [1] ».

Quelle était cette offense? Juvénal ne nous en dit pas davantage, et c'est son scholiaste qui vient nous éclairer sur ce point. Selon lui, et la chose est fort vraisemblable, Rubrius aurait déshonoré, alors qu'elle était encore très-jeune, Julie, fille de Titus, devenue plus tard l'amante incestueuse de Domitien [2]; une de ces intrigues de cour qui perdraient mille fois celui qui l'a nouée, si l'amour-propre ou l'honneur de plus grands personnages n'avait intérêt à la tenir secrète pour ne pas appeler l'attention publique sur leur propre conduite. Malgré cela, notre Rubrius, bien qu'il tremble en face du prince qui peut le perdre, le prend de haut avec tous les autres, comme de juste; c'est le propre de tous les coquins; son effronterie, dit Juvénal, en achevant de peindre cette espèce de Tartufe de son temps, « égale celle d'un infâme débauché, faisant des satires contre les mœurs du siècle [3] ».

---

[1] V. 104-105.

[2] *Scholia veter. ad vers.* 104 et 105.

[3] *Et tamen improbior satiram scribente cinædo.*
(V. 166.)

Juvénal a probablement en vue ici Néron, qui composa un poëme infamant contre Afranius Quintianus (Tacite, *Annal.*, XV, XLIX), puis un autre, sous le titre de *Luscio* contre Clodius Pollion (Suét., *Domit.*, c. I) et dans lesquels il avait osé leur reprocher un vice abominable, dont lui-même donnait le déplorable exemple.

Cet autre, Montanus, est un virtuose dans l'art de manger, et son art semble lui avoir profité, car il a la panse rebondie d'un Gargantua ou d'un Falstaff : « Son abdomen l'a mis en retard[1]. » Il était, en vérité, le digne représentant d'une époque où l'on avait vu la gourmandise effrénée assise sur le trône dans la personne d'un Vitellius. Montanus est un joyeux convive et un viveur de la bonne façon. Il est en possession des traditions de la gloutonnerie contemporaine et des orgies impériales : « Il savait les nuits de Néron et l'art de renouveler l'appétit à l'heure avancée où le Falerne embrase les poumons[2]. » Juvénal paraît l'avoir connu personnellement ; le portrait est donc d'autant plus ressemblant : « Il fut le gourmand le mieux entendu de mon temps. Il distinguait du premier coup de dent l'huître du promontoire de Circé, de celle des bancs du lac Lucrin ou des rochers de Rutupia[3]. En regardant un hérisson de mer, il vous disait au premier coup d'œil sur quelle côte on l'avait pris[4]. »

Cet autre, Crispinus, un drôle sorti, nous le savons par la première satire[5], de la canaille d'Égypte, jadis esclave, aujourd'hui riche à millions de sesterces, est un parvenu de la pire espèce, qui a su, à force de services rendus comme délateur, se frayer une place au sénat ; il accourt « tout suant et couvert dès le matin, — cela sent bien son homme, — de plus de parfums qu'il n'en faut pour embaumer deux cadavres[6]. »

---

[1] . . . . *Abdomine tardus.* (V. 107.)

[2] V. 136-139.

[3] Rutupia, aujourd'hui Richborough, dans le comté de Kent, en Angleterre.

[4] V. 139-144.

[5] V. 27.

[6] V. 108-109.

Cet autre, Pompéius, habile dans l'art de dénoncer et de calomnier, est « un scélérat qui, d'un mot glissé à l'oreille du maître, a fait couper la gorge à quantité de gens [1]. »

Ce trait n'a rien d'exagéré. Ouvrez les *Annales* et les *Histoires* de Tacite, et vous verrez que, sous l'empire, Rome pullulait de misérables de l'espèce de Pompéius [2].

Cet autre, Fuscus, commandant de la garde prétorienne sous Domitien, et destiné à périr plus tard dans une expédition contre les Daces, était un soldat sans aucune expérience des affaires de la guerre, que Tacite nous dit s'être fait nommer sénateur fort jeune encore, tant il était ami du repos [3]. « C'était, fait remarquer Juvénal, dans sa villa de marbre qu'il avait fait ses études militaires [4], » raillant ainsi un de ces faux héros comme on en trouve toujours dans beaucoup de cours. Ils n'ont jamais vu le feu, comme on dit, mais leur étoile leur tient lieu de bravoure et de mérite. Comblés d'honneurs et de faveurs comme Fuscus, ils exercent une influence qui est souvent en raison directe de leur incapacité ou de leur impopularité.

Deux encore, un couple abominable du temps de Domitien, Catullus Messalinus et Fabricius Véienton, accourus, eux aussi, pour prendre part à la délibé-

---

[1] . . . . *Sævior illo*
Pompeius tenui jugulos aperire susurro.
V. 109-110.

[2] La France révolutionnaire a eu, elle aussi, ses Pompéius. Sous le régime à jamais néfaste de la Terreur, ils ont fait couper la gorge à plus d'un honnête citoyen.

[3] *Hist.*, II, LXXXVI.

[4] *Fuscus, marmorea meditatus prœlia villa.*
(V. 111.)

ration. Le premier, Pline le jeune, dont il avait été le collègue au sénat, nous le dépeint ainsi : « Cruel de son naturel, il avait, en perdant la vue, achevé de perdre tout sentiment d'humanité. Il ne connaissait ni l'honneur, ni la honte, ni la pitié; c'était une raison de plus pour qu'il fût, entre les mains de Domitien, comme un trait, toujours prêt à être emporté par une impétuosité aveugle, et que cet empereur lançait constamment contre les plus gens de bien.... un scélérat dont les avis étaient *toujours sanguinaires*[1]. » Le second débuta sous Néron, qui l'exila pour avoir écrit des livres infâmes et trafiqué des charges publiques[2]. Ses mauvais instincts lui valurent d'être rappelé par Domitien, sous le règne duquel il exerça, comme maint autre de ses honorables collègues, le métier de délateur, qu'il cumulait avec celui d'adulateur; et, à ce sujet, le même Pline écrit encore : « C'est tout dire que de nommer le personnage[3]. » C'est ainsi que l'histoire a flétri ces deux misérables, qui pourtant appartenaient, comme tant d'autres de leurs semblables, à l'ordre sénatorial.

A son tour, Juvénal, le poëte moraliste, va les marquer au fer rouge de la réprobation : « S'avance ensuite le délateur Catullus, aux paroles meurtrières. Catullus, c'est un monstre d'infamie, même pour notre temps, flatteur quoique aveugle, un être fait pour s'installer sur un pont, et digne de poursuivre, en mendiant et en leur envoyant des baisers, les chars qui descendent la colline d'Aricie. Personne ne s'extasia davantage à l'aspect du turbot. Il ne tarissait pas d'éloges, tournant ses yeux éteints vers la gauche quand le poisson

---

[1] *Epist.*, IV, 22.
[2] Tacite, *Ann.* XIV, L. ....
[3] *Epist.*, IV, XXII.

était à sa droite[1]... » Le portrait en entier est digne de Tacite, le dernier trait, de La Bruyère. Mais pourquoi faut-il que, dans le passage cité comme dans beaucoup d'autres de la même pièce, le style du poëte, chose rare, il est vrai, chez lui, ne soit pas toujours à la hauteur de la pensée? à force de concision, il n'est que trop souvent contourné, tourmenté, obscur, voire même embarrassé, défaut grave que nous devons signaler et que nulle part, heureusement, dans les autres satires, la deuxième exceptée, on ne trouvera aussi fortement accusé que dans celle-ci.

Et maintenant à vous le dé, Véienton; Véienton, c'est l'adulateur par excellence. Il dépassera, si c'est possible, son honorable confrère. Catullus s'est épuisé en admiration au sujet du turbot, bien qu'il n'ait pu l'apercevoir; Véienton sera encore plus ingénieux dans sa bassesse; à propos de ce monstrueux turbot, il se fera à l'instant même aruspice, devin. Pour lui, cette capture ne présage rien moins que la conquête future d'une province, laquelle, — il le savait bien, notre adroit courtisan, — tenait à cœur à Domitien, et que jusque-là personne, ni Vespasien ni Domitien, n'avait pu soumettre et qu'Agricola seul peut-être eût domptée si la haine et la jalousie de Domitien ne l'eussent arrêté

[1] *Et cum mortifero prudens Veiento Catullo*
. . . . .
Grande et conspicuum nostro quoque tempore monstrum;
Cæcus adulator dirusque a ponte satelles,
Dignus Aricinos qui mendicaret ad axes,
Blandaque devexæ jactaret basia rhedæ.
Nemo magis rhombum stupuit: nam plurima dixit
In lævum conversus; at illi dextra jacebat
Bellua. . . . .

(V. 113-121.)

au milieu de sa carrière [1]. Le poëte ici encore touche à la comédie, en prêtant à notre homme le discours que voici :

« Comme un prêtre de Bellone que la déesse a pressé de son aiguillon et qui prédit l'avenir : Prince, dit-il, voici un présage certain ! tu peux compter sur un grand, sur un mémorable triomphe. Tu vas faire quelque roi prisonnier, ou peut-être Arviragus tombera-t-il du char royal des Bretons : le monstre (le turbot) vient de loin ; regarde ces pointes qui se dressent sur son dos [2] » ; signe certain, selon Véienton, que les ennemis de Domitien seraient percés de flèches. Et Juvénal ajoute, avec sa malice ordinaire : « Il ne manquait plus qu'une chose, c'est que Véienton eût déterminé l'âge du turbot et le lieu de sa naissance [3]. »

Véienton, comme tous ses collègues du conseil de Domitien, était bien le descendant en droite ligne de ces sénateurs romains dont les honteuses bassesses donnèrent des nausées même à Tibère, qui, un jour, au sortir de la curie, laissa échapper, à leur vue, cette exclamation fameuse : « *O homines ad servitutem paratos* [4] ! » A part aussi tous leurs autres vices, Véienton

---

[1] Tacite, *Agric.*, c. XIII-XL.

[2] *Non cedit Veiento, sed ut fanaticus œstro*
Percussus, Bellona, tuo divinat, et, ingens
Omen habes, inquit, magni clarique triumphi :
Regem aliquem capies, aut de temone Britanno
Excidet Arviragus : peregrina est bellua ; cernis
Erectas in terga sudes ?
(V. 123-128.)

[3] . . . . *Hoc defuit unum*
Fabricio, patriam ut rhombi memoraret et annos.
(V. 128-129.)

[4] Tacite. *Ann.*, III, c. LXV.

et Catullus nous rappellent, par leur hideux esprit d'adulation, certains courtisans du temps de Louis XIV, dont on se redit encore aujourd'hui les égayantes platitudes. Ils auraient été capables, eux aussi, de se faire arracher les dents pour ressembler et complaire de la sorte au maître, à qui l'âge avait fait perdre les siennes; ou à se reprendre devant Domitien, comme le fit ce fameux prédicateur du roi soleil fronçant le sourcil au mot : « Sire, nous sommes tous mortels, » et qui se hâta d'ajouter : « ou du moins presque tous. »

Le défilé a cessé. Nous connaissons maintenant à fond le personnel de la cour de Domitien; nous avons, grâce à Juvénal, pénétré dans l'intimité de ces familiers. Les voilà tous aux pieds du maître et en présence du fameux turbot, qui frétille sous leurs yeux. La délibération va commencer, c'est Domitien qui préside à ces graves débats : « Eh bien! que vous en semble? faut-il le couper en morceaux[1]? »

Il est fâcheux que Juvénal n'ait pas fait parler davantage Domitien; l'ensemble de la pièce eût certainement gagné à ce développement; l'on aurait désiré, après avoir entendu Catullus, entendre le maître lui-même; quel langage Juvénal, s'il avait voulu s'en donner la peine, n'eût-il pas placé dans la bouche de ce stupide tyran en cette circonstance solennellement burlesque! C'est là une véritable lacune, et que le lecteur regrette. Elle a été comblée, jusqu'à un certain point, par un de nos poëtes du dix-huitième siècle. Racontant la même anecdote à sa manière, ce poëte fait, lui aussi, assembler le sénat pour délibérer, et prête à Domitien

[1] *Quidnam igitur censes? conciditur?...*
(V. 130.)

quelques paroles qui ne manquent ni de trait ni de malice :

> Pères conscrits, dit-il, une affaire d'État
> M'appelle auprès de vous. Je ne viens point vous dire
> Qu'il s'agit de veiller au salut de l'empire,
> Exciter votre zèle et prendre vos avis
> Sur les destins de Rome et des peuples conquis,
> Agiter avec vous ou la paix ou la guerre :
> Vains projets sur lesquels vous n'avez qu'à vous taire.
> Il s'agit d'un turbot. Daignez délibérer
> Sur la sauce qu'on doit lui faire préparer [1].

Je reviens à Juvénal. Au milieu du silence universel, un des courtisans que nous connaissons déjà, et qui en sa qualité de docteur ès-gourmandise était le mieux autorisé à ouvrir un avis salutaire, prend la parole. C'est notre ami Montanus, la fine bouche du temps, l'homme expert et pratique en tout ce qui touche à l'art culinaire. Il est d'avis qu'on fabrique un plat tout exprès, capable de contenir le poisson entier dans ses énormes flancs; il faudrait décréter aussi que, quand l'empereur irait à la guerre, il aurait toujours à sa suite une compagnie de potiers.

Voilà qui s'appelle renchérir habilement sur les adulations de Catullus et de Véienton.

L'avis de Montanus prévalut, et cet avis, dit notre satirique, « était digne de lui [2] ».

Aussitôt après Domitien lève la séance et congédie ses sénateurs, qu'il avait appelés avec autant de hâte, dit le poëte, que s'il se fût agi des affaires politiques les plus sérieuses. Laissant alors de côté l'ironie, Ju-

---

[1] Berchoux, *la Gastronomie*, chant I[er].

[2] *Vicit digna viro sententia. . . .*
(V. 136.)

vénal change subitement de ton. Il ajoute aussitôt, avec l'émotion du patriote et du moraliste affligé, ces éloquentes réflexions dignes encore de Tacite :

« Plût au ciel qu'il (Domitien) eût perdu à des extravagances semblables les heures sanglantes d'un règne pendant lesquelles il ravit à Rome tant de nobles, tant de généreux citoyens, et sans qu'un homme se levât pour le châtier et les venger! Mais néanmoins il périt à son tour. Ce fut le jour où il commença à inquiéter la canaille de Rome[1]; c'est là ce qui perdit ce monstre, dont les mains fumaient encore du sang des Lamia[2]. »

Ces derniers mots forment le dénouement de cette dramatique satire. Ils en sont aussi la morale. On croit entendre la voix du chœur antique proclamant que la justice des dieux, pour être lente, n'en est pas moins sûre. Le poëte, après avoir excité notre mépris et notre indignation pour ce tyran stupide qui s'appelle Domitien, nous fait assister à sa chute et satisfait ainsi nos consciences révoltées. Lui-même ne peut s'empêcher de laisser éclater à ce sujet sa légitime joie; et nous devenons ici comme les contemporains d'un événement dont des siècles nous séparent.

---

[1] Domitien, après avoir fait périr tout ce qu'il y avait de plus illustre et de plus distingué à Rome, avait fini par menacer tout le personnel de ses serviteurs, composé en grande partie de soldats, d'affranchis et de gens du peuple. C'est là ce qui donna lieu à la conjuration d'Étienne, affranchi de Domitia, femme de l'empereur; et le monstre fut mis à mort le 18 septembre 96 de Jésus-Christ, à quarante-quatre ans. Voyez Suétone (*Dom.*, c. XIV, sqq.), Dion Cassius (LXVII, XV).

[2] V. 150, *ad fin.* Lamia, un des grands noms de la noblesse romaine. Domitien avait fait mettre à mort son contemporain Ælius Lamia, après lui avoir enlevé sa femme, qu'il épousa ensuite. (Suét., *Domit.*, I, X; — Dion Cassius, LXVI, III.)

Cette satire ne contient guère que cent et quelques vers, et pourtant elle est pleine d'idées et de faits. Dans un cadre on ne peut plus resserré, Juvénal a trouvé le moyen d'enfermer l'image complète de la cour d'un tyran ; et il a su échapper à ce que le sujet offrait peut-être de monotone, grâce à une heureuse variété de couleurs et de ton. Il y est à la fois plaisant et profond, comique et grave ; admirable peintre de caractère, et, par-dessus tout, dramatique. Ajoutons qu'aux peintures les plus enjouées et les plus mordantes il mêle des considérations philosophiques de l'ordre le plus élevé. La satire entière repose, il est vrai, sur une bouffonnerie, à laquelle Juvénal a accordé les développements qui lui conviennent ; mais, malgré cela, je doute qu'il y ait beaucoup d'historiens, et je parle des plus sérieux, qui nous aient mieux peint que ne l'a fait ici notre poëte satirique le personnage de Domitien et la hideuse corruption de son temps.

CHAPITRE VI.

Riche et pauvre, ou Patron et client [1].

Le Parasite, tel est le titre ordinaire de cette satire; il serait bien plus exact de la définir une scène de la triste vie de client, vie à laquelle le poëte nous a déjà initiés [2] et qu'il va achever de nous faire connaître.

Les relations entre patrons et clients n'étaient plus, à l'époque de Juvénal, ce qu'elles avaient été jadis. Il était passé le temps où, selon l'antique esprit de l'institution de la clientèle et du patronage, les patriciens et les plébéiens, c'est-à-dire les riches et les pauvres, étaient liés les uns aux autres par des devoirs et des droits réciproques ayant pour but de mettre les uns à couvert de l'envie et les autres du mépris [3]. Les patrons, protecteurs bienveillants autrefois, étaient devenus dédaigneux et hautains à l'égard de leurs clients; ils ne les regardaient plus comme des amis et presque comme des membres de la famille; ils en avaient fait des satellites, bien plus, de vé-

[1] Sat. V.
[2] Sat.II, v. 95 sqq., et sat. III, v. 126 sqq.
[3] *Conf. Achaintre*, cité par Lemaire, *Biblioth. class. lat., Juvenal. sat.*, t. II, p. 282; Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, t. I, p. 289 (nouvelle édition).

ritables esclaves. En échange des avilissants services que les clients rendaient à leurs patrons, ils ne recevaient plus que bien peu de chose : dix sesterces par jour, quelque plat de viandes froides ou la sportule, ou bien une toge usée pour se couvrir et dont le patron ne voulait plus, ou bien enfin, et de loin en loin..... une invitation à dîner à la table du maître [1]. Cette dernière faveur, on la prisait haut. Pour des estomacs toujours affamés comme les estomacs de clients, c'était là une bonne fortune. Il n'y avait pas cependant lieu de les en féliciter ; Juvénal, nous décrivant un dîner de ce genre, qui fera à lui seul l'objet de la cinquième satire, nous dira avec quelle singulière impertinence, avec quel suprême sans-façon les patrons traitaient les clients, et avec quelle honteuse résignation ceux-ci supportaient toutes les avanies qu'on leur faisait subir :

« Est-il vrai, Trébius, que tu ne rougisses plus de ton métier, et que pour toi le souverain bien consiste à vivre à la table d'autrui ? est-il vrai que tu puisses te résigner à des affronts que Sarmentus et le vil Galba n'eussent pas supportés à la table injurieuse d'Auguste ? Tiens, quand même tu me l'affirmerais sous la foi du serment, je ne te croirais pas. Je ne sais rien de si facile à contenter que l'estomac. J'admets pourtant que tu manques même de ce qui suffit pour le remplir ; eh bien ! n'est-il plus de quais, plus de pont, plus de place, pour y mendier ? plus un lambeau de natte pour en faire ton gîte ? Un repas, qui n'est pour toi qu'une longue insulte, a donc bien du prix à tes yeux ? ta faim est-elle si pressante....? [2] »

On a là, comme le prologue de la pièce, une sorte d'ouverture pleine de verve et d'entrain où l'on sur-

---

[1] Voyez, pour tous ces détails, Friedlænder, *Darstell. aus der Sittengeschichte Roms*, etc., p. 209.

[2] Sat. V, v. 1-10.

prend le ton, le *motif*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui reviendra et dominera dans toute la suite de la satire. Trébius est le client parasite que nous ne perdrons plus de vue; c'est lui qui devra personnifier tous les clients du temps. Dans la fierté de son âme, notre poëte ne comprend pas qu'on ne préfère point souffrir de la faim ou tendre la main aux passants, plutôt que de s'abaisser, comme fait Trébius; et il va de suite au fond de la question, en ajoutant qu'il ne faut pas que Trébius se trompe sur le sens de l'invitation qui lui est faite; car, si le patron l'invite une fois par hasard, c'est pour s'acquitter d'un seul coup de tous les services que le client peut lui avoir rendus, ou bien encore, — et c'est là ce qui arrive le plus souvent, — pour ne pas se trouver seul à table [1].

Le patron de Trébius, c'est le riche Virron, le même sans doute que celui dont Juvénal a fustigé ailleurs la sordide avarice jointe à des passions contre nature [2].

Entrons dans la salle à manger de Virron.

Ici s'ouvre pour Trébius une série d'humiliations qui iront toujours croissant jusqu'à la fin du repas. Dès le début, Juvénal nous signale une odieuse distinction. Aux clients, en d'autres termes aux pauvres, aux parasites, on sert un vin qui ne serait pas bon à « dégraisser de la laine » [3], un vin aigre sans doute, et qui brûle les entrailles puisqu'il fait faire à ceux qui en boivent de véritables contorsions de corybantes [4].

---

[1] V. 13-17.

[2] Sat. IX.

[3] . . . . . . *quod succida nolit*
Lana pati.
(V. 24 et 25.)

[4] . . . . . *de conviva Corybanta videbis*, v. 25. Juvénal ajoute, « On débute par les gros mots; bientôt, blessé, tu brandis ta coupe à

Le maître, au contraire, boit d'un vin vieux et généreux, — le pauvre homme ! — dont la récolte remonte pour le moins au temps de la guerre sociale. Il se garderait bien d'en faire passer une coupe à Trébius et à ses semblables, alors même qu'il s'agirait « de les guérir d'une crampe d'estomac [1] ». Demain, s'il lui plaît, il en boira du meilleur encore, venu des coteaux d'Albe ou de Sétia, enfermé dans des flacons dont l'étiquette a déjà disparu sous une couche de moisissure de bon augure, « du vin comme Helvidius et Thraséas en buvaient trois fois l'an seulement lorsque, couronnés de fleurs, ils célébraient la naissance des deux Brutus et de Cassius [2] ».

Remarquons en passant ces deux derniers vers qui nous laissent si bien deviner les opinions politiques de notre satirique. Ainsi que Tacite, son contemporain, Juvénal, nous l'avons déjà dit, était un Romain de la vieille roche. De même que Tacite, il aimait et admirait sincèrement ces nobles caractères, ces esprits purs et élevés qui, comme Pætus Thraséas

ton tour et tu t'essuies avec la nappe que ton sang rougit chaque fois qu'entre vous autres et la bande des affranchis la bataille s'engage à coups de cruches de Sagonte. » (V. 26-30). M. Ribbeck croit que ces vers ont été transposés et qu'ils doivent être transportés bien plus bas, à la fin même du repas. Les raisons que fait valoir à ce sujet le philologue de Kiel ne manquent pas de valeur. Selon lui la transition n'est pas suffisante entre les vers où l'on nous montre les convives transformés en combattants et ceux que nous venons de traduire; M. Ribbeck fait remarquer qu'il n'est pas à sa connaissance qu'un vin détestable comme celui qu'on vient de servir monte à la tête et pousse aux querelles; qu'en outre Juvénal aurait bien peu entendu l'économie de son sujet en plaçant au début même du repas une rixe entre les clients déjà ivres et les affranchis qui les servent. (Ribb. *Der echte und der unechte Juvenal*, p. 140.)

[1] V. 32.

[2] V. 36 et 37.

et Helvidius Priscus, avaient appartenu à l'opposition républicaine au temps de Néron et de Domitien; et il semble s'associer à eux quand il nous les montre célébrant avec une tendre piété le jour anniversaire où Rome avait vu naître les vengeurs de ses libertés opprimées.

A la table de Virron, où est assis le pauvre, l'eau diffère comme le vin. Au maître on sert une eau glacée plus froide que les frimas des Gètes; celle du client est loin d'être la même [1].

Ainsi des coupes. Virron tient dans ses mains une large coupe d'ambre avec de magnifiques incrustations, tandis que son client boit dans une tasse à quatre becs portant le nom de je ne sais quel savetier de Bénévent, qui en fut l'inventeur. « Le verre en est fêlé et demande à être raccommodé avec du soufre [2]. » Mais supposez que, par extraordinaire, l'on confie une coupe d'or à notre convive, on lui fera payer cher cet honneur; il le payera de sa dignité; car voici qu'on poste derrière lui une sentinelle, — touchante précaution! — chargée de compter les perles de la coupe et d'observer les doigts crochus de Trébius. Selon la mode des élégants de l'époque, Virron, comme on voit, portait des bagues dont les pierres fines étaient mobiles, et à table, pour faire montre sans doute de son opulence, il les fixait momentanément aux coupes; Juvénal n'a garde de laisser passer sans protester ce raffinement de luxe d'un siècle de décadence.

Les échansons diffèrent comme le reste. Celui de Virron est un bel esclave, la fleur de l'Asie, qui coûtait

---

[1] V. 51 et 52.

[2] V. 40 et 41. J'entends ce vers autrement que Dussaulx et M. Despois.

plus cher que ne valaient « le revenu et le mobilier des premiers rois de Rome [1] ». L'esclave, au contraire, qui verse à boire au client est un coureur de Gétulie, c'est-à-dire le dernier de la maison, celui qu'on faisait trotter à pied à côté du char ou de la litière du maître, un Maure à la main noire et décharnée, qu'on ne voudrait pas, dit plaisamment Juvénal, rencontrer à minuit près des tombeaux de la voie Latine [2], tant sans doute il avait mauvaise mine et ressemblait à un revenant ou à un voleur de grand chemin. C'est à celui-là que Trébius ferait bien de s'adresser exclusivement; Juvénal le lui conseille et pour cause : « Adresse-toi, quand tu auras soif, à ton Ganymède gétule. Un garçon qui coûte tant de milliers de sesterces (comme l'esclave venu d'Asie) ne sait point verser à boire à un pauvre hère. Sa beauté et son âge le rendent dédaigneux. Voyons! vient-il jamais quand tu l'appelles? est-ce qu'il daigne te servir quand tu demandes de l'eau chaude ou de l'eau froide? Il n'est pas de sa dignité d'obéir à un client, fût-ce le plus ancien de la maison; il est furieux de ce que tu oses lui demander quelque chose, et que tu sois couché tandis qu'il est debout [3]. »

---

[1] V. 57 et 58.

[2] V. 54 et 55.

[3] . . . . . *Quod cum ita sit, tu Gætulum Ganymedem*
Respice, quum sities. Nescit tot millibus emptus
Pauperibus miscere puer : sed forma, sed ætas
Digna supercilio; quando ad te pervenit ille?
Quando rogatus adest, calidæ gelidæque minister?
Quippe indignatur veteri parere clienti,
Quodque aliquid poscas, et quod se stante recumbas.
[*Maxima quæque domus servis est plena superbis.*]
(V. 59-66.)

Ce dernier vers, que nous avons mis entre crochets, est rejeté par

La valetaille des bonnes maisons a précieusement gardé ces traditions romaines. Tout le monde connaît les justes et affligeantes doléances de Jean-Jacques Rousseau à ce sujet. Sans doute, quand aujourd'hui quelque personnage haut placé invite à sa table un poëte, un homme de lettres, un artiste pauvre ou tel autre nécessiteux à bonnes manières, il cherche à faire honneur à son hôte. Mais qui nous répondra que les laquais de la maison auront pour ces convives d'un rang inférieur tous les égards voulus, qu'ils s'empresseront auprès d'eux; et qu'au contraire, forcés de s'exécuter, ils ne murmureront pas, chez nos nouveaux Virrons, comme l'esclave venu d'Asie, des mots désobligeants, fort surpris que des gaillards de leur sorte, galonnés sur toutes les coutures, soient obligés de servir quelque hôte à l'habit râpé et dont certainement ils occuperaient bien mieux la place?

Après le vin et l'eau, on servait le pain. Ici encore le maître se fera la part belle. Voyez : le pain qu'on place devant lui est tendre, délicat, blanc comme neige, il est fait avec la fine fleur du froment. — Le pauvre homme! — Au client, un esclave rébarbatif, notre coureur maure apparemment, jette un morceau de pâte grossière, dure, déjà moisie et propre à ébranler les molaires de qui essaye de l'entamer[1]. Malheur à Trébius s'il s'oubliait jusqu'à porter la main sur le pain du maître! On le rappellerait bien vite à l'ordre. S'aviser de vouloir manger du même pain que son amphytrion, quand on est Trébius, c'est-à-dire pauvre, quelle sin-

---

M. Ribbek comme interpolé; selon le critique allemand, il n'ajoute rien à l'ensemble du morceau et ne contient qu'un renseignement banal et sec. (Ouvr. cité, p. 125.)

[1] V. 67-72.

gulière prétention ! Derrière lui se tient debout un surveillant d'une nouvelle espèce qui lui fera lâcher prise aussitôt. « Veux-tu bien, convive effronté, te remplir la panse à la corbeille qui t'est assignée et reconnaître ton pain à sa couleur[1] ? »

La situation de Trébius fait songer à celle de ces malheureux dont Virgile nous peint le supplice aux enfers. Brûlants de soif et affamés, ils ne peuvent toucher aux repas splendides placés devant eux. Une furie vengeresse les surveille et les empêche d'en approcher[2].

Pauvre Trébius ! il commence à comprendre, et il trouve, comme Juvénal, qui l'a du reste averti au début, que la récompense tant espérée ne répond guère aux services rendus et aux peines endurées pour les rendre ; et Juvénal met dans la bouche de Trébius ces tristes réflexions, exprimées en quelques vers pleins de sentiment, et où perce sa pitié pour le malheureux Trébius. Tout en le condamnant, il ne peut s'empêcher, on le sent, de le plaindre : « Hélas ! est-ce donc pour dévorer de telles humiliations que maintes fois j'ai laissé là ma femme pour grimper tout essoufflé la montée glaciale des Esquilies, alors que l'air du printemps frémissait encore fouetté par la grêle, et que mon pauvre manteau ruisselait sous les giboulées[3] ? »

Trébius, il s'en faut, n'est pas au bout de ses tribulations ; elles ne font guère que commencer. Nous voici arrivés aux *entrées*. Elles se composent de légumes et de trois sortes de poissons du meilleur choix et

---

[1] *Vis tu consuetis, audax conviva, canistris*
Impleri panisque tui novisse colorem ?
(V. 74 et 75.)

[2] *Æn.*, VI, v. 604-607.

[3] V. 76-80.

assaisonnés de la meilleure manière; tout cela, bien entendu, sera pour Virron; Trébius aura ses plats à part. Le talent descriptif de Juvénal va se donner libre carrière, et sa muse, comme l'avait fait auparavant celle d'Horace [1], comme le fera, bien des siècles après, celle de Boileau [2] ne dédaignera pas d'entrer dans des détails tout culinaires et qu'elle excelle à nous dépeindre.

« Regarde cette langouste qu'on apporte à Virron; vois comme elle s'étale dans ce plat dont elle dépasse la longueur! Comme sa queue relevée, entourée d'un rempart d'asperges, semble narguer les convives quand elle apparaît portée fastueusement sur les bras de quelque grand gaillard d'esclave! Pour toi, on te glisse sur une modeste assiette un crabe pris dans une sauce faite avec une moitié d'œuf, une véritable offrande de morts. Virron arrose son poisson et ses asperges d'huile de Vénafre. Le chou flétri qu'on te sert, à toi, malheureux, pue l'huile de lampe. Vos burettes, à vous autres, ne renferment pas d'autre huile que celle qui vient d'Afrique...

« Virron mange encore d'un surmulet venu de Corse ou des rochers de Tauroménium; car nos côtes sont épuisées grâce à la goinfrerie romaine. Nos pêcheurs ne cessent de jeter leurs filets dans la mer qui baigne nos côtes et ne laissent pas au poisson d'Étrurie le temps de grossir. C'est la province qui alimente nos marchés; c'est de là qu'on fait venir ces magnifiques pièces qu'achète Lénas, le coureur de testaments, pour en faire cadeau à Aurélie, qui les revend.

« On sert à Virron une murène monstrueuse sortie des gouffres de Sicile; car, dès que le vent des tempêtes s'apaise, et que, retiré dans l'antre d'Éole, il laisse sécher ses ailes mouillées, nos filets téméraires vont braver Charybde même au sein de ses tourbillons. Vous autres, ce qui vous attend, c'est une anguille aussi effilée que la couleuvre sa parente, ou bien ce sera quelque poisson commun, marqueté par la glace, un de ces poissons nés dans le Tibre et surpris sur ses rives, qui s'y engraissent à l'entrée

[1] *Sat.*, lib. II, VIII.

[2] Sat. III, *le Festin ridicule*. Notre Mathurin Regnier a, lui aussi, traité un sujet analogue dans sa dixième satire intitulée : *un Souper ridicule*, et dont Despréaux s'est certainement souvenu.

des immondices et vont de temps à autre faire une visite dans le quartier de Suburre en s'y glissant par les égouts [1]. »

Que de vivacité, que d'esprit dans ce court tableau! que d'humour aussi! témoin les vers consacrés à l'énumération des mets dont on gratifie le client. Il y a là des images, des mots qui se fixent aussitôt dans notre esprit et provoquent un fin sourire [2].

Mais passons maintenant à un autre service. C'est le tour des hors-d'œuvre et des rôtis. A peu de chose près, le *menu* des repas romains ressemblait, on le voit, au menu des nôtres, et ce menu se servait presque dans le même ordre qu'on observe encore aujourd'hui. Nous n'avons pas seulement hérité de la langue des Romains, mais encore, ce semble, de leur cuisine :

---

[1] V. 80-107.

[2] Ici se placent quelques réflexions de Juvénal dont on a révoqué en doute et avec raison, je crois, l'authenticité. En voici tout d'abord la traduction: « Si Virron voulait bien m'écouter, j'aurais deux mots à lui dire. On ne te demande pas, ô Virron, de te montrer envers tes amis aussi généreux que Sénèque, Cotta et le bienfaisant Pison le furent envers leurs moindres clients. La gloire de donner l'emportait alors sur les titres et les faisceaux consulaires. Nous te demandons seulement un peu de politesse à l'égard de tes convives. Fais cela, et pour tout le reste sois, comme tant d'autres aujourd'hui, riche pour toi, pauvre pour tes amis. » (V. 107-114.) M. Ribbek cherche à établir, et, à l'aide de fort bons arguments, il faut le reconnaître 1° que ces vers ne répondent pas au but que s'est proposé Juvénal en écrivant cette satire, où avant tout il veut exciter notre mépris, non pas précisément pour Virron, mais pour Trébius qui s'avilit volontairement; 2° que le Pison dont il est question ici ne pouvait pas, d'après ce que nous en disent Martial (XII, XVI) et Tacite (*Annal.*, XV, XVIII), être cité convenablement par Juvénal comme un homme de bien; 3° que le style dans lequel sont écrits ces vers est faible, lâche, et trahit le même déclamateur qui, selon l'opinion de M. Ribbeck, a défiguré les principales satires de notre poëte par de nombreuses et très-fâcheuses interpolations. (Voyez Ribb., *Der echte und der unechte Juvenal*, p. 107, 108 et 109.)

« Devant le maître on voit fumer un foie d'oie grasse, une poularde aussi grasse qu'une oie, et un sanglier digne d'être percé par les traits du blond Méléagre. — Le pauvre homme! — Viennent ensuite les truffes si l'on est au printemps et que les orages tant invoqués des gourmands aient permis d'augmenter le festin d'un plat si désiré. « Afrique! s'écriait Allédius, garde ta moisson, détèle tes bœufs, pourvu que tu nous envoies des truffes[1]. »

Virron est un grand seigneur dans le vrai sens du mot. Sa maison est montée sur un grand pied. Il a son maître d'hôtel (*structorem*) et son écuyer tranchant (*chironomunta*[2]), disciples tous les deux d'un maître en renom et dressés selon la mode d'alors, l'un à découper, l'autre à servir au son de la musique, en mesure, et en exécutant une pantomime savante[3] comme cela se pratiquait déjà au temps de Néron, témoin le repas de Trimalcion[4].

Un tel raffinement d'élégance et de luxe révolte notre poëte, ami, comme on sait, de la simplicité et de la frugalité[5]; aussi ne peut-il maîtriser son indignation, qui lui fait pousser ce cri ironique : « Ce n'est pas en effet une chose d'une médiocre importance, que de ne pas confondre la manière de découper un lièvre avec la manière de découper une poularde[6]. »

---

[1] V. 114-120.

[2] Mot latinisé du grec χειρονομέω.

[3] *Structorem interea, ne qua indignatio desit,*
Saltantem spectes, et chironomunta volanti
Cultello, donec peragat dictata magistri
Omnia.

(V. 120-124.)

[4] Petron., *Satir.*, c. 36.

[5] Voy. sat. XI, v. 56.

[6] V. 123 et 124.

Mais c'est en ce moment que commence, à vrai dire, le supplice de Tantale du client. On est arrivé au point intéressant du dîner, et il s'agit enfin de savoir si notre infortuné devra se rassasier des yeux seulement. Mais non! il va enfin goûter de ces succulents morceaux qu'on découpe si artistement devant lui. Il le croit, du moins; il se le dit: « On va nous passer de ce restant de lièvre; un peu de ce filet de sanglier; il nous arrivera bien quelque petite volaille... Dans cet espoir il reste là en silence sans manger, prêt à bien faire, et le pain dans sa main [1]. » On ne saurait mieux rendre l'impatience de ce malheureux, assis là, l'eau à la bouche, et se promettant merveilles. Hélas! il en sera pour ses espérances, et son désappointement fait le bonheur du rude patron qui le traite. N'importe! il reste une dernière ressource à son estomac affamé; ne vient-on pas de servir les champignons, le dernier plat du dîner, celui qui précède le dessert? Il va donc pouvoir se régaler; son tour est enfin venu; mais il a compté sans son hôte: « A Virron un bolet superbe, un de ces bolets comme les aimait l'empereur Claude avant celui que lui fit apprêter sa femme et après lequel il ne mangea plus rien. Mais aux clients on sert des mousserons suspects [2]. »

Voilà, moins le dessert, auquel nous reviendrons tout à l'heure, voilà le dîner que Virron a offert à son

[1] V. 166-170. Je suis ici le texte de l'édition Ribbeck, qui a transposé à l'endroit où nous sommes le passage dont il s'agit. Dans les éditions ordinaires, il est placé tout à la fin de la satire. Nous nous conformons de même, et seulement à partir du point où nous voici arrivé, aux autres transpositions faites par M. Ribbeck, et dont on trouvera la justification dans son livre, déjà plus d'une fois cité, p. 110 et suivantes.

[2] 147-149; et dans l'édit. Ribb., v. 116-119.

client. Tout pour le maître, rien ou à peu près rien pour l'hôte de bas étage ; on ne lui donne ni la même boisson, ni les mêmes mets, ni la même vaisselle, ni les mêmes serviteurs qu'au maître; un tel dîner, Juvénal a eu raison de le définir : « une longue insulte. »

Qu'on ne dise pas que Juvénal exagère; il peut y avoir par-ci par-là quelques formes hyperboliques et telles que la satire les comporte, mais, et c'est là le point important, le fond, les faits sont d'une vérité incontestable. Les contemporains de Juvénal viennent à chaque instant le confirmer. Martial, qui savait par expérience personnelle ce qu'était le métier de client et de parasite, — il n'en exerça pas d'autre pendant son long séjour à Rome,— Martial nous retrace en quelques vers un dîner à la Virron et dans lequel il joua lui-même le rôle de Trébius. Il nous peint en raccourci ce que Juvénal nous a peint en détail; ce sont de part et d'autre les mêmes distinctions humiliantes[1].

Un autre écrivain, un philosophe homme d'esprit, venu peu de temps après Juvénal et Martial, Lucien, le mordant et satirique Lucien, a été frappé, lui aussi, des odieuses humiliations dont souffrait le client à la table du patron, et il les signale à sa manière. Dans

---

[1] « Lorsque tu m'invites à ta table, mainteuant que je suis dispensé de teudre la main comme auparavant, pourquoi ne pas me faire servir les mêmes mets qu'à toi? Tu savoures les huitres engraissées dans le lac Lucrin; moi, je suce une moule dont l'écaille me déchire la bouche. Tu manges d'excellents bolets, moi de ces grossiers champignons destinés aux pourceaux. Tu es aux prises avec un turbot, moi avec une limaude. Tu remplis ton insatiable estomac du croupion d'une blanche tourterelle, tandis que je vois placer sur mon assiette une pie morte dans sa cage. Comment se fait-il, Ponticus, qu'en soupant avec toi, je soupe sans toi? Puisque la sportule est supprimée, que cela me profite au moins; mangeons des mêmes mets. » (*Épigr.*, III, LX.)

son curieux et spirituel traité intitulé *les Saturnales*, et qui est, si l'on peut ainsi parler, comme le *cahier des charges* du prolétariat de l'époque, les pauvres, οἱ πένητες, lisez *clients*, adressent une requête à Saturne, le Dieu de l'égalité par excellence, pour le supplier d'ordonner aux riches de faire cesser toutes les inégalités sociales du temps. Je ne traduis de ce traité que ce qui touche directement à notre sujet :

« Autre chose : ô Saturne, enjoins aux riches qu'ils aient à inviter tantôt quatre, tantôt cinq clients à leur table, et que là les choses se passent, non pas d'après l'usage en vigueur, mais d'une manière conforme à l'égalité démocratique. Que tout le monde reçoive des portions égales, que tel des convives ne soit pas mis à même de se gorger de tel ou tel plat que l'esclave chargé de servir tient à sa disposition jusqu'à ce qu'il n'en veuille plus, tandis que le même esclave, arrivé près de nous, passe bien vite et cela au moment où nous nous mettons en devoir de nous servir, et ne fait que nous montrer le plat où il ne se trouve plus qu'un reste de pâté. Il ne faudrait pas non plus que le découpeur plaçât devant le maître la moitié d'un sanglier et la hure tout entière, lorsqu'à nous autres on ne donne que quelques os recouverts de graisse. Ordonne également que les échansons des riches soient un peu moins lents à vous servir, qu'ils ne se fassent pas appeler dix fois pour le moins par chacun de nous demandant à boire, mais qu'ils versent à notre première requête. Que dès le commencement du dîner ils nous donnent, comme au maître, une grande coupe et qu'ils l'emplissent jusqu'aux bords; tâche d'obtenir qu'il n'y ait qu'un seul et même vin pour tous les convives; car enfin il n'est écrit nulle part que le patron doive s'enivrer avec un vin parfumé, et que nous autres nous devions boire d'un moût qui nous donne des coliques [1]. »

Ainsi Martial et Lucien viennent confirmer, chacun à sa manière, ce qu'avance Juvénal, et donner raison à ses ardentes dénonciations. Aussi bien Juvénal n'invente pas, comme on l'a trop souvent soutenu ; il n'écrit

[1] Ἐπιστολαὶ Κρονικαί. III, c. 22, édit. Firmin Didot.

pas des satires pour le plaisir d'en écrire, mais il burine tout ce qui d'une manière ou d'une autre le blesse ou l'indigne, et ses satires sont autant de médailles nous représentant les divers côtés de l'histoire domestique des Romains de son temps.

Nous touchons à la fin du dîner de Virron; ce dîner se termine comme il a commencé, c'est-à-dire par un affront fait à Trébius et ses semblables. Nous sommes au dessert, qui se compose de fruits, absolument comme chez les modernes. Virron se fait apporter « pour lui des fruits délicieux [1] ». On croirait, fait remarquer Juvénal, qu'ils ont été cueillis dans les vergers d'Alcinoüs, ou qu'ils sortent du jardin des Hespérides, tant ils sont beaux, tant ils sont parfumés [2]. Quant au client, ajoute plaisamment notre satirique, il devra se contenter « d'en humer l'odeur [3] », ou bien, s'il l'aime mieux, il pourra croquer quelques pommes pourries placées auprès de lui et qui lui sont destinées.

Ce n'est pas tout. Le client doit supporter toutes ces avanies sans murmurer, sans hasarder la moindre observation. S'il l'osait, malheur à lui; on le mettrait outrageusement à la porte : « Tel que Cacus terrassé par Hercule, on le traînerait par les pieds hors du logis [4]. » La plaisante chose aussi qu'un pauvre diable de client qui se permettrait de réclamer devant son riche patron! De quel droit le ferait-il? Y pense-t-il seulement? Oublie-t-il qui il est et qui est Virron? Qu'il fasse donc un retour sur lui-même, ou, à son défaut,

---

[1] V. 148.
[2] V. 150 et 151.
[3] . . . . . . *quorum solo pascaris odore.* (V. 150.)
[4] V. 125 et 126. Édit. Ribbeck. V. 130 et 131.

Juvénal le fera pour lui. Écoutez ces paroles pleines d'une ironie émue, particulière à notre poëte chaque fois qu'il signale quelque navrante inégalité sociale et qu'il prend la défense du faible et de l'opprimé contre les puissants du jour. « Est-ce que tu te figures, Trébius, avoir trois noms[1]? Virron boit-il jamais à ta santé? lui est-il jamais arrivé de te présenter sa coupe et de la reprendre pour la toucher de ses lèvres après que tu l'as effleurée des tiennes[2]? Qui de vous, malheureux, oserait s'oublier jusqu'au point de dire à son maître et seigneur : « Bois! » Oh! il y a bien des choses qu'on doit s'interdire quand on porte un habit râpé. »

. . . . Plurima sunt quæ
Non audent homines pertusa dicere lana [3].

Vers touchants, sortis du fond des entrailles du poëte. Ils expriment une grande et éternelle vérité, en même temps qu'ils respirent une tendre pitié pour les déshérités de ce monde. Je n'en connais pas, pour ma part, de meilleur commentaire qu'un passage d'un de nos grands moralistes du dix-septième siècle, passage qu'on ne saurait lire sans éprouver un serrement de cœur : « Giton marche doucement et légèrement. Il va, les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il parle bas dans la conversation et il articule mal... Il n'ouvre la bouche que pour répondre;

---

[1] Les Romains de bonne naissance devaient avoir trois noms: le prénom, le nom de famille et le surnom.

[2] Chez les anciens les *santés* ne se portaient pas comme chez les modernes en entre-choquant les verres ou les coupes. On passait la coupe à la personne à qui on voulait faire honneur pour qu'elle y trempât les lèvres, et on buvait ensuite soi-même.

[3] V, 127-133. Edit. Ribb., v. 132-135.

il tousse, il se mouche sous son chapeau; il crache presque sur soi et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie; il n'en coûte à personne ni salut ni compliment: il est pauvre[1]. »

Les observations qui suivent dans Juvénal seraient dignes encore de l'auteur des *Caractères*. Sous peine même d'être prolixe, il faut citer :

« Suppose maintenant, ajoute notre poëte, que quelque dieu ou quelque mortel semblable aux dieux et meilleur que la destinée vienne à te gratifier, Trébius, de quatre cent mille sesterces. Pauvre hère! comme tu t'élèverais tout de suite au-dessus de ton néant, comme tu grandirais pour Virron, comme tu serais son ami! « Donnez donc à Trébius, servez donc Trébius; Trébius, mon frère, voulez-vous de ce plat? » Écus, ce n'est qu'à vous que Virron rend hommage, c'est vous qui êtes ses frères..... une fois que tu seras riche, ta femme Mycale peut te rendre père et verser d'une seule couche trois fils dans tes bras paternels; Virron trouvera délicieux ce nid babillard, et, toutes les fois que tu amèneras un de ces petits parasites dîner chez Virron, il lui fera apporter, pour l'amuser, une petite casaque verte, des noisettes et quelques pièces de monnaie [2]. »

Tout ce qu'on a écrit depuis sur l'éternelle puissance de Sa Majesté l'Argent, transformant le vice en vertu, la laideur en beauté, le faquin en honnête homme, l'homme de peu en personnage important, etc., etc., thème qu'ont repris, sur tous les tons et avec des variations à l'infini, les romanciers, les poëtes comiques, les moralistes de tous les temps et de tous les pays, tout cela, on peut le dire, se trouve en germe dans la tirade citée plus haut. Du premier coup Juvénal va au fond des choses. Quelle force dans le sarcasme! quelle

[1] La Bruyère, *des Biens de la fortune*.
[2] V. 132-146. Édit. Ribb., v. 137-150.

ironie spirituelle et que de traits comiques! On se souvient tout aussitôt de ces paroles de l'auteur des *Caractères :* « Du même fond d'orgueil dont on s'élève fièrement au-dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi. C'est le propre de ce vice, qui n'est fondé ni sur le mérite personnel, ni sur la vertu, mais sur les richesses, le poste, le crédit, de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous cette espèce de biens, et à estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excède la nôtre[1]. » La Bruyère, dans ce passage, sans s'en douter, a retracé le portrait de Virron. L'empressement obséquieux de Virron à combler soudain Trébius de prévenances et de politesses aussitôt qu'il le croit devenu riche, et à l'appeler « frère », est d'une admirable vérité d'observation, exprimée avec une verve tout à fait satirique et digne de Molière. Rien de plus plaisant non plus, et en même temps de plus vrai, que cette soudaine sollicitude, cette tendresse, cette complaisance instinctive de Virron pour les enfants de Trébius, uniquement parce que leur père est riche. L'insolent Virron s'abaisse et flatte maintenant comme ce flatteur si bien peint par Théophraste : « Il achète des fruits et les porte chez un citoyen. Il le donne à ses enfants en sa présence; il les baise et les caresse. Voilà, dit-il, de jolis enfants et dignes d'un tel père[2]. »

Mais tout cela n'est qu'une hypothèse, un rêve de notre poëte. Un instant son imagination l'a emporté en une autre sphère d'idées et nous a emportés avec lui. L'illusion se dissipe, et voilà que nous allons retomber avec lui dans la triste réalité. Il nous ramène

[1] *Des Biens de la fortune.*
[2] *Charact.*, II.

au Virron, au Trébius que nous connaissons; et il va s'exprimer sur le compte de l'un et de l'autre en des termes qui ne doivent pas nous laisser de doute sur le but qu'il s'est proposé en écrivant cette satire.

Pour les riches du temps, fait remarquer notre poëte, qui les flétrit comme ils méritent de l'être, il n'est pas de spectacle plus réjouissant que la mine d'un client dépité; ce n'est point par avarice et pour ménager leur menu qu'ils les traitent comme ils font à leur table, mais pour se donner la comédie. Ils aiment « à les faire pleurer de rage et grincer des dents sans qu'ils aient eu occasion de les desserrer autrement[1] ».

C'est là, il faut en convenir, une dureté de cœur toute romaine ou plutôt toute païenne. On sent qu'on est à une époque où l'homme n'avait pas encore pour son semblable placé au-dessous de lui ce respect qui s'est développé depuis, grâce à une civilisation plus humaine et plus douce: au moyen âge, les grands et les princes agissaient encore de la sorte avec leurs bouffons et leurs *fous de cour*. De nos jours un homme riche qui admettrait à sa table un pauvre hère serait honteux de l'humilier ainsi et de violer en lui les saintes lois de l'hospitalité. Aussi Juvénal condamne Virron parce qu'il se donne ici un plaisir indigne d'un honnête homme, plaisir qui consiste à se jouer de la faim d'un malheureux.

Mais en même temps, nous l'avons déjà dit, il réserve ses coups de fouet les plus vigoureux pour Trébius, et c'est là la morale de la pièce. Écoutez cette virulente apostrophe qui la clôt en guise d'épilogue : « Virron a raison de te traiter comme il le fait. Qui supporte tout mérite tout. Je ne désespère pas de te voir

[1] V. 157-158. — Édit. Ribbeck, v. 151 et 152.

bientôt, la tête tondue[1], offrir tes joues à ses soufflets, tes épaules à ses lanières. Va! tu es digne d'un tel festin, d'un tel ami :

Ille sapit, qui te sic utitur. Omnia ferre
Si potes, et debes. Pulsandum vertice raso
Præbebis quandoque caput, nec dura timebis
Flagra pati, his epulis et tali dignus amico [2].

Bonne leçon! fière et éloquente conclusion! bien faite pour dégoûter Trébius et ses semblables de leur métier, et les corriger à tout jamais, si toutefois la satire et la comédie pouvaient corriger quelqu'un.

Dans ces derniers vers, plus encore peut-être que dans tout le reste de cette composition, se dévoile noblement l'âme tout entière du satirique, cette âme ennemie de toutes les bassesses, de toutes les platitudes humaines, d'où qu'elles viennent, qu'elles émanent du patricien ou du plébéien, du riche ou du pauvre, de Virron ou de Trébius. Quant à lui, il ne prise rien tant que le respect de soi-même et l'indépendance de caractère, dont on peut dire ce que la Fontaine a dit de la liberté :

Un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

[1] Comme un vil bouffon de comédie.
[2] V. 170 *ad finem*.

CHAPITRE VII.

Misère des classes lettrées [1].

« L'empereur! il est aujourd'hui l'unique espoir des lettres, leur unique raison d'être. Lui seul en ce siècle a jeté un regard sur les Muses éperdues. Déjà des poëtes connus, célèbres, allaient ouvrir des bains à Gabies, des boulangeries à Rome; d'autres ne trouvaient rien de honteux ni d'abject dans le métier de crieurs. Désertant les vallées d'Aganippe, Clio, affamée, émigrait dans les salles de vente [2]. Dès qu'en effet on ne trouve plus un sesterce à l'ombre du Parnasse, mieux vaut adopter le nom et la profession de Machæra; mieux vaut, comme lui, vendre au public tout ce qui se vend avec permission de l'autorité, cruches, trépieds, buffets, cassettes, et l'*Alcyon*, tragédie de Paccius, la *Thébaïde* et le *Térée*, de Faustus. Cela est plus honnête que d'aller dire devant le juge : « J'ai vu, » quand tu n'as rien vu. Laissons ce métier à ceux qui, venus d'Asie et de la Gallo-Grèce, se sont procuré de la sorte le titre de chevaliers. Désormais nul ne sera forcé de se charger de ces indignes besognes, nul parmi ceux qui savent donner à la parole une cadence harmonieuse et qui se sont inspirés du laurier d'Apollon. Courage, jeunes gens; l'empereur vous regarde et vous encourage, et sa bonté ne cherche qu'une occasion de vous récompenser.

---

[1] Sat. VII.

[2] J'entends le mot *atria* autrement que Dussaulx et M. Despois : par *atria auctionaria* on désignait les endroits où se faisaient les enchères. (Voy. Cicér., *de Leg. agrar.*, I, III.)

« Pour toi, Thélesinus, si tu comptes trouver quelques ressources ailleurs, si dans cet espoir tu remplis de tes vers quelque volume couleur de safran, demande vite un peu de feu et fais don de tes poésies à l'époux de Vénus, ou bien cache-les et laisse-les devenir la pâture des mites. Brise ta plume, malheureux; efface ces batailles épiques, fruit de tes veilles. Les sublimes écrits que tu composes dans ton étroit réduit te rapporteraient tout au plus une couronne de lierre, une statue maigre comme toi-même. Nos riches avares ne savent accorder au talent que des louanges, qu'une stérile admiration, qui rappelle celle des enfants pour l'oiseau de Junon. Cependant les années s'écoulent, tu ne peux plus courir les mers, porter le casque, manier la bêche. Alors le dégoût s'empare de ton âme, et, devenu vieux et réduit au dénûment, tu te maudis, tu maudis ta muse et ton talent.

« Voici comment ton protecteur s'y prend pour ne te rien donner, lui que tu honores et dont tu préfères la maison au temple d'Apollon et des neuf sœurs. Il fait aussi des vers, et ne veut céder le pas qu'au seul Homère, et encore est-ce par déférence pour ses mille ans d'antiquité. Épris des charmes des applaudissements, veux-tu faire une lecture? Il te prêtera sa maison délabrée... Il ira même jusqu'à poster ses affranchis au fond de la salle et à préparer en ta faveur les vigoureux poumons de ses clients. Mais, de tous ces riches patrons, nul ne payera les frais des banquettes, de l'estrade où tu perches, ni des siéges de l'orchestre, qu'on remporte aussitôt que la séance est terminée. Nous n'en continuons pas moins notre métier : nous nous acharnons à tracer notre sillon dans la poussière et à labourer le sable du rivage. Essayons-nous de nous retirer? je ne sais quelle habitude de vanité malade nous retient dans ses lacets. L'incurable rage d'écrire qui possède aujourd'hui tant de gens vieillit avec nous dans notre âme souffrante. Qu'est-ce qui fait le grand poëte, le génie original qui a horreur du convenu, qui dédaigne de marcher dans les sentiers communs et de frapper son vers au coin usé de la monnaie courante? un poëte enfin tel que je ne le rencontre nulle part, mais tel que je le conçois? C'est un esprit exempt de souci, libre de toute amertume, une âme amie de la solitude et faite pour s'abreuver aux sources des Muses. Le pauvre a le sens trop rassis pour faire retentir sa voix dans les antres du Piérus et pour secouer puissamment le thyrse dans sa main. Il a trop peu de ce métal que le corps réclame la nuit comme le jour. Horace a bien

dîné lorsqu'il s'écrie : Évohé Bacchus [1] ! Que devient l'inspiration si la poésie n'est notre unique tourment? si Bacchus et le dieu de Cirrha ne transportent seuls notre âme, qui ne saurait se partager? Le poëte a besoin de toutes ses facultés ; il ne faut pas qu'il soit réduit à se demander avec anxiété : « Comment faire pour m'acheter une couverture ? » s'il veut contempler le char, les chevaux, la face même des dieux, et se représenter la grandeur gigantesque de la Furie qui trouble le cœur du Rutule. Otez à Virgile son esclave et son modeste logis; soudain tomberont tous les serpents qui se dressent sur la tête d'Érinnys et la trompette infernale ne rendra plus que des sons étouffés [2]. Et l'on veut que Rubrénus Lappa s'élève à la hauteur de l'antique cothurne, lui qui est réduit à hypothéquer sur son futur Atrée le payement de ses écuelles et de son manteau ?

« Numitor est vraiment trop pauvre pour venir en aide à un poëte de ses amis ; mais il est assez riche pour entretenir Quintilla ; il a bien trouvé ce qu'il lui fallait pour acheter un lion apprivoisé, qu'il faut gorger de viande. Peut-être aussi cette grosse bête coûte-t-elle moins à entretenir qu'un poëte. Un poëte, ça doit manger plus qu'un lion.

« Que, satisfait de sa renommée, Lucain dorme à l'ombre des marbres de son jardin. Mais qu'importe à Serranus, au pauvre Saléius, la gloire quelle qu'elle soit, s'ils n'ont que la gloire ? Stace a-t-il promis de lire? La foule accourt, se presse pour l'entendre réciter de sa voix harmonieuse sa *Thébaïde*, si aimée du public. Quand il a annoncé une lecture, toute la ville est en joie, tant il excelle à captiver et à charmer les âmes, tant le public se passionne à l'entendre. Les bancs croulent sous les applaudissements; mais il meurt de faim, à moins qu'il ne réussisse à vendre au comédien Pâris les prémices de son *Agavé*. Quant à Pâris, c'est lui qui dispose des grades dans l'armée; il accrochera au doigt du poëte l'anneau d'or du tribun militaire; en voilà pour six mois [3]. Ce que nos grands ne peuvent te donner, un histrion te le donnera. Et tu fais ta cour aux Caméri-

[1] Juvénal a ici en vue l'ode dix-neuvième du deuxième livre, dans laquelle Horace chante avec un enthousiasme tout poétique les louanges de Bacchus.

[2] *Conf. Æn.*, VII, 323 sqq.

[3] Les fonctions du tribun militaire duraient six mois. Voyez la thèse de M. Lamare : *De la milice romaine*, p. 98, citée par M. Despois à la page 107 de sa traduction de Juvénal.

nus, aux Baréas; tu fréquentes les spacieux appartements des grands. Oublies-tu cependant *qu'offertes à Pâris, les tragédies de Pélopée et de Philomèle ont valu à leurs auteurs des préfectures et des tribunats* [1]? Mais gardons-nous d'en vouloir de ces bassesses au poëte que la scène fait vivre. Qui nous rendra les Mécène, les Proculéius, les Fabius? où trouver un Cotta, un autre Lentulus? Alors les récompenses étaient proportionnées au génie. Alors on se trouvait bien d'avoir pâli sur des vers et de s'être abstenu de vin pendant les saturnales de décembre [2]. »

L'origine du mal que signale le poëte d'une façon si vive et si originale, remontait, on peut le dire, au règne de Domitien, ce règne du matérialisme et de l'abaissement par excellence. On sait, en effet, quelle fut la haine de Domitien pour les écrivains et avec quel brutal acharnement il persécuta toutes les manifestations de la pensée humaine [3], poésie, histoire, éloquence, enseignement public : les quatre branches de la littérature sur lesquelles le satirique appellera tour à tour notre attention.

Domitien mort, Rome respira; ce fut une joie immense [4], qu'augmenta encore l'avénement de Nerva, bientôt suivi de celui de Trajan.

Ce fut vers Trajan que se tournèrent tous les regards; et nul doute aussi que ce ne soit à Trajan que

---

[1] *Quod non dant proceres dabit histrio.....*
Præfectos Pelopea facit, Philomela tribunos.
(X. 90-92.)

Ce sont ces deux vers composés depuis longtemps, sous Domitien, contre l'histrion Pâris, et insérés ensuite par Juvénal dans la satire dont nous nous occupons, qui, en blessant, à ce qu'on croit communément, quelque Pâris tout-puissant sous le règne d'Adrien, devinrent funestes à Juvénal et furent la cause de son exil. Voyez notre introduction.

[2] Sat. VII, v. 1-98.

[3] Tac., *Agric.*, c. II.

[4] *Id.*, *ibid.*, c. III.

Juvénal adresse sa requête, objet de la septième satire, bien que le nom de ce prince n'y soit pas prononcé une seule fois [1]. Juvénal se donne ici comme le représentant de tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, appartenaient aux carrières dites libérales; et il fait arriver leurs espérances comme leurs doléances aux oreilles du prince, en le regardant comme le futur protecteur officiel des lettres, en en faisant pour ainsi dire un nouveau Périclès, un autre Auguste; et, partant de là, il prend occasion d'appeler l'attention de Trajan sur la déplorable situation de la littérature du temps. Avec quelle vérité et quelle malice satirique à la fois il dépeint la honteuse indifférence du siècle pour les choses de l'esprit et en particulier pour la poésie! Que la poésie soit dans *le marasme*, qui en pourrait douter, quand on voit à quels expédients sont réduits les disciples d'Apollon, et les métiers qu'ils sont forcés d'embrasser pour ne pas mourir de faim? Il y a là quelques exagérations toutes satiriques et des hyperboles nécessitées par le besoin de la cause, cela est évident. Mais on les pardonne au poëte en faveur même des hautes moralités qui les relèvent. Ainsi, Juvénal proclame, avec son autorité de langage, que mieux vaut s'adonner à un métier honnête, quel qu'il soit, que de s'enrichir par l'intrigue et le parjure à la façon de ces chevaliers de hasard accourus du fond de l'Orient, et dont l'indigne conduite scandalise les gens de bien. A la manière dont le satirique flétrit, en passant, ceux qui moyennant salaire affirment imperturbablement « avoir vu ce qu'ils n'ont pas vu », on reconnaît aussi l'auteur de la fameuse maxime formulée ailleurs :

[1] C. Fr. Hermann a démontré jusqu'à l'évidence que c'est à Trajan que cette satire est adressée : *De Juvenalis satiræ septimæ temporibus*, Gott., 1843.

Summum crede nefas animam præferre pudori
Et propter vitam vivendi perdere causas [1].

Les plaintes qui se continuent font faire au lecteur un triste retour sur notre propre siècle, si dédaigneux en général, lui aussi, de l'art et de la poésie. J'ignore si nos riches du jour, sans cesse préoccupés d'affaires, de lucre et de plaisirs, iraient au-delà de cette stérile admiration que leurs devanciers de Rome accordaient aux poëtes leurs contemporains; comme eux, nos modernes publicains consentiraient peut-être encore, croyant faire beaucoup, à prêter une salle délabrée, —banquettes, luminaire et siéges non compris, — pour une de ces lectures renouvelées des Romains des premiers temps de l'empire; mais là s'arrêteraient sans doute les libéralités de ces soi-disant Mécènes; ne leur demandez pas un secours efficace pour venir en aide à quelque poëte en détresse; nouveaux Numitors, ils répondraient qu'ils n'en ont pas les moyens. Mais en revanche leurs bourses seront toujours bien remplies quand il s'agira de se montrer généreux envers quelque Quintilla du jour, ou qu'on voudra se passer la fantaisie d'un beau chien ou d'un cheval de race, —les lions apprivoisés n'étant plus de mode aujourd'hui. Aussi quoi d'étonnant, si tel poëte de génie aux abois se voit réduit, comme Rubrénus Lappa, ce Pierre Gringoire de Rome, à mettre ses vêtements en gage en attendant le succès de quelque poëme encore sur le métier, ou si quelques autres, pour fuir cette vieillesse désolante dont parle Juvénal, —*nuda senectus*, — vont, de guerre lasse, comme nous l'avons vu il y a peu d'années, mourir sur un lit d'hôpital ou se pendre aux barreaux de quelque bouge infâme?

[1] Sat. VIII, v. 83 et 84.

Juvénal, en homme *pratique* qu'il est, ne se paye pas de mots, et, quoique poëte lui-même, il semble faire très-peu de cas de cette fumée qui s'appelle la gloire, quand elle rayonne sur la tête d'un homme dépourvu de toute fortune et menacé à tout instant de mourir de faim : témoin les poëtes qu'il cite, et avant tous son illustre contemporain Stace, forcé, pour se faire jouer, et sous peine de manquer de pain, de s'abaisser devant un affranchi tout-puissant.

Quant à la thèse que Juvénal soutient ensuite dans un langage plein de poésie, mais non exempt de recherche et d'une certaine redondance, à savoir que si le poëte vise à produire des œuvres durables, dignes d'attirer les regards des contemporains et de fixer ceux de la postérité, il doit être à l'abri des soucis matériels et jouir de tout le bien-être que donne la fortune, la chose n'est pas absolument vraie, et le contraire peut également se soutenir. Pour un Virgile, un Horace, un Voltaire, un lord Byron, et quelques autres poëtes, anciens ou modernes, qui ont pu trouver dans leur indépendance le repos d'esprit nécessaire à l'enfantement de grandes et sérieuses œuvres poétiques, vous trouverez dans l'histoire des arts et de la littérature un grand nombre d'artistes et d'écrivains pour qui la misère, les obstacles matériels, les privations et les jeûnes même ont été un stimulant puissant. L'aiguillon de la nécessité les a pour ainsi dire forcés à faire des miracles [1].

[1] Un jeune et brillant auteur dramatique de nos jours a développé avec sa verve habituelle cette idée qui va à l'encontre de la manière de voir du satirique latin : « . . . . Cette obligation où nos mœurs mettent l'homme d'avoir à s'inquiéter tous les jours, en se réveillant, de la somme nécessaire pour ses besoins, afin qu'il ne prenne rien à son voisin, a créé les plus belles intelligences de tous les temps. C'est à ce besoin d'argent quotidien que nous devons... Franklin, qui a commencé pour vivre par être ouvrier imprimeur ;

Mais je m'oublie dans mes commentaires, et Juvénal veut nous parler d'une autre classe d'hommes de lettres.

Autant il s'est étendu sur les poëtes, — à tous seigneurs, tout honneur, et d'ailleurs, n'est-il pas poëte lui-même? — autant il se montre concis au sujet des historiens. Il ne leur consacre que sept ou huit vers; de là entre ce passage et ceux qui précèdent et suivent une fâcheuse, une maladroite disproportion.

Quoi qu'il en soit, Juvénal rend cette justice aux historiens, « que l'histoire exige encore plus de temps et de veilles que la poésie [1] ». Il ne s'agit plus ici de simples travaux d'imagination, fruits d'un moment d'inspiration plus ou moins heureuse. Le labeur auquel se condamne l'historien est immense; ce sont d'abord des recherches sans fin; il faut ensuite classer avec ordre et méthode les faits qu'on va retracer, et, vu l'étendue du sujet, « les volumes s'entassent par centaines et vous ruinent en papier [2] ». Et l'année révolue, quelle moisson sortira de ce sillon si péniblement creusé?

Quæ tamen inde seges? terræ quis fructus apertæ [3]?

Juvénal va nous le dire : les historiens de son temps

Shakspeare, qui gardait les chevaux à la porte du théâtre de Londres, qu'il devait immortaliser plus tard; Machiavel, qui était secrétaire de la république florentine à quinze écus par mois; Raphaël, qui était fils d'un barbouilleur d'Urbin; Jean-Jacques Rousseau, qui a été commis greffier, graveur, copiste, et qui encore ne dînait pas tous les jours; Fulton, qui a d'abord été rapin, puis ouvrier mécanicien, et qui nous a donné la vapeur; et tant d'autres. Faites naître tous ces gens-là avec cinq cent mille livres de rente chacun, et il y avait bien des chances pour qu'aucun d'eux ne devînt ce qu'il est devenu. » (*La Question d'argent*, comédie de M. Alexandre Dumas fils. acte I, scène IV.)

[1] V. 99.

[2] V. 101.

[3] V. 103.

gagnaient moins que ceux dont le métier consistait à faire aux grands la lecture de leur journal [1].

C'est là un aveu bon à retenir et qui en dit long sur la misère de ceux qui cultivaient les études historiques.

Félicitons notre siècle, si semblable pourtant sous bien des rapports à celui de Juvénal, mais qui, à son honneur, en diffère Dieu merci, en bien des points; félicitons-le pour le respect, la considération, les honneurs qu'il accorde aux historiens vraiment dignes de ce nom. Les portes de nos académies leur sont à juste titre ouvertes, ils font partie des grands corps de l'État, on les a vus représenter la France à l'étranger ou bien encore siéger dans les conseils de la couronne. Il en est parmi eux dont la voix est écoutée comme celle de la sagesse mûrie par l'expérience; d'autres jouissent d'une popularité égale à coup sûr à celle de quelques-uns de leurs grands devanciers de la Grèce ou des beaux temps de Rome, et ce n'est pas notre siècle qui, à l'instar du siècle de Trajan, traiterait ses historiens de fainéants qui se plaisent à l'ombre et qui aiment le lit:

... *Genus ignarum quod lecto gaudet et umbra* [2].

C'est peut-être là le raisonnement des gens superficiels de tous les temps, confondant les loisirs studieux avec l'oisiveté et n'estimant guère que ceux qui font du bruit et dont l'activité turbulente se mêle à tout et frappe tous les yeux.

Mais si le sort des historiens est déplorable, la destinée d'une autre classe de gens de lettres était-elle plus digne d'envie? Les avocats, par exemple, sont-ils plus heureux?

[1] V. 104.
[2] V. 105.

Juvénal, à ce sujet, nous fait de curieuses révélations qui sont autant de traits de mœurs propres à l'histoire domestique de Rome, révélations qui rendent la lecture de notre poëte si instructive et si intéressante à la fois. Il y a là ce que j'oserai appeler comme une sorte de *chronique du Palais*, où, à côté de détails piquants, abondent aussi les intentions du poëte moraliste, attentif à signaler partout les plaies sociales de son siècle :

« Passons donc aux avocats et voyons ce que leur rapportent la défense des citoyens et ces immenses paquets de documents qu'ils traînent avec eux. Ils donnent carrière à leur superbe éloquence, surtout quand ils plaident en présence d'un de leurs créanciers, ou si, plus âpre encore, quelque autre créancier, leur client, est là qui les éperonne, d'interminables écritures à la main, pour soutenir un titre douteux. Alors, leurs poumons ronflent comme un soufflet de forge ; le mensonge déborde de leurs lèvres avec des flots d'écume dont leur sein est arrosé. Mais voyez ce qu'il leur en revient. La fortune de cent avocats réunis ne saurait balancer celle du seul Lacerna, cocher de la faction rouge. Les juges ont pris place. Plus pâle que l'Ajax d'Ovide, tu te lèves pour soutenir une question douteuse d'affranchissement, et tu as pour juge un gardeur de vaches ; allons, malheureux ! crie à te briser la poitrine, et pour prix de tes fatigues tu verras l'échelle qui conduit à ton galetas ornée de palmes vertes. Voilà pour la gloire. Mais quel sera le salaire de tes efforts ? Un jambon desséché, une caque de mauvais poissons, de vieux oignons, dont nous gratifions tous les mois nos esclaves africains, ou du vin venu par le Tibre ; en tout cinq bouteilles. Si pour avoir plaidé quatre fois tu as la chance d'obtenir un écu d'or, il en faudra une bonne partie pour les praticiens qui t'ont assisté[1]. »

Tout en défendant la cause des avocats, Juvénal, dont l'humeur satirique déborde malgré lui, ne peut s'empêcher en passant de donner un coup de griffe à certains avocats qui, à Rome, comme ils le font encore aujourd'hui partout, se distinguaient par l'imperturbable

[1] V. 106-124.

aplomb avec lequel ils débitaient leur éloquence emphatique, menteuse et vénale ; c'étaient les Petit-Jean et les Chicaneau du temps. Mais aussitôt après commence l'énumération de leurs misères.

De nos jours les avocats sont moins à plaindre ; et il ne serait plus aussi facile à un Lacerna, ou, en d'autres termes, à un jockey enrichi, de balancer la fortune de cent d'entre eux. D'autre part, si, nouveaux Ajax, ils consentent devant une cour d'assises quelconque à déployer, quand il s'agit de la liberté d'un homme, toutes les ressources de leur éloquence pour émouvoir quelque brave juré de campagne, le descendant en droite ligne, à ce qu'il semble, du *bubulcus* des tribus rustiques mêlé jadis aux juges romains [1], ils ne se contenteraient pas aussi facilement que leurs confrères de la décadence romaine, et on ne saurait les en blâmer, d'un panier de vivres plus ou moins avariés, ni de palmes vertes, en guise d'honoraires [2]. S'ils plaident, il leur

[1] Les tribus urbaines et les tribus rustiques, réunies au nombre de trente-cinq, fournissaient chacune trois membres ou trois juges aux tribunaux du temps. Ces juges étaient appelés centumvirs. Il pouvait, il devait se trouver parmi eux plus d'un rustre peu habitué aux finesses de langage des avocats et médiocrement au courant de la jurisprudence en usage. Voy. Sénèque, *Controv.*, II, 9. — Quintilien, *Instit. orat.*, IV, 2, § 45.

[2] Horace (*Sat.* III, v, 43 sqq.) et Perse (III, 73 sqq.) parlent également de ces honoraires en nature à l'aide desquels les clients s'acquittaient envers leurs avocats. Mais c'est Martial qui entre à ce sujet dans les détails les plus plaisants, et sous ce rapport il mérite d'être mis en parallèle avec Juvénal, auquel il sert de complément et de commentaire. « Les saturnales ont enrichi Sabellus. Il en est tout fier ; il ne croit pas, et il le dit tout haut, qu'aucun de nos avocats soit plus heureux que lui. Ce qui donne à Sabellus cet orgueil, cette forfanterie, c'est un demi-muid de farine, ce sont des fèves dépouillées, trois demi-livres d'encens et de poivre, des saucissons de Lucanie et de l'andouille du pays des Falisques, une bouteille de Syrie pleine de moût, des figues confites dans un vase de Libye, des

faut des espèces sonnantes, quitte même, pour peu que la solvabilité de leur client leur paraisse douteuse, à se les faire compter à l'avance, à ce qu'on dit, par la famille et les amis de ce dernier. Ce n'est pas cependant que parfois aussi, et surtout dans les affaires civiles, ils n'aient à partager avec les praticiens. Les *pragmatici* des Romains ne portent-ils pas aujourd'hui le nom d'*avoués?*

Mais plus d'une fois aussi, chez nous comme dans la Rome des Césars, l'avocat de talent, s'il n'a que son mérite, est distancé par tel ou tel confrère sinon plus éloquent, du moins plus habile que lui. Tous les détails, tous les traits qui suivent méritent d'être relevés; ils témoignent d'une rare perspicacité et d'une grande connaissance des hommes. Rien de ce qui appartient à la *comédie humaine* n'échappe à l'œil perçant de notre satirique.

« Quant à Émilius, on lui donnera tout ce qu'il demandera, et cependant nous avons mieux plaidé que lui; c'est qu'Émilius a dans son vestibule un char d'airain attelé de quatre grands chevaux; de plus, il est représenté sur un cheval de bataille, prêt à lancer le javelot recourbé, l'œil oblique et tout entier au combat. C'est pour en faire autant que Pédou s'endette, et que Mathon fait banqueroute. Même sort est réservé à Tongilius, qui ne va jamais au bain sans être muni de sa grande corne de rhinocéros, et sans être accompagné d'une troupe de gens crottés qui font le désespoir des autres baigneurs. Au forum, il apparaît dans une litière colossale que portent des esclaves mèdes; et il fait mine d'acheter des esclaves, de l'argen-

oignons, des huîtres, du fromage. Un client de Picénum lui a envoyé aussi un panier d'olives; Sabellus a reçu encore une cruche de terre grossière fabriquée au tour, en plein air, par un potier espagnol et contenant sept mesures de vin de Sagonte, enfin un laticlave orné de broderies en couleurs diverses. » (*Épigr.*, IV, XLVI.) Voilà qui rappelle bien les *épices* que, plus tard, les plaideurs enverront à leurs juges.

terie, des vases murrhins, des villas même. Son riche vêtement en pourpre tyrienne répond de sa solvabilité. Au reste ce train de vie est loin de lui être inutile. Un manteau orné de pourpre d'améthyste fait valoir l'orateur. Tout ce monde-là se trouve bien de cette existence bruyante et de cette manière d'afficher une fortune qu'il n'a pas. Fions-nous donc à notre talent oratoire! De nos jours Cicéron lui-même ne trouverait personne qui lui donnerait deux cents sesterces si l'on ne voyait briller un anneau de prix à son doigt. Avez-vous huit esclaves, dix clients pour vous servir de cortége, une litière à votre disposition, vous attendant à quelques pas derrière vous, et des gens bien mis à vos pieds? voilà ce dont s'enquiert tout d'abord le plaideur. Paulus ne plaidait jamais sans avoir une sardoine louée chez l'orfévre. Aussi se faisait-il payer bien plus cher que Cossus ou Basilus. L'éloquence est incompatible avec une tunique râpée. Quand vit-on Basilus jeter aux genoux des juges une mère éplorée? Son éloquence ferait merveille qu'on le trouverait encore insupportable. Va-t'en plaider en Gaule ou plutôt en Afrique, cette mère nourricière des avocats [1]. »

Tous, tant que nous sommes, nous avons connu cet Émilius qui, malgré sa capacité plus que médiocre, a pourtant une si grande clientèle. C'est qu'il n'a pas seulement de la naissance, mais encore du savoir-faire, voilà pourquoi il a réussi. Mais réussir, cela n'est pas donné à tout le monde; et combien n'en voit-on pas qui pour avoir, comme lui, cherché à enchaîner la fortune, ont subi, en s'efforçant de l'imiter, le sort de la grenouille de la fable! L'avocat Pédon et l'avocat Mathon ont voulu jouer ce jeu dangereux, ils s'y sont ruinés. Et Tongilius s'y ruinera comme eux. Quant à ce dernier, c'est là certainement une vieille connaissance à nous tous. Il connaît à merveille l'art d'en imposer au crédule public. Juvénal nous en donne un portait tracé de main de maître, à la manière de La Bruyère ou de Théophraste. Tongilius est le type du charlatan dans

[1] V. 124-150.

les grandes affaires, tel que l'a connu la Rome de la décadence. Il est l'aïeul du *faiseur* moderne; et personne n'excelle dans la *réclame* comme lui. Tongilius serait encore un homme remarquable en son genre dans notre dix-neuvième siècle. A Rome Tongilius était avocat; chez nous il est de plus médecin, homme d'affaires, industriel, aspirant député, candidat à grosse dot, que sais-je encore? personnages habiles à jeter, comme on dit, de la poudre aux yeux et s'efforçant, grâce à une magnificence d'emprunt, de se faire attribuer une situation ou une fortune qu'ils n'ont pas. De part et d'autre le but qu'on se propose est le même; les moyens d'y atteindre seuls varient selon la différence des civilisations. Nos Tongilius modernes ne se montrent plus dans les bains publics une corne de rhinocéros à la main, leur boîte à parfums sans doute, et d'un prix supérieur peut-être à l'ivoire; mais ils font grand étalage de leur personne dans les principales villes d'eaux de l'Europe, où ils remplacent le cortége crotté dont parle Juvénal par un personnel de domestiques à grande livrée. A la litière de leur devancier, portée par des esclaves mèdes, ils ont substitué l'américaine de maître, ou de louage au besoin, avec cochers et grooms poudrés. On les voit également hanter les plus riches magasins, paraître chez les orfèvres, les marchands de bronze et de tableaux, et faire des commandes qu'on leur livre sans difficulté rien que sur leur bonne mine. L'exquise élégance de leur mise a pris la place du manteau de pourpre du *Mercadet* romain, et l'effet produit est encore le même qu'il y a dix-huit siècles. La confiance s'acquiert, non par les faits, mais par l'apparence. Éblouir, voilà à quoi tendent les efforts de tous les Tongilius, à quelque degré de l'échelle sociale qu'ils appartiennent. Tongilius, à

Rome même, paraît avoir fait école, et l'avocat Paulus était son digne disciple, lui qui ne plaidait jamais sans orner sa main d'une sardoine; il la louait, c'est vrai; mais elle faisait monter le prix de sa parole. Éternel mensonge de la cupidité! vanité trompeuse, qui cependant donne de l'éclat à des médiocrités habiles et laisse dans l'ombre et la détresse le talent timide ou pauvre! L'éloquence et la pauvreté sont incompatibles, s'écrie notre poëte; Basilus plaiderait à ravir qu'il n'aurait pas le moindre succès! Paroles graves et empreintes d'une grande tristesse qui échappent à l'âme affligée et indignée à la fois du philosophe moraliste. Et en tout ceci, Juvénal condamne moins encore les charlatans et les intrigants que le monde qui les laisse faire et les encourage; et il semble dire, en manière de conclusion générale, que le monde mérite bien d'être trompé puisqu'il fait tout ce qu'il faut pour l'être.

Des avocats, Juvénal passe à une quatrième et dernière classe de gens de lettres dont il va nous faire connaître les tribulations et les misères; et cette classe est peut-être, de toutes celles dont il a parlé, la plus intéressante, la plus digne de sympathie et de compassion. Il s'agit de ceux qui, sous le nom de *rhéteurs* et de *grammairiens*, se vouaient à l'obscur et ingrat labeur de l'enseignement de la jeunesse et de l'enfance.

Payés tantôt par l'État, tantôt par les particuliers selon le bon plaisir de l'empereur régnant[1], les rhéteurs, dont beaucoup assurément ne manquaient ni d'esprit ni de savoir, ne touchaient dans l'un et l'autre cas qu'un salaire insuffisant; leur condition était déplorable. Rapportons-nous-en à cet égard à Juvénal.

[1] Je trouve ces intéressants détails dans Heinech : *Antiquitat. romanar. syntagma*, I, tit. 27, §§ 16 et 17. (Francfort, 1841.)

Suivons-le dans quelque école de rhéteur du temps, et écoutons les réflexions que leur situation lui inspire et les conseils qu'il leur donne. L'enseignement des rhéteurs, d'après le passage qui nous occupe et sans qu'il soit facile de préciser la chose d'une manière exacte, semble avoir alternativement compris une sorte d'instruction *supérieure* et *secondaire;* il répondait encore et surtout, — toute différence gardée, — à ces conférences suivies par nos jeunes avocats, dans lesquelles, sous la direction de quelques maîtres habiles, on s'exerce à des plaidoiries contradictoires sur des causes fictives, où l'on apprend à soutenir également le pour et le contre. Voici l'école, ou, si l'on aime mieux, le cours de Vettius; les élèves sont nombreux, *classis numerosa.* L'exercice du jour est un discours latin, c'est-à-dire comme qui dirait le discours français de nos rhétoriques actuelles. Le sujet donné par le maître la veille ou l'avant-veille, sans doute, est un des lieux communs, un des thèmes favoris du temps; il roule sur un tyrannicide[1]; il s'agissait par conséquent soit d'Harmodius et d'Aristogiton, soit de Timoléon, peut-être même de Brutus et de Cassius. Le poëte ne s'explique pas sur ce point, assez peu important d'ailleurs. Quoi qu'il en soit, chaque élève de Vettius lit sa rédaction assis d'abord; puis il la débite, une seconde fois, mais debout, en y joignant le geste et l'action oratoire. Ceci ressemble donc assez aux exercices de nos stagiaires modernes.

Pauvre Vettius! il est condamné à entendre ressasser par deux fois le même sujet, avec les mêmes arguments; le moyen de ne pas succomber à un exercice de ce

[1] V. 151.

genre! « Ce ragoût toujours resservi, s'écrie Juvénal, tue les malheureux professeurs. »

Occidit miseros crambe repetita magistros [1].

Les élèves de Vettius sont avides de s'instruire et passablement exigeants. Ils entendent que le professeur leur enseigne, sans en excepter aucun, tous les secrets de son art; ils en veulent connaître toutes les ruses et toutes les finesses[2], afin de n'être pas pris au dépourvu le jour où il leur faudra plaider une véritable cause devant un juge quelconque. Voilà qui est fort bien; mais ces mêmes disciples, le jour de la rétribution scolaire arrivé,—on voit que Vettius, lui, n'émargeait pas sur le budget de l'État, — lui cherchent chicane pour n'avoir pas à s'exécuter :

« Payer! mais qu'ai-je appris? — Bon! on s'en prend au professeur. Mais est-ce ma faute à moi si cet âne n'a rien qui batte sous la mamelle gauche? Un animal qui, tous les six jours, me vient périodiquement rompre la tête avec son mortel Annibal! Tantôt il le fait délibérer sur un point, tantôt sur un autre: discours d'Annibal discutant la question de savoir si, après Cannes, il doit marcher sur Rome; autre discours du même Annibal se demandant si la prudence ne lui commande pas de ramener en arrière ses troupes encore toutes trempées après avoir essuyé une tempête accompagnée de tonnerre et d'éclairs... Tiens! stipulons n'importe quelle somme; je suis prêt à la payer à son père s'il consent à entendre autant de fois que moi le même refrain. » Voilà ce que six autres rhéteurs et plus encore hurlent en commun. Et les voilà réduits à plaider pour tout de bon et à laisser là les causes fictives de l'école [3]... »

Curieux et piquant dialogue! il nous initie on ne

[1] V. 154.
[2] V. 155-159.
[3] V. 159-169.

peut mieux à la vie intérieure des écoles de rhéteur de l'époque; il nous peint en même temps les éternelles réclamations de certains mauvais élèves que l'on trouve dans les amphithéâtres de nos Facultés de droit et de médecine aussi bien que sur les bancs de nos classes de rhétorique. Pour n'avoir pas à convenir de la dureté de leur intelligence, ils aiment mieux mettre en suspicion la bonne volonté, voire même la capacité du professeur. De nos jours les parents se joignent volontiers à leur fils pour faire cause commune avec eux. Dans l'aveuglement de leur amour-propre paternel, ils ne peuvent et ne veulent pas se figurer que les meilleurs maîtres du monde ne sauraient faire d'un sot un savant ou un orateur, ou tout simplement un bon élève en n'importe quelle matière. La spirituelle réplique que Juvénal met dans la bouche de Vettius n'a rien perdu de sa valeur depuis dix-huit cents ans, et elle pourrait s'appliquer encore à plus d'un bourgeois de nos jours aveuglé sur le prétendu mérite de son fils.

Quant à Juvénal, attristé de la pitoyable situation qu'il vient de signaler, il ne craint pas d'engager les rhéteurs de son temps à laisser là leur école et leur enseignement pour suivre une autre carrière.

> Quittez ce métier,
> Vos pareils y sont misérables,
> Cancres, hères et pauvres diables,

et mieux vaut encore, ajoute-t-il, donner comme Chrysogon et Pollion des leçons de musique aux enfants des riches, que d'enseigner la rhétorique [1].

Je ne sais si Vettius et ses confrères se sont confor-

[1] V. 176.

més à l'avis de Juvénal; mais de nos jours, du moins, nous avons vu plus d'une désertion du genre de celle que conseille le poëte; à une époque qui n'est pas encore loin de nous, où le corps enseignant était aussi mal rétribué que peu encouragé par l'État, maints professeurs, gens de talent, d'esprit et de savoir, jetèrent leur robe par-dessus la chaire, cherchèrent et trouvèrent une autre voie, moins ingrate et aussi honorable, pour y déployer leur activité et leur science.

Le moyen de conserver à l'enseignement ces transfuges d'un nouveau genre était tout indiqué. On vient enfin d'y recourir, et les avantages qui en résultent ne tarderont pas à se faire sentir. Juvénal, lui, qui vivait dans un temps où l'État ne contribuait guère à la rétribution des professeurs, s'en prend surtout, et avec raison, aux riches du jour. Ces derniers, adonnés tout entiers au luxe et aux jouissances matérielles, se souciaient peu de ceux qui distribuaient aux âmes la nourriture dont elles avaient besoin, c'est-à-dire l'instruction. Rien ne peint mieux la décadence d'un peuple que les traits suivants. Pour se bâtir des maisons on dépensera six cent mille sesterces, et plus encore pour un portique où le maître puisse se faire voiturer en temps de pluie; car enfin on ne peut pas exiger de lui qu'il attende le retour du beau temps pour se promener, ni qu'il souille ses chevaux dans la fange nouvelle. On ne regarde pas davantage à la dépense lorsqu'il s'agit, — suprême raffinement des délicats, — de se donner, en marbre de Numidie, une salle à manger d'hiver et une salle à manger d'été, pour se garantir, en temps utile, ou du froid ou de la chaleur. On est prêt encore à délier les cordons de sa bourse quand on veut se passer la fantaisie de se procurer un maître d'hôtel capable d'organiser un festin selon toutes les règles

de l'art, ou un cuisinier en renom[1]. Mais demandez à ces grands seigneurs de Rome deux sesterces par an pour les leçons d'un Quintilien, par exemple, ils trouveront que c'est énorme. « Ce qui coûte le moins à ce père, c'est l'éducation de son fils. »

. . . . . Res nulla minoris
Constabit patri quam filius. . . [2].

Cette plaie sociale constatée, Juvénal remonte par la pensée, et selon son habitude, vers les heureux temps de la république romaine; c'est là, c'est en rappelant les vieux usages, qu'il trouve sa consolation. Et avec une éloquente émotion et dans quelques vers d'une beauté tout antique, où la piété se mêle à la tendresse, il bénit la mémoire de ces vieux républicains qui avaient su honorer comme il convient les instituteurs de la jeunesse : « Dieux, faites en sorte qu'aux mânes de nos ancêtres la terre soit douce et légère; que sur leurs urnes fleurisse le safran parfumé et un printemps éternel, car ils voulaient que leurs enfants respectassent, dans le maître qui les instruit, la sainte autorité d'un père[3]. »

Les rhéteurs n'avaient affaire qu'aux jeunes gens. Leurs fonctions, nous l'avons déjà fait remarquer, se rapprochaient assez de celles des professeurs de notre haut enseignement ou de celles des professeurs des classes supérieures de notre enseignement secondaire, toutes réserves faites en faveur des méthodes et de la pureté

[1] V. 178-186.
[2] V. 187 et 188.
[3] *Di, majorum umbris tenuem et sine pondere terram,*
Spirantesque crocos et in urna perpetuum ver,
Qui præceptorem sancti voluere parentis
Esse loco! (V. 207-210.)

du goût de nos maîtres modernes, et en tenant compte, bien entendu, de bien d'autres différences encore.

Les grammairiens, au contraire, dont il nous reste à parler, se vouaient exclusivement à l'instruction des enfants; et leurs attributions, sous ce rapport, répondaient à la fois, ce semble, aux attributions des maîtres élémentaires de nos lycées, et à celles de nos instituteurs primaires. Ces grammairiens, la plupart d'origine grecque et issus de familles d'affranchis [1], apprenaient aux enfants à lire et à comprendre de bonne heure les poëtes, leur faisaient faire des exercices philologiques et littéraires et les préparaient de la sorte aux écoles des rhéteurs [2], c'est-à-dire comme qui dirait aux classes supérieures et au haut enseignement. De même que les rhéteurs, ils étaient tantôt payés par l'État, tantôt par les particuliers, et assez mal de part et d'autre. Au temps de Juvénal, leur situation, comme celle des poëtes, des historiens et des rhéteurs, était des plus tristes; le satirique insiste; il ne peut refuser son tribut de sympathie, de pitié, à un labeur si obscur et si ingrat. Il nous fait pénétrer avec lui dans une sorte d'école primaire tenue par les grammairiens Céladius et Palémon [3]. Plus malheureux que leurs confrères les rhéteurs, ils ne reçoivent qu'un salaire dérisoire que leur rogne encore la plupart du temps, autre trait de mœurs, la rapacité d'un gouverneur ou d'un intendant; et bien des fois, eux aussi, sont obligés pour se faire payer, de recourir à la justice [4]. Quel mé-

[1] Heinech., *loc. laud.*

[2] Suét., *De illustr. grammat.*, c. I et III.

[3] Le même dont il est question dans la deuxième satire. Né à Vicence, d'une mère esclave, il avait été le maître de Quintilien. (Suét., *loc. cit.*, c. XXIII.)

[4] V. 217-220; 228.

tier que le leur! Ils sont forcés d'être à leur besogne bien avant le jour, alors que le forgeron et le cardeur de laine sont encore dans leur lit, de respirer la vapeur d'autant de lampes qu'ils ont d'élèves, de tenir à la main un livre enfumé et graisseux[1] et qui s'use entre leurs doigts, comme leur existence à eux, pauvres grammairiens, s'use au milieu de ces enfants se renouvelant sans cesse.

Les parents sont toujours les mêmes : s'ils payent peu, en revanche ils exigent beaucoup. Ils demandent que les maîtres de leurs enfants, et tout cela pour la rétribution que l'on sait, soient des puits de science; ils doivent être ferrés sur l'histoire, la mythologie, la syntaxe, et sur tous leurs auteurs.

. . . . Auctores noverit omnes
Tanquam ungues digitosque suos [2]. . . . .

Ce n'est pas tout. Il faut que le grammairien se charge, à côté de l'instruction, de l'éducation de ses élèves; il doit former leur âme encore tendre, être pour eux un véritable père, veiller sur leurs mœurs et prévenir chez eux toute indécence. Cela est fort commode assurément, et bien des parents, encore aujourd'hui, aiment à se décharger sur d'autres, précepteurs, professeurs ou instituteurs, des devoirs de la paternité, pour courir à leurs affaires ou à leurs plaisirs; et si les résultats ne sont pas conformes aux espérances que l'on avait conçues, ce sont des plaintes et des récriminations sans fin; et Dieu sait pourtant si elle est mince la tâche de maintenir ce qu'on appelle la discipline d'une école ou d'une classe composée d'enfants, dont plus

[1] V. 222-228.
[2] V. 231 et 232.

d'un, aujourd'hui comme il y a dix-huit cents ans, apporte avec lui de mauvais penchants et des habitudes vicieuses. « Ce n'est pas chose si facile que d'épier au milieu de tant d'enfants les mains qui s'égarent et les yeux qui, dans certains moments, se troublent convulsivement. »

> . . . . . *Non est leve tot puerorum*
> *Observare manus oculosque in fine trementes* [1].

Et, l'année révolue, quelle sera la rétribution de l'instituteur, pardon, du grammairien, pour tous les services qu'on exige de lui? « L'écu d'or que le peuple fait donner à l'athlète victorieux [2]. »

Telle est cette satire si piquante, si spirituelle, souvent si éloquente, et toute pleine de vérités d'une application éternelle. Juvénal y plaide d'un bout à l'autre, avec sa vivacité d'esprit et sa chaleur d'âme habituelles, la cause des hommes d'intelligence, voués en général au culte désintéressé des lettres, et pour qui un siècle prosaïque et égoïste n'a que de l'indifférence, ou même du dédain. Le poëte veut faire rougir l'aristocratie de naissance et de fortune de l'état d'abjection où sont réduits presque tous ceux qui, à divers degrés, s'adonnent aux choses de l'esprit; et il ne leur épargne ni les dures vérités ni les vertes leçons. Le temps n'a rien enlevé de son à-propos à ce morceau remarquable; et il faut en recommander la lecture aux puissants, aux riches particuliers, dont le devoir est de protéger les lettres, et surtout d'honorer et de soutenir les instituteurs de l'enfance et de la jeunesse.

---

[1] V. 240 et 241.
[2] V. 243.

CHAPITRE VIII.

La noblesse [1].

Il ne faudrait pas se méprendre, je crois, sur le motif qui a porté Juvénal à s'attaquer à la noblesse de son temps. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une certaine morgue plébéienne qui lui met les armes à la main. Il ne faudrait pas voir davantage dans notre satirique un soi-disant révolutionnaire en qui fermentaient des idées d'égalité et d'émancipation, à la façon d'un Jean-Jacques ou d'un Diderot; ce serait méconnaître et le temps et les intentions du poëte. Juvénal puisait tout simplement ses inspirations dans son grand cœur de Romain. Ce cœur souffrait de voir une classe de citoyens, autrefois si grande et si respectée, tombée dans une extrême décadence, et qui néanmoins, si bas qu'elle fût descendue, se targuait encore des noms d'aïeux illustres et affichait à cet égard des prétentions qui ne pouvaient plus être que ridicules. C'est donc avant tout, ici comme toujours, le citoyen, le moraliste qui élève la voix.

Si Juvénal aborde un sujet que d'autres avant lui, nous aurons à le faire remarquer, avaient déjà traité,

---

[1] Sat. VIII.

il l'a rendu sien, il se l'est approprié, grâce à la manière dont il l'a traité lui-même. Il y a répandu une verve, une chaleur, un mouvement extraordinaires ; à chaque instant, sans la chercher, il rencontre l'éloquence, et le sujet en lui-même, il a su le féconder de la manière la plus heureuse. Quel magnifique début !

« Qu'importent les titres ? A quoi te sert, ô Ponticus ! de sortir d'une race antique, d'étaler les portraits de tes ancêtres, les Émiliens debout sur leurs chars de triomphe[1], si tu vis sans honneur en face des Lépidus ? A quoi bon ces images de tant d'hommes de guerre, si, en présence de ces vainqueurs de Numance, tu passes la nuit à jouer, si tu ne vas te coucher qu'au lever de l'aurore, à l'heure où ces généraux, tes ancêtres, mettaient leurs enseignes et leurs armées en mouvement ? De quel droit un Fabius ose-t-il se glorifier de descendre du vainqueur des Allobroges, et d'être né à l'ombre de l'autel d'Hercule, l'auteur de sa race, s'il est avide et vain et plus mou qu'une brebis d'Euganée, si, se faisant épiler à la pierre ponce toutes les parties de son corps pour leur enlever toute trace de virilité, il insulte de la sorte ses rigides aïeux, si lui-même enfin, acheteur de poison, il souille par sa statue qu'il faudrait briser ses malheureux ancêtres. C'est en vain que ces vieilles figures de cire ornent de tous côtés un atrium, la vraie, l'unique noblesse, c'est la vertu.

« Sois un Paul Émile, un Cossus, un Drusus, par tes mœurs ;

---

[1] Nous retranchons ici avec M. Ribbeck, comme suspects d'interpolation, les cinq vers suivants qu'on trouve dans les éditions ordinaires ; déjà Hermann avait mis entre crochets le deuxième et le troisième de ces mêmes vers :

Et Curios jam dimidios, humerosque minorem
Corvinum, et Galbam auriculis nasoque carentem?
Quis fructus generis tabula jactare capaci
Corvinum, posthac multa contingere virga
Fumosos equitum cum dictatore magistros?
(V. 4-9).

Voyez les arguments très-plausibles, empruntés à la fois aux variantes des manuscrits et aux lumières de la raison, sur lesquels M. Ribbeck base cette élimination. (*Der echte und der unechte Juvenal*, p. 95 et 96.)

préfère-les aux images de tes pères. Fusses-tu consul, cette ressemblance t'honorerait encore plus que les faisceaux. La noblesse du cœur, voilà ce que je suis en droit d'exiger de toi. As-tu mérité par tes actes, par tes paroles, la réputation d'un homme de bien, d'un incorruptible ami de la justice, alors je te reconnais pour noble. Salut, vainqueur des Gétules ! salut, Silanus ! Quel que soit le sang dont tu es issu, la patrie tout heureuse reconnaît en toi un rare, un illustre citoyen. Le peuple fait éclater à ton aspect les cris de joie que pousse l'Égyptien quand il a retrouvé son Osiris. Mais comment qualifier de noble le citoyen dégénéré qui n'a d'autre mérite qu'un nom illustre ? C'est un nain qui porte le nom Atlas, un nègre qu'on a nommé le cygne, une fille petite et contrefaite qu'on appelle Europe ; ce sont des chiens paresseux, galeux, pelés et réduits à lécher les bords d'une lampe sans huile, qui s'appelleront lion, tigre, léopard, ou du nom de tout autre animal plus formidable encore, s'il en est dans le monde. Prends donc garde et tremble de porter le nom de Créticus ou de Camérinus [1]. »

Voilà le sujet posé avec une éloquence entraînante et une incontestable originalité. A ces traits vifs et mordants on reconnaît Juvénal. Ils sont d'une vérité universelle ; ils s'appliquent aux nobles dégénérés de tous les pays, de tous les temps, et, après deux mille ans, ils n'ont rien perdu de leur à-propos ni de leur moralité. Nous connaissons tous des gens qui n'ont souvent d'autres titres à l'estime de leurs semblables qu'une longue galerie d'ancêtres taillés dans le marbre ou peints sur toile ; galerie honorable sans doute pour celui qui en serait digne par sa propre vie ; mais, si vous n'êtes rien par vous-même, à quoi vos ancêtres peuvent-ils vous servir? Aujourd'hui, comme jadis, plus d'un fils de preux déshonore, par sa vie privée ou publique, ses aïeux, dont les images s'étalent fastueusement dans son hôtel.

C'est donc avec raison que, dominant les idées et

[1] Sat. VIII, v. 1-39.

les préjugés de son temps, Juvénal pose dès le principe, au début de son œuvre, cette magnifique maxime que l'unique noblesse, c'est la vertu,

. . . . . *nobilitas sola est atque unica virtus,*

et qu'avant tout on a le droit d'exiger des gens « les qualités du cœur », *animi bona.*

C'est à peu près dans les mêmes termes qu'avant Juvénal, Horace avait défini la noblesse[1].

Mais, devançant Juvénal et Horace, l'auteur de la *Guerre de Jugurtha,* Salluste, dans un passage d'un éclat et d'une éloquence sans pareils, nous a montré d'une manière toute dramatique, si je peux le dire, la vanité des titres, des généalogies et de la naissance en général, s'ils ne sont pas soutenus par la valeur personnelle.

Les théories de Marius que Salluste met en scène sont celles de Juvénal; c'est dans la fameuse harangue de Marius que Juvénal a puisé plus d'un argument à l'appui de sa thèse. Marius se croit précisément, et non sans raison, malgré son origine plébéienne, plus noble que les plus nobles de son temps. Pourquoi? parce que, par les actes de sa vie entière, il a la conscience d'avoir fait preuve de cette vertu qui constitue à elle seule la noblesse; il a la conscience d'être un de ces rares et excellents citoyens dont est fière, à bon droit, la patrie reconnaissante. — Marius, à cette époque, ne s'était pas encore déshonoré par les proscriptions. — Et avec quelle acerbe éloquence et quelle énergique rudesse il s'élève contre ces nobles qui, déjà de son temps, c'est-à-dire un siècle à peu près avant Juvé-

[1] Sat. I, 6.

nal, n'avaient d'autres titres pour se mêler aux affaires publiques et à l'administration des provinces que l'ancienneté de leur race, les hauts faits d'ancêtres dont ils étaient indignes, et un orgueil qui n'était égalé que par leur incapacité ! De là des sorties comme celles-ci : « Ils se font un titre d'une vertu qui n'est pas la leur, et ils ne veulent pas que je m'en fasse un de la mienne... Je ne puis, Romains, pour justifier votre confiance, étaler les images, les triomphes ou les consulats de mes ancêtres, mais je produirai, s'il le faut, des javelines, des étendards, des colliers, mille autres dons militaires, et des cicatrices qui sillonnent ma poitrine. Ce sont là mes images, c'est là ma noblesse; moi seul je les ai obtenus à force de travaux et de périls[1]; » et plus loin, Marius, comme Juvénal et comme Horace, estime que la vraie noblesse est celle du cœur : « *Fortissimum quemque generosissimum*[2]. »

Pour Juvénal comme pour Marius, la noblesse qui ne repose pas sur le mérite personnel n'est rien, et quiconque n'a pas à faire valoir des faits honorables qui lui soient propres ne saurait, sans se rendre ridicule, se targuer du grand nom d'un aïeul; et, développant encore sa pensée, il adresse une terrible apostrophe à un illustre personnage de la génération précédente, à Rubellius Blandus, qui n'était autre chose que le neveu du grand Germanicus, petit-neveu, par conséquent, de l'empereur Tibère, et cousin germain de Néron.

« A qui vais-je m'adresser? à toi, Rubellius Blandus. Tu te glorifies de descendre de la race illustre des Drusus, comme si tu étais toi-même l'artisan de ta noblesse, comme si tu avais fait quelque chose pour devoir le jour à une femme sortie du sang

[1] Sallust, *Guerre de Jugurtha*, c. LXXXV.
[2] Id., *ibid.*

d'Iule, au lieu d'avoir pour mère la pauvre ouvrière qui tisse de la toile aux pieds du rempart, exposée à tous les vents. « Vous autres, dis-tu, vous êtes de pauvres hères, une vile populace, la lie de la nation ; pas un ne saurait me dire de quel pays sort son père, moi je descends de Cécrops. » Je t'en fais mon compliment; puisses-tu longtemps savourer la joie d'avoir une si illustre origine ! C'est néanmoins au sein de cette basse classe que tu trouveras d'ordinaire l'orateur dont l'éloquence défend le noble ignorant; c'est de cette plèbe que sort le jurisconsulte habile à résoudre les difficultés de la loi et à en démêler les nœuds; c'est de là que sortent nos jeunes et belliqueux soldats pour aller sur l'Euphrate et chez les Bataves rejoindre nos aigles protectrices des nations soumises. Toi, tu es le descendant de Cécrops ; rien de plus ; tu n'es pour moi que le buste d'Hermès ; la seule différence, c'est qu'il est en marbre, et que toi, tu vis[1]. »

Voilà, pour parler clairement, ce qui s'appelle dire son fait à l'orgueil patricien. Déjà Salluste, par l'organe de Marius, avait adressé le même reproche aux grands de son époque, à ces *Albinus,* à ces *Bestia,* infatués comme notre Rubellius Blandus, du mérite de leurs aïeux, convaincus que les honneurs leur étaient dus sans qu'ils eussent rien fait pour les mériter [2], et nourrissant un mépris profond pour l'homme du peuple, le roturier ; vrais ancêtres de ceux dont Beaumarchais a dit qu'ils s'étaient donné la *peine de naître*, et Rousseau, « qu'ils n'avaient d'autre mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cents ans [3], » race éternelle et incorrigible que vous rencontrez à côté et autour de vous, écrasant de son dédain ou de sa morgue l'homme de valeur non titré, faisant caste et bande à part, se croyant quelque chose, et n'étant plus, à peu d'exceptions près, que ridicule.

---

[1] V. 39-54.
[2] Sall., *loc. cit.*
[3] *Nouvelle Héloïse*, 1re partie, lettre LXII.

Mais, curieux trait de ressemblance : la décadence de la noblesse romaine au temps de Juvénal avait eu la même conséquence que celle de la noblesse française, depuis notre Révolution. Les forces vives de l'intelligence et de la grandeur nationales s'étaient déplacées, et, là comme ici, ce furent les plébéiens qui s'emparèrent du pouvoir. C'est avec une fierté toute démocratique, je veux dire toute plébéienne, que Juvénal oppose les talents civils et militaires des hommes du peuple à l'incapacité et à la faiblesse des nobles dégénérés, qu'ils ont justement remplacés. De même chez nous, c'est du sein du peuple et de la bourgeoisie que surgirent, après la grande convulsion de 89, les hommes de science ou de parole qui illustrèrent leur patrie à l'intérieur, et aussi ces hommes de guerre qui la défendirent d'abord et la rendirent grande au dehors par l'éclat de leurs victoires. C'est alors qu'on vit

Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
Ces paysans, fils de la République,
Sur la frontière à sa voix accourus :
Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas,

et ils repoussèrent les rois coalisés, ces paysans, ces enfants du peuple commandés aussi par des paysans et des enfants du peuple. Les héros dont parle Juvénal n'étaient pas de plus noble souche.

Il en est toujours ainsi dans notre chère France, et ce sont, en général, les plébéiens et les bourgeois qui continuent à illustrer notre pays au barreau, dans les sciences, dans les assemblées parlementaires aussi bien que sur les champs de bataille et dans les expéditions lointaines.

Pour mieux rendre encore sa pensée, Juvénal em-

ploie une comparaison originale et hardie. A ses yeux, les nobles dégénérés qui s'appuient vainement sur le nom et les hauts faits de leurs ancêtres ressemblent à ces anciens chevaux de course, issus également d'illustres ancêtres, mais néanmoins tombés si bas qu'ils ne sont plus bons qu'à tourner la meule. Mais l'avenir est aux plus vaillants, d'où qu'ils viennent[1]; et le poëte finit par où il a commencé : il n'accordera son estime aux nobles qu'autant qu'elle pourra se baser sur leur mérite personnel.

Et revenant à Ponticus, qui peut-être, vu son extrême jeunesse, penchait vers les défauts et les vices de Rubellius et de ses pareils, le poëte l'engage fort à ne pas prendre exemple sur de tels personnages, qui tirent ridiculement vanité du mérite d'autrui, mais à s'illustrer autant que possible par sa propre valeur sans avoir besoin de s'appuyer sur les titres d'hommes morts depuis des siècles; il n'y a rien de si triste « que de s'appuyer sur le mérite d'autrui[2] ».

Fidèle à ses principes, Juvénal donne au jeune noble, dont il veut former l'esprit, quelques conseils sublimes; on les croirait puisés dans l'âme d'un Socrate.

---

[1] V. 56-68. Boileau a imité ou plutôt traduit ce passage avec bonheur :

Dites-moi, grand héros, esprit rare et sublime,
Entre tant d'animaux qui sont ceux qu'on estime?
On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paraître en courant sa bouillante vigueur,
Qui jamais ne se lasse et qui dans la carrière
S'est couvert mille fois d'une noble poussière ;
Mais la postérité d'Alfane et de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,
Sans respect des aïeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle ou tirer la charrue.
(Satire V.)

[2] . . . . *Miserum est aliorum incumbere famæ.*
(V. 76.)

Je doute que jamais moraliste ou poëte se soit élevé plus haut :

« Sois soldat vaillant, tuteur fidèle, juge incorruptible. Si jamais on t'appelle en témoignage sur un fait incertain, sur une chose équivoque, quand même le tyran Phalaris, te menaçant de son taureau, serait là pour te commander l'imposture et t'ordonner un faux serment, regarde comme un crime, comme une infamie sans pareille, de préférer la vie à l'honneur et de perdre, pour conserver ta vie, le seul bien qui donne du prix à notre existence. Oui, quand à chaque repas on se gorgerait d'huîtres du lac Lucrin, quand on s'inonderait de toutes les essences du parfumeur Cosmus, dès qu'on ne mérite plus de vivre, on ne compte plus parmi les vivants[1]. »

Toute l'âme de Juvénal respire dans ces admirables paroles. On peut le dire, sans crainte de tomber dans l'exagération, le stoïcisme n'a rien de plus élevé; le christianisme lui-même, comme pureté morale, n'offre rien de plus grand. On aime à penser, — et le peu que nous savons d'ailleurs de la vie de Juvénal le confirme, — que le satirique latin, ce grand citoyen que tout ce qui est mal indigne, fait ici sa profession de foi de philosophe, de moraliste et d'homme; cette profession peut servir de *credo* aux honnêtes gens; c'est un code moral digne de régler les consciences les plus austères et les plus délicates, et ce code peut se résumer ainsi : Honneur, loyauté, justice, courage civil,

[1] *Esto bonus miles, tutor bonus, arbiter idem*
Integer : ambiguæ si quando citabere testis
Incertæque rei, Phalaris licet imperet, ut sis
Falsus, et admoto dictet perjuria tauro,
Summum crede nefas animam præferre pudori,
Et propter vitam vivendi perdere causas.
Dignus morte perit, cœnet licet ostrea centum
Gaurana, et Cosmi toto mergatur aeno.
(V. 79-88.)

devoir. Comme Sénèque, Juvénal, lui aussi, fait entendre des accents tout chrétiens, devance son temps, et s'élève à une hauteur qu'on a rarement pu atteindre.

Voilà donc Ponticus averti de ce qui constitue la véritable noblesse, la vraie grandeur de l'homme: il sait maintenant quelles sont les qualités qui lui feront le plus d'honneur. Or ces qualités, ces sentiments, tous les nobles Romains pouvaient être appelés à les mettre en lumière dans les affaires publiques, puisqu'on les choisissait de préférence pour toutes les hautes fonctions de l'État. Ponticus, qui appartenait à la noblesse, pouvait donc, sans être taxé de présomption, s'attendre à se voir investi tôt ou tard de l'administration d'une province, conquise ou alliée, et c'est en vue de cette éventualité que Juvénal lui donne d'avance les graves instructions qu'on va lire. La sagesse, la bonté de cœur, l'élévation de caractère et le patriotisme de Juvénal y éclatent à la fois. On y trouvera en même temps comme un supplément à ce que l'histoire nous apprend sur la manière dont on gouvernait en général les provinces romaines, et sur les abus qui s'y commettaient de temps immémorial. On y verra aussi, et là est le côté moral de ce passage, quelle popularité pouvait acquérir un proconsul esclave de son devoir, attentif aux intérêts de ses administrés, ennemi de l'arbitraire, de la cruauté, et sachant réprimer les mauvaises passions; il y a là d'énergiques coups de pinceau et une admirable morale pratique.

« Si jamais, après te l'avoir fait longtemps désirer, l'État te confie le gouvernement d'une province, mets un frein à ta colère, des bornes à ta cupidité, compatis à la misère de nos alliés; leurs rois ne sont plus en quelque sorte que des os sucés jusqu'à la moelle. Respecte les prescriptions de la loi, les ordres du sénat. Songe aux récompenses qui attendent les gou-

verneurs honnêtes, et au châtiment que le sénat a lancé comme un coup de foudre contre Capiton et Numitor, ces pirates des pirates de Cilicie. Mais que sert de les punir quand on voit Pansa dérober à une province ce que Natta y a laissé? . . . . .
Jadis le sort de nos alliés était moins déplorable; ils ressentaient moins vivement les plaies de la rapine quand leur pays, nouvellement vaincu, était encore florissant. Chaque maison alors regorgeait de choses précieuses; partout s'élevaient des monceaux d'or. Les chlamydes lacédémoniennes, la pourpre de Cos, les tableaux de Parrhasius, les œuvres de Praxitèle, tout cela s'offrait partout aux regards; presque pas une table où l'on ne pût voir des vases ciselés par Mentor. De là les déprédations d'un Dolabella, d'un Antoine, de là les sacriléges d'un Verrès. Leurs vaisseaux chargés jusqu'au fond rapportaient furtivement à Rome les dépouilles de ces infortunés, plus ruinés par la paix que par la guerre.

« Aujourd'hui que prendre à nos alliés? quelques paires de bœufs, quelques cavales, un taureau, un misérable champ, ou bien enfin leurs dieux Lares eux-mêmes, si, par hasard, quelque buste de prix décore encore l'autel de famille[1]. . . . . . .

. . . .

« Si ton entourage n'est composé que d'honnêtes gens, si tu n'as pas près de toi quelque Ganymède à la flottante chevelure pour vendre ta justice, si ton épouse est irréprochable, si on ne la voit pas, nouvelle harpie, courir de ville en ville, de bourgade en bourgade, allongeant ses doigts crochus partout où il y a de l'argent à prendre, oh! alors descends de Picus, je ne trouve rien à dire, et, si tu aimes les grands noms, fais remonter ton origine jusqu'aux Titans et à Prométhée lui-même, prends dans n'importe quelle histoire l'aïeul qui te fera plaisir. Mais, si tu te laisses entraîner à l'ambition et à la volupté, si tu te plais à tremper les verges de tes licteurs dans le sang de nos alliés, à fatiguer les haches émoussées de tes bourreaux épuisés, alors la noblesse de tes pères se dresse soudain contre toi, et leur gloire, comme un flambeau, éclairera tes turpitudes[2]. »

---

[1] Nous suivons encore ici l'édition de M. Ribbeck, qui retranche du texte ordinaire dix-neuf vers suspects d'interpolation. Voyez comment M. Ribbeck justifie cette suppression (*Der echte und der unechte Juvenal*, p. 98, 99 et 100).

[2] V. 87-140, édit. *Hermann*. — V. 80-116, édit. *Ribbeck*.

On dirait un supplément aux *Verrines* de Cicéron ; Juvénal plaide la cause des vaincus, des faibles, des opprimés, de l'humanité, en un mot. Il flétrit le hideux régime des proconsuls qui, de son temps comme dans les derniers temps de la république, dépouillaient leurs administrés, en faisaient matière taillable et corvéable avec une impudence, une rapacité et un cynisme qui nous rappellent les exploits des Cortez et des Pizarre en Amérique, ceux de lord Clive et de Warren Hastings, dans les Indes orientales. Eux aussi prenaient plaisir, à l'éternelle honte de leur mémoire, à se baigner dans le sang des populations et à émousser la hache de leurs bourreaux pour frapper et dépouiller de paisibles populations.

De quelle tendre pitié le poëte homme de bien nous pénètre pour le sort des alliés romains, pauvres brebis tondues, qu'il nous montre réduits à la dernière misère, grâce aux exactions d'impitoyables proconsuls ! Tant d'injustices émeuvent le cœur du satirique honnête homme ; il y a là un cri parti de l'âme qui fait songer aux plaintes éloquentes que notre la Fontaine a placées dans la bouche de son *Paysan du Danube*.

« Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
. . . .
. . . .
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les, on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
. . . .
Retirez-les [1].

[1] La Font., *Fables*, XI, VI.

Juvénal ne s'égare jamais dans de vaines digressions; alors qu'il semble s'écarter de son sujet, il y court ou s'y maintient. Son but, en effet, est de montrer que pour lui, en toutes choses, la vraie noblesse consiste dans l'élévation des sentiments et la dignité de la conduite, qui en est la conséquence. De là ce magnifique portrait du gouverneur et de l'administrateur honnête homme, tel qu'il le comprend, étranger à toute honteuse passion, uni à une vertueuse compagne, qui l'aide à conquérir l'estime et l'amour des peuples, inaccessible à toute intrigue, entouré de gens intègres, n'ayant d'autre intérêt que celui de l'État. Quiconque offre cet assemblage de qualités et de vertus, Juvénal l'estime et l'honore, qu'il soit noble ou roturier. C'est là son principe.

. . . . *Nobilitas sola est atque unica virtus.*

De là aussi la beauté du trait final de la tirade citée plus haut, trait final emprunté, il faut le constater, à Salluste [1], et qui, par Juvénal, est venu à Boileau [2], à

[1] « En rappelant les belles actions de leurs ancêtres, ils croient se donner à eux-mêmes du relief. En cela ils se trompent. Plus la vie des uns a d'éclat, plus est honteuse la nullité des autres. Et c'est une vérité incontestable : la gloire des ancêtres est comme un flambeau qui ne permet point que les vertus ni les vices de leurs descendants restent dans l'obscurité. » *Eorum fortia facta memorando clariores se putant ; quod contra est. Nam quanto vita eorum præclarior, tanto horum socordia flagitiosior. Et profecto ita se res habet : majorum gloria posteris quasi lumen est, neque bona neque mala in occulto patitur.* (*Jugurtha*, c. LXXXVI.)

[2] ... Fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous
Sont autant de témoins qui parlent contre vous,
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à votre ignominie. (Sat. V.)

Corneille [1] et à Molière. Molière, surtout, l'a reproduit avec son éloquence et son originalité accoutumées dans le *Festin de Pierre*. Tout le monde se rappelle les énergiques paroles de Don Louis, rabattant l'orgueil de son indigne fils don Juan, et lui faisant honte de ses déportements que l'illustration de ses aïeux, dont il est toujours à tirer vanité, ne fait que mettre davantage en lumière [2].

Pour continuer son sujet, Juvénal n'a qu'à se souvenir et à peindre d'après ses souvenirs. Ils semblent se rapporter presque tous au règne de Néron, ce règne aussi honteux qu'effroyable, qu'il avait vu passer tout entier sous ses yeux. Aussi les principaux traits de sa satire sont-ils dirigés contre les hommes et les choses de cette époque néfaste. On se rappelle sa véhémente sortie contre Rubellius Blandus. Voici maintenant le tour de quelques autres nobles personnages descendus au dernier degré de bassesse et de décadence; c'est à Plautius Latéranus tout d'abord que s'adresse le poëte. Plautius Latéranus figure dans l'histoire. Tacite le signale comme ayant été, à ses débuts, un des amants de Messaline [3]. Claude aurait pu le faire périr comme adultère; il se contenta de le chasser du sénat. Sous Néron il rentra en grâce [4]; mais, s'étant enrôlé dans la fameuse conspiration de Pison [5], et cette conspiration ayant été découverte, Latéranus, tout consul désigné qu'il était, fut mis à mort et avec une promptitude telle qu'on ne lui permit même pas, nous dit l'auteur des *Annales*, d'embrasser ses en-

[1] Voyez *le Menteur*, acte V, sc. III.
[2] Acte IV, scène IV.
[3] *Annal.*, XI, XXX.
[4] *Id.*, *ibid.*, XIII, XI.
[5] *Id.*, *ibid.*, XV, XLIX.

fants[1]. L'amour seul de la patrie en avait fait un conjuré, et il périt avec un courage plein de dignité. C'est encore Tacite qui l'affirme[2]. Juvénal nous le peint sous des traits moins honorables. Juvénal écrit des satires, et la satire s'attaque à la vie privée non moins qu'à la vie publique. La vie privée de Latéranus prêtait ample matière, à ce qu'il paraît, aux reproches; en lui le poëte personnifie et persifle tout d'abord toute une classe de citoyens adonnés à la folle passion de la course des chars et des chevaux, passion qui est loin d'être éteinte de nos jours.

Latéranus, à ce qu'il semble, faisait partie comme qui dirait d'une sorte de *Jockey-club* de Rome; quoique consul, il s'abaissait, — et cela choque la gravité romaine de Juvénal, — jusqu'à conduire et à enrayer lui-même un char le long des monuments où reposaient ses ancêtres; et pourtant il ne se livrait à cet exercice, par pudeur et par respect humain sans doute, que la nuit; Juvénal néanmoins, ce rigide gardien du *decorum* ne le lui pardonne pas. « La lune ne le voit-elle pas? les astres ne sont-ils pas là qui le regardent[3]? ».

Une fois sorti des fonctions du consulat, notre homme fera pis encore. Sans nul doute on le verra alors conduire en plein jour, et, loin de se troubler à la rencontre de quelque personnage respectable, il le saluera le premier, du manche de son fouet, à la façon des cochers ou des palefreniers; il ira jusqu'à délier les gerbes et donner l'orge lui-même à sa monture, et il

---

[1] *Annal.*, XV, LX.

[2] *Ibid.*

[3] . . . . *Sed luna videt, sed sidera testes*
Intendunt oculos.
(V. 149 et 150.)

ne jurera plus que par Épone, la déesse peinte sur toutes les portes d'écuries.

Aux yeux de l'étiquette romaine, c'était là le comble de l'inconvenance ; vivre ainsi, c'était déroger et commettre un acte indigne d'un homme libre.

De nos jours, il faut en convenir, les idées ont bien changé à cet égard ; on peut, quelque grand personnage que l'on soit, conduire soi-même son attelage, s'occuper de sa monture, saluer du fouet ses amis qui passent. Mais encore une fois, les Romains, la nation grave par excellence, en jugeaient autrement, et Juvénal se fait ici l'interprète du sentiment public. Et puis, il ne faut pas l'oublier, pour notre poëte philosophe, tout s'enchaîne ; un défaut peut conduire à un autre défaut, un vice à un autre vice ; ne répétez donc pas à Juvénal le vieil adage « qu'il faut que jeunesse se passe », son avis à lui est « que le règne des passions déshonnêtes soit court et que bien des vices doivent disparaître avec notre première barbe [1] », autrement on glisse sur la pente et l'on s'embourbe dans le mal. Latéranus en est un vivant exemple ; pour n'avoir pas su ou voulu gouverner ses premières passions, son cœur s'est amolli, son âme s'est dégradée ; et il n'est plus bon à rien, ainsi que la plupart des jeunes nobles ses égaux qui ont débuté comme lui. La patrie est-elle en danger ? elle ne saurait compter sur eux ; l'honneur n'a plus de prise sur ces natures avilies ; au lieu de voler au combat comme il convient à ces descendants d'illustres familles, les Latéranus préfèrent la vie des taudis et des cabarets ; et là ils se vautrent

---

[1] . . . . *Breve sit quod turpiter audes;*
Quædam cum prima resecentur crimina barba.
(V. 165 et 166.)

dans la crapule et l'infamie, tout en faisant parade de leurs aïeux.

L'État a-t-il besoin d'un général pour faire face à l'ennemi? c'est dans quelque ignoble taverne qu'il devra le chercher, et le poëte, qui est un grand peintre, nous fait pénétrer dans un de ces repaires qu'on trouvait déjà dans la Rome impériale, semblables à ceux qu'offrent nos grandes cités modernes, Paris et Londres. Voulez-vous savoir en quelle compagnie vivaient Latéranus et les jeunes gens de son rang, parvenus, à la suite des premières passions mal dirigées, au dernier degré d'abaissement? suivez Juvénal dans un bouge du quartier des Esquilies. Il y a là un tableau très-court, mais digne, dit un commentateur [1], du pinceau d'un Hogarth : « Là tu trouveras ton homme côte à côte avec un assassin, mêlé à des matelots, des filous et des esclaves fugitifs, pêle-mêle avec des bourreaux, des fossoyeurs, des prêtres de Cybèle, couchés près de leurs cymbales muettes. Ici égalité et liberté plénières. On boit aux mêmes coupes, on mange aux mêmes tables, on partage le même lit [2]. »

Et après cela le poëte n'est-il pas fondé à demander à Ponticus s'il s'accommoderait, sans le châtier, d'un esclave qui mènerait une pareille vie; mais que veut-on? aux nobles descendants des Troyens tout est permis. « Ce qui de la part d'un pauvre savetier serait infâme, de la part du descendant d'un Volésus ou d'un Brutus est fort bien accepté [3] ». Amère ironie, éternelle vérité, qui n'est pas sans rapport avec cette fameuse remarque de Sosie :

---

[1] Heinrich, *ouvr. cité*, t. II, p. 333.
[2] V. 173-179.
[3] V. 181 et 182.

« Tous les discours sont des sottises
Partant d'un homme sans éclat;
Ce seraient paroles exquises
Si c'était un grand qui parlât [1]. »

Est-ce là tout cependant? étaient-ce là les seules habitudes dégradantes auxquelles se laissait entraîner la noblesse du temps de Néron? Il s'en faut. Le satirique constate qu'en matière de désordres et d'infamies, il y a toujours quelque chose de pis encore à citer pour renchérir sur ce qui précède. A ses yeux Damasippe, — un autre contemporain de Néron et sur le compte duquel l'histoire ne nous a rien fourni d'ailleurs, — Damasippe s'est oublié jusqu'à se prostituer sur le théâtre, jusqu'à vendre sa voix pour hurler le *Spectre* de Catulle; un Lentulus, un grand et illustre nom celui-là encore, s'est abaissé au même niveau; on a vu des Fabius chausser le brodequin comique pour faire rire le peuple, et un Mamercus recevoir des soufflets pour l'amuser; bien mieux encore; ce scandale a été dépassé! A la honte de Rome, on a pu voir un Gracchus descendre dans l'arène, revêtir les armes d'un gladiateur. Ne croyez pas du moins qu'il ait eu la précaution de dérober son visage aux yeux de la foule, sous un déguisement quelconque, pour sauver de la sorte la dignité de son nom et de son rang; loin de là, il a eu soin de se faire reconnaître à son costume et il a tourné effrontément son visage du côté du public. Or ce sont ces mœurs, ce cynisme dans l'abjection, c'est cette dégradation spontanée, c'est cet oubli de tout devoir et de tout respect de soi-même, chez des hommes appartenant aux premières familles de Rome, qui révoltent le

[1] Molière, *Amphitryon*, acte II, sc. 1.

patriotisme de Juvénal, et froissent sa grande âme toute pleine encore, comme l'était celle de Tacite son contemporain, des souvenirs de l'antique sévérité des mœurs et du sentiment de la dignité humaine. Une telle décadence lui navre le cœur; il en rougit pour son siècle. Pour lui aussi *noblesse oblige;* mais que dis-je? Juvénal n'est pas noble; mais il est Romain et homme libre, et comme tel, s'il avait à choisir entre la mort et les tréteaux ou l'arène, son choix ne serait pas douteux. Fidèle au sublime précepte qu'il a donné plus haut à son jeune ami, il préfère la mort au déshonneur. « Comment tenir assez à la vie, s'écrie-t-il avec une vertueuse indignation, pour s'abaisser à jouer le rôle du jaloux de Thymèle, à donner la réplique au stupide Corinthien [1]? »

Mais ne nous y trompons pas; en tout ceci les nobles qui consentent ainsi à leur déchéance ne sont pas les seuls coupables. Juvénal, qui est avant tout Romain et patriote ardent, dit ses vérités à tout le monde et il n'épargne pas plus le peuple que les grands. A ses yeux, ce peuple qui tolère les patriciens venant l'amuser de leurs lazzi, et qui a le cœur de rire en voyant les plus grands noms de Rome se déshonorer et se donner en spectacle, mérite des reproches non moins sanglants. Il y a de sa part une effronterie égale pour le moins à celle de ceux qu'il vient applaudir ou siffler [2].

Nobles paroles qui sentent, avant tout, le bon citoyen et l'honnête homme. Juvénal a mille fois raison; il fustige à bon droit les acteurs et les spectateurs, les uns parce qu'ils font acte de lâcheté,

« *Et les autres pour être aux lâches complaisants.* »

[1] V. 195-198.
[2] V. 188 sqq.

Le parterre, ici comme en bien d'autres circonstances, est le premier complice des mauvaises choses auxquelles il applaudit, et comme tel il est au même degré responsable devant la morale publique.

Mais faut-il après tout s'étonner de voir les nobles, une fois leur patrimoine dévoré, s'avilir au point de se faire acteurs et gladiateurs, ce qui, selon les idées du temps, et même selon les lois, était encourir l'infamie et se condamner à une espèce de mort civile[1]? Faut-il s'en étonner, quand en tout ceci l'exemple leur venait de si haut? Eh! quoi? Rome n'avait-elle pas vu un de ses empereurs en personne, sans souci ni de son rang, ni de sa dignité d'homme et de Romain, subissant sans rougir l'impulsion de ses ignobles instincts, descendre le premier à toutes ces bassesses? Cet empereur, c'était Néron. Juvénal, ainsi que l'avait fait Tacite[2], flétrit ici, et à sa manière, et comme ils méritaient de l'être, les folies et les crimes de Néron, et en quelques vers d'une rare énergie et d'une ironie amère, il traîne devant le tribunal de la postérité la mémoire de ce détestable prince. Il flagelle à la fois le parricide, le fratricide, le meurtrier d'Octavie et de Poppée, l'incendiaire de Rome, le ridicule et cruel poëte-amateur, le joueur de harpe, le cocher et l'histrion couronné, dont l'insurrection de Galba, de Virginius et de Vindex que le poëte glorifie ont enfin débarrassé l'univers. Tout ce passage, qu'il faut lire dans le texte[3], et que j'aurais voulu citer n'était la crainte de dépasser les limites de cette analyse, déjà trop longue, respire

[1] Quintil., *Institut. orat.*, III, VI, XVIII. *Digest.*, l. III, tit. II. *De his qui notantur infamia*, cité par Heinrich, t. II, 334.

[2] *Annal.*, l. XIII, XIV, XV et XVI, *passim*. — Voyez aussi Dion Cass., LX, XXXII; LXIII, III-XXIX.

[3] V. 211-231.

une indignation profonde, comme devait la ressentir Juvénal, qui, jeune encore, avait vu de ses propres yeux tous les excès, toutes les folies, tous les scandales du fils d'Agrippine.

La conclusion, le lecteur la tire lui-même. Elle vient à l'appui de la thèse générale que le poëte soutient ici. On voit à quoi servent l'illustration de la race, la noblesse la plus antique et la plus haute, quand elle n'a pas pour base la vertu. Néron en est un éclatant et déplorable exemple. Mais avant Néron, et dans les derniers temps de la république, des hommes sortis des premières familles, et tombés ensuite au dernier degré de perversité, avaient affirmé par leur détestable vie ces détestables habitudes; ce sont ceux-là dont Juvénal évoque le triste souvenir, ce sont eux qu'il apostrophe avec sa verve accoutumée. Que Catilina et Céthégus le disent; est-il beaucoup de citoyens qui aient appartenu à des races plus hautes? En revanche, en est-il beaucoup aussi qui aient porté dans leur poitrine un cœur plus vil et plus lâche que le leur? N'est-ce pas Catilina et Céthégus qui avaient préparé contre la république un guet-apens nocturne, des armes, des torches, l'incendie et la ruine, autant que l'avaient fait jadis les Gaulois, ces implacables ennemis de Rome? Et à ces nobles dégénérés, dignes, selon Juvénal, du supplice des parricides, dont la vie et les actes ont déshonoré la naissance, il oppose, avec un orgueil tout patriotique quelques-uns des plus illustres de ces hommes nouveaux, d'une extraction toute plébéienne il est vrai, mais qui, en de solennelles conjonctures, ont arraché la patrie à une perte imminente, les uns par leur courage civil, les autres par leurs vertus militaires. Ici encore il faut traduire et citer, tout en faisant à l'avance quelques réserves.

« Mais il y a quelqu'un qui veille, un consul qui va arrêter votre marche. C'est un homme nouveau, un obscur citoyen, venu naguère d'Arpinum, simple chevalier de ville municipale. C'est lui qui rassure Rome éperdue, en plaçant partout des citoyens armés. C'est lui qui prend en main les intérêts de la cité entière. Sans sortir de la ville, sans quitter la toge du citoyen, il a conquis des titres et une célébrité tels que jamais Octave n'en a pu acquérir ni à Actium ni à Philippes, quand il trempait son épée dans le sang de tant de Romains. Aussi Rome, libre, a proclamé Cicéron son second foudateur, le père de la patrie.

« Un autre habitant d'Arpinum allait dans la montagne, chez les Volsques, labourer le champ d'autrui, et, le soir venu, tout épuisé, se faisait payer sa journée. Après cela, il devient simple soldat, et le centurion le frappait du sarment sur la tête s'il se montrait trop lent à travailler aux fortifications. C'est cet homme cependant qui se chargea de recevoir le choc des Cimbres, c'est lui qui fit face aux périls les plus extrêmes, et sauva Rome aux abois. Aussi, au moment où sur les cadavres gigantesques des Cimbres s'abattaient des volées de corbeaux qui n'avaient jamais eu pareille proie, le collègue de Marius, quoique noble d'origine, ne recevait la couronne de lauriers qu'après lui.

« C'étaient des âmes plébéiennes, celles des Décius; leurs noms étaient plébéiens. Pourtant les divinités infernales et la Terre, notre mère, se contentèrent de leur vie pour la rançon de toutes nos légions, de tous nos auxiliaires et de nos alliés les Latins. Pour ces dieux, les deux Décius valaient mieux que tous ceux que sauva leur dévouement [1]. »

Et à la suite des Décius, le poëte énumère d'autres plébéiens qui n'avaient pas moins bien mérité de la patrie, y compris même l'esclave Vindex. Vindex, tout esclave qu'il était, n'avait-il pas dénoncé au sénat les honteuses menées des nobles fils du premier consul de Rome, accusés et convaincus d'avoir conspiré contre la liberté naissante et justement mis à mort en expiation de leur coupable tentative?

Et la morale de tout ceci? Juvénal la résume, et

[1] V. 236-259.

en même temps tout ce qui précède, par ce trait final, qui est un trait d'esprit et de satire : « J'aimerais mieux, Ponticus, te voir fils de Thersite, avec le cœur d'Achille et revêtu des armes fabriquées par Vulcain, que fils d'Achille avec le caractère d'un Thersite[1]. »

Les grands rôles joués dans l'histoire romaine par Cicéron et Marius sont retracés ici avec une rare éloquence. Sous les paroles émues du poëte circule je ne sais quel souffle libéral. On dirait encore d'une page de Tacite, toujours heureux lorsqu'il doit retracer quelques grands souvenirs ou quelques nobles caractères des beaux temps de Rome. Juvénal ne manque jamais l'occasion de sangler, en passant, le fondateur de cet empire qu'il déteste. Il remet les choses à leur place. Les poëtes officiels d'Auguste ont eu beau l'encenser dans leurs vers, comme ont fait Horace et Virgile : pour Juvénal, Auguste n'a pas cessé d'être Octave; et le sort de Cicéron, nommé père de la patrie, proclamé le second fondateur de Rome, titre d'autant plus honorable qu'il fut conféré par une cité libre encore, ce sort lui paraît bien autrement digne d'envie que celui de l'ex-triumvir devenu empereur par les proscriptions, la guerre civile et l'hypocrisie la plus raffinée. Auguste, il est vrai, lui aussi, avait été proclamé *Père de la patrie*, mais moins par l'élan spontané du peuple que par l'adulation et la servilité. Notre poëte ne dit pas les choses aussi nettement que cela, sans doute, mais il le donne à entendre, et les lecteurs

[1] V. 269, *ad finem*. Ce qu'il ne veut pas dire, le lecteur le devine; on sait que les premiers habitants de Rome étaient un ramassis de voleurs. Il y a là de quoi rabattre l'orgueil des plus anciennes familles sorties d'une telle race.

auxquels il s'adresse le comprenaient à demi-mot. Juvénal écrit partout et toujours en vrai citoyen.

Les vers consacrés à Marius sont d'une couleur tout antique. Nous assistons, et cela est touchant, aux humbles débuts du grand homme; pauvre et misérable dans les commencements de sa vie, il est réduit pour gagner son pain à piocher la terre chez quelques paysans du voisinage et à se faire journalier. Devenu soldat, il dut éprouver plus d'une fois les effets de l'inexorable discipline romaine; et cet homme pourtant sera Marius, le vainqueur des Cimbres et des Teutons, le sauveur de sa patrie et du monde romain. Une telle vie nous inspire des réflexions profondes sur les vicissitudes de la fortune et sur les voies secrètes de la Providence, qui va chercher dans les conditions les plus humbles ceux dont elle veut faire l'instrument de ses desseins. La France, dans les campagnes libératrices de la République, avait été conduite à la gloire et à la victoire par plus d'un plébéien devenu, comme Marius, général d'armée; comme Marius, il s'élevait tout à coup de la situation la plus obscure, et quelques mois auparavant il s'ignorait encore lui-même.

On voit tout le parti que Juvénal a tiré de son sujet, comment il l'a développé, agrandi, élevé. Et pourtant, c'est ici que j'arrive aux réserves faites plus haut; je ne voudrais pas affirmer, en effet, que le raisonnement final du satirique soit tout à fait exempt d'exagération, voire même de partialité. Sans doute, les illustres plébéiens dont on vient de rappeler la vie et les services sont dignes, en tout point, des éloges qu'on leur décerne. Mais le poëte n'oublie-t-il pas, ou plutôt n'affecte-t-il pas d'oublier, dans l'intérêt de sa thèse, que, dans tous les temps, à Rome, à côté des hommes sortis du peuple, et qui s'étaient distingués par leurs hauts

faits, dont la patrie a profité, se sont rencontrés des patriciens d'un mérite égal[1].

Juvénal s'est laissé entraîner trop loin par son sujet, et il a établi un parallèle qui manque à la fois de justice et de justesse. Ce n'est pas pourtant, hâtons-nous de le constater malgré les apparences, que cette satire soit un pamphlet ou une insulte : c'est une censure. Elle peut humilier certains amours-propres, froisser certaines vanités, mais elle rend justice après tout, d'un bout à l'autre, — qu'on la relise avec attention, — à toutes les grandeurs personnelles ; elle n'a que des éloges pour ceux qui sont dignes encore de rester nobles; ce qui irrite et indigne le poëte, on ne saurait trop le répéter, ce sont les prétentions des patriciens qui, n'étant rien par eux-mêmes, se croient tout permis en s'ap-

[1] Un éditeur de Juvénal, et en même temps son commentateur, a fait à ce sujet cette remarque qui ne manque pas de vérité : « A l'entendre (Juvénal), il n'y a que les plébéiens qui soient bons, que les nobles qui soient méchants... Il nous vante les Décius, les Fabricius, les Marius, les Cicéron, tous les hommes nouveaux existants du temps de la république; mais il oublie que dans ce même espace de temps, qui comprend environ deux cent cinquante ans et qui fut l'apogée de la grandeur romaine, ces mêmes personnages, très-recommandables sans doute, avaient pour collègues des nobles qui ne l'étaient pas moins ; qu'à côté d'eux marchaient, avec une gloire au moins égale, les Camille, les Émile, les Scipion, les Jules, en qui les vertus se trouvaient au suprême degré... A ces hommes divins qui oppose-t-il ? des nobles de son temps, des nobles abâtardis qui ont abjuré tout sentiment d'honneur et de probité... Il leur reproche des crimes, des goûts dépravés, des passions honteuses qui leur étaient communes avec les plébéiens... Les plébéiens, dont il a découvert et flétri les bassesses dans les satires précédentes, sont des avocats, des affranchis, des délateurs, des esclaves échappés de la maison de leurs maîtres et ensuite enrichis n'importe comment... » (*Satires de Juvénal*, trad. par Dussaulx, 2e édit. augmentée de notes par L. Achaintre, t. II, p. 156 et suiv.)

Cet argument ne manque pas de force; il nous paraît même difficile à réfuter.

puyant sur la gloire, légitime d'ailleurs, de leurs ancêtres; c'est là ce que le poëte ne saurait tolérer; il ne demande pas mieux que d'honorer la noblesse, mais à la condition rigoureuse qu'elle se base sur le mérite personnel; et que, d'autre part, elle ne se ravale pas par une conduite indigne d'une grande institution.

Boileau, dans sa satire sur le même sujet, n'a pas rompu, lui, en visière à une institution encore toute-puissante de son temps. Tout en attaquant la noblesse, il ménage les nobles; il n'écrit pas *contre* la noblesse, on l'a remarqué avant nous, mais *sur* la noblesse. Ce qu'il s'efforce de démontrer, c'est qu'un noble qui se laisse aller à une conduite indigne de son rang se dégrade lui-même, et qu'au contraire l'homme du peuple qui s'illustre par des vertus est digne de devenir noble à son tour. Mais encore une fois, il encourage la noblesse, il est pour elle plein de respects.

« La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère,
Quand sous l'étroite loi d'une vertu sévère
Un homme issu d'un sang fécond en demi-dieux
Suit comme toi la trace où marchaient tes aïeux [1]. »

Ceci posé, cette précaution prise, cette réserve exigée par le temps faite, Boileau s'élance presque constamment sur les traces de Juvénal, et met en beaux vers appropriés aux temps modernes les principaux griefs du satirique latin. On peut même dire que, venu le dernier, il va, en bien des choses, plus loin que son devancier; et il offre certains types de nobles dégénérés que l'antiquité ne semble pas avoir connus. Tels sont par exemple ces hommes de grande naissance qui, pour soutenir leur rang et mener un train de vie com-

[1] *Sat.* V.

mandé par leur blason, puisque la fortune manque, contractent des dettes qu'ils sont hors d'état de payer :

> . . . Pour soutenir son rang et sa naissance
> Il fallut étaler le luxe et la dépense,
> Il fallut habiter un superbe palais,
> Faire par des couleurs distinguer ses valets.
> . . . .
> . . . .
> Bientôt, pour subsister, la noblesse sans bien
> Trouva l'art d'emprunter et de ne rendre rien [1]. »

Mais, quand on emprunte, on doit payer ; et tout noble qu'on est, lorsqu'on ne paye pas ses dettes, il faut, comme le plus humble des roturiers, aller en prison. Que faire alors pour sortir d'embarras? On trafique tout simplement de son nom pour faire un riche mariage. Le poëte stigmatise ce commerce honteux avec sa verve habituelle.

> « Alors le noble altier, pressé de l'indigence,
> Humblement du faquin rechercha l'alliance,
> Par un lâche contrat, vendit tous ses aïeux,
> . . . .
> Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,
> Rétablit son honneur à force d'infamie [2]. »

Ce dernier vers est digne de Juvénal pour la force du trait et l'honnêteté de l'indignation.

Notre dix-neuvième siècle connaît et a vu plus d'une fois tout ce que signale ici Boileau. Les choses, à cet égard, ont suivi constamment une marche ascendante. La noblesse, toujours entichée de son passé, s'y confine, et, à force de s'y confiner, elle ignore le présent. Arriérée, et souvent incapable pour n'avoir rien voulu

[1] Sat. V.
[2] *Ibidem.*

apprendre ni rien oublier, elle est dépassée par une bourgeoisie active et éclairée. La noblesse perd ses biens, la bourgeoisie fait fortune. Quel parti prendre alors? et comment refaire un patrimoine dévoré ou tout au moins bien écorné? Recourir à l'emprunt? Cela se fait sans doute; mais pour se tirer d'embarras il est un moyen moins ruineux et plus sûr. Comme les nobles peints par le satirique du temps de Louis XIV, on vend son nom à beaux deniers comptant à quelque opulent parvenu, dont on épouse la fille sans la regarder. Il ne manque pas en France de roturiers enrichis, tout prêts, tant leur vanité est grande, à redorer le blason de quelque noble ruiné qui voudra les honorer avec sa particule. Nos bourgeois recherchent avant tout une alliance, et bien des gentilshommes en détresse, avides de se remettre à flot, cherchent, eux aussi, avant tout, mais à bon escient, une mésalliance. Turcaret paye les dettes de son gendre pour que sa fille soit baronne, duchesse, comtesse ou princesse. Et le gendre ne dédaigne pas d'entrer dans la maison de Turcaret, pourvu qu'il passe sur un pont d'or. Et alors tout est pour le mieux, tout le monde est content, excepté peut-être quelques honnêtes gens attardés et assez malavisés pour trouver un tel marché honteux et contraire à la dignité, à la morale.

Mais un autre type de la noblesse dégénérée, inconnu à Juvénal, voire même à Boileau, ce semble, et que notre époque a vu se produire et s'affirmer, c'est le noble devenu homme d'affaires. Jadis on aurait cru déroger en se mêlant de toute autre chose que du métier des armes; aujourd'hui, pour garder ou refaire sa fortune, — nous ne blâmons pas ici, nous constatons seulement, — on ne dédaigne nullement de prêter le prestige de son nom à de grandes entreprises commer-

ciales ou à d'importantes institutions industrielles et de crédit public. On se laisse volontiers nommer président ou administrateur de certaines compagnies financières, qu'on n'administre guère, mais dont on retire grand profit. L'éclat de certains noms attire les clients, et l'actionnaire se laisse toujours éblouir par la particule nobiliaire[1].

Je m'arrête pour ne pas me perdre dans ces développements, qu'on me pardonnera, je l'espère, car ils sont inspirés par notre sujet même, la satire de Juvénal sur la noblesse. Cette satire, à laquelle je reviens d'un peu loin, est la dernière de ses pièces où il nous apparaît armé en guerre contre les vices et les hontes de son temps. Celles qui suivent, et dont nous nous occuperons dans la seconde partie de ce travail, sont d'un ton tout différent, trahissent des intentions tout autres. Au lieu de nous émouvoir et de nous embraser au spectacle de la corruption du jour, Juvénal essayera de nous débarrasser nous-mêmes de passions nuisibles, de préjugés fâcheux; il va s'insinuer dans nos cœurs par la persuasion. On aura là moins des satires proprement dites que des harangues, des épîtres de nature diverse: les unes pleines d'élévation et de sagesse pratique, et quelquefois aussi d'une grâce sévère; les autres, il faut bien le dire, remplies souvent de développements inutiles, de lieux communs, de tirades déclamatoires. Curieuses et belles encore, à plus d'un titre, dans leur ensemble, elles constituent les œuvres philosophiques et morales de notre poëte.

---

[1] Voyez la comédie de M. Ponsard intitulée : *la Bourse.*

II.

CHAPITRE IX.

De la vanité de nos désirs [1].

Juvénal fait ressortir, dans cette satire, la folie de la plupart de nos vœux : il cherche à démontrer qu'en s'adressant aux dieux pour leur demander, les uns ou les autres, quelque faveur, les hommes ne savent guère à quels cruels mécomptes, à quelles déceptions amères ils s'exposent si, par hasard, les dieux, les prenant au mot, exauçaient leurs désirs inconsidérés. C'est là, on le voit, une de ces graves questions de morale pratique que les maîtres de la sagesse antique aimaient en général à traiter. Le sujet en lui-même, il faut bien en convenir, est loin d'être neuf. Platon chez les Grecs [2], Perse [3] et Sénèque [4] à Rome, l'avaient traité avant Juvénal, et il n'est pas impossible que d'autres écrivains de l'antiquité, dont les ouvrages ne nous sont pas parvenus, s'en soient également occupés. C'est un de

[1] *Sat.* X.
[2] *Alcibiade*, II.
[3] *Sat.* II.
[4] *Epist.* LXIX.

ces thèmes qui ont dû servir d'exercice de déclamation à plus d'un rhéteur ancien. Je vais plus loin; à ne considérer que l'ensemble des idées, le thème de notre poëte est tout bonnement un lieu commun; car il veut prouver qu'il n'y a ici-bas ni avantages ni biens qui ne soient mêlés d'inconvénients et de périls; et j'ajoute tout de suite que ce lieu commun repose sur un sophisme. Je m'explique.

Le poëte moraliste nous engage à ne désirer ni richesses, ni honneurs, ni pouvoir, ni gloire, parce que plus d'une fois toutes ces choses-là ont fini par être fatales à ceux qui les ont sollicitées et obtenues. Mais ne peut-on pas répondre que ces mêmes avantages ont été accordés à bien des hommes, sans qu'ils aient éprouvé des malheurs? Disons encore que la mission de l'homme sur cette terre ne serait plus qu'une chimère, qu'il mentirait à lui-même et à sa propre destinée, s'il lui fallait renoncer à tout ce qui est grand, beau, partant désirable, parce qu'il y a quelque danger à redouter; car enfin il est tel talent, telle carrière, telle gloire, que l'on ne doit point regarder comme achetés trop cher, fût-ce au prix de quelques années de sa vie. Ainsi le sermon, — sermon est le mot, — que le poëte va nous faire, roule sur une vérité commune frisant plus d'une fois le paradoxe. Et pourtant, tant il est vrai que la manière de traiter un sujet décide du succès, cette satire *des Vœux* est certainement une des plus belles, une des plus grandioses que Juvénal ait écrites. Tous les connaisseurs, tous les critiques, même les plus sévères [1], à l'exception du seul

---

[1] « La satire des Vœux est la meilleure de Juvénal. Le poëte y est dans tous ses avantages. » (D. Nisard, *Poët. lat. de la décad.*, 3e édit., t. II, p. 47.)

M. Ribbeck peut-être, sont d'accord sur ce point. Aussi bien le poëte a-t-il su rajeunir et féconder d'une manière merveilleuse son sujet; il y a fait entrer le fruit de son expérience et de ses méditations de philosophe; de plus, il l'anime par le souffle puissant de l'éloquence et l'échauffe sans cesse par le sentiment. C'est ainsi qu'il a imprimé à cette pièce un rare cachet d'originalité et de grandeur.

Quels sont les avantages que, dans notre ambition et dans notre vanité, nous demandons le plus souvent aux dieux? Juvénal les range au nombre de six, sans avoir, bien entendu, la prétention d'épuiser le catalogue des souhaits que chacun forme ici-bas. Il ne s'arrête qu'aux principaux d'entre eux; et il s'efforce de faire voir par des exemples frappants que l'homme, — tant est profond son aveuglement, — se laisse d'ordinaire séduire par les apparences des choses, préférant à son vrai bonheur ce qui n'en est que l'ombre, voire même ce qui y est totalement contraire. Ainsi ce que nous désirons généralement avec le plus d'ardeur, ce sont les biens de la fortune, le pouvoir que donne une haute situation politique, l'éloquence, la gloire militaire, la beauté physique et une longue vie.

Juvénal n'a pas de peine à faire ressortir les inconvénients attachés à la possession des richesses. Quelques-uns de ses arguments sont puisés dans ce fonds d'expérience générale constituant la sagesse des nations, d'autres dans l'histoire contemporaine : ici, il nous montre les piéges de toute nature qui entourent l'homme riche, piéges dressés par ses proches, les sollicitudes et les craintes que lui causent les voleurs; là, c'est la cupidité des mauvais empereurs qui s'attaque aux vastes possessions des grands; c'est Néron, par exemple, avide des jardins de Sénèque et des immenses

possessions de Latéranus. Comment dès lors les hommes peuvent-ils être assez insensés pour demander aux dieux d'augmenter leur richesse ou leurs biens [1]?

Qui prouve trop ne prouve rien. Juvénal plaide une cause où il a par trop raison; par conséquent il déclame.

Plus loin, pour nous engager à ne désirer ni pour nous ni pour nos enfants la gloire que donne l'éloquence, le poëte nous cite la fin déplorable des deux princes de la tribune antique, Démosthène et Cicéron : c'est pour son génie que Cicéron eut la tête et les mains coupées; ce fut aussi le génie de Démosthène qui causa sa mort. Juvénal exprime cette idée en fort beaux vers [2]; mais, en somme, son raisonnement est faux. L'auteur du *Lycée*, qui n'était, on le sait, que médiocrement familiarisé avec les lettres anciennes, mais auquel on ne saurait refuser un esprit très-juste et beaucoup de goût, La Harpe avait réfuté ce raisonnement. « Il est faux, dit-il, qu'un homme ne doive pas souhaiter à son fils les talents de Cicéron, parce qu'il a péri sous le glaive des proscriptions; et quel homme, pour peu qu'il ait quelque amour de la vertu et de la véritable gloire, croirait qu'une aussi belle carrière que celle de Cicéron soit payée trop cher par une mort violente, arrivée à l'âge de soixante-cinq ans? Qui refuserait à ce prix d'être l'homme le plus éloquent de son siècle et peut-être de tous les siècles [3]? etc. »

Il y a beaucoup plus de vérité et de sentiment dans la peinture des inconvénients qu'offre le don de la beauté physique; et ce qui rend précisément cette peinture

---

[1] V. 24 et 25.
[2] V. 114-133.
[3] *Lycée* ou *Cours de littérature*, t. II, p. 123, édit. 1813.

touchante, c'est qu'elle repose en grande partie sur des exemples empruntés à l'histoire romaine, et surtout à l'histoire romaine des derniers temps; cela donne de la force à l'argument, qui cesse par là même d'être banal. Dans le temps dépravé où l'on vit, « un beau jeune homme est pour ses infortunés parents une cause d'alarmes perpétuelles. Il est bien rare qu'aujourd'hui, beauté et chasteté aillent ensemble [1]. » Et, de fait, on sait à quoi étaient exposés les enfants sous le règne des Tibère, des Néron et des Domitien [2]. Ce que dans nos temps modernes, les temps du *Parc aux Cerfs,* par exemple, un honnête père de famille avait à redouter pour sa fille, pour peu que la nature l'eût favorisée, les citoyens de Rome avaient à le craindre à chaque instant pour leurs fils, sous le règne de certains princes, monstres de cruauté et d'impudicité couronnés.

A défaut de la corruption des maîtres du monde, il y avait encore à craindre la corruption générale des mœurs et les débauches bien connues de certaines grandes dames, qu'ailleurs déjà le poëte a si énergiquement flétries [3]. Elles n'épargnaient rien, quand il s'agissait de satisfaire leurs coupables caprices, et les jeunes gens qui tombaient dans leurs piéges étaient souvent exposés à de terribles vengeances maritales [4]. Un scandaleux événement du règne de Claude vient à l'appui de la thèse de Juvénal. Je veux parler de la mort tragique du beau Silius, que l'infâme Messaline força à l'épouser, du vivant même et pendant l'absence de Claude; et Claude revenu à Rome, et rendu un ins-

[1] V. 295-299.

[2] Voy. Tacite, *Annal.*, XV, 37; Suétone, *Tiber.*, *passim; Nero,* 28-29; Dion Cassius, XIII, 13.

[3] *Sat.* VI.

[4] *Sat.* X, v. 310-318.

tant à lui-même, grâce aux efforts d'un affranchi intrigant, ennemi de Messaline, Silius dut périr à la fleur de l'âge, avec celle même qui l'avait entraîné au crime. C'est dans Tacite qu'il faut lire l'éloquent et émouvant récit de cette honteuse affaire [1]; c'est de Tacite aussi que Juvénal semble s'être inspiré, quand, à son tour et pour le besoin de la thèse qu'il soutient, il retrace le même fait dans des vers à la fois pleins d'énergie et de sentiment [2].

Mais passons maintenant au plus célèbre, au plus bel endroit, sans contredit, de la satire des Vœux : il s'agit de nous édifier sur le néant des grandeurs politiques et des honneurs qui y sont attachés. Ici encore le poëte va prendre son exemple tout près de lui. Il ouvre l'histoire romaine du temps de Tibère, et il y trouve un témoignage frappant des vicissitudes de la vie humaine, une confirmation éclatante de cet adage tout romain, que la roche Tarpéienne est près du Capitole !

---

[1] *Annal.*, XI, XII-XXVI. Voyez aussi Suét., *Claud.*, XXIX, et Dion Cassius, X, XXXI.

[2] « Voyons, dis-moi, quel conseil donnerais-tu à ce jeune Silius que la femme de César s'est mise en tête d'épouser? C'est le plus honnête, c'est le plus beau de nos jeunes patriciens. On le traîne, le malheureux, auprès de Messaline, ou plutôt à la mort. Il y a longtemps déjà qu'elle l'attend en costume de mariée. Le lit nuptial, orné de pourpre, est dressé dans les jardins sous les yeux de tous. Selon l'antique usage, le million de sesterces sera compté; le prêtre viendra avec les témoins. Ah! Silius, tu t'étais flatté que tout cela se passerait secrètement, que peu de gens seraient dans la confidence? Mais non! Messaline veut un mariage légal. A quoi te décides-tu? parle. Si tu refuses, tu périras avant la nuit. Si tu consens, tu obtiendras un court sursis; tu vivras jusqu'à ce que ton crime, connu de Rome et du peuple entier, soit connu aussi de l'empereur. Il sera le dernier à savoir le déshonneur de sa maison. Obéis donc, si tu tiens à vivre quelques jours de plus. Mais, quel que soit le parti auquel tu te décides, il n'en faudra pas moins tendre au bourreau cette jeune et charmante tête. » (V. 329-344.)

C'est la vie et la mort de Séjan qui vont servir de texte à son argumentation, de ce Séjan, le ministre tout-puissant du tout-puissant Tibère, dont Tacite nous a raconté la rapide élévation[1], et Dion Cassius, l'élévation et la chute[2].

Résumons tout d'abord, le sujet en vaut la peine, le récit de ces deux historiens relatif à la vie et à la mort de Séjan.

Originaire d'une obscure ville de la Toscane, Séjan était arrivé à Rome dévoré d'une ambition démesurée, et prêt à tout pour se frayer un chemin vers les honneurs. Habile, insinuant, excellant dans l'art de se pousser auprès des grands, il se donne, dans sa première jeunesse, à un petit-fils d'Auguste; à force d'artifices il gagne les bonnes grâces de Tibère. Il est nommé préfet du prétoire; il s'attache les soldats par ses familiarités calculées et se ménage des appuis dans le sénat en distribuant à ses créatures des places et des dignités. L'âme et le cœur de Tibère, fermés à tout le monde, s'ouvrent pour le seul Séjan; Séjan n'est pas seulement le compagnon des travaux de Tibère et son premier ministre, il est son ami, son favori. Tibère et Séjan paraissent ensemble au spectacle; on élève des statues aussi bien à Séjan qu'à Tibère; Rome est peuplée des images de Séjan; on les honore à l'égal de celles de Tibère; on confond Tibère et Séjan dans le même respect; on leur offre des vœux et des sacrifices en commun; on les invoque dans les serments et on ne jure plus que par leur bonheur à tous les deux.

---

[1] *Annal.*, IV, *passim*. Ce qui est relatif à la chute de Séjan est malheureusement perdu avec une partie du V[e] livre des *Annales*. Voyez aussi Suétone, *Tib.*, c. LXV.

[2] LVIII, IV-XIX.

Tous ces honneurs ne suffisent plus à l'insatiable ambition de Séjan ; il n'aspire à rien moins qu'à remplacer son maître sur le trône. Pour écarter les obstacles qui se trouvent sur son chemin, tous les moyens lui sont bons ; il fait exiler les enfants de Germanicus, frappe de disgrâce Agrippine leur mère ; il séduit Livie, femme de Drusus, fils de Tibère, et, après avoir acquis sur elle les droits que donne un premier crime, il lui met en tête l'espérance du mariage et le partage du trône ; il se débarrasse secrètement de son rival par le poison ; pour ôter tout ombrage à sa complice, Séjan répudie sa propre femme, Apicata. Tibère est absent de Rome, retiré à Caprée[1]. Séjan touche à son but ; l'énormité de l'attentat seule le fait hésiter, lui fait multiplier les délais. Mal lui en prit. Il devait éprouver bientôt que l'âme soupçonneuse du vieux tyran était tout au moins aussi rusée que son ambition à lui. Pendant que Séjan conspire contre Tibère, Pallas, un affranchi d'Antonia, veuve du frère de Tibère, de Drusus, arrive à Caprée, et dévoile à l'empereur les projets de son premier ministre. Tibère se retrouve tout entier. Il fait venir Macron, le chef de ses gardes ; c'est à lui qu'il confie, à partir de ce moment, le commandement des prétoriens ; puis il le dépêche à Rome avec des lettres secrètes pour le sénat. Macron, en homme habile, laisse croire au favori qu'il lui apporte des nouvelles très-flatteuses[2]. Le sénat est convoqué. Dion Cassius nous a peint en détail cette mémorable séance. Les sénateurs et les amis de Séjan rivalisent entre eux d'obséquiosités et de bassesses envers le tout-puissant Séjan ; tout le monde s'attendait à le voir promu à quelque nouvelle dignité,

---

[1] Tacite, *Ann.*, IV, c. I, II, III, XI, LII.

[2] Dion Cassius, *loc. cit.*

bien qu'il eût atteint le faîte des honneurs et du pouvoir. On l'en félicite déjà à l'avance. Cependant un des consuls ouvre la lettre impériale et en commence la lecture. Elle était longue, vague, enveloppée de réticences et pleine de phrases tortueuses; quelques critiques formulées, par-ci par-là, contre l'administration de Séjan refroidissent d'abord le zèle de ceux qui tout à l'heure lui témoignaient le plus de déférence et d'empressement. Ils se lèvent inquiets, indécis; mais à la ligne suivante ils se rassurent; puis reviennent encore des récriminations indirectes, et enfin la lettre termine par l'ordre d'arrêter Séjan. Le vide se fait autour de l'accusé et le sénat tout entier pousse contre lui un cri de réprobation. On s'empare de sa personne, on met ses vêtements en lambeaux; il est conduit en prison[1]; le peuple, à son passage, le couvre de huées. Le même jour le même sénat qui l'avait encensé le matin le condamne à mort. Il est aussitôt exécuté; on traîne son corps aux Gémonies. Pendant trois jours entiers la populace se fit un jouet de son cadavre, qu'elle jeta enfin dans le Tibre. Les statues de Séjan, qui s'élevaient

---

[1] Dion Cass., l. VIII, c. x. L'Anglais Ben Johnson, contemporain de Shakspeare, a tiré de cette partie du récit de Dion Cassius (l. VIII, x) une des plus belles scènes de sa tragédie de *Séjan* (acte V, sc. x). C'est du Tacite mis en drame. M. Taine, dans son *Histoire de la littérature anglaise* (t. II, p. 25 et suiv.), en a donné une analyse pleine de verve et d'éloquence. Nous y renvoyons le lecteur. Voyez aussi, sur la même pièce, le jugement si net et si juste de M. Alf. Mézières (*Prédécesseurs et contemporains de Shakspeare*, 2e édition, p. 380 et suiv.). On lira également, avec intérêt et profit, dans la *Revue des cours littéraires* (14 mars 1868), la belle étude de M. Beulé, intitulée *le Ministre Séjan*. M. Beulé, avec la science de l'archéologue et l'émotion de l'écrivain honnête homme, a tracé un tableau vif et animé de l'ambition, des crimes et de la fin de ce trop célèbre et détestable personnage. Nous en conseillons la lecture.

dans tous les carrefours de Rome, sont renversées et mises en morceaux. Les sénateurs poursuivirent jusqu'à sa mémoire, et quantité de citoyens furent enveloppés dans sa perte[1].

Voilà, certes, un exemple terrible des vicissitudes humaines. C'est ici que le poëte philosophe et moraliste nous attend; c'est cet exemple qu'il va choisir pour nous guérir à tout jamais de l'ambition et du désir des grandeurs humaines. De là un tableau admirable peint des plus vives couleurs. Juvénal triomphe ici, à la façon de Bossuet, de la vanité de nos grandeurs. Il nous montre les statues équestres de Séjan brisées par le peuple en fureur et jetées ensuite dans des fournaises ardentes pour y être fondues; on entend craquer sous l'action du feu l'image de celui qui fut le grand Séjan, et « de cette tête, la seconde de l'univers entier, on fait des marmites, des pots, des poêles à frire et des ustensiles de ménage[2]. » Je ne sais si je me trompe, ces trivialités à la Shakspeare ne font que mettre plus encore en relief l'idée du poëte qui oppose à cette grandeur passée les misères du présent. Cela rappelle Hamlet, dans la scène du cimetière, jouant avec les crânes et philosophant sur les plus belles destinées « aboutissant à un peu de pourriture [3] ».

Cependant les portes des maisons sont décorées de lauriers; on court immoler un taureau blanc à Jupiter.

Mais voici le corps de Séjan. Du doigt, Juvénal nous désigne son cadavre traîné avec un croc, à la grande joie des Romains.

---

[1] Dion Cass., VIII, c. X-XIX.

. . . . . *Deinde ex facie toto orbe secunda,*
Fiunt urceoli, pelves, sartago, matellæ.
(V. 63 et 64.)

[3] *Hamlet*, traduct. François.-Victor Hugo, t. I, sc. X.

Ici le poëte imagine un dialogue entre deux obscurs citoyens, un dialogue qui jette un jour bien vif sur les mœurs de l'époque, en même temps qu'il éclaire le cœur humain jusque dans ses dernières profondeurs.

« Quelle bouche, quelle tête il avait! jamais, tu peux m'en croire, je n'ai aimé cet homme-là. Mais de quoi l'accusait-on? qui l'a dénoncé? par quelles preuves, par quels témoins a-t-on démontré son crime?

« — Il n'en a pas fallu tant. Une lettre longue et diffuse est arrivée de Caprée.

« — C'est bien; en voilà assez [1]. »

Ce dialogue commencé, Juvénal l'interrompt soudain par quelques réflexions personnelles comme celles-ci :

« Et que fait-elle, cette tourbe des enfants de Rémus? Ce qu'elle a toujours fait. Elle salue le succès et maudit la victime. Oh! si Nursia, qu'on adore en Toscane, eût favorisé son Toscan, si Séjan avait réussi à faire tomber le vieil empereur, ce même peuple, à cette heure même, proclamerait Séjan et le nommerait Auguste. Depuis qu'on n'a plus de suffrages à vendre, ce peuple ne s'occupe plus de rien, et lui qui jadis distribuait les commandements militaires, les faisceaux, les légions, il s'enferme aujourd'hui dans une honteuse oisiveté et ne se soucie plus que de deux choses : du pain et des jeux du cirque [2]. »

---

[1] . . . . *Quæ labra, quis illi*
Vultus erat! Nunquam, si quid mihi credis, amavi
Hunc hominem! sed quo cecidit sub crimine? quisnam
Delator? quibus indiciis, quo teste probavit?
Nil horum : verbosa et grandis epistola venit
A Capreis. — Bene habet; nil plus interrogo. . . . .
(V. 67-73.)

[2] . . . . *Sed quid*
Turba Remi? sequitur fortunam, ut semper, et odit

Ceci dit, il donne de nouveau la parole aux deux interlocuteurs qui s'entretenaient tout à l'heure de l'événement. « — J'entends dire qu'il en périra bien d'autres. — Nul doute : la fournaise est vaste. Je viens de rencontrer près de l'autel de Mars mon ami Brutidius... il était tout pâle. — Mais si Ajax vaincu allait se mettre en fureur et nous punir pour ne l'avoir pas assez vengé ! Courons, hâtons-nous, et, tandis que le cadavre est encore sur la rive, donnons notre coup de pied à l'ennemi de César. Mais que nos esclaves nous voient agir, de peur qu'ils ne nous démentent et ne nous traînent, nous, leurs maîtres, en justice, la corde au cou[1]. »

Et Juvénal ajoute :

« Voilà ce qui se dit, ce qui se murmure sourdement dans la foule au sujet de Séjan [2] ».

Damnatos : idem populus, si Nursia Tusco
Favisset, si oppressa foret secura senectus
Principis, hac ipsa Sejanum diceret hora
Augustum. Jam pridem, ex quo suffragia nulli
Vendimus, effundit curas ; nam qui dabat olim
Imperium, fasces, legiones, omnia, nunc se
Continet, atque duas tantum res anxius optat,
Panem et circenses.
(V. 72-81.)

[1] . . . . *Perituros audio multos.*
Nil dubium, magna est fornacula; pallidulus mi
Brutidius meus ad Martis fuit obvius aram.
Quam timeo, victus ne pœnas exigat Ajax,
Ut male defensus ! Curramus præcipites, et
Dum jacet in ripa calcemus Cæsaris hostem.
Sed videant servi, ne quis neget, et pavidum in jus
Cervice obstricta dominum trahat. . . . . .
(V. 81-88.)

[2] . . . . *Hi sermones*
Tunc de Sejano, secreta hæc murmura vulgi.
(V. 88-89.)

Cette peinture est fort belle. Elle débute par un trait de génie : « Jamais, croyez-moi, je n'ai aimé cet homme. »

. . . . . *Nunquam, si quid mihi credis, amavi*
Hunc hominem.

Ces mots en disent long sur la versatilité des esprits et les honteuses palinodies si fréquentes en temps de révolutions. On aurait beau jeu à les commenter, notre histoire politique à la main.

Quant aux réflexions du satirique sur la conduite de la foule, elles sont pleines d'ironie et d'éloquence. On croirait entendre Tacite flétrissant avec son indignation habituelle la lâcheté et l'inconstance de la multitude, toujours prête à s'incliner devant le vainqueur et à insulter le vaincu. Comme chez Tacite, le patriotisme de Juvénal souffre de cette honteuse décadence des Romains que ne préoccupent plus ni la politique, ni la dignité personnelle; privé de tout droit de suffrage, auquel il tenait si fortement jadis, malgré l'abus qu'il en faisait, le peuple est descendu au rôle de lazzarone : il n'est plus qu'une tourbe d'oisifs et de mendiants. C'est déjà le commencement du Bas-Empire.

Que de vérité encore dans le reste du dialogue qui recommence entre les deux interlocuteurs! On sait que Tibère, après le meurtre de Séjan, procéda par égorgements en masse [1]; il voulait faire un exemple et se venger d'avoir eu peur. La fournaise dont parlent ici nos deux Romains, c'est la colère du maître dévorant en quelque sorte tous ceux qui lui paraissaient suspects d'attachement à la cause de Séjan. Dès lors la pâleur du malheureux Brutidius s'explique. Il est donc de bonne politique de se montrer zélé pour celui que Ju-

[1] Tacite, *Ann.*, V, c. VII et VIII, et Dion Cass., l. VIII, XIV et suiv.

vénal appelle l'Ajax vaincu, par opposition sans doute à Séjan, qui avait cru devoir procéder à l'égard de Tibère, par ruse, comme jadis procéda Ulysse à l'égard du fils de Teucer. Si donc on n'apaise pas, si on ne flatte pas l'Ajax impérial, il est à craindre que, dans sa fureur, comme l'Ajax grec dans la sienne, il ne fasse tout massacrer autour de lui. Ces deux citoyens, se hâtant d'aller donner leur coup de pied au mort gisant encore sur le rivage du Tibre, sont dans leur rôle; ils représentent les lâches instincts de la multitude de tous les temps, conspuant aujourd'hui ce qu'elle adorait hier. C'est ainsi que, trente ans plus tard, elle insulta Vitellius tombé, le traîna aux Gémonies, foula son cadavre sous ses pieds; ce qui a fait dire à Tacite, qui comme toujours se rencontre ici avec Juvénal, que « le peuple outragea Vitellius mort avec la même bassesse qu'il l'avait adoré vivant [1] ».

Les mauvais jours de la Révolution française ont présenté des spectacles analogues. Plus d'un des tyrans subalternes qui avaient dominé la France par la terreur furent hués le jour de leur chute avec la même frénésie qu'on avait mise à les acclamer la veille. Qu'on se rappelle, pour ne m'en tenir qu'à un seul exemple, la chute et la mort de Robespierre. « Étendu sur une table, dit à ce sujet un de nos éminents historiens, d'accord avec Tacite et Juvénal sur la versatilité et la bassesse de la multitude, le visage défiguré et sanglant, livré aux regards, aux invectives, aux malédictions, il vit les divers partis applaudir à sa chute et le charger de tous les crimes commis... Le 10 thermidor, vers cinq heures du soir, il monta sur la charrette de

[1] « *Et vulgus eadem pravitate insectabatur interfectum qua foverat viventem.* » (*Histor.*, III, LXXXV.)

mort... une foule immense se pressait autour de la charrette, montrant la joie la plus bruyante et la plus expansive... on l'accablait d'imprécations... Au moment où sa tête tomba on applaudit, et ces applaudissements durèrent plusieurs minutes[1]. »

Sans doute on s'explique cette joie à la mort d'un homme comme Robespierre qui avait fait répandre tant de flots de sang innocent; néanmoins, l'ennemi une fois à terre et justice faite, ces acclamations et ces applaudissements sont tout aussi lâches que les coups de pied donnés à Séjan mort.

De cette chute de l'ambitieux, Juvénal tire une leçon morale qui ne manque pas d'éloquence, bien que, comme on l'a déjà remarqué avec justesse, elle sente « un peu le lieu commun de l'école[2] ».

« Eh bien ! veux-tu encore, comme Séjan, avoir à ton lever tout un monde de courtisans venus pour te saluer ? posséder d'immenses richesses, distribuer des magistratures curules, les commandements militaires, et passer pour le tuteur d'un prince confiné sur l'étroit rocher de Caprée avec sa bande d'astrologues chaldéens ? Tu désires tout au moins avoir à tes ordres des cohortes armées de la lance des cavaliers et tout un camp dans ta maison ?... Pourquoi pas ? On ne veut tuer personne, mais on désire pouvoir le faire. Mais pourtant est-il grandeur, est-il prospérité qui vaille tous les maux qu'elle traîne à sa suite[3] ? »

Non, mille fois non, est-on tenté de répondre ici, et mieux vaut rester toute sa vie, dans une honnête médiocrité, voire même dans l'obscurité, que d'arriver si haut pour tomber si bas; et vous avez bien raison, ô poëte philosophe, d'ajouter, comme vous le faites, qu'il est

[1] Mignet, *Histoire de la Révolution française*, 8e édit, t. II, p. 95.
[2] M. D. Nisard, *loc. cit.*
[3] V. 90-99.

préférable de passer son existence dans quelque petite ville de province, revêtu de quelque humble fonction, que de porter tous les insignes de cet homme dont nous venons de voir passer le cadavre; et tous nous sommes prêts, d'après ce que vous venez de nous montrer, à conclure avec vous que « Séjan s'est trompé sur le but que devaient se proposer ses désirs, car, en aspirant à cet excès d'honneurs, en demandant une trop haute fortune, il n'a fait qu'élever les divers étages d'une tour colossale pour tomber de plus haut, d'une chute plus profonde et avec plus de fracas [1] ».

---

[1] *Ergo quid optandum foret, ignorasse fateris*
Sejanum; nam qui nimios optabat honores
Et nimias poscebat opes, numerosa parabat
Excelsæ turris tabulata, unde altior esset
Casus, et impulsæ præceps immane ruinæ.
(V. 103-108.)

Juvénal corrobore encore son argument par l'exemple de la mort de Crassus, de Pompée et de César, qui, indifférents sur le choix des moyens pour arriver à leur but, trouvèrent tous les trois dans leur fin même le châtiment de leur ambition : une mort violente. Cette idée, Juvénal l'exprime en deux vers pleins d'originalité et d'énergie :

Ad generum Cereris sine cæde ac vulnere pauci
Descendunt reges, ac sicca morte tyranni.
(V. 112-113.)

La grandeur et la disgrâce de Séjan font penser à la grandeur et à la disgrâce du fameux cardinal Wolsey, le favori tout-puissant de Henri VIII d'Angleterre, et qui, sur un caprice du maître, tomba, de la veille au lendemain, du faîte de la prospérité dans un abîme de misères. Shakspeare, dans sa tragédie de *Henri VIII*, avec le talent dramatique qu'on lui connaît, nous a montré Wolsey dans les deux phases de son existence (scène IV et scène X, trad. F.-V. Hugo). Il y aurait plus d'un curieux rapprochement à faire entre Juvénal et l'auteur de *Henri VIII*, si nous ne craignions d'allonger ces notes outre mesure ; nous ne pouvons donc que l'indiquer. Un autre Anglais, d'illustre mémoire, Samuel Johnson, dans son excellente imitation de la dixième satire de Juvénal, imitation intitulée : *la Vanité des désirs humains (the Vanity of human wishes)*, s'est souvenu

Ce tableau, cet exemple, instruit comme l'expérience. En présence de ces terribles jeux de la fortune, nous faisons tous un retour salutaire sur nous-mêmes, et nous sommes tentés de nous écrier avec le personnage de Racine :

« *Heureux qui, satisfait de son humble fortune,*
. . . .
. . . .
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché [1] ! »

S'il y a de la folie d'aspirer aux honneurs politiques et au pouvoir, il n'y en a pas moins de tourner tous ses regards vers la gloire militaire, cette gloire dont l'éclat semble avoir, de tout temps et en tout pays, séduit les hommes. Ici encore le sujet, lieu commun par lui-même, inspirera d'admirables tableaux et d'éloquentes réflexions au poëte.

Qu'est-ce donc que les hommes de guerre de tous les temps ont désiré avec le plus d'ardeur? Qu'ont-ils rêvé? Victoires, dépouilles, prisonniers de guerre, arcs de triomphe. C'est pour ces grands mots que généraux grecs, romains, barbares, je me garderai bien de parler de ceux de notre époque, ont fait tant d'efforts, affronté tant de périls et de fatigues; oui, on a plus soif

du même Wolsey, ce véritable Séjan d'un nouveau Tibère, Henri VIII, et c'est Wolsey que Johnson cite comme un exemple saisissant des caprices de la fortune. Les vers qu'il consacre à la chute de Wolsey sont nobles et sonores, mais ils ne sauraient, pourtant, se comparer à l'admirable tableau de Juvénal.

[1] *Iphigénie*, acte I, sc. I. Il y a pourtant, et c'est dommage, une lacune dans cette peinture; on l'a remarqué avec raison. « Quelque chose manque à ce tableau pour nous rendre tout à fait contents, écrit M. Nisard; c'est quelque chose qui nous dise : La catastrophe est méritée. Séjan est trop ménagé, peu s'en faut qu'il ne soit intéressant, lui l'adultère, l'empoisonneur, le meurtrier. » (*Poëtes latins de la décadence*, loc. cit.)

de gloire que de vertu[1]. On remue le monde pour acquérir quelque renommée, quelques titres à graver un jour sur la pierre de son tombeau, comme si nos tombeaux n'étaient pas ainsi que nous-mêmes destinés à périr.

Quandoquidem data sunt ipsis quoque fata sepulchris[2].

Ce trait nous fait penser à Bossuet s'écriant dans l'oraison funèbre du prince de Condé : « Venez voir le peu qui nous reste d'une aussi auguste naissance, de tant de grandeur et de tant de gloire! Des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant. »

Trois exemples pris dans l'histoire de trois peuples différents vont confirmer ce qui précède et démontrer la vanité de la gloire militaire. Le poëte invoque tour à tour le souvenir d'Annibal, d'Alexandre et de Xercès. Ici la satire touche à l'épopée; le génie de Juvénal côtoie celui d'Homère : l'imagination, l'éloquence, les réflexions morales, et, de plus, le trait, le trait à la façon de Tacite ou de Shakspeare, dominent dans tout ce qui suit. Voici d'abord pour le vainqueur de Cannes :

« Pèse la cendre d'Annibal. Quel poids trouveras-tu à ce grand capitaine? C'est pourtant cet homme à qui l'Afrique ne suffit pas, bien qu'elle s'étende de la Mauritanie battue des vagues de l'Océan jusqu'aux chaudes contrées que baigne le Nil. Vainqueur de l'Espagne, il enjambe les Pyrénées: il se joue des obstacles que lui opposent les Alpes et leurs neiges éternelles; il

---

[1] . . . . *Tanto major famæ sitis est quam Virtutis.*
(V. 140 et 141.)

[2] V. 146.

ouvre les rochers,brise les montagnes dissoutes par le vinaigre. Le voilà en Italie. Son ambition n'est pas encore satisfaite. Il ne se croira au bout de sa carrière que lorsqu'il aura pris Rome et planté ses drapeaux au milieu du quartier de Suburre [1]. »

Et de fait, il ne s'en est pas fallu beaucoup qu'il n'exécutât ce dernier projet, puisqu'il avait campé à trois milles de distance de Rome, qu'il avait pu apercevoir des hauteurs voisines, comme les Romains, du haut de leurs remparts, avaient pu voir la fumée de son camp. S'il avait réalisé son dessein, quel eût été le destin de Rome? Viennent ici des vers bien des fois cités, mais dont l'intention ironique et satirique n'a pas toujours été bien saisie, je crois. Juvénal insinue, en effet, qu'il n'aurait plus manqué que de voir le chef carthaginois entrer en personne dans Rome. « La bonne tête, et quel sujet pour un peintre que ce borgne monté sur une gros éléphant de Gétulie [2]! » Et la fin de tout cela? Qu'advint-il de cet Annibal, qui fut pendant si longtemps la terreur des Romains et l'objet des entretiens du monde? Vaincu à Zama, il est forcé de s'exiler et de chercber un refuge à la cour d'un roitelet de l'Asie. Et ce grand conquérant, descendu au rôle d'un humble client, est réduit à faire antichambre chez son orgueilleux protecteur. Il ne lui sera même pas donné de mourir de la mort du soldat. Pour mettre fin à sa misérable existence, le vainqueur de Cannes est forcé de recourir au poison. Et triomphant de la vanité des choses d'ici-bas, Juvénal s'écrie avec une amère ironie : « Va donc, insensé que tu es! va, cours à travers les

[1] V. 147, sqq.

[2] *O qualis facies et quali digna tabella*
Quum Gætula ducem portaret bellua luscum!
(V. 157 et 158.)

Alpes escarpées, afin de plaire aux écoliers de Rome et d'être un jour le sujet de leurs discours[1]. »

Et le grand Alexandre! son sort a-t-il été plus enviable? Qui donc oserait le prétendre? Quel triste contraste entre l'insatiable ambition de cet enfant de Pella, *Pellæo juveni*, et sa fin prématurée! Le monde était trop petit pour lui, il y étouffait[2]. Patience! une fois entré dans Babylone, « un sarcophage lui suffira; la mort seule nous force d'avouer combien l'homme est peu de chose[3] »; trait superbe qui est comme le pendant de cet autre appliqué au fils d'Amilcar :

> *Expende Annibalem : quot libras in duce summo*
> *Invenies?*

Cela rappelle les accents de quelques orateurs sacrés, se plaisant à rabaisser l'orgueil humain devant le néant de notre terrestre existence et montrant toutes les vanités de l'homme enfouies à jamais sous six pieds de terre[4], ou bien encore Shakspeare, dans la fameuse

---

[1] . . . . . *I demens et sævas curre per Alpes,*
Ut pueris placeas et declamatio fias.
(V. 166 et 167.)

Tout ce tableau est retracé à coup sûr d'une main ferme et fière, et pourtant l'*Annibal* de notre poëte est bien inférieur au *Charles XII* de Johnson. L'imitateur moderne l'emporte sur son modèle. Voyez *the Vanity of human wishes* (*the Works of Samuel Johnson*, MDCCCI, vol. I, p. 21 et 22.)

[2] *Æstuat infelix angusto limite mundi.*
(V. 169.)

[3] *Sarcophago contentus erit. Mors sola fatetur*
Quantula sint hominum corpuscula...
(V. 172 et 173.)

[4] A propos de la mort d'Alexandre le Grand, Bossuet a dit :
« Nous voyons par son exemple... qu'il y a un faible irrémé-

scène déjà plus d'une fois mentionnée, se plaisant par l'organe d'Hamlet à philosopher avec un cynisme plein de génie sur la dérision de la mort et s'amusant à suivre par l'imagination la poussière du fils de Philippe de Macédoine « jusqu'à la retrouver bouchant le trou « d'un tonneau[1] ».

Non moins lamentable, bien que pour d'autres raisons, fut le sort de ce Xercès qui, dans sa folie, voulait rendre l'impossible possible et exercer son despotisme jusque sur les éléments mêmes pour conquérir la Grèce. Suivent tous les détails, et j'abrége, de la célèbre expé-

---

diable inséparablement attaché aux desseins humains, et c'est la mortalité! Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là : ce qui nous force d'avouer que le vice le plus inhérent, si je puis parler de la sorte, et le plus inséparable des choses humaines, c'est leur propre caducité. (*Disc. sur l'hist. universelle*, IIIe partie, chap. v.)

[1] *Hamlet*, t. I, sc. x, trad. de F.-V. Hugo.

M. Victor Hugo père semble s'être souvenu de Juvénal, lorsqu'il a dit à propos de la destinée de Napoléon Ier :

« Et toi, colonne, un jour descendu sous ta base,
« Le pèlerin pensif, contemplant en extase
« Ce débris surhumain,
« Serait venu peser, à genoux sur la terre,
« Ce qu'un Napoléon peut laisser de poussière
« Dans le creux de la main. »
(*Chants du Crépuscule.*)

On a là l'éloquent commentaire du fameux : *Expende Annibalem, quot libras in duce summo invenies?* Et cet autre trait de Juvénal, relatif à Alexandre :

Sarcophago contentus erit. Mors sola fatetur
Quantula sint hominum corpuscula....,

a peut être inspiré (et nous devons ce rapprochement à M. Despois), à l'auteur d'*Hernani*, ces mélancoliques réflexions de Charles-Quint sur le tombeau de Charlemagne :

Géant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne!
Quoi! pour titre César et pour nom Charlemagne!
Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
Aussi grand que le monde, et que tout tienne là!

dition du roi des Perses. Et quel fut le résultat de cette gigantesque entreprise?

« Ce Xercès cependant, en quel état revint-il de Salamine, lui, ce barbare qui faisait battre de verges l'Eurus et le Corus et les traitait comme ils ne l'avaient jamais été dans les cavernes d'Éole? Neptune même, il l'avait chargé de chaînes, et ce n'est que par un excès d'indulgence qu'il ne le fit pas marquer d'un fer ardent... En quel état revint-il? avec un seul vaisseau, sur une mer ensanglantée, où flottaient des cadavres qui retardaient le mouvement de la proue. C'est ainsi que le plus souvent la gloire punit ses adorateurs [1]! »

Avant Juvénal, Eschyle, dans sa patriotique tragédie des *Perses* [2], s'était plu à étaler aux regards des Athéniens, ravis de ce spectacle, le déplorable retour de celui qui s'était promis de les soumettre au joug. Que sont devenues les folles espérances du fils de Darius? Le voici qui rentre dans son palais, désespéré, malheureux, les habits déchirés, dépouillé par le sort de sa majesté et aussi de son orgueil. Il ne répond que par des pleurs aux reproches dont l'accablent les vieillards du palais; et de tant d'efforts, d'une si grande armée et de tant de puissance, il ne lui reste plus, — trait magnifique, — « que le carquois où étaient ses flèches [3] ».

Bonne leçon pour les ambitieux de tous les temps et qui rappelle assez, — qu'on nous permette ce rapprochement, — celle que la Providence s'est plu à infliger, il y a un demi-siècle, au plus grand conquérant de l'ère moderne. Le désastre de Salamine a son pendant dans celui de la Bérésina. Même folle ambition

[1] 179-188.

[2] Voyez l'étude si savante et si éloquente à la fois de M. Patin (*Les Tragiques grecs*, t. I, p. 212 et suiv., 2e édition) sur cette pièce célèbre.

[3] *Les Perses*, v. 1015-1021.

avant l'invasion, même déploiement de forces marchant en pays ennemi, et même issue ou à peu près. L'esquif qui servit à ramener Xercès défait et survivant à une armée immense ensevelie dans les flots rappelle ce traîneau historique sur lequel revint en France, à travers des monceaux de soldats morts sur la neige[1], le vainqueur d'Arcole et de Lodi. Donc bien fous ceux qui se laissent séduire par l'ambition et le prestige de la gloire des armes[2] !

Mais ceux-là ne le sont pas moins qui, dans leurs vœux insensés, demandent sans cesse aux dieux une longue vie, qui entraîne à sa suite bien plus de maux que de biens.

Nous touchons encore à un lieu commun, sans doute, mais à un de ces lieux communs qui, contrairement à beaucoup d'autres, ne nous laissent ni froids ni indifférents, parce que le poëte s'attaque à un de ces sen-

---

[1] Voy. *Histoire de Napoléon et de la grande armée*, par le général comte de Ségur, t. II, p. 377, 9e édition.

[2] L'auteur des *Souvenirs du peuple* se rapproche de Juvénal et d'Eschyle lorsque, dans quelques strophes émues, pleines d'un touchant patriotisme et aussi d'une noble sympathie pour le malheur, il a représenté le même héros poursuivi, quelques années après, sur le sol même de la France, par ses ennemis coalisés et acharnés à sa perte. Abandonné du destin, mais non de son génie ni de sa valeur, harassé, battu, mais tout prêt à continuer une lutte gigantesque, quoique inégale, il vient un soir, *suivi d'une faible escorte*, frapper à la porte d'une pauvre chaumière. Il y entre accablé par la faim et le froid, dévore un morceau de pain bis, sèche ses vêtements à la flamme du foyer, se repose de ses fatigues par quelques instants de sommeil, puis, *au réveil*, s'élance de nouveau dans la mêlée, et s'écrie, comme aurait pu s'écrier le Xercès du poëte grec ou celui du poëte latin :

« Oh ! quelle guerre !
« Oh ! quelle guerre ! »

Mots bien simples, mais d'une terrible signification en un pareil moment et dans une telle bouche !

timents qui nous font palpiter tous tant que nous sommes. Car, malgré les raisons sans nombre que l'expérience peut nous avoir fournies pour ne pas aimer la vie, cette vallée de larmes et de misères, nous ne nous y cramponnons pas moins, désireux d'atteindre jusqu'à ses dernières limites, aimant mieux l'accepter telle qu'elle est plutôt que de la voir abrégée d'un seul jour. D'où vient cette persistance, après tout? De l'incertitude où nous sommes de ce qui nous attend au-delà du tombeau. Le raisonnement d'Hamlet est toujours vrai : « Qui voudrait geindre et suer sous une vie accablante, si la crainte de quelque chose, après la mort, de cette région inexplorée d'où nul voyageur ne revient, ne troublait la volonté et ne nous faisait supporter les maux que nous avons par peur de ceux que nous ne connaissons pas[1]? »

C'est donc pour reculer le plus loin possible l'instant de la mort que l'homme s'attache à cette terrestre existence telle qu'elle est, et aspire à une longue vieillesse.

Or, c'est ce désir que Juvénal voudrait éteindre en nous; il pense ne pouvoir mieux arriver à son but qu'en étalant à nos yeux tous les inconvénients, tous les ennuis, toutes les misères que la vieillesse traîne à sa suite. De là une peinture d'une vérité saisissante, je dirai même, effrayante, qu'on ne saurait contempler sans faire un triste retour sur soi-même et sur la misérable condition de l'humaine existence :

« Prolonge ma vie, ô Jupiter! multiplie mes années! voilà la prière que sans cesse tu adresses au ciel, le regard élevé vers le firmament et pâle d'anxiété; mais à combien de maux cette longue vieillesse n'est-elle pas condamnée, des maux qui ne lui accordent aucun relâche! C'est d'abord cette hideuse laideur qui

---

[1] *Hamlet*, trad. F.-V. Hugo, scène VIII.

te défigure et te rend méconnaissable; une peau... non, un cuir, des joues pendantes et sillonnées de rides, comme celles des vieilles guenons qui, dans les forêts touffues de Tabraca, s'amusent à promener leurs griffes sur leur museau. Les jeunes gens diffèrent entre eux; l'un est plus beau, l'autre est plus fort. Les vieillards se ressemblent tous; leur voix tremble comme leurs membres; leur tête laisse voir un crâne dépouillé et luisant, leur nez est humide comme celui d'un enfant. Pour briser leur pain, ils n'ont qu'une gencive désarmée; les malheureux répugnent à leurs femmes, à leurs enfants, à eux-mêmes; ils dégoûteraient jusqu'à Cossus, le coureur de testaments... Quant à l'amour, il y a beau jour qu'il n'en est plus question pour eux... Ce n'est pas là leur seule infirmité : quel plaisir peuvent-ils éprouver à entendre le joueur de cithare le plus habile, quand même ce serait Séleucus ou quelque autre de ces artistes qui ont l'habitude d'étaler leurs robes dorées sur la scène? Qu'importe la place qu'il occupe au théâtre, puisqu'il entend à peine les joueurs de cor et le bruit des trompettes? Pour lui annoncer une visite ou lui dire l'heure, son esclave est obligé de hurler à son oreille; son sang appauvri et glacé dans ses veines ne se réchauffe plus que lorsque la fièvre l'agite; toutes les maladies accourent et viennent danser en rond autour de lui... Un de ces vieillards se plaint de l'épaule, l'autre des reins, l'autre des jambes. Celui-ci a perdu les deux yeux et porte envie aux borgnes; il faut à celui-là qu'une main étrangère place la nourriture sur ses lèvres pâlies. A la vue du repas, il a l'habitude d'entr'ouvrir la bouche et d'attendre la becquée comme le petit d'une hirondelle vers lequel sa mère encore à jeun vole le bec rempli de nourriture. Mais, chez le vieillard, une misère bien autrement grande encore que cet affaiblissement du corps, c'est celui de l'esprit : il ne se rappelle plus les noms de ses esclaves et ne reconnaît plus le visage de l'ami qui, la veille au soir, soupait à ses côtés; il ne reconnaît même plus ses enfants, ses enfants qu'il a élevés; car par un testament il les déshérite et dispose de tous ses biens en faveur de Phialé[1]. »

Voilà ce qui s'appelle peindre! Ce tableau si désolant, d'une touche si vigoureuse, d'un coloris si vif, est véritablement sublime. S'il a un défaut, c'est peut-être

[1] V. 188-239.

un excès de réalisme. Pour Virgile, pour Horace, pour Perse même, il serait évidemment trop creusé; mais il est tout à fait conforme à la manière, au génie de Juvénal, que l'on a appelé quelquefois le *Rembrandt* de la satire. Il en est encore, si l'on veut, le Shakspeare. Dans la description qui précède, on rencontre plus d'une hardiesse de pensée et d'expression qui fait songer à certaines méditations de l'auteur d'*Hamlet* sur la vanité des choses humaines [1]. Il faut donc tout l'esprit de système dont est animé M. Ribbeck contre les dernières pièces du recueil des satires pour ne voir, dans tout le passage sur les inconvénients d'une trop longue vieillesse, qu'une pitoyable déclamation due à quelque obscur et maladroit rhéteur [2].

Cependant le poëte n'a pas encore épuisé son sujet. Aux maux physiques qu'il vient de retracer d'une façon si navrante, il oppose avec la même éloquence les misères morales inhérentes à une vie trop prolongée. L'idée n'est pas neuve, sans doute, et se rapproche des thèmes d'école si chers parfois à notre poëte; mais avec quelque rare bonheur, avec quel sentiment profond elle est traitée! En admettant que notre intelligence, au lieu de baisser et de s'éteindre avec les années, comme cela arrive généralement, demeure entière, il y a d'autres châtiments réservés à une vie trop longue : « Il nous faudra conduire les funérailles de nos enfants, contempler le bûcher d'une épouse bien-aimée et les urnes qui contiennent ce qui reste de notre frère et de nos sœurs. C'est dans un chagrin éternel, c'est dans les larmes et dans une maison sans cesse dépeuplée par la

---

[1] Voyez par exemple dans *Hamlet* la scène des fossoyeurs, déjà plusieurs fois mentionnée.

[2] *Der echte und der unechte Juvenal*, p. 32 et 33.

mort qu'il faut vivre et vieillir couvert d'habits de deuil. »

Funera natorum, rogus aspiciendus amatæ
Conjugis, et fratris plenæque sororibus urnæ.
Hæc data pœna diu viventibus, ut, renovata
Semper clade domus, multis in luctibus inque
Perpetuo mœrore et nigra veste senescant [1].

Chacun ici peut appliquer à soi-même ou aux siens ces vers d'une si navrante tristesse, et qui éveillent au fond du cœur de si déchirants souvenirs. Quant à Juvénal, il confirme ce qu'il avance par des exemples pris parmi les grands de la terre, et appartenant à ces temps connus de tout le monde, c'est-à-dire aux temps héroïques. Ces infortunés et illustres vieillards, à qui la nature a infligé le châtiment d'une vie trop longue, s'appellent Nestor, Pélée, Priam, condamnés tous les trois à survivre à des fils bien-aimés, leur orgueil et leur joie, et réduits à maudire une longévité si féconde pour eux en douleurs. Mais c'est le destin de Priam surtout qui inspire à notre satirique des vers dignes d'Homère et de Virgile, Priam qui, s'il était mort à temps, n'eût pas vu Troie en cendres, tous les siens massacrés autour de lui, et n'aurait pas terminé sa vie sous le glaive de Pyrrhus, au pied de ses autels domestiques. Après le chantre de l'Énéide, à qui ce sujet avait inspiré le plus pathétique tableau [2], Juvénal, grand peintre encore, a décrit, lui aussi, la mort du père d'Hector :

« A quoi lui ont servi ses longues années? à voir la ruine de son empire, l'Asie dévorée par la flamme, ravagée par le fer. Alors, soldat tremblant, il dépose sa tiare, saisit ses armes et

[1] V. 241-246.
[2] *Æn.*, II, 526-559.

tombe devant l'autel de Jupiter comme un vieux taureau, qui tend son cou maigre et décharné au couteau d'un maître, et meurt déjà oublié par l'ingrate charrue qu'il a traînée si longtemps [1]. »

Et maintenant que le poëte a épuisé sa thèse et montré par des exemples frappants l'inanité de nos vœux, il nous donnera ses conclusions dans une page sublime où se développent ses propres principes. Il y a là une morale et une sagesse qui rappellent Socrate ou Épictète, et que le christianisme lui-même ne désavouerait pas.

« Est-ce à dire que les hommes ne doivent rien désirer ? Veux-tu un conseil ? Laisse aux dieux le soin d'apprécier ce qui convient le mieux à nos intérêts. Ils nous donneront ce qui nous convient, ce qui nous sera réellement utile. Nous demandons ce qui nous plaît; ils nous accorderont ce qu'il nous faut. Ils aiment mieux l'homme que l'homme ne s'aime lui-même.... Si néanmoins tu tiens à former un vœu quelconque..... demande-leur la santé de l'esprit et du corps; demande-leur un cœur ferme, exempt des terreurs de la mort, qui sache envisager la fin de la vie, inaccessible à la colère, aux convoitises, porté à préférer les travaux d'Hercule et ses cruelles épreuves aux faveurs de Vénus, aux festins et au duvet de Sardanapale. Mais ces biens que je te montre, tu peux te les procurer toi-même. L'homme, pour trouver le calme, n'a d'autre chemin à suivre que celui de la vertu [2]. »

Aux maux extrêmes, le moraliste oppose les remèdes extrêmes, la vertu pure et absolue. Et une preuve que

---

[1] *Longa dies igitur quid contulit ? omnia vidit*
Eversa et flammis Asiam ferroque cadentem.
Tunc miles tremulus posita tulit arma tiara,
Et ruit ante aram summi Jovis ut vetulus bos,
Qui domini cultris tenue et miserabile collum
Præbet, ab ingrato jam fastiditus aratro.
(V. 265-271.)

[2] V. 346-365.

ce remède n'était pas si chimérique qu'on pourrait être tenté de le croire, c'est la vie exemplaire et la mort sublime de quantité de gens de bien contemporains ou à peu près de Juvénal; et, pour revenir sur ce magnifique épilogue, on peut dire qu'il serait difficile de s'élever plus haut que ne le fait ici le poëte moraliste, ni de faire entendre des paroles plus dignes de servir de règle de conduite à l'humanité [1].

Ainsi, pour nous résumer, ou plutôt pour résumer la pensée générale de la dixième satire, nous dirons : Fortune, éloquence, beauté, pouvoir, gloire des armes et longue vie, chimères et fumée que tout cela ! Ce que l'homme a de mieux à faire, c'est de se résigner à la volonté des dieux, de leur demander une âme exempte de mauvaises passions et capable de marcher dans le rude mais salutaire sentier de la vertu.

Qui parle ainsi? est-ce un poëte païen, un moraliste stoïcien ou bien quelque écrivain sacré? On pourrait facilement s'y tromper. Quant à nous, nous ne connaissons de meilleur commentaire à l'ensemble de la satire des *Vœux*, ainsi qu'aux conclusions si élevées auxquelles elle aboutit, — et l'honneur du rapprochement n'est

---

[1] On croirait entendre Massillon prêchant sur *la fausseté des gloires humaines*, et s'écriant à propos de nos vains et aveugles désirs : « Non, non, il n'y a de grand dans les hommes que ce qui vient de Dieu. La droiture du cœur, la vérité, l'innocence, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur et la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer. Tout ce que les hommes ne trouvent que dans eux-mêmes est sali pour ainsi dire par la même boue dont ils sont formés...... La religion, la piété envers Dieu, la fidélité à tous les devoirs qu'il nous impose à l'égard des autres et de nous-mêmes, une conscience pure et à l'épreuve de tout....., un cœur qui marche dans la justice et dans la vérité, supérieur à tous les obstacles qui pourraient l'arrêter, insensible à tous les attraits rassemblés autour de lui pour le corrompre, élevé au-dessus de tout ce qui se passe et soumis à Dieu seul, voilà la véritable gloire. »

pas médiocre pour Juvénal, — que ces paroles tirées de l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités et tout est vanité. Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là tout l'homme [1]. »

---

[1] Chap. XII, v. 10 et 16.

CHAPITRE X.

Le luxe de la table [1].

Les Romains ont toujours été regardés comme le peuple le plus gourmand de la terre. Dans leur histoire il y a des noms qu'il suffit d'énoncer pour éveiller en nous tout un monde de souvenirs gastronomiques. Qui n'a pas entendu parler des Lucullus, des Atticus, des Vitellius, des Héliogabale, des Apicius?

Le goût inné des Romains pour la bonne chère et ce que lui sert, pour ainsi dire, de cadre ordinaire, comme la splendeur des salles à manger, la richesse de la vaisselle, la recherche dans le personnel des serviteurs, etc., etc., fut augmenté encore, on peut le dire, à la suite des conquêtes faites en Grèce, en Asie et dans l'Orient en général, ce pays de délices et de mollesse par excellence.

Ce n'est pas que le public ne s'en émût. La loi Fannia [2] et la loi Licinia [3] furent portées dans le but de réprimer ce luxe; et Sylla, nommé dictateur, eut le tort de les mitiger. Le fléau augmentait toujours et dans des proportions énormes; Tacite, en effet, raconte [4] que,

---

[1] Sat. XI.
[2] Elle est de 591.
[3] Promulguée en 642.
[4] *Ann.*, III, LII.

sous le règne de Tibère, les édiles firent, à peu près, ce que nous appelons un rapport sur les excès du luxe de la table. Ce rapport fut envoyé à Tibère alors retiré à Caprée. Tibère, qui, tout mauvais prince qu'il était, s'occupait cependant de tout ce qui touchait aux intérêts de l'Empire, répondit, selon son habitude, par un message au sénat. Tout en rendant justice au zèle des édiles et tout en déplorant lui-même le mal signalé, il n'osa le réprimer; il n'y voyait d'ailleurs pas de remède et il craignait, nous dit l'historien romain, de soulever contre lui des haines nouvelles en faisant la guerre aux vices de quelques particuliers puissants [1]. Tacite constate néanmoins, à la suite de ce récit, que le mal diminua plus tard, et il attribue cet heureux changement à l'arrivée au pouvoir de Vespasien [2], prince sage, réglé, économe même jusqu'à l'avarice. Tacite s'est fait illusion; car, trente après, Juvénal, dans la satire que nous allons étudier, se croit obligé de s'élever contre le luxe de la table et la gourmandise de ses contemporains; ces vices-là avaient donc reparu de plus belle, et le mal était allé croissant. Ce sujet rentrait naturellement dans le cadre que s'est tracé notre poëte; le luxe de la table et la gourmandise constituent presque, en effet, un crime social justiciable de celui qui s'était fait le censeur des mœurs publiques et privées de son temps. Mais, hâtons-nous de le constater tout d'abord, la satire dont nous allons nous occuper tranche singulièrement, par le ton comme par le style, avec la manière habituelle de notre poëte. Tout en continuant à fustiger, comme c'est son rôle et sa vocation, les mœurs et la corruption contemporaines,

[1] *Ann.*, III, c. LIV.
[2] *Ibid.*, c. LV.

il déroge pourtant ici à son procédé ordinaire, à sa gravité naturelle. La satire onzième est certainement celle où Juvénal nous apparaît sous l'aspect le plus aimable et le plus gracieux. Il semble se rapprocher tout à fait du ton, de la tournure d'esprit d'Horace. Cette satire est moins une satire qu'une de ces épîtres familières qu'écrivait si volontiers le poëte de Venouse. On nous y dit de grandes vérités sur un ton souvent badin, et les leçons morales y naissent en foule.

Juvénal est censé écrire à son ami Persicus, — un nom vrai ou supposé, — pour l'inviter à souper dans sa maison de campagne de Tibur; et il fera contraster la frugalité de sa table avec le luxe et la profusion qui distinguaient les repas du monde élégant de l'époque. Celui auquel Persicus est convié se donnera pendant les fêtes Mégalésiennes, alors que toutes les affaires cessent et que l'esprit doit être libre de toute préoccupation, de tout souci. L'esprit de Juvénal est en quelque sorte lui-même en fête; il sera donc de bonne humeur, et, dans le rapprochement qu'il fera du présent avec le passé, il y aura plus de douleur que d'amertume ou de colère; la perspective qu'il a de trouver dans le fond de son habitation rustique de Tibur comme un asile contre les bruits et les agitations d'un siècle affairé et corrompu, l'espoir de goûter avec un ami fidèle des plaisirs plus nobles que ceux que poursuit la foule, tout cela calmera pour aujourd'hui le sang de notre satirique, déridera quelque peu son front menaçant et permettra aux grâces aimables et faciles de se jouer autour des lèvres du sévère Romain [1].

[1] J'emprunte la plupart de ces détails à M. Ott. Ribbeck. (*Der echte und der unechte Juvenal*, p. 83.)

Le morceau dans son ensemble, je ne crains pas de l'affirmer, est un véritable petit chef-d'œuvre de grâce et de fine ironie; il n'est déparé que par un préambule déplacé, d'une longueur démesurée et d'un goût très-douteux. Ce préambule, nous n'hésitons pas à le considérer, avec le savant M. Ott. Ribbeck, comme une interpolation grossière et maladroite [1]; nous le retrancherons donc de notre analyse et nous passerons sans autre transition à l'endroit même où Juvénal entre réellement, carrément, en matière selon sa coutume, en invitant son ami Persicus au modeste repas dont nous avons parlé.

Le poëte nous introduit tout de suite, avec son hôte Persicus, dans son intérieur, dans son intimité. Le terrible censeur des mœurs, dont nous n'avons jusqu'ici guère entendu que la voix vibrante et vengeresse, adoucit cette voix, se montre à nous en négligé, en déshabillé, en quelque sorte, au sein de sa vie privée. L'accusateur public fait place au maître de maison; écoutons-le :

« Ce soir même, Persicus pourra s'assurer si Juvénal mène, oui ou non, une vie conforme à ses principes, s'il est de ceux qui vantent fort le régime frugal et font bombance à huis clos, de ceux qui devant le monde demandent à leur esclave, tout haut, de la bouillie, et tout bas des friandises. » Tout ici sera simple, et le poëte recevra Persicus comme Évandre reçut jadis Hercule et Énée [2]. Et à l'avance Juvénal donne à son hôte futur le menu du repas qui l'attend, menu dont le marché ne

---

[1] Je renvoie le lecteur à l'argumentation si sensée et si serrée à l'aide de laquelle le philologue de Kiel démontre la non-authenticité des 55 vers qui forment ce préambule. (Ribb., *ouvr. cit.*, p. 84-96.)

[2] V. 56-60.

fera pas les frais. Lui aussi, comme jadis le vieillard, l'homme des champs, dont nous parle Virgile, chargera, comme on va le voir, sa table de mets *non achetés*[1]. Ce menu, ces mets, quels sont-ils? Les voici : « Un chevreau gras qui n'a pas encore brouté l'herbe, ni touché aux branches des jeunes saules : il a plus de lait que de sang dans le corps ; puis des asperges ; la fermière, quittant un instant son fuseau, les a cueillies dans la montagne; puis de gros œufs bien chauds sortant du foin dans lequel les poules les ont pondus; enfin des raisins conservés pendant une partie de l'année, aussi beaux que s'ils pendaient encore à leurs ceps, des poires de Sygnie et de Syrie, et, dans les mêmes paniers, des pommes aux frais parfums, qui le disputent à celles du Picénum; on peut en manger en toute sûreté, les froids de l'hiver les ont séchées et ont corrigé leur âcreté [2]. »

Quelle ravissante peinture de la frugalité bourgeoise! quelle fraîcheur de coloris et quel parfum de la vie rustique! Il y a là des détails que, chez les anciens, l'auteur des *Géorgiques*, et, chez les modernes, Jean-Jacques Rousseau, ou bien encore l'inimitable écrivain de *la Mare au Diable*, ne désavoueraient pas.

Ce repas si frugal que Juvénal compte offrir à son ami Persicus lui rappelle la frugalité des anciens Romains; et voici que, par une transition toute naturelle, il est amené à jeter un coup d'œil rétrospectif sur le bon vieux temps, où l'on était si ignorant de toute espèce de raffinement de luxe et surtout de tout art culinaire; on a là, sous forme de digression, une admi-

---

[1] . . . . *Dapibus mensas onerabat inemptis.*
(*Géorgiques*, IV, 133.)

[2] V. 65-77.

rable peinture. Je ne fais que la résumer. Pour les anciens sénateurs, un tel souper, quelque frugal qu'il puisse être, eût été cependant une vraie débauche. Curius Dentatus ne faisait-il pas cuire lui-même, sur son pauvre foyer, les légumes de son jardin? Et dire qu'aujourd'hui les esclaves qui travaillent enchaînés dédaigneraient le régime de Curius! Oui, jadis le fin morceau des jours de fête était le dos d'un porc suspendu au plafond. Les Romains d'autrefois célébraient-ils une naissance, on servait à ses amis et parents une tranche de lard en y ajoutant un peu de viande fraîche s'il restait un morceau de la victime du jour. A ce repas de famille on voyait plus d'une fois accourir quelque cousin trois fois consul, ancien général d'armée ou dictateur. Quittant ce jour-là plutôt que de coutume le champ que de ses mains victorieuses il cultivait sur la montagne, il venait prendre part, la bêche sur l'épaule, au repas de famille. Au temps des Fabius, des Caton, des Scaurus et des Fabricius, quand un censeur lui-même redoutait les igueurs d'un collègue, on ne se souciait guère de savoir dans quel parage de l'Océan nageaient les tortues destinées aujourd'hui à décorer les lits des fiers descendants d'Énée. Alors ces lits n'avaient pour tout ornement à leur chevet de bronze qu'une tête d'âne couronnée de pampre, devant laquelle folâtraient de rustiques enfants. Les mets qu'on servait étaient simples comme la maison et les meubles. En ce temps le soldat romain ignorait le prix des chefs-d'œuvre de l'art grec; trouvait-il dans le butin, après avoir renversé des cités, des coupes ciselées, il les brisait pour en orner son cheval ou son casque. Ce qu'on avait d'argent, on ne le faisait briller que sur ses armes. Quant au souper, qui consistait en farine bouillie, on le mangeait sur des plats de terre étrusque; les tables alors étaient de noyer,

et encore ne les convertissait-on en meubles que lorsqu'un coup de vent avait renversé l'arbre. Aussi, à cette époque reculée, les dieux satisfaits de la simplicité des mœurs étaient plus favorables aux hommes. Jamais Jupiter ne veilla mieux sur les destins de Rome que lorsqu'il était encore d'argile, et que l'or n'avait pas souillé son image ; c'est la voix des dieux taillés dans un métal grossier qui au milieu de la nuit avait averti les Romains de l'approche des Gaulois[1].

Admirable tableau, bien digne d'inspirer quelque grand artiste! L'histoire s'y mêle au paysage. Je ne sais, en vérité, si l'on a jamais mieux représenté, que ne le fait ici le poëte, ces vieux Romains des premiers temps, dont la frugalité égalait les mâles vertus. Il y a là de magnifiques coups de pinceau ; Juvénal se plaît dans la peinture de ces mœurs antiques ; pour lui, comme pour Tacite, la grandeur romaine se confond avec la simplicité romaine. Il y a quelque chose d'homérique dans la manière dont on nous montre les grands hommes de la vieille république, revenant, au soleil couchant, de la montagne pour prendre part à une fête de famille, dont la sobriété, jointe à une cordialité primitive, faisait tous les frais :

Sicci terga suis, rara pendentia crate,
Moris erat quondam festis servare diebus,
Et natalicium cognatis ponere lardum.
. . . .
Functus ad has epulas solito maturius ibat
Erectum domito referens à monte ligonem.

Alors aussi tout était à l'avenant ; telles mœurs, tel intérieur, tel mobilier, telle vaisselle ; témoin cette

[1] *Conf.*, v. 77-117.

tête d'âne surmontant les lits de table et servant de divertissement aux espiègleries de naïfs petits paysans[1]; témoin ces tables en bois, ces plats en terre cuite, où l'on ne servait que des mets naturels. On se croirait transporté ici aux temps de *Philémon* et de *Baucis*. Il y a quelque chose de touchant aussi et de profondément moral dans cette remarque du poëte, qu'à cette époque, voisine de l'innocence, la présence des dieux se faisait mieux sentir; et qu'ils veillaient, plus volontiers qu'ils ne le font aujourd'hui où tout est luxe et corruption, aux destinées d'un peuple frugal et pieux. Notre la Fontaine s'est souvenu de ce trait, dont il a fait une heureuse imitation :

> . . . . . Saluez ces pénates d'argile :
> Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
> Que quand Jupiter même était de simple bois;
> Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix[2]. »

A cette frugalité, à cette simplicité des mœurs d'autrefois, Juvénal oppose, et la leçon naît du contraste même, le luxe recherché et raffiné de son temps.

Aujourd'hui on n'aime que ce qui est riche, rare, coûteux; « aujourd'hui nos riches n'éprouvent nul plaisir à table; pour eux daims et turbots sont sans saveur, roses et parfums sans odeur, si leurs larges tables

[1] L'âne était un des animaux consacrés à Vesta, déesse de la chasteté, pour l'avoir sauvée par ses cris, d'une attaque téméraire de Priape (Ovid., *Fast.*, VI, 318-348). Voilà pourquoi sa tête se trouvait comme ornement sur les lits de table, placés d'ordinaire dans l'atrium. Dans les œuvres d'art, il n'était pas rare non plus de voir la tête de l'âne couronnée de pampres, en souvenir sans doute de ce qu'il passait pour avoir taillé la vigne en broutant. Voilà pourquoi aussi l'âne, chez les anciens, était regardé comme la monture préférée de Bacchus.

[2] *Philémon et Baucis.*

rondes n'ont pour supports d'énormes pieds d'ivoire, portant à leur extrémité supérieure un léopard à gueule béante. On les fabrique avec les défenses que nous expédient Syène, les Maures aux pieds rapides, l'Indien plus basané encore que le Maure, les forêts nabatiennes, où l'éléphant laisse tomber ses défenses quand elles sont trop longues et qu'elles gênent sa tête. Des tables à pieds d'ivoire, voilà ce qui excite l'appétit et vous dispose à manger; une table aux pieds d'argent est pour les Romains opulents ce que serait un anneau de fer au doigt[1]. »

Le poëte se moque agréablement de la vanité de ses riches contemporains au sujet du luxe de leur table et de leur mobilier. Les choses, il faut l'avouer, ont fait bien du chemin depuis Juvénal. Que dirait le satirique romain, s'il revenait parmi nous et qu'il lui fût donné de pénétrer dans la salle à manger et de s'asseoir à la table de quelque célébrité du monde élégant de notre temps, traitant ses amis un jour de grand *gala?* Qu'est-ce que le luxe de table du plus riche Romain du temps comparé à la richesse et aux merveilles du luxe moderne? Les tables au pied d'ivoire dont parle Juvénal, avec leurs extrémités en forme de léopard, la gueule ouverte, feraient assez pauvre figure, j'imagine, à côté de ce que l'on étale de nos jours, en face de ces cristaux, de ces porcelaines, de cette argenterie croisant leurs mille feux sous les bougies des lustres et des candélabres suspendus à des plafonds ruisselants de dorures. Que dirait le poëte à l'aspect de ces tentures, de ces nappes damassées, de ces fleurs rares dans des vases du Japon ou de Sèvres, mêlant leurs couleurs et leur éclat à tant d'autres magnificences?

[1] V. 120-130.

Et le menu des dîners romains que Juvénal, ici et ailleurs, nous a assez minutieusement décrit[1], pâlirait bien aussi quelque peu, je pense, à côté du faste et de la recherche que l'on voit figurer sur les tables de nos Lucullus modernes. Mais tout est relatif. Pour le temps où il vivait, le luxe de table était véritablement excessif, et tenait une large place dans la corruption générale; le poëte a raison de le flétrir. Il le fait avec d'autant plus d'autorité qu'il ne partageait aucune des folies de l'époque; il ne connaissait, lui, qu'une chose, une frugalité et une simplicité de bon goût, et il en prend occasion pour revenir sur le repas promis à Persicus, sur la simplicité avec laquelle il compte le traiter. A la frugalité toute champêtre du menu que nous connaissons, répondront l'humble qualité de la vaisselle, du service et l'honnête gaieté des propos de table. De là un tableau qui par la grâce et le charme rappelle, mais pour le dépasser, le début même de cette pièce. Nous sommes en pleine idylle, et il y a là, surtout au commencement et vers le milieu du tableau, des images, des pensées, des traits de nature qu'on dirait dérobés aux Grâces mêmes, ou, si on l'aime mieux, aux plus ravissants passages d'Horace ou de Virgile. Il faut traduire et citer :

« On ne trouverait pas chez moi une once d'ivoire; je ne possède ni un dé ni un jeton de cette matière, les manches mêmes de mes couteaux sont en os, ce qui pourtant ne donne pas un mauvais goût aux viandes, et la poule qu'ils découpent n'en est pas plus mauvaise.

« Tu ne verras pas chez moi un de ces maîtres d'hôtel experts dans l'art de trancher, un de ces artistes sans pareil, élève du docte Tryphérus, chez lequel on apprend à découper avec

[1] Voyez sat. V.

des couteaux émoussés les mamelles d'une laie qui vient de mettre bas, le lièvre, le sanglier, la gazelle, le faisan de Scythie, le colossal flamant, la chèvre de Gétulie. Mon écuyer n'excelle guère à enlever lestement un filet de chevreuil ou l'aile d'une poule d'Afrique. Il ne sait que trancher des pièces de viande grillée. Un esclave rustique, revêtu de vêtements grossiers qui le préservent à peine du froid, te versera à boire dans des coupes plébéiennes valant à peine quelques as. Ce n'est pas un esclave phrygien ou lycien [1]..... Quand tu demanderas quelque chose, parle-lui latin. Mes deux serviteurs ont même costume : cheveux courts et droits. Aujourd'hui seulement, et en l'honneur de mon convive, ils sont un peu mieux peignés. L'un est le fils de mon pâtre, rude gaillard; l'autre est le fils de mon bouvier; il soupire après sa mère qu'il n'a point vue depuis longtemps; il est triste et regrette sa chaumière, ses chevreaux, qu'il connaissait tous. C'est un enfant d'une physionomie ingénue; il a cet air décent qui siérait si bien sous leur pourpre éclatante à nos jeunes patriciens [2].

. . . .

Il te versera du vin récolté sur les montagnes d'où il est venu, sur le sommet desquelles il jouait naguère. Le vin et l'échanson sont du même pays.

« Ne va pas te flatter de voir paraître, au milieu d'un cercle de chanteuses, des danseuses de Gadès aux attitudes impudiques, de celles qui, se baissant tout à coup, en jouant des hanches, soulèvent un tonnerre d'applaudissements [3]... Ces divertissements-

---

[1] Je retranche avec Heinrich, Hermann et Ribbeck, comme suspect d'interpolation, et d'ailleurs presque inintelligible ce qui suit : *non a mangone petitus quisquam erit : in magno*. Voyez Ribbek, *ouvr. cité*, p. 134 et 135.

[2] Juvénal ajoute avec sa erudité de langage habituelle :

Nec pupillares defert in balnea raucus
Testiculos, nec vellendas jam præbuit alas,
Crassa nec opposito pavidus tegit inguina gutto.
(V. 156-159.)

[3] M. Ribbeck rejette comme interpolés les six vers qui suivent dans les éditions ordinaires. Déjà Heinrich tenait pour suspects les vers 165 et 166 que certains manuscrits ne donnent pas, selon sa remarque, et que d'autres donnent entre crochets. (Heinrich, *Erklärung*, sat. XI, v. 165 et 166.) Voyez comment M. Ribbeck s'explique à son tour sur tout ce passage qui lui paraît interpolé. (Ribb., *ouvr. cit.*, p. 114.)

là ne sont pas faits pour ma modeste demeure. Permis à ce richard de se réjouir au son des castagnettes accompagnées de paroles dont rougirait de se servir la malheureuse qui s'étale toute nue dans un bouge fétide. Laissons ces chants obscènes et ces débauches raffinées à ceux qui sont assez riches pour pouvoir vomir sur des marbres de mosaïque lacédémonienne. . . . . Notre souper nous donnera des plaisirs d'une autre nature. On nous lira l'auteur de l'*Iliade;* on nous récitera les vers de ce Virgile dont le génie élevé rend entre ces deux rivaux la victoire indécise [1]. »

Peut-être Juvénal, dans tout ce qui précède, s'est-il souvenu à la fois de Virgile et d'Horace. Qui ne se rappelle ce morceau si connu, si doux, inspiré par un cœur aimant, que soupire l'auteur des *Géorgiques* au souvenir des délices qu'offre à un esprit sage, ami du repos et de la nature, la vie et le séjour de la campagne [2]?

Horace, de son côté, avec une grâce émue, nous a peint les joies que lui donne la vie des champs. Il y a là des détails qui présentent une analogie frappante avec certains traits de la peinture de Juvénal.

« Chère campagne, quand te reverrai-je? Quand aurai-je le loisir de lire les anciens, de dormir à mon aise, de ne rien faire et d'oublier tous les embarras de cette vie agitée? Quand verrai-je sur ma table la fève tant aimée de Pythagore, et un plat de légumes cuits avec un petit morceau de lard? Soirées délicieuses!

---

[1] V. 131-182.

[2] « Heureux, trop heureux l'homme des champs, s'il connait son bonheur! Loin des discordes et des combats, la terre, dans sa juste libéralité, lui prodigue d'elle-même une nourriture abondante. Il n'a pas là sans doute une demeure élevée dont les portes magnifiques, aussitôt qu'elles s'entrouvrent, vomissent des flots pressés de clients empressés de faire leur cour..... Mais un repos assuré, une vie sans mécomptes et riche en trésors de toutes sortes,... voilà les biens qu'il y goûte. » (*Géorg.* II, v. 458, sqq.)

soupers dignes des dieux où je me régale, auprès de mes pénates, entouré de mes amis les plus chers, sans oublier mes valets espiègles, à qui je distribue les mets à mesure que j'en ai goûté; liberté plénière; chacun vide sa coupe en buvant selon sa soif, sans être gêné par aucune entrave incommode; aux grands buveurs les grandes coupes, à d'autres, selon leur gré, des coups plus modérés. Et puis l'on cause, non des métairies de celui-ci, ni des châteaux de celui-là, ni de Lépos, ni de la supériorité de sa danse sur les danseurs de son temps; mais nous uous entretenons de choses qui nous touchent de plus près et qu'il est bon de savoir : si le bouheur de l'homme est dans la richesse ou dans la vertu, si l'attrait de l'amitié gît dans un intérêt égoïste ou dans la beauté même du sentiment, en quoi consiste le vrai bien, quel est le souverain bieu [1]. »

Ainsi Horace, comme Juvénal, nous introduit dans sa vie intime, et cette vie est celle d'un philosophe et d'un sage, ami du bien, de la simplicité et de l'honnête, regardant comme indigne de lui tout propos vain, tout plaisir grossier. Ce qu'aime Horace, après un repas frugal, c'est la conversation sérieusement aimable de quelques amis, les entretiens roulant sur quelque point de philosophie morale et pratique. Voilà le régal qu'il offre à ses hôtes de la campagne. Ce qu'aime avant tout Juvénal, c'est le repas rustique, ce sont les doctes veillées, dont les deux plus grands poëtes de l'antiquité grecque et latine faisaient les frais; à ces poëtes, on le sent bien, il a voué un culte, et ce culte chez lui est de la reconnaissance; tous les deux sont ses maîtres, et, malgré la différence qui sépare la satire de l'épopée, il s'est inspiré plus d'une fois de leur génie, et il leur doit plus d'une beauté.

Cette vie, ces goûts, ces sentiments du poëte, contrastent singulièrement avec la vie, les goûts et les sentiments de la plupart de ses contemporains, riches

[1] Sat. II, vi, v. 60 77.

et blasés, qui tombaient d'un excès dans un autre. Après les festins luxueux, et comme couronnement, venaient la débauche et l'orgie. Quelque corrompues que fussent déjà, au temps d'Horace, les mœurs publiques et privées, on ne voyait cependant encore rien de semblable à ce que Juvénal flétrit ici. On pouvait bien, du temps d'Horace, dans telle ou telle maison, parler affaires, acquisitions de propriétés ou placements de fonds, ou s'entretenir du succès de tel ou tel artiste, du succès de telle ou telle œuvre, — toutes choses qui, aujourd'hui encore, défrayent nos conversations pendant et après le repas; — mais tout cela était bien innocent en comparaison de ce qui se pratiquait chez les grands, après leur dîner, au temps de notre satirique.

Notre dix-neuvième siècle, nous avons pu le constater plus d'une fois dans le cours de ces études, notre dix-neuvième siècle a plus d'un rapport avec celui dont Juvénal s'est constitué l'accusateur et le juge. Non-seulement notre luxe de la table a dépassé le luxe de la table chez les Romains, mais nous aussi, nous avons besoin, ce semble, de fouetter, par d'âcres stimulants, nos sens émoussés et assoupis. Les Romains, après leur repas, se plaisaient aux danses lascives et aux chants éhontés de filles espagnoles venues de Gadès. Eh bien! ces chanteuses et ces danseuses, au regard impudique et au geste provocant, qui se baissent jusqu'à terre en jouant des hanches, des bras et des épaules, nous en sommes aussi friands que les Romains de Juvénal, nous les avons de même, nous les recherchons, nous les encourageons. Qui d'entre nous, au sortir de quelque dîner plantureux et pour terminer le plus agréablement possible une soirée si bien commencée, n'a été s'asseoir volontiers dans certains établissements en plein air si mal fréquentés et pourtant si en vogue

depuis quelque temps, pour voir et entendre telle chanteuse ou telle danseuse digne en tout point des lascives Espagnoles de Gadès? Et, rapprochement plus curieux encore, — c'est là un signe du temps, — on ne croit certes pas mal faire, ni se compromettre soi-même ni ses hôtes en appelant dans sa maison telle cantatrice téméraire et pervertie, chargée d'amuser tout un public d'honnêtes gens en étalant devant eux ses talents corrupteurs.

Les orgies auxquelles se livrent, après souper, les riches Romains, orgies si vivement décrites par Juvénal, font ressortir davantage encore la sobriété du poëte et la simplicité de sa vie; d'un autre côté, le nombreux personnel des domestiques attachés aux grandes maisons fait contraste, d'une manière non moins piquante, avec le petit nombre, et surtout le caractère naïf, primitif, de ses serviteurs à lui. Tout ce passage où il se plaît à nous faire leur portrait rappelle, par la grâce des détails et la fraîcheur du coloris, la description qu'il a déjà faite, dès le début, du menu même qu'il destine à son hôte. Vous ne trouverez rien de plus gracieux, de plus doux, de plus agréable dans Théocrite ni dans Virgile. Il y a là des traits de nature admirables, auxquels se mêle un sentiment profond. Ces deux serviteurs vigoureux, non venus du dehors ni étrangers à l'Italie, mais indigènes et *parlant latin,* l'un d'eux surtout remplissant les fonctions d'échanson avec sa bonne et ouverte figure d'honnête adolescent, ce fils du bouvier qui trouve le temps long loin de sa mère, de sa chaumière et de ses chevreaux,

Suspirat longo non visam tempore matrem,
Et casulam et notos tristis desiderat hædos,

et se charge de verser du vin récolté sur les montagnes

qui le virent naître et folâtrer, le vin et l'esclave étant du même cru,

Hic tibi vina dabit diffusa in montibus illis,
A quibus ipse venit, quorum sub vertice lusit;
Namque una atque eadem vini patria atque ministri [1]...

tout cela est charmant; ce sont des images ravissantes, idylliques, inimitables.

Viennent ensuite quelques sages conseils que le poëte donne à son ami. Pour jouir comme il convient de l'hospitalité qu'on lui offre, Persicus doit apporter toute sa liberté d'esprit, sans se soucier des mille petites misères de la vie, qui, si l'on s'en préoccupe trop, nous gâtent tous les plaisirs. Il y a ici une manière philosophique d'envisager la vie, manière plus facile d'ailleurs à recommander qu'à suivre. Je crois même que Juvénal va un peu loin. Si la femme de Persicus trahit la foi conjugale et trompe chaque jour par d'indignes manœuvres son mari, Persicus ne devra pas s'en affliger. Qu'il se chagrine moins encore de certains petits tracas de maison, c'est-à-dire de tout ce que des esclaves étourdis ou infidèles pourraient casser ou dérober. Qu'il laisse toutes ces peines au seuil de la porte de son hôte, et qu'il oublie surtout la douleur que cause l'ingratitude des amis :

. . . . . *Ingratos ante omnia pone sodales* [2].

[1] C'est bien à tort selon nous que le trop scrupuleux M. Ribbeck, retranche ce dernier vers comme interpolé.

[2] V. 192. Horace a mainte fois exprimé cette idée (voyez surtout son ode à *Thaliarque* (I, IX), celle à *Licinius* (II, X) et enfin celle à *Hirpinus* (II, XI). Je la trouve aussi dans notre Molière; le rapprochement me paraît piquant : « La vie est mêlée de traverses; il est bon de s'y tenir sans cesse préparé, et j'ai ouï dire il y a longtemps une

Un commentateur [1] fait remarquer, non sans raison, que la haine de Juvénal contre les femmes, qui a fait si violemment explosion dans sa sixième satire, éclate ici encore fort malicieusement; son dernier mot à ce sujet, à en juger par l'avis donné à Persicus, semble être tout simplement le mépris.

Le trait foudroyant lancé en passant contre l'ingratitude des amis vaut presque à lui seul une satire entière. Peut-être Juvénal avait-il été victime lui-même d'une amitié trahie, et la philosophie seule lui avait-elle appris à s'en consoler.

Préparé de la sorte à l'accueil et au repas qui l'attend chez son ami, Persicus se mettra donc en route pour la campagne de Juvénal, et laissera les Romains de la grande ville s'amuser à leur gré pendant les fêtes Mégalésiennes qui vont s'ouvrir. Ces fêtes, consacrées à Cybèle, duraient cinq jours et se donnaient d'ordinaire au commencement d'avril. On les célébrait en se livrant avec fureur aux jeux du cirque, c'est-à-dire aux courses des chars et des chevaux [2]. Ce n'est pas Juvénal qui voudra sacrifier son séjour à la campagne à la célébration de ces jeux de Rome. Libre à ceux, fait-il remarquer, qui aiment ces sortes de distractions de se ruer au cirque avec la foule, de se passionner pour la couleur de tel ou tel cocher, de former des paris hasar-

---

parole d'un ancien que j'ai toujours retenue : Que pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer, se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée, et ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. » (*Fourberies de Scapin*, acte II, sc. VIII.)

[1] W.-E. Weber (*Die Satiren des Juvenals. Erklærung.* Halle, 1838, p. 545).

[2] Voyez Weber, *loc. cit.*

deux et de faire la cour aux dames à la mode encombrant les gradins.

De tels spectacles, encore une fois, ne sauraient tenter notre poëte philosophe : ses goûts ne sont pas aussi mondains. Il aime les plaisirs moins bruyants, et, en somme, plus sérieux. La fin de son épître à Persicus couronne dignement tout le reste; c'est la même bonhomie, la même sérénité d'esprit : « Pour nous qui sommes vieux, mettons bas notre toge et allons chauffer notre peau ridée aux rayons d'un soleil du printemps. Quoiqu'il ne soit que onze heures du matin, tu peux te présenter aux bains. Par exemple tu ne pourrais mener cette vie pendant cinq jours de suite. Tu en aurais bien vite assez. Plus rare est le plaisir et plus il a de prix[1]. »

On le voit, en faisant la guerre à une plaie sociale de son temps, le luxe de la table, Juvénal, comme cela arrive mainte fois à Horace, nous révèle une foule de traits qui nous le font connaître et aimer. Il nous révèle ses goûts, sa vie, son intérieur, ses principes, sa philosophie en un mot, si capable aujourd'hui encore, ce nous semble, de nous apprendre, sur plus d'un point, à régler notre vie. Voilà pour le fond des choses. Quant à la forme, cette satire, répétons-le, est une véritable et ravissante idylle. « Grâce au cadre même qu'il adopte, fait excellemment remarquer à ce sujet un critique éminent, admirateur sincère et ardent de Juvénal, grâce à la disposition de son esprit et de son humeur, il a laissé tomber de ses mains le glaive de la satire, dont il a l'habitude de s'armer dans les formidables accès de sa colère vengeresse. Il ne laisse pas sans doute de jeter un regard rapide, moqueur et

[1] V. 203 sqq.

de travers sur les folles prétentions des riches en matière de vaisselle, de meubles et de luxe de table, mais cependant sans insister sur ce point au-delà de ce qu'il faut pour faire ressortir, en manière de contraste, ses goûts personnels et la modestie de ses propres besoins [1]. »

---

[1] « Die Form des harmlosen Briefes an den Freund, die behagliche Feststimmung hat dem Verfasser die schneidende Waffe des strafenden Ingrimms für diesmal aus den Händer genommen. Den unsinnigen ansprüchen des Reichen an Hausrath und Tafelfreuden aller Art gilt wohl ein vorübergehender, spöttischer Seitenblick, aber ohne das er sich länger dabei aufhielte als der Gegensatz zu den eigenen Neigungen und Bedürfnissen unbedingt zu fordern scheint. » (Otto Ribbeck, *Der echte und der unechte Juvenal*, p. 113.)

CHAPITRE XI.

La fête de l'amitié; les coureurs de testaments [1].

Si ce morceau ne vaut pas le précédent pour l'ensemble des beautés et la richesse des détails, s'il demeure également inférieur à celui qui suit, pour la vigueur de certaines peintures et la hauteur des leçons morales, il ne laisse pas cependant d'être très-intéressant. Il rappelle le genre des épîtres familières dont Horace est l'inventeur, et dans lequel il nous a laissé de si charmants, de si inimitables modèles.

Juvénal écrit à Corvinus, personnage qui nous est malheureusement inconnu, pour lui annoncer l'heureux retour de Catulle, un autre ami du poëte, et sur lequel nous manquons également de renseignements, mais qui vient d'échapper, comme par miracle, à un épouvantable naufrage. En raison de cet heureux événement, Juvénal, conformément à un usage religieux, offrira, ainsi qu'il en avait fait vœu, des prières et des sacrifices aux dieux, et le tout sera suivi d'un repas. Corvinus est invité à assister à cette double fête; quant à Catulle, l'ami de cœur de Juvénal, il y sera convié

[1] Sat. XII.

aussi, cela va sans dire, bien que le poëte n'entre pas dans ce détail; il y sera convié, puisque, aussi bien, il en est la cause première, et, pour ainsi dire, le héros.

Ce qui distingue la pièce, relativement très-courte, dont nous allons parler, c'est la vivacité du style, la vérité, le naturel des sentiments, la bonne humeur du poëte et un véritable mélange de gravité et de gaieté, de profondeur et de malice, un des caractères distinctifs de la muse de Juvénal. La douzième satire, comme la onzième, appartient au genre doux et reposé; dans l'une comme dans l'autre, Juvénal se met lui-même en scène, nous introduit dans son intérieur, nous associe à ses joies intimes, sans renoncer pourtant à sa vocation, à ses droits de critique et de censeur; car, au moment où nous nous y attendrons le moins, la bonhomie de l'écrivain fera place à la malice du satirique, et il nous dévoilera, en le raillant avec infiniment d'esprit et de gaieté, un certain vice social dont il ne nous avait pas encore parlé; et cela sans que l'unité de la pièce en souffre le moins du monde. Mais ce qui fait surtout honneur à Juvénal, ce qui lui gagne tout aussitôt les sympathies du lecteur, c'est la sincère, l'heureuse expression que, d'un bout à l'autre de cette pièce, il a su donner au sentiment de l'amitié, sentiment digne de remplir une grande âme comme la sienne.

Le début rappelle non-seulement certaines épîtres, mais encore et surtout certaines odes d'Horace, odes charmantes où le poëte célèbre le retour de quelques-uns de ses amis, revenus, les uns comme César-Auguste ou Varus de la guerre [1], les autres comme Plotius Numida, par exemple, d'un lointain voyage [2]. Quels cris

---

[1] III, XIV; II, VII.
[2] I, XXXVI.

de joie, quelles réjouissances ! On immole des victimes ; le vieux massique, conservé dans des amphores contemporaines de Spartacus, coule à pleins bords. On se parfume les cheveux, on les entrelace de myrte, d'ache et de roses ; l'encens fume, la lyre résonne, on danse, on festine, on boit. Quel plaisir aussi « de perdre un moment sa raison dans le vin quand on retrouve un ami[1] » ! Aux yeux de l'épicurien Horace, une pointe de volupté ne gâte rien aux choses en pareille occurrence. Donc, vite, il fait mander la belle chanteuse Nééra, à la chevelure parfumée et négligemment relevée par un nœud sans apprêt, ou la galante Damalis, destinée à enflammer le cœur de ceux que l'on fête[2].

Mais les distractions de ce genre, le grave Juvénal ne saurait les rechercher, ni pour lui ni pour ses amis. Sa maison, nous le savons, est chaste. On n'y admet ni ces danseuses espagnoles ni ces joueuses de castagnettes qui portent d'habitude le désordre chez les viveurs du temps[3] ; elles ne sauraient convenir à d'honnêtes gens comme Juvénal et ses amis. Mais pour tout le reste, Juvénal entend le culte de l'amitié aussi bien qu'Horace ; il la ressent avec la même tendresse, l'exprime avec la même grâce. Tout cela éclate dès les premières lignes de sa lettre.

Ce jour pour lui est une plus douce fête que le jour de sa naissance.

Natali, Corvine, die mihi dulcior hæc lux[4].

---

[1] . . . . *Recepto*
Dulce mihi furere est amico.
(II, VII.)

[2] III, XIV ; I, XXXVI.

[3] Voyez sat. XI, v. 162 sqq., et aussi les pages 255 et 256 de ces Études.

[4] Sat. XII, 1.

C'est aujourd'hui que les autels de gazon attendent les victimes promises aux dieux qui ont sauvé Catulle de la mort; victimes modestes sans doute : ce sont deux brebis blanches destinées à Junon et à Minerve, et un tout jeune taureau réservé à Jupiter. Les poëtes, on le sait, ne sont pas d'ordinaire les favoris de Plutus. Ah! « si Juvénal était riche et que la fortune répondît à son affection »,

Si res ampla domi similisque affectibus esset[1],

il sacrifierait un de ces gros et superbes taureaux, tels que les nourrissent les plantureux paccages de l'Ombrie.

Vers délicieux, pleins de sentiment, que le poëte explique et commente si bien quand il ajoute qu'on ne saurait faire moins pour célébrer le retour d'un ami, encore frémissant du danger qu'il a couru[2]!

Ce danger, on va nous le faire connaître maintenant dans tous ses détails et avec toutes ses péripéties.

A ce sujet, il y avait lieu de craindre le développement outre mesure d'un de ces lieux communs si chers aux rhéteurs, et de tout temps admis au nombre des exercices de l'école, je veux dire la description d'une tempête. Mais Juvénal, qui, dans ses dernières satires, n'a pas toujours su échapper à certains thèmes convenus, s'y soustrait complétement ici. Cela ne tiendrait-il pas à ce que la vérité du sentiment conduit à la vérité et à la juste mesure de l'expression? Rien de sincère et de naturel comme l'amitié de Juvénal pour Catulle, et comme les alarmes que lui cause, même après coup, l'idée de périls que Catulle a eu

[1] Sat. XII, 10.
[2] 15 et 16.

à braver; voilà pourquoi rien de plus naturel aussi que le récit même où ce péril nous est raconté; le sujet est banal par lui-même, mais le poëte a su le rendre original en l'appropriant pour ainsi dire au sentiment qui le domine. Cher et pauvre Catulle! il a eu à lutter contre tous les dangers à la fois : l'ouragan, la foudre, l'incendie sont venus tour à tour fondre sur son navire; en proie à tant de fléaux réunis, l'équipage se croyait perdu. Juvénal demande à Corvinus d'*écouter* et de *compatir* [1]. Faisons de même :

« Déjà le flot remplit la moitié du vaisseau, déjà les vagues irritées battaient alternativement les flancs de la poupe; l'expérience du vieux pilote n'était plus d'aucun secours au vaisseau errant au gré des flots.

« Catulle alors, capitulant avec les vents, jette à la mer ses effets les plus précieux. Tel le castor, pour échapper à la poursuite de ses ennemis, se châtre lui-même, tant il connaît le prix que la médecine attache à l'organe dont il se prive : « Jetez à la « mer, s'écria Catulle, tout ce qui m'appartient. » Il veut qu'on n'épargne ni ses habits les plus précieux, ni sa robe de pourpre digne de faire envie à nos voluptueux Mécènes ..., il n'hésite même point de lancer à la vague son argenterie, ces plats, chefs-d'œuvre de Parthénius, ces cratères aussi amples qu'une urne et digne de suffire à la soif d'un Pholus [2] ou de la femme de Fuscus [3]; puis des bassins, des assiettes, puis des coupes ciselées, dans lesquelles avait bu le prince rusé qui paya la conquête d'Olynthe. Quel autre aujourd'hui dans l'univers entier serait capable comme Catulle de préférer à son argenterie, à ses tré-

---

[1] . . . . *Audi*
Et miserere iterum. . . . .
(V. 24 et 25.)

[2] Nom d'un centaure grand amateur du vin et possesseur d'immenses coupes, dans lesquelles il faisait boire ses amis. (Athénée, XI, XCIX.)

[3] La même peut-être que celle qui, dans la satire VI, v. 320, figure sous le nom de *Saufeia*.

sors, sa vie et son salut[1]? Catulle jette encore à la mer quantité d'objets indispensables. Ce sacrifice n'apaise pas la tempête. Au milieu des périls qui le pressent, il se voit réduit à couper le mât et à se tirer ainsi de sa détresse. Il faut que le danger soit extrême pour qu'on mutile son vaisseau dans le seul but de le sauver. Va maintenant, va confier ton existence aux vents, fie-toi à ce bois équarri, toi que quatre doigts de distance ou sept au plus, si la planche est épaisse, séparent de la mort. Souviens-toi qu'avec tes bagages, tes provisions de pain, et tes cruches au large ventre, il faut aussi te munir de haches. A l'heure de la tempête tu en auras besoin. Enfin la mer courroucée s'aplanit et s'apaise; le temps devient plus propice au pilote; le destin triomphe de l'Eurus et des flots. Les Parques souriant à Catulle s'apprêtent à lui filer d'une main bienveillante des jours plus favorables, et pour lui dévident leur blanche laine. Le vent qui souffle maintenant est presque aussi doux que l'haleine des brises. Le navire délabré file rapidement à l'aide de quelques vêtements tendus en guise de voiles; celle de la proue a seule résisté. Mais l'Auster se tait et le soleil ramène l'espérance. Enfin se montrent à l'horizon ces hauteurs chères à Iule et dont il préféra le séjour à celui de Lavinium, patrie de sa belle-mère; elles doivent leur nom à cette fameuse laie blanche, objet de joie et d'admiration pour les Troyens, qui la trouvèrent en ce même lieu allaitant trente marcassins, prodige inconnu jusque-là. Enfin le vaisseau de Catulle entre dans les eaux qu'enferment les deux môles d'Ostie, cette Alexandrie de la mer de Toscane qui étend vers les navigateurs jusque dans la haute mer ses deux bras allongés et comme fuyant les côtes de l'Italie; les ports creusés par la nature sont moins admirables. Avec son bâtiment mutilé le pilote entre au fond de cette enceinte où les

---

[1] Nous retranchons les deux vers suivants que Heinrich, Jahn, Hermann, mettent avec raison entre crochets comme suspects d'interpolation ; M. Ribbeck les supprime dans son édition pour le même motif :

Non propter vitam faciunt patrimonia quidam,
Sed vitio cæci propter patrimonia vivunt.
(V. 50-51.)

« Ce n'est pas pour vivre que certains hommes amassent, mais dans leur aveuglement ils vivent pour amasser. » Pensée bonne en elle-même, mais assez mal exprimée et en tout cas fort déplacée ici.

barques mêmes de Baïa seraient en sûreté. C'est là qu'à l'abri du danger, la tête rasée, les matelots babillards se plaisent à raconter les périls auxquels ils viennent d'échapper[1]. »

J'ai voulu citer en entier ce beau récit sans l'interrompre par aucune réflexion. Il forme un véritable petit drame plein d'intérêt et d'émotion pour aboutir cependant, après avoir tenu l'esprit du lecteur longtemps en suspens, à un dénoûment heureux. C'est avec un art singulier que le poëte varie les incidents de sa tempête sans jamais perdre de vue son ami, qui en est le héros. Nous admirons le courage, le sang-froid, le désintéressement de Catulle, et bientôt nous nous intéressons, nous nous attachons à lui; comme le poëte son ami, nous aussi nous tremblons pour lui au moment où il est réduit, pour essayer une dernière chance de salut, à couper le mât de son navire. Ainsi Homère, qu'on nous permette ce rapprochement, a su exciter nos sympathies et nos alarmes en faveur d'Ulysse luttant au milieu d'une tempête épouvantable contre les éléments conjurés [2]. Disons-le encore : de même qu'Homère, Juvénal, et je ne saurais trop l'en louer, s'est moins occupé des accidents matériels de l'orage que de son héros; ce qui nous touche surtout, c'est l'homme, ce sont les sentiments humains. De là aussi le singulier à-propos de cette apostrophe pleine d'une éloquente ironie adressée à l'homme en général dont la témérité à s'élancer sur la mer l'expose à tout instant à la mort la plus affreuse. On croirait entendre Horace maudissant l'audace de celui qui, le premier, sur un

[1] V. 30-83. La traduction de ce morceau n'est pas aisée, vu la corruption évidente de plusieurs endroits du texte. Nous nous en sommes tenus à celui de M. Ott. Jahn.

[2] *Odyssée*, V, v. 291-458.

frêle esquif, osa affronter les vagues indignées [1]. Et ce qui justifie, ce qui rend intéressantes, chez Horace comme chez Juvénal, ces poétiques imprécations, c'est le sentiment même qui les inspire, le sentiment d'une tendre et sainte amitié ! Ce qu'était Virgile pour Horace, Catulle l'est pour Juvénal : la moitié de son âme. *Animæ dimidium.*

A la fureur de la tempête succède le retour du calme et du beau temps; de là, en quelques lignes, un tableau plein de grâce et de charme, un véritable paysage maritime qui fait songer aux beaux vers dans lesquels Virgile nous a représenté Neptune apaisant, après une épouvantable tempête, les flots soulevés, dissipant les nuages et ramenant le soleil [2].

C'est avec un bonheur rare aussi, ce me semble, que Juvénal rappelle ici des souvenirs mythologiques et historiques chers à la vanité, à l'orgueil des Romains : ce mont Albin que les navigateurs découvraient tout d'abord en venant du côté de l'Étrurie, par exemple, et où le fils d'Énée, l'auteur futur de la race des Césars, avait bâti Albe la Longue, tirant son nom de cette truie blanche que Virgile, dans son Énéide [3], a eu soin de mentionner parmi les merveilles du vieux Latium ; ce fameux port d'Ostie, œuvre colossale et l'un des plus audacieux monuments qu'aient jamais entrepris et exécuté le génie des Romains [4], conçu par César, achevé sous Claude [5] seulement, et dont, à la fin du seizième siècle, on pouvait encore voir les débris imposants. La description qu'en donne ici Juvénal est faite, on le sent, d'après nature.

[1] *Odes*, I, III.
[2] *Æn.*, I, 147 sqq.
[3] III, 389-393.
[4] Dion Cassius, LX, II.
[5] Suét., *Claude*, ch. XX.

Il avait dû admirer plus d'une fois, et non sans une satisfaction toute patriotique, ces digues artificielles, aux proportions gigantesques, construites en pleine mer, destinées à recevoir le choc des vagues et à faciliter aux grands navires portant les approvisionnements de Rome l'entrée de ces bassins, où jusqu'alors l'embouchure du bras nord du Tibre avait rendu toute navigation impossible [1].

Catulle vient d'échapper au danger, il est revenu sain et sauf. Et voici que le poëte, transporté de joie, appelle ses esclaves, leur ordonne de préparer les choses nécessaires à l'accomplissement des vœux qu'il a faits pour le retour de son ami. Il y aura double fête; fête d'abord dans le temple de l'endroit, — à Tibur, sans doute, où Juvénal paraît avoir possédé une maison de campagne [2], et puis fête domestique et intime en présence des Pénates, qu'il ne conviendrait pas d'oublier en pareille circonstance. Grâce à l'art du poëte, on devient témoin des choses. On ne se rappelle plus qu'on lit tout simplement une lettre; l'illusion est complète; c'est à un petit drame qu'on assiste : « Allons, esclaves, soyez attentifs et que vos bouches gardent un religieux silence. Allez orner le temple de guirlandes et répandez la farine sainte sur le couteau des sacrificateurs. Recouvrez aussi d'un gazon vert les autels où fume l'encens, où flottent les bandelettes. Je vais vous suivre, et dès que, selon le rit accoutumé, j'aurai rempli ce pieux devoir, je reviendrai dans ma maison, où mes Pénates de cire fragile et luisante seront ornés déjà de leurs gracieuses couronnes. Là j'apaiserai le Jupiter qui protége mon foyer, j'offrirai l'encens à mes

[1] Suét., *Claude*, *ibidem*.
[2] Sat. XI, 65.

Lares paternels, et je sèmerai à pleines mains des violettes de toutes couleurs. Déjà tout ici prend un air de fête; de longs rameaux ombragent ma porte, et les lampes allumées avant le point du jour consacrent la fête que je prépare.

« Que ces tendres témoignages ne te soient pas suspects, Corvinus; Catulle, dont le retour me fait élever tant d'autels, a trois petits héritiers. D'ordinaire, n'est-ce pas? on ne s'avise guère de sacrifier seulement une vieille poule, à moitié morte, pour un ami dont l'affection serait si improductive; que dis-je, une vieille poule? on ne sacrifierait pas même une caille pour le salut d'un père de famille. »

Ite igitur, pueri, linguis animisque faventes,
Sertaque delubris et farra imponite cultris,
Ac molles ornate focos glebamque virentem!
Jam sequar, et sacro, quod præstat, rite peracto,
Inde domum repetam, graciles ubi parva coronas
Accipiunt fragili simulacra nitentia cera.
Hic nostrum placabo Jovem, Laribusque paternis
Thura dabo, atque omnes violæ jactabo colores.
Cuncta nitent, longos erexit janua ramos,
Et matutinis operatur festa lucernis.
Nec suspecta tibi sint hæc, Corvine : Catullus,
Pro cujus reditu tot pono altaria, parvos
Tres habet heredes. Libet exspectare, quis ægram
Et claudentem oculos gallinam impendat amico
Tam sterili. Verum hæc nimia est impensa : coturnix
Nulla unquam pro patre cadet[1].

Un des plus sévères critiques de Juvénal, dont on connaît le spirituel mais quelque peu trop injuste jugement sur ce satirique, n'a pu s'empêcher de rendre hommage à ces vers : « Ce passage est charmant, s'écrie M. D. Nisard; c'est de la poésie molle et facile

[1] V. 83-98.

comme celle de Tibulle, comme celle des églogues. Le trait de la fin n'y gâte rien ; c'est une allusion plus fine qu'amère à la cour qu'on faisait aux riches sans enfants, à ces hécatombes que promettaient les coureurs d'héritages pour être couchés sur les testaments. C'est Juvénal radouci par son sujet. Ailleurs il aurait éclaté; ici, il raille; l'indignation n'est pas de raison un jour de fête [1]. »

Cette habile et malicieuse transition qu'on vient de signaler en si bons termes, si naturellement amenée et inspirée par cette bonne humeur où se trouve le poëte, nous conduit au dernier tiers de la satire.

Juvénal, fidèle à lui-même, à son but, à sa vocation, redevient pour un instant franchement satirique, et il va nous faire connaître, en passant, un nouveau trait des mœurs de son temps, la chasse aux successions. On se demande à cette occasion ce que devient le raisonnement de M. Ribbeck, qui nie l'authenticité des dernières satires de Juvénal en général, et celle de la douzième en particulier, par ce motif, entre autres, qu'elles ne nous apprennent rien sur la vie romaine du temps [2] !

Sur ce chapitre, du reste, Horace avait encore devancé Juvénal, et du premier coup, ce semble, il avait presque épuisé le sujet, avec sa supériorité ordinaire. Horace, en effet, l'emporte de beaucoup sur Juvénal, on ne saurait en disconvenir, tant pour la vérité des détails, le piquant des observations, que pour le cadre même dont il a fait choix.

Qui ne se rappelle ce dialogue prodigieusement spirituel et amusant, tout rempli de faits et formant un

---

[1] M. D. Nisard, *Poëtes latins de la décadence*, t. II, p. 79, 3e édit.
[2] *Der echte und der unechte Juvenal*, p. 4 et 5.

véritable petit drame, ce morceau où le devin Tirésias, aux Enfers, enseigne à Ulysse, ruiné par la guerre de Troie, le moyen de refaire sa fortune? Ulysse, pour cela, n'a qu'à se livrer à certaines de ces manœuvres auxquelles plus tard se livreront les Romains du temps d'Auguste. Tirésias, en sa qualité de prophète, voit l'avenir et le déroule aux yeux de son interlocuteur.

Suit une série d'instructions constituant le manuel du parfait coureur d'héritages. Aucune lâcheté, aucune bassesse, aucune infamie n'est laissée de côté. Pour s'enrichir par le moyen indiqué, que faudra-t-il donc faire? Horace nous le dit par l'organe de Tirésias : envoyer aux vieillards riches et sans héritiers, quelles que soient leur origine et leur moralité d'ailleurs, les meilleures pièces de gibier et les primeurs de son jardin; leur trouver le meilleur avocat de la ville s'ils ont un procès, quand même ce procès serait injuste; afficher pour eux un zèle et un dévouement qui soient même remarqués du passant, et s'insinuer de la sorte dans leurs bonnes grâces; jouer l'homme désintéressé auprès de celui dont on convoite le plus ardemment la succession. Si d'aventure notre célibataire est accaparé par un esclave fripon ou par une coquine de servante, s'entendre avec ces honnêtes gens et se faire leur complice; louer ses mauvais vers et porter ses poëmes jusqu'aux nues; se montrer plein de sollicitude pour sa personne et sa santé; l'engager à se couvrir si le vent fraîchit[1], lui conduire sa fille nubile, et au besoin

[1] Horace s'est certainement souvenu ici du *flatteur* de Théophraste qui recourt au même procédé : « Il a soin de lui demander s'il n'a pas froid, s'il ne voudrait point qu'on lui mît une autre robe; et tout en lui parlant ainsi, il s'empresse de le couvrir. » Καὶ ἐρωτῆσαι μὴ ῥιγοῖ, καὶ εἰ ἐπιβάλλεσθαι βούλεται, καὶ ἔτι ταῦτα λέγων περιστεῖλαι αὐτόν. (Χαράκτηρες, II, Κολακείας.)

sa femme; laisser là toute dignité et toute susceptibilité pour se plier à ses moindres caprices; lui faire place à coups d'épaules dans la foule, l'écouter bouche béante, s'extasier sur tout ce qu'il dit. Notre vieillard sans enfants ou notre vieux garçon vient-il à trépasser? verser, si c'est possible, quelques larmes édifiantes, lui faire un beau service, lui élever un monument convenable, pour ne pas donner aux voisins le droit de gloser; mais surtout se montrer de facile composition avec les cohéritiers [1].

Tout cela, comme raillerie contenue et traits de caractère, est digne de Molière, de Théophraste, de la Bruyère. Qui, d'ailleurs, oserait soutenir que beaucoup de ces vilenies ne se pratiquent pas encore de nos jours? Sans doute les *captateurs de testaments*, comme on les appelait, formaient une classe à part dans une ville où le célibat avait pris des proportions si considérables qu'on dut promulguer des lois pour forcer les célibataires au mariage, sous peine d'une amende ou de la confiscation des biens qui pourraient leur être légués [2]. Mais notre moderne société a encore ses vieux garçons, ses vieilles filles ou ses ménages sans héritiers. Pourquoi n'aurait-elle pas ses pêcheurs d'héritages? Ceux-ci, je le veux bien, apportent dans leurs manœuvres un peu plus de réserve, de pudeur, de prudence peut-être. Ils exercent leur industrie à petit bruit, en cachette, dans l'ombre, mais pas assez cependant pour échapper toujours aux remarques du public ou du voisin; et, chose triste à dire, de même qu'à Rome, ce ne sont pas toujours les plus besogneux qui se livrent à cette course aux successions; ce sont souvent, il faut

[1] Horat., *Sat.* II, v, *passim.*
[2] Loi *Julia*, loi *Pappia-Poppæa*, Dion Cassius, XLIII, xxv; LVI, x.

bien le reconnaître, les divers membres des familles les plus opulentes qui luttent entre eux d'honnêtes *prévenances* envers telle tante, tel oncle ou tel cousin à héritage, pour obtenir une place sur le bienheureux testament.

Du temps de Juvénal, auquel je me hâte de revenir après cette digression, qui nous a d'ailleurs maintenu dans notre sujet, tel était l'état des choses. Il n'aurait guère pu empirer; le tableau déjà tracé à cet égard par Horace le démontre suffisamment; les mœurs romaines, sous ce rapport, étaient restées les mêmes. Juvénal ne fait donc que signaler en passant ce qui chaque jour offusquait ses yeux et réchauffait sa bile. Mais, remarquons-le cependant, il le fait sans recourir à ses foudres ordinaires; ses armes ici sont le sarcasme et l'ironie; cette fois il se propose, comme le faisait presque toujours Horace [1], de dire la vérité en riant : c'est donc par la raillerie seulement qu'il immolera les descendants des honorables industriels que le poëte venu avant lui nous a si bien fait connaître et mépriser. Et pourtant, au temps de Juvénal, constatons-le, et c'est là un bien triste progrès dans le mal, une autre bassesse semble avoir prévalu : c'étaient les vœux qu'on faisait aux dieux de leur immoler de nombreuses victimes, quelquefois encore, comme cela s'est vu sous Caligula [2], de s'immoler soi-même, si tel ou tel prétendu ami dont on convoitait la succession, tombé soudain malade, venait à guérir. C'était une flatterie d'un nouveau genre. Juvénal n'a garde de la laisser passer sans la flétrir : que Paccius ou la riche Gallita, dépourvus tous deux d'héritiers naturels, viennent

[1] *Sat.* I, I, 24.
[2] Suét., *Calig.*, ch. XIV et XXVII.

à ressentir quelque accès de fièvre, aussitôt les portiques du temple se tapissent de pieux *ex-voto;* on voit sortir de terre des gens qui, pour la guérison du malade, s'engagent à immoler cent bœufs, « ils promettraient des éléphants, s'il s'en trouvait au marché [1] ». Trait de satire excellent contre la bassesse des flatteurs, mais que Juvénal gâte malheureusement en employant douze vers à nous peindre la contrée où naissent les éléphants, et à nous raconter les services qu'ils ont rendus à d'anciens généraux romains.

Les traits qui suivent, et c'est par là que la satire se termine, ne sont ni moins vifs, ni moins instructifs au point de vue des mœurs contemporaines. Ainsi Pacuvius Hister, fait observer le poëte, irait plus loin encore si la chose était permise; il serait capable de dévouer les plus beaux et les mieux faits de ses esclaves, hommes ou femmes; il serait prêt à leur attacher de ses propres mains les bandelettes au front. Il y a plus : s'il avait une fille déjà nubile, il n'hésiterait pas à conduire lui-même à l'autel cette nouvelle Iphigénie, « quoique bien convaincu d'avance qu'aucune biche ne viendrait se substituer à sa place [2] ». Il est vrai que l'héritage qui pourrait bien lui revenir en retour d'une telle preuve de dévouement et d'affection vaudrait un peu mieux pour lui que le salut de la flotte des Grecs obtenu par le sacrifice de la première Iphigénie [3].

Ces spirituelles exagérations nous donnent, bien plus encore que ne le ferait le simple exposé des

[1] V. 102.
[2] V. 119 et 120.
[3] . . . . *Nec comparo testamento*
Mille rates.
(V. 121 et 122.)

choses, une idée de l'abaissement des caractères et de l'absence totale de dignité et de pudeur dans cette société romaine, où l'on était capable de toutes les ignominies, quand il s'agissait de se faire bien venir d'un testateur.

Et la satire finit par une éloquente imprécation contre Pacuvius et ses semblables. Le poëte moraliste leur souhaite, avec une amère ironie, une longue vie ; ils auront ainsi le temps de vérifier ce qu'il y a de triste dans la jouissance d'une fortune mal acquise et dont les possesseurs seront inévitablement condamnés « à n'aimer aucun être humain et à ne trouver personne qui l'aime[1] ».

Nobles et touchantes paroles où se résume tout entier, selon la remarque d'un commentateur[2], ce sentiment d'amitié, d'affection et d'humanité qui respire d'un bout à l'autre de cette satire.

---

[1] V. 130.
[2] Heinrich, *ouvr. cité*, XII[e] satire. *Erklærung.*

CHAPITRE XII.

La conscience [1].

Le poëte philosophe reparaît encore dans cette pièce. Un ami de Juvénal, Calvinus, sur lequel d'ailleurs l'histoire ne nous fournit aucun renseignement, avait confié à un de ses intimes une somme d'argent assez considérable, quelque chose comme deux cent mille francs de notre monnaie moderne [2]. L'ami cupide et infidèle nia le dépôt et se parjura. Cette trahison de l'amitié, jointe à la perte d'une partie de sa fortune, jeta Calvinus dans un amer désespoir. Juvénal essaye de le consoler dans une de ces lettres qui rappellent moins les épîtres d'Horace, que certaines épîtres de Sénèque, connues sous le nom de *Consolations*. C'est encore un de ces lieux communs de morale prêtant aux descriptions et aux ornements poétiques, et qui déparent trop souvent les dernières satires de Juvénal. La pièce à laquelle nous voici arrivé abonde malheureusement en défauts de toute sorte. Trop souvent le

---

[1] Sat. XIII.

[2] C'est W. E. Weber qui évalue à ce chiffre le million de sesterces indiqué par Juvénal. (Weber, *Die Satiren Juvenals übersetzt und erläutert*, Halle, 1838, p. 564.)

poëte gâte les pensées les plus élevées par des développements superflus, une morale intempestive, une froide déclamation. Au point de vue de l'art dans la composition, la treizième satire laisse beaucoup à désirer. Ainsi, dès le début, Juvénal énumère rapidement les divers arguments dont il se servira pour consoler Calvinus, et ces arguments sont ensuite présentés, un à un, dans la suite de la pièce, avec force développements, et des ornements souvent étrangers au sujet; ce qui convient plus à un thème d'école qu'à la satire proprement dite; ajoutez à tout cela des répétitions, des longueurs, certains épisodes déplacés ou tout au moins mal placés à l'endroit où ils se trouvent, et aussi je ne sais quoi de fautif, par moment, dans la trame même du texte, où les idées ne s'enchaînent pas toujours avec assez de rigueur. Ce sont là autant de taches qui ont leur origine, ce semble, dans les vieilles habitudes de l'école; elles accusent en même temps chez le poëte une fatigue résultant de son âge. Cette satire, en effet, paraît avoir été écrite la deuxième ou la troisième année du règne d'Adrien [1]; et, à cette époque, d'après les calculs que nous avons établis [2], Juvénal avait tout près de quatre-vingts ans.

Ce n'est pas à dire cependant que cette satire soit dépourvue d'intérêt; loin de là : elle offre de beaux

---

[1] Cela ressort des vers 16 et 17 où Juvénal dit en parlant de Calvinus :

> . . . . . . *Stupet hæc qui jam post terga reliquit*
> *Sexaginta annos, Fonteio consule natus.*

Or C. Fonteius Capito avait été consul l'an 59 de l'ère chrétienne, sous Néron (Th. Janson ab Almeloveen, *Fastor. roman. consular. libr. duo.* Amstel., 1740, p. 121, cité par Siébold, *loc. cit.*, p. 257). Cette satire fut donc écrite l'an 119 ou l'an 120.

[2] Voyez notre Introduction.

endroits, des traits piquants, des pensées fortes et graves; et c'est vers la fin de la pièce surtout, qu'en entrant vivement dans son sujet et en le creusant, l'auteur s'élève à une grande hauteur de vues morales; et ces vues sont exprimées dans un admirable langage.

Avant d'attaquer le crime même de l'impudent faussaire, le poëte s'en prend au caractère de celui qui gémit d'en avoir été la victime. Ici la satire reprend ses droits; loin d'entrer dans les sentiments de Calvinus et de s'insinuer dans son esprit en partageant la douleur que ressent ce dernier, Juvénal lui parle au contraire, dès le début, avec la sévérité et je dirai même la rudesse qu'autorise son grand âge. Il gourmande son ami, plus faible que malheureux, et lui fait honte de son désespoir, indigne d'une âme forte et virile : un homme doit savoir mettre des bornes à son chagrin. Eh quoi ! faut-il se désoler comme il le fait parce qu'un faux ami a abusé de sa confiance? Est-ce la peine d'avoir vécu, comme Calvinus, soixante ans, sans avoir puisé dans l'expérience de la vie un peu de cette fermeté nécessaire pour résister aux coups inopinés? Est-il un jour de l'année où l'on ne voie paraître ni escroquerie, ni trahison, ni fourberie? Calvinus ignore-t-il qu'il vit dans un siècle où les honnêtes gens sont rares, un siècle pire que l'âge de fer, et si odieux qu'on ne saurait trouver de métal assez vil pour le désigner? les noms manquent aux crimes. C'est dans les rudes préceptes de la philosophie qu'il faut chercher la vertu nécessaire pour se mettre au-dessus des coups du sort [1].

[1] M. Ribbeck transpose ici encore quelque peu le texte; il place les vers commençant ainsi :

Quæ tam festa dies,

et les suivants après le vers 159 des éditions ordinaires pour éviter

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a ici comme un écho lointain des beaux vers, connus de tout le monde, où Horace essaye de consoler Virgile, réduit au désespoir par la perte de son ami Quintilius Varus [1], et je dirai volontiers encore que quelque chose de l'inspiration de nos deux poëtes latins, d'Horace et de Juvénal, a passé dans ces strophes célèbres où le père de la poésie lyrique en France, Malherbe, s'efforce de consoler l'inconsolable douleur de son ami Duperrier. A part la différence du sujet, bien autrement touchant, il est vrai, chez Horace et Malherbe, puisqu'il s'agit de la perte, non plus d'une somme d'argent, mais de personnes aimées et en tout point dignes de l'être, c'est le même mouvement dans le tour de la pensée et la même manière de raisonner [2].

Ainsi donc, fait remarquer Juvénal en guise de consolation première, et non sans une certaine exagération que comporte cependant la satire, l'infamie dont Calvinus est victime appartient à l'histoire des mœurs du jour. Par le temps qui court, la chose la plus rare, c'est un homme capable de rendre un dépôt à lui confié. Pareille honnêteté tient du prodige.

Mais pourquoi faut-il que Juvénal gâte immédiatement cette idée, déjà quelque peu exagérée peut-être, par un de ces développements d'école, à la façon d'Ovide, de Sénèque ou de Lucain? « Si je viens par

une répétition, ce semble ; car, selon M. Ribbeck, les satires dernières, qu'il déclare apocryphes, n'ont pas été moins bouleversées par le temps et les copistes que celles qu'il reconnait pour l'œuvre véritable de Juvénal. Mais transposer ainsi, c'est corriger le texte sans que celui qui corrige de la sorte soit bien sûr de reproduire l'ordre primitif.

[1] *Odes*, I, xx.

[2] L'ode à Duperrier est présente à toutes les mémoires, et chacun pourra faire le rapprochement que nous indiquons ici.

hasard à rencontrer un homme intègre, un homme d'honneur, je ne suis pas moins surpris que si je voyais un enfant à deux corps, des poissons que la charrue étonnée a déterrés dans un sillon, une mule devenue mère. Ce phénomène me confond comme si je voyais tomber une pluie de pierres, un essaim d'abeilles sous forme de grappe sur le faîte d'un temple, ou un fleuve de lait, sorti d'une source miraculeuse, se précipiter à gros bouillons au sein de la mer [1]. » Voilà qui est d'un mauvais goût bien marqué, et qui sent le déclamateur.

Mais à quoi tient ce manque d'honnêteté générale que l'on signale ici? Au peu de cas, répond le poëte moraliste, que l'on fait aujourd'hui des dieux, en d'autres termes, au manque de religion. Et d'où vient ce mépris des divinités? Au tort que l'on a eu, réplique encore notre satirique, de substituer à la simple et rustique religion du bon vieux temps une théologie nouvelle, un Olympe peuplé, à l'instar de l'Olympe grec, de dieux beaucoup trop faits à l'image de l'homme, de dieux dont la vie et les mœurs sont d'un détestable exemple pour les hommes, car ils détruisent la foi en même temps qu'ils corrompent le cœur. De là une peinture très-fine, très-gaie, sur l'état des dieux avant que le monde fût corrompu, mais où perce une raillerie, on l'a remarqué avant nous [2], qui ôte toute autorité aux vers où le poëte parle des dieux sur un ton sérieux. Au surplus, quelque joli que soit ce morceau, il trahit encore le goût des développements sans fin, fruit des exercices de l'école.

---

[1] V. 64-71.
[2] M. Désiré Nisard, *Poëtes de la décadence*, t. I, p. 459.

Revenant à son sujet, qui consiste à consoler de son mieux Calvinus, le poëte essaye de lui prouver, par des exemples pris tout près et autour d'eux, qu'il n'est pas le seul qui ait eu à se plaindre d'abus de confiance de cette espèce. Bien plus, il est tel citoyen qui s'est vu enlever deux cent mille sesterces prêtés sans témoin; tel autre qui, à la suite d'une friponnerie semblable, a perdu des sommes plus considérables encore, un véritable trésor. Que faire? les hommes, aujourd'hui, bravent les dieux sans le moindre scrupule, du moment qu'ils n'ont pas à redouter le témoignage accablant de quelque témoin capable de les convaincre de mensonge et de mauvaise foi.

Suit une peinture vive, et bien faite pour nous donner une idée des mœurs contemporaines, de l'audace et de l'impudence avec laquelle se parjurent les fripons du jour, quand il s'agit de s'approprier un dépôt important que d'imprudents amis ont eu la naïveté de mettre entre leurs mains : « Regarde cet homme qui nie un dépôt. Comme sa voix est ferme! quelle assurance sur cette face qui ment! Il jure par les rayons du soleil, par les foudres de Jupiter, par la framée de Mars, par le javelot du dieu qu'on adore à Cirrha, par les traits et le carquois de Diane chasseresse, par ton trident, Neptune, ô dominateur de la mer Égée! Il y joindra l'arc d'Hercule, la lance de Minerve, et tout ce qu'on peut trouver d'armes dans l'arsenal du ciel. Est-il père? « Si je mens, dit-il, que je mange la tête de mon pauvre enfant, bouillie et assaisonnée avec du vinaigre d'Égypte. » Il y a des gens qui font dépendre toutes choses des caprices de la Fortune, sans croire à un directeur suprême de ce monde; pour eux la nature seule ramène les révolutions périodiques du jour et de l'an-

née ; aussi s'approchent-ils sans crainte de tous les autels[1]. »

Ces hommes aussi hardis que misérables sont loin, hélas ! d'avoir disparu avec la société romaine. Malheureusement pour la moralité publique, on les rencontre encore de nos jours, et, puisque nos tribunaux sont si souvent obligés de déférer le serment aux débiteurs de mauvaise foi, aux dépositaires infidèles, il y a là de graves présomptions, je dirai presque une preuve, que les plaignants, les Calvinus, ont été et sont indignement trompés et volés ; et c'est une vérité d'observation aussi que ce sont presque toujours les plus coupables qui attestent, comme témoins de leur innocence, les objets les plus révérés, les plus sacrés. L'homme sans foi et sans croyance nie effrontément la religion du serment, et, pour mettre sa conscience en repos, il nie en même temps et la justice éternelle et Dieu, qui doit pourtant le juger un jour.

Mais il est une autre classe de fripons, plus coupables peut-être encore, parce qu'elle se parjure tout en croyant à la justice divine et tout en la redoutant. Le poëte philosophe explique fort bien cette contradiction apparente ; cette explication, il la cherche et la trouve au fond même de la nature humaine. L'homme, en effet, est quelquefois tellement perverti par la cupidité et le désir de posséder et de jouir, qu'il se soumet à l'avance à un châtiment plus ou moins terrible, mais qu'il croit éloigné, lent à venir, pourvu qu'il puisse assouvir au moment donné ses passions physiques ; bien plus, il est quelquefois prêt à accepter immédiatement toute espèce de misères et d'infirmités, comme infligées par la justice des dieux, si, à côté de

[1] V. 76-90.

cela, il lui est permis d'être riche : « Qu'Isis, se disent ces gens-là, fasse de mon corps ce qui lui plaira ; que sa main irritée touche mes yeux du sistre et les rende aveugles, pourvu que je garde les écus que je prétends n'avoir pas reçus. Qu'est-ce après tout que la phthisie, des abcès purulents, une jambe mutilée ? Le coureur Ladas est pauvre ; mais, à moins d'être fou à avoir besoin d'ellébore et des soins du médecin Archigénès, il souhaitera la goutte, si la goutte peut amener les richesses avec elle. Que lui sert-il, en effet, d'entendre louer la rapidité de ses pieds, de recevoir, à Pise, un rameau d'olivier, s'il doit crever de faim [1] ? »

Voilà qui peint assurément une époque profondément corrompue, adonnée tout entière aux jouissances de la matière, complétement dévouée au dieu Argent. C'est donc par des raisons de ce genre, fait observer le moraliste, que notre homme se rassure et fait taire la voix de la conscience ; et il achève de décontenancer ses dupes par son effronterie et son impudence, qui seules égalent sa perversité. On l'appelle au temple ? il vous devance et vous y traîne lui-même d'autorité. « Beaucoup d'audace dans une mauvaise cause passe, aux yeux du vulgaire, pour la noble assurance de la vertu. »

Nam, quum magna malæ superest audacia causæ,
Creditur a multis fiducia [2].

Grande vérité, et dont on voit chaque jour encore des exemples frappants ! Il n'y a rien de tel que l'audace pour en imposer aux masses. Quand donc, comme Calvinus ou quelqu'un de ses frères en infortune, on se trouve en présence d'un fripon de cette trempe, doublé

[1] V. 93-100.
[2] V. 109 et 110.

d'un hypocrite effronté, il n'y a rien à faire. On aura beau s'adresser aux dieux, leurs statues ne bougeront pas, ils resteront sourds à nos plaintes, et Juvénal, pour la seconde fois, lance contre les dieux du paganisme, contre leur apathie et leur indifférence en face du mal, une de ces plaisanteries qui rappellent, à s'y méprendre, les railleries impies et la verve sceptique avec lesquelles Lucien [1] s'attaquait au vieux souverain de l'Olympe.

« O Jupiter! tu l'entends, et tes lèvres n'ont pas remué lorsque ta bouche, qu'elle soit de marbre ou d'airain, aurait déjà dû tonner contre l'impie. C'est bien la peine de venir ici tirer dévotement d'un bout de papier l'encens qu'on met sur tes charbons, et de t'offrir un morceau de foie de veau et les entrailles d'un porc, si, comme je le vois, il n'y a pas la moindre différence entre vos images et la statue de Vagellius! [2] »

A partir de l'endroit de la satire où nous sommes arrivés, il y a dans la pensée du poëte, et dans ce que j'appellerai en quelque sorte la marche de l'action, une lenteur évidente. Nous nous attendons à des consolations d'un ordre nouveau, et, somme toute, il ne fait guère que répéter, en les développant, celles qui ont déjà été données plus haut. Ainsi, pour calmer son ami, Juvénal lui avait fait remarquer qu'il vivait dans un temps où les trahisons et les crimes sont à l'ordre du jour; qu'il n'y a rien de plus rare qu'un honnête homme; que rencontrer un dépositaire fidèle est une chose qui tient du prodige, que le siècle actuel était le pire de tous les siècles; et voici maintenant qu'après la vive peinture de l'impudence et de la per-

[1] Voyez par exemple le dialogue de Lucien, intitulé : *Timon*, ch. I-VI.

[2] Une espèce de fou du temps, selon le scoliaste. (V. 113-120.)

versité des parjures, peinture sur laquelle nous avons insisté comme de raison, le poëte, dans un passage d'une certaine longueur, ne fait que broder, en quelque sorte, des variations sur le thème qui fait le début de la satire. Son raisonnement est celui-ci : S'il n'y a pas sur la terre d'iniquité plus révoltante que celle dont se plaint Calvinus, Calvinus a le droit de gémir; mais, si chaque jour tous les tribunaux retentissent des mêmes plaintes, si l'on voit partout des débiteurs, cités en justice, nier impudemment des engagements écrits de leur main et signés de leur cachet, pourquoi Calvinus aurait-il la prétention d'être exclu de la loi commune?

A part le tour de la pensée et la différence des expressions, tout cela a été dit, ou à peu près, dès les premiers vers de la pièce[1]. Il y a donc là une redondance qu'il serait difficile de ne pas condamner.

Suit un argument nouveau : le malheur de Calvinus est peu de chose, si on le compare à tout ce qui se passe autour de lui. Qu'il regarde: en fait de crimes, il trouvera beaucoup mieux. Et on lui cite, pour les comparer au coquin qui l'a trompé, toute une liste de malfaiteurs qui, du matin au soir, exercent leur déplorable industrie dans cette caverne impériale qui s'appelle Rome : tueurs à gages, incendiaires, voleurs d'ornements de temples et d'objets sacrés, empoisonneurs, parricides; et tout ce monde ne forme que la moindre partie des criminels, ajoute le poëte, qui dès l'aube, jusqu'au coucher du soleil, sont déférés à Gallicus, préfet de Rome[2]. Pour avoir une idée de la moralité humaine, il faudrait passer une journée dans la maison de Gallicus; en sor-

[1] V. 1-26.
[2] V. 144-158.

tant de là, personne n'aurait plus le droit de se plaindre [1].

Pris en eux-mêmes, tous ces détails sont curieux, sans doute, comme traits de mœurs. Ils achèvent de nous faire connaître l'écume de cette société romaine de la fin du premier et du commencement du second siècle, ressortissant alors de la juridiction du préfet de la ville, qui accomplissait à lui seul, à ce qu'il semble, les fonctions que se partagent, chez nous, le préfet de police, le juge d'instruction et les parquets des procureurs généraux et impériaux. Mais, comme consolation pour Calvinus, cette longue énumération de malfaiteurs, énumération qui donne souvent lieu, pour le dire en passant, à des descriptions oiseuses et déclamatoires, me paraît, je l'avoue, un argument médiocre. On ne voit pas trop comment ce spectacle pouvait et devait calmer le désespoir de l'ami de Juvénal. On voudrait ici quelque raisonnement allant plus directement et plus droit à l'âme de Calvinus; les arguments de Juvénal ne paraissent ni naturels ni concluants; et il faut vraiment l'admiration systématique d'un critique traducteur [2] pour voir dans tout ce morceau, aussi bien que dans les vers qui suivent, autre chose qu'une sorte d'éclipse du génie de Juvénal, ou tout au moins comme le sommeil du maître. Notre poëte fait observer quelque part, dans cette même satire, qu'une fois sur le chemin du mal,

---

[1] *Humani generis mores tibi nosse volenti*
Sufficit una domus; paucos consume dies, et
Dicere te miserum, postquam illinc veneris, aude.
(V. 159-162.)

[2] Je veux parler ici de Dussaulx. Voyez ses notes sur la satire qui nous occupe. Tome II, pages 320 et suivantes, édit. 1839.

on y retombe sans cesse [1]. N'en serait-il pas de même du goût en matière de littérature? Lorsqu'on est entré dans une veine mauvaise et dans des développements faux, on a peine à s'arrêter. Voyez : les méfaits de tout genre qui entourent Calvinus ne doivent point le surprendre, répète encore son ami, parce qu'ils appartiennent à l'histoire quotidienne de la vie romaine; et, pour mieux faire ressortir sa pensée, il se croit obligé d'ajouter ce qui suit : « Est-on surpris, dans les Alpes, de rencontrer des goîtreux? En Éthiopie, des femmes pourvues de mamelles dépassant en grosseur leurs enfants? En Germanie, de voir des yeux d'un bleu sombre, des cheveux blonds huilés et retombant en tresses sur les épaules [2]? »

Le développement continue pendant plusieurs vers encore, et l'on nous dépeint les combats que les Pygmées, revêtus de petites armes, soutiennent presque journellement, en Thrace, contre des nuées de grues venant fondre sur eux pour les emporter au milieu des airs; et l'on conclut de même, à savoir qu'il ne vient à l'esprit de personne d'en rire, dans ce pays du moins, parce que tout ce monde-là n'y a qu'un pied de haut [3].

Voilà, assurément, des idées bien recherchées, bien inutiles au sujet, une description faite uniquement pour décrire, et tout à fait dans le goût des rhéteurs du temps. Des passages de ce genre expliquent, jusqu'à un certain point, les impatiences et les indignations toutes littéraires de M. Ribbeck, qui déclare cette satire, ainsi que la précédente et les trois suivantes, apocryphe et l'œu-

---

[1] V. 239-240.
[2] V. 162-166.
[3] V. 167-174.

vre de quelque rhéteur maladroit. Nous ne partageons pas, quant à nous, le lecteur le sait, cette opinion, de quelque savants arguments que M. Ribbeck l'ait soutenue; nous en avons donné les raisons ailleurs [1]. Nous croyons être plutôt dans le vrai en mettant ces défaillances de la muse de Juvénal sur le compte de son grand âge; au reste, il est du devoir de la critique, et nous n'y manquons pas, de les faire ressortir; mais il faut louer pourtant les beautés du poëte. Constatons que la grande expérience qu'a Juvénal de la vie et des choses de ce monde lui inspire aussi dans cette même satire, si faible par moments et si peu en harmonie avec la plupart des autres pièces, des morceaux de premier ordre. Après s'être égaré dans des chemins de traverse, où il a perdu de vue son sujet pour se livrer à de vains et inutiles développements de rhéteur, il rentre brusquement dans sa voie, et se retrouve tout aussitôt. Semblable à Homère, il a ses instants de somnolence, mais aussi ses réveils de lion.

Que désire Calvinus? Voir sans doute le scélérat qui l'a trompé chargé de chaînes et traîné au supplice; ce lui sera une consolation suprême que de regarder le sang couler du cadavre du parjure? Cela lui rendra-t-il son argent? est-ce là un moyen de recouvrer la perte faite? Assurément, non. « — Mais la vengeance, fait dire le poëte à son ami irrité et encore tout entier à la trahison dont il a été victime, mais la vengeance est un bonheur qui fait plus de plaisir que la vie elle-même. »

At vindicta bonum est vita jucundius ipsa [2].

---

[1] Voy. notre Introduction.
[2] V. 180.

A cette parole si passionnée, à ce sentiment malheureusement si vrai et, malgré ce qu'il a de sauvage, trop fréquent chez les hommes, mais si indigne d'une âme élevée, Juvénal a une réponse toute prête; réponse empreinte de sagesse, d'humanité et de vérité : Oui, la vengeance est un plaisir, mais pour qui? « pour ces brutes que la moindre cause exaspère et met en fureur..... elle est encore la joie d'une âme faible, étroite et pusillanime..... mais ce n'est point là ce que te diront Chrysippe, Thalès au génie si humain, ni le vieillard qui habitait au pied de l'Hymette, au miel si doux. Non, même dans sa cruelle prison, jamais Socrate n'aurait voulu partager sa ciguë avec son accusateur [1]. »

Quel est le Père de l'Église qui prêcherait mieux le mépris de la vengeance? Ces paroles ont de quoi étonner dans la bouche d'un païen. Il y a là, en vérité, comme un souffle anticipé des doctrines évangéliques; on enseigne ici la clémence, le pardon des injures. De quelle manière touchante et élevée à la fois, après avoir invoqué l'exemple des grands maîtres de la sagesse antique, le poëte philosophe caractérise la divine mansuétude de Socrate, qui apparaît ici comme le Christ de la morale païenne, si je puis m'exprimer de la sorte! Ce qui suit est aussi élevé et non moins éloquent : Il est inutile que l'homme qui, sur cette terre, a été, de la part de son semblable, victime d'une infamie ou d'un grand crime, s'acharne à la punition du coupable; car le coupable trouvera son châtiment en lui-même, c'est-à-dire dans sa mauvaise conscience; elle lui causera des tourments plus atroces que tous ceux que pourraient

[1] V. 180-188.

inventer les juges les plus sévères, les tyrans les plus cruels [1].

Juvénal va développer sa pensée ; et ici, contrairement à ce que nous avons dû signaler plus d'une fois dans d'autres parties de cette satire, le développement auquel se livrera le poëte sera à sa place. Il va nous peindre, avec des couleurs véritablement homériques, ce grand phénomène moral, qui s'appelle *la voix de la conscience ou le remords*. Juvénal établit tout d'abord que les dieux punissent la seule intention de faire le mal, et prononce cette maxime, qui fait honneur à sa philosophie et à sa morale, à savoir que « celui qui, dans le silence de son âme médite un crime, est déjà criminel [2]». On regrette seulement, au point de vue de l'art, que le poëte ait cru devoir commenter cette maxime par l'anecdote du Spartiate Glaucus [3], empruntée à Hérodote [4]; ce qui ralentit l'argumentation. Ne l'imitons donc pas, et hâtons-nous de faire passer le tableau annoncé sous les yeux du lecteur. Si la seule pensée du crime, comme on vient de le dire, peut être l'objet de déchirements intérieurs, que sera-ce donc quand l'homme aura consommé un crime longtemps prémédité ? Le poëte va nous le dire :

---

[1] *. . . . . Cur tamen hos tu*
Evasisse putes, quos diri conscia facti
Mens habet attonitos et surdo verbere cædit,
Occultum quatiente animo tortore flagellum?
Pœna autem vehemens ac multo sævior illis,
Quas et Cædicius gravis invenit et Rhadamanthus,
Nocte dieque suum gestare in pectore testem.
(V. 193-199.)

[2] V. 209.

[3] V. 199 et sqq.

[4] VI, LXXXVI.

« L'homme alors devient la proie d'une perpétuelle anxiété qui l'agite même à l'heure des festins. Sa gorge se dessèche comme dans la fièvre, et les aliments s'entassent sous ses dents qui ne peuvent plus les broyer; le malheureux rejette les vins les plus exquis; le vin d'Albe, malgré sa vieillesse, lui répugne. Offrez-lui un vin meilleur encore, son front se ridera comme s'il buvait du Falerne qui aurait gardé toute son âcreté. La nuit, si ses remords lui laissent un moment de sommeil, et si, après s'être tourné et retourné sur sa couche, il finit par goûter quelque repos, aussitôt, dans ses rêves, lui apparaissent le temple, l'autel du dieu qu'il outragea par son parjure. Mais ce qui le glace surtout, lui inspire une sorte d'épouvante religieuse et lui apparaît sous des proportions surhumaines, c'est ton spectre qui vient porter le trouble dans son âme et lui arracher par la terreur l'aveu de son crime. Voilà les gens qu'on voit toujours trembler et pâlir à chaque éclair, à chaque grondement du tonnerre, anéantis de frayeur dès qu'ils entendent le moindre bruit dans les airs. Pour eux, ce n'est pas le hasard qui dirige la foudre, ce n'est pas un effet de la fureur des vents; quand elle tombe sur la terre, c'est qu'elle en veut au crime, c'est un feu envoyé par le courroux céleste. Cet orage a-t-il épargné leur tête, ils n'en redoutent pas moins la tempête prochaine. Le ciel vient-il à s'éclaircir, pour leur terreur ce n'est qu'un délai. Ajoutez à cela qu'aux premières douleurs de côté qu'ils ressentent, qu'au premier accès de fièvre qui les livre à l'insomnie, cette maladie, ils en sont convaincus, leur vient d'en haut, c'est une divinité implacable qui les frappe. Ils croient que ce sont autant de pierres et de traits lancés sur eux par le courroux des dieux. Que faire alors? Promettre d'immoler un agneau bêlant au temple voisin ou offrir à ses dieux Lares une crête de coq? Ils ne l'osent même pas. Quelle espérance est permise au scélérat malade? ou quelle victime offrir? En est-il une seule qui ne mérite plus qu'eux de vivre [1]? »

Quel magnifique morceau! il fait oublier, il compense bien des fautes. A de semblables tableaux on reconnaît l'écrivain de génie. Quel étonnant mélange d'imagination, de poésie et de sensibilité! On ne sait,

[1] V. 211-236.

en vérité, ce qu'il faut louer le plus, du moraliste ou du peintre, c'est-à-dire de la vérité, de la justesse des observations ou de la grandeur des images.

Dans l'antiquité païenne, de grands esprits, d'éminents penseurs, Cicéron [1], Perse [2], Sénèque [3], Plutarque [4], nous ont laissé de belles pages, assurément, pleines de remarques fines et ingénieuses sur ce grand phénomène moral qu'on appelle *le remords*, mais aucun d'eux, néanmoins, n'a dépassé Juvénal pour la vérité psychologique.

Parmi les modernes, les moralistes chrétiens seuls peuvent entrer en lutte avec lui ; c'est, d'un côté, Massillon, de l'autre, l'illustre auteur du *Génie du christianisme;* — tous deux ont jeté dans le cœur humain des regards d'une rare profondeur, — qui nous aideront à commenter ici le poëte païen : « Le tigre, écrit M. de Chateaubriand, déchire sa proie et dort; l'homme devient homicide et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraye ; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux [5]. »

A son tour, l'auteur du *Petit Carême*, parlant de la conscience, a dit avec un éclat et une énergie de langage dignes de Juvénal : « Nous avons beau faire montre d'une vaine intrépidité, la conscience criminelle se trahit toujours elle-même. Les terreurs cruelles marchent partout devant nous; la solitude nous trouble, les ténèbres nous alarment; nous croyons voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent toujours nous

---

[1] *Mil.*, XXIII.
[2] *Sat.*, III, 35 sqq.
[3] *Ep.*, XLIII, XCVII, CV.
[4] *De his qui sero a numin. pun. Opp.*, t. II, p. 554-556.
[5] *Génie du christianisme*, t. I, liv. VI, c. II.

reprocher les horreurs secrètes de notre âme; des songes funestes nous remplissent d'images noires et sombres, et le crime, après lequel nous courons avec tant de goût, court ensuite après nous comme un vautour cruel, et s'attache à nous pour nous déchirer le cœur, etc. »

Quant aux beaux vers du satirique latin, qui nous montrent, par des images saisissantes, le coupable, aussitôt qu'il a commis un crime, tremblant au bruit de la foudre, et croyant, à tout instant, que l'heure est venue pour lui d'expier ses forfaits, ou bien encore, apercevant dans ses rêves les spectres de ceux qu'il a assassinés, et laissant échapper, dans sa terreur, de pénibles et fatals aveux, quant à ces beaux vers, disons-nous, nous pouvons les commenter par les émouvantes peintures de l'histoire, ou bien encore, à l'aide de quelques-unes des plus belles compositions dramatiques anciennes et modernes. Tantôt, en effet, ces fortes images dont nous venons de parler nous rappellent les terreurs nocturnes qui, au dire de Tacite [1], vinrent assaillir Néron, après qu'il eût fait tuer sa mère, ou bien ces angoisses qui s'emparaient, au premier éclat du tonnerre, de cet autre monstre couronné, appelé Caligula, courant alors, ainsi que le rapporte Suétone, se voiler la tête et se cacher sous son lit [2]. Tantôt aussi elles éveillent en nous le souvenir du parricide Oreste, se débattant contre les étreintes des Furies vengeresses du meurtre de Clytemnestre, sa mère [3]; elles nous font songer encore à Macbeth, épouvanté par l'apparition du spectre de Banco [4], et à cette autre scène non moins

[1] *Annal.*, XIV, x.
[2] *Calig.*, LI.
[3] Comparez Euripide, *Oreste*, v. 245 sqq.
[4] Shakspeare, *Macbeth*, trad. F.-V. Hugo, scène XIII.

célèbre, où lady Macbeth trahit, pendant le sommeil, les secrètes pensées de son âme, et s'efforce vainement d'enlever de sa main cette fatale tache de sang visible pour elle seule, et «dont les plus suaves parfums de l'Arabie ne sauraient faire disparaître l'odeur [1] ».

Heureux Juvénal, si la fin de sa satire répondait au grandiose passage qu'il a consacré à la peinture du remords. Voulant prodiguer une dernière consolation à Calvinus, qui eut tant à se plaindre de la perversité de l'espèce humaine, le poëte ajoute, en guise de péroraison, que l'homme une fois devenu criminel, et malgré ses remords, ne s'arrête plus; qu'il a beau condamner le mal, il y retombe; les misérables ne s'en tiennent guère à leur première infamie, ils finissent toujours par tomber dans les mains de la justice; et, revenant au parjure qui a trompé Calvinus : « Tôt ou tard tu le sauras enchaîné dans l'ombre d'un cachot ou déporté sur quelque rocher de la mer Égée. Tu jouiras du plaisir de voir le châtiment frapper ce nom détesté, et dans la joie de ton âme tu conviendras que les dieux ne sont ni sourds ni aveugles [2]. »

À part ce dernier trait, relatif au dogme consolant de

---

[1] *Macbeth*, scène XIX. Dans sa tragédie de *Sylla*, de Jouy a reproduit à son tour sur la scène, et avec bonheur, l'image du poëte latin :

« Que vois-je ? et quel pouvoir, dans ces demeures sombres,
De ceux que j'ai proscrits a ranimé les ombres ?
Que voulez-vous de moi, transfuges des tombeaux ?
. . . .
Je les vois tous, les bras vers mon lit étendus,
Agiter leurs poignards sur mon sein suspendus.
O Dieux ! à me frapper leurs mains sont toutes prêtes.
A moi, licteurs! à moi! . . . .

(Acte IV, scène VIII.)

[2] V. 246, *ad finem*.

la justice divine qui, pour être lente, n'en est pas moins inévitable, tout le reste du raisonnement nous paraît en contradiction flagrante avec les belles maximes qui précèdent; car Juvénal finit par promettre à Calvinus le plaisir odieux de la vengeance, après avoir déclaré plus haut et en fort beaux termes que la vengeance ne convenait qu'à des âmes faibles et étroites [1]. Cette inconséquence qu'un traducteur de Juvénal, qui est en même temps son commentateur, a en vain essayé de faire disparaître en torturant le sens des mots [2], est une tache de plus dans ce morceau, fruit évident de la vieillesse du poëte, mais qui contient aussi, nous avons essayé de le montrer, des beautés poétiques et morales de premier ordre.

[1] V. 181 et 182.
[2] Dussaulx, *Notes sur la satire XIII.*

CHAPITRE XIII.

L'exemple [1].

Malgré un défaut de composition que nous aurons à signaler quand nous examinerons la seconde moitié de cette pièce, malgré quelques longueurs évidentes, la quatorzième satire est une des plus belles dans son genre; je dis dans son genre, car, ainsi que la satire *des Vœux*, elle roule sur un de ces lieux communs dont les rhéteurs n'aimaient que trop à s'emparer : La vertu est-elle innée dans l'homme, ou bien peut-elle lui être inculquée par l'éducation? Voilà le thème que l'on va traiter ici. Ce thème sur lequel on avait tant discuté du temps de Socrate [2], qu'avait repris de son côté Quintilien à propos des principes dont doivent s'inspirer les maîtres de la jeunesse [3], Juvénal s'y arrêtera à son tour; le sujet est ancien, rebattu même, si l'on veut, mais le talent de l'écrivain saura le féconder et le rajeunir; d'une idée banale il fera sortir une œuvre sérieuse, grave, originale. Ainsi faisaient plus d'une fois nos prédicateurs du dix-septième siècle

[1] Sat. XIV.
[2] Voyez W. E. Weber, *ouvr. cité*, p. 577.
[3] *Institut. orat.*, II, 2, 3.

avec lesquels Juvénal offre beaucoup de ressemblance comme moraliste et comme philosophe. Placés en présence d'un auditoire souvent aussi élégant que corrompu, retranchés derrière l'inviolabilité de leur ministère et l'autorité qu'ils tenaient de leurs propres vertus, Fénelon, Bossuet, Massillon, dans un grand nombre de leurs sermons, faisaient entendre du haut de la chaire chrétienne de dures mais utiles vérités! Pour avoir été empruntées à un ordre d'idées commun, elles n'en devenaient pas moins fortes, moins éclatantes dans la bouche de ces éminents orateurs. Il est, en effet, certaines moralités à qui le temps ne fait rien perdre de leur valeur; elles ont un à-propos toujours nouveau auprès des générations qui, elles aussi, se renouvellent sans cesse.

Tel est, sauf certaines adresses de style, permises, naturelles même à un poëte satirique, le caractère du morceau qui va nous occuper. La thèse du poëte philosophe est celle-ci : les plus puissants de tous les exemples, ce sont les exemples domestiques qu'un critique moderne a appelés avec raison « les secrets mobiles des mœurs d'une nation ». Et le même critique se demandant ce que deviennent, en effet, les bonnes mœurs chez un peuple, lorsque les parents eux-mêmes corrompent, par de mauvais exemples, leurs propres enfants, répond avec raison « qu'alors c'en est fait sans retour de la chose publique » et qu'on ne peut plus « régénérer ce peuple vicié jusque dans les principes de son existence morale[1] ». Comme on le voit, la question soulevée par Juvénal est grave, d'un intérêt à la fois local et universel, s'appliquant au siècle du satirique et en même temps à tous les siècles. La soulever, c'était la

[1] Dussaulx, notes sur la satire XIV.

résoudre : les bons exemples seuls peuvent sauver les enfants et avec les enfants la nation tout entière; les mauvais exemples les perdent tous sans retour :

Il est plus d'un travers odieux, cher Fuscine,
Qui même à des cœurs purs s'attache et s'enracine;
Plus d'un immonde vice aux germes étouffants,
Qu'un père corrompu transmet à ses enfants.
L'héritier d'un joueur, portant la bulle encore,
Déjà brouille les dés daus le cornet sonore.
De ce jeune gourmand quel espoir conçoit-on,
Lui qu'une barbe grise, un vieux père glouton
Iustruit à mariner, dans un coulis qui tremble,
La truffe et le becfigue accommodés ensemble ?
Dès la septième année, avant toutes ses dents,
Donnez-lui cent Mentors, cent gouverneurs prudents,
Il voudra, uommant l'ordre avarice et lésine,
Ne pas dégénérer d'une grande cuisine!

Peut-il à sa famille enseigner la douceur,
L'équité qui pardonne, ou punit sans noirceur;
Enseigner que le corps de l'esclave, et son âme,
Comme nous sont formés et d'argile et de flamme,
Rutilus, ce bourreau, Polyphème sanglant,
Hideux Antiphatès de son foyer tremblant,
Qui préfère aux accords, à la voix des sirènes,
Les fouets sifflants, le cri des prisons souterraines;
Qui, pour un plat brisé, demande le réchaud,
Et fait marquer au frout l'esclave d'un fer chaud?
Que peut-il conseiller à l'enfance crédule,
Lui qui se pâme d'aise aux pleurs de l'ergastule;
Lui qu'un si noir tableau jamais ne fatigua ?
Et tu veux qu'aujourd'hui la fille de Larga
Ne soit point à son tour une épouse adultère,
Elle qui, pour nommer les amants de sa mère,
Aurait besoin de preudre haleine trente fois ?
Vierge encore, elle fut ta complice autrefois,
Mère impie!... A présent, elle iuvoque ton aide;
Tu dictes, elle écrit : par le même cinède,
Votre amoureux message aux galants est porté. —

La nature le veut ainsi : l'autorité,
L'ascendant d'une mère, et son exemple infâme,
Corrompt plus aisément et plus vite notre âme !...
Peut-être échapperont au souffle empoisonné
Quelques enfants au cœur pur et mieux façonné,
Que Prométhée a fait d'une plus noble argile;
Mais tous les autres, tous, suivant d'un pas agile,
Le sentier paternel, qu'il faudrait éviter,
Dans l'ornière du mal vont se précipiter!

Ainsi donc ne sois pas vicieux; crains de l'être,
Rien que pour empêcher ceux qui te doivent l'être
De marcher sur tes pas dans la corruption :
On imite aisément la dépravation.
Sous vingt cieux différents Catilina se montre;
Mais Brutus, mais Caton jamais ne se rencontre !...
Loin, bien loin de ces murs par l'enfance habités
Ce qui choque les yeux et l'oreille! Écartez
La courtisane immonde et la nocturne orgie,
Les chants du parasite à la face rougie !
Nous devons un respect doux et tendre à l'enfant! —
Oh! ne méprise pas (la pitié le défend)
Cet âge frêle!... Au mal lorsque ta main s'apprête,
De ton fils au berceau que l'image t'arrête !
Car, du censeur un jour éveillant les clameurs,
S'il est vraiment ton fils, plus encor par les mœurs
Que par la ressemblance, et, libertin novice,
S'il va plus loin que toi sur la route du vice,
Tes cris éclateront!... Dans ton emportement,
Tu le menaceras d'un autre testament. —
Toi, d'un père usurper l'autorité jalouse,
Quand tu fis pis, vieillard !... de la chaude ventouse
Quand ton cerveau malsain réclame le secours!

Attends-tu quelque ami, tu vas, tu viens, tu cours :
« Nettoyez ce parvis, ces colonnes, que voile
La hideuse araignée avec sa large toile!
Ni trêve, ni repos! Vous tous, lavez, frottez,
Toi, ma vaisselle unie, et toi, mes plats sculptés ! »
Ainsi gronde ta voix, terrible et despotique.
Hé quoi! parce qu'un chien, salissant ton portique,

Peut déplaire à ton hôte et choquer son regard,
Malheureux! te voilà tout pâle, tout hagard?...
Pour effacer pourtant cette empreinte grossière,
Il ne faut qu'un esclave, une once de poussière :
Mais il t'importe peu de montrer ta maison
Pure aux yeux de ton fils, vierge de tout poison.

Donner un citoyen de plus à la patrie,
C'est beaucoup, si, formé par ta noble industrie,
Il couvre nos sillons de chaume plus épais,
Et sert bien son pays dans la guerre et la paix :
Tout dépend des leçons qui dressent ton élève.
La cigogne, parmi les rocs déserts, enlève
Et serpent et lézard pour nourrir ses petits,
Qui plus tard montreront les mêmes appétits.
Le vautour, des charniers et des gibets rapporte
A ses enfants chétifs des lambeaux de chair morte :
Tel sera leur festin sanglant, lorsqu'à leur tour
Ils se retrancheront dans leur nid de vautour!...
Ce généreux oiseau, ministre du tonnerre,
Chasse lièvres et daims, qu'il jette dans son aire :
Bientôt, quand les aiglons, plus robustes enfin,
Déploieront leur grande aile, — irrités par la faim,
Ils voleront, béants, vers cette même proie
Qu'en s'échappant de l'œuf leur bec déchire et broie!

Cétronius avait la rage de bâtir :
A Caiète, où le flot marin vient retentir,
A Préneste, à Tibur, coteau frais et rustique,
Il construisait partout, en marbre asiatique,
Des villas, des palais plus beaux, plus radieux
Que nos temples romains, que les temples des dieux;
Tel Posidès l'eunuque, en sa magnificence,
De notre Capitole effaçait la puissance.
Enfin, Cétronius vit décroître son or.
Ce débris de fortune était splendide encor;
Mais, entassant le marbre étage sur étage,
Son fils, plus somptueux, dissipa l'héritage.

L'enfant du juif crédule et superstitieux
Adore seulement les nuages des cieux.

Il se fait circoncire, et n'a pas moins de haine
Pour la chair du pourceau que pour la chair humaine :
Ainsi faisait son père. Ennemi de nos lois,
Le juif apprend, observe et révère à la fois
Cette religion secrète, que Moïse,
Dans un livre plein d'ombre, à son peuple a transmise.
Il ne veut même pas t'indiquer de la main,
Si tu n'es circoncis, la source ou le chemin.
Pourquoi ? C'est que son père, ô profonde sottise !
Croupit tous les sept jours dans la fainéantise[1]. »

Je n'insisterai pas sur le procédé de composition, qui se ressent tout à fait des habitudes de l'école ; car il consiste à renforcer l'argument principal, la proposition générale par une série de preuves puisées dans les mœurs de l'époque, moyen de démonstration qui n'est pas d'ailleurs des moins efficaces. Mais j'ai hâte de revenir sur l'ensemble du morceau que le poëte français a traduit avec autant de fidélité que d'élégance et d'énergie.

Signalons tout d'abord comme trop prolixes et quelque peu entachés de déclamation, bien qu'au fond l'idée en soit juste, les vers consacrés aux oiseaux de tout genre, prenant, eux aussi, les habitudes, les mœurs que pratiquent leurs pères. Le poëte développe trop une pensée qui aurait gagné à être resserrée davantage ; c'est comme un souvenir involontaire des exercices de déclamation.

Quant aux vices divers des pères capables de déteindre sur leurs enfants, à part la cruauté envers les esclaves et les superstitions des religions étrangères, choses toutes locales et toutes romaines [2], il n'en est

[1] V. 1-107. Je me sers ici de l'excellente traduction en vers de M. Jules Lacroix. (Paris, Didot, 1846.)

[2] Juvénal parle des Juifs avec la légèreté et le mépris habituels,

pas un seul que l'on ne trouve encore dans nos sociétés modernes. Les paroles du poëte sont d'une vérité éternelle, et notre dix-neuvième siècle pourrait s'appliquer ses critiques et ferait bien de profiter de ses leçons. Que de pères imprudents, étourdis en cheveux blancs, donnent encore à leurs enfants l'exemple funeste du jeu, de la gourmandise, de la brutalité envers les domestiques, des constructions ruineuses! Que de mères, coquettes ou légères, n'ont qu'à s'en prendre à elles-mêmes si leurs filles, un jour, marchent sur leurs traces ou les dépassent dans les voies du désordre et du vice! Nous touchons ici à la grande question de l'éducation, question digne de préoccuper un poëte moraliste comme Juvénal et digne surtout d'attirer l'attention des hommes d'État de tous les pays, aussi bien que celle des pères de famille de tous les temps. Tant vaut la jeunesse d'une nation, tant vaudra la nation elle-même. Les enfants sont l'avenir d'un peuple. Il n'est que trop vrai que l'homme, par un effet de sa misérable nature, incline sans cesse vers le mal. Le vice exerce sur lui un attrait irrésistible; de là la nécessité, si l'on veut avoir une société robuste et saine,

---

en pareille matière, aux Romains. Où Juvénal a-t-il vu que les Juifs n'adoraient que le ciel et les nuages? Un contemporain de Juvénal, Tacite, avait une idée bien autrement juste de leur religion : « Les Juifs, dit-il, ne conçoivent Dieu que par la pensée et n'en reconnaissent qu'un seul. Ils traitent d'impies ceux qui, avec des matières périssables, se fabriquent des dieux à la ressemblance des hommes : *Judæi mente sola unumque Numen intelligunt ; profanos qui deum imagines, mortalibus materiis, in species hominum effingant.* » (*Histor.*, V, v.) Les Juifs n'étaient pas non plus aussi inhospitaliers que le prétend le poëte; leur religion leur faisait un devoir de ne pas trop se mêler aux Gentils, imbus des erreurs du paganisme. Mais Juvénal, ne l'oublions pas, est un poëte satirique, et il ne se refuse ni à la tentation ni au plaisir de faire rire en décochant des traits à sa façon.

de veiller de bonne heure aux mœurs de l'enfance et de la jeunesse.

Je doute que jamais poëte ou moraliste, soit ancien, soit moderne, ait affirmé l'élévation de son esprit, l'honnêteté de son cœur, la droiture de ses intentions en termes plus éloquents et mieux sentis que ne le fait Juvénal dans cette admirable tirade sur le respect dû à l'enfance.

. . . Procul, ah procul inde puellæ
Lenonum, et cantus pernoctantis parasiti!
Maxima debetur puero reverentia : si quid
Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos,
Sed peccaturo obstet tibi filius infans.

Ces vers mériteraient d'être gravés en lettres d'or sur le seuil de toute maison où vivent des enfants. Cette superbe maxime, sortie du fond de la conscience humaine, éveillera toujours et partout des échos sympathiques.

Malheureusement les développements que Juvénal donne à sa pensée, les détails dans lesquels il entre sur les soins qu'on prend à nettoyer sa maison si l'on attend quelque hôte de distinction, opposés à notre indifférence quand il s'agit de la propreté morale du foyer domestique, me gâtent quelque peu la sublime concision de ce qui précède. Ce sont là de ces longueurs qui déparent trop souvent les satires-harangues des deux derniers livres du recueil. Ce n'est pas que l'idée, au fond, ne soit juste, mais elle est trop délayée, et M. Ribbeck a raison de s'en montrer choqué [1]. Seulement ce n'était pas un motif suffisant pour fermer les yeux, comme le fait M. Ribbeck, aux beautés de toute nature dont cette satire est remplie.

[1] *Der echte und der unechte Juvenal*, p. 33.

Nous connaissons maintenant les principaux vices contre lesquels on doit préserver l'enfance; mais il en est un surtout dont l'exemple peut exercer la plus détestable influence sur la jeunesse : ce vice, c'est l'avarice.

Ici se retrouve, selon nous, ce défaut de composition dont nous avons parlé au début de ce chapitre. Toute la seconde moitié de la satire sera consacrée à la peinture de l'avarice. La pièce manque ainsi de proportion, et il y a là comme un sujet nouveau péniblement soudé au premier, et qu'il fera quelque peu perdre de vue. C'est en vain qu'un critique, admirateur souvent exagéré du poëte dont il a été en même temps le traducteur, propose, pour tout concilier, de faire, à l'endroit où nous sommes arrivés, une coupure idéale et d'y mettre un nouveau titre; ajoutant que de cette manière « au lieu d'une satire on en lira deux très-distinctes et dignes des précédentes [1]. » On aura beau dire, avec la meilleure volonté du monde on ne fera pas disparaître cette disproportion fâcheuse.

On a essayé, il est vrai, de justifier Juvénal à cet égard, en faisant remarquer que les longs développements auxquels il va se livrer convenaient tout à fait à sa thèse, l'avarice étant de tous les vices celui contre lequel il faut avant tout chercher à prémunir les cœurs [2]. Je le veux bien, mais, au point de vue de l'art de composer, on est en droit d'exiger du poëte plus de régularité, de symétrie. Ces observations faites, il ne nous coûte nullement de reconnaître qu'après les moralistes grecs, après les comiques romains, après Horace et après

[1] Dussaulx.
[2] Lemaire, *Satiræ decimæ quartæ analysis* (*Juvenalis satir.*), t. II, p. 299.

Perse, Juvénal a su rester original dans la peinture d'un lieu commun. Il l'a de plus remarquablement adapté à son sujet. La transition, si on veut bien l'examiner de près, ne manque ni d'habileté ni de naturel :

Les jeunes gens, fait remarquer le poëte, si dociles à tout imiter, n'écoutent pas sans déplaisir les conseils qui les poussent à l'avarice; mais elle finit par en avoir raison, car c'est un vice qui se déguise à nous sous les dehors de la vertu. « Son maintien est grave, sa tenue sévère ainsi que son visage. On n'hésite pas à faire l'éloge d'un avare, c'est un homme rangé, économe [1]. »

C'est ainsi que peu à peu, — la remarque est encore de Juvénal, — on fait naître le goût de l'avarice dans le cœur de la jeunesse, et les leçons des parents ne manqueront pas de porter leurs fruits. Et le poëte nous fait assister aux diverses phases de l'éducation que reçoivent, de leurs parents insensés, les avares futurs encore enfants, ou à peine adolescents.

Ici les traits de mœurs se mêlent aux traits satiriques. En présence de ceux que l'on dresse à l'avarice, fait observer Juvénal, « on rogne les portions des esclaves, on jeûne souvent pour ne pas consommer une croûte de pain noir moisi. En pleines chaleurs de septembre on réservera pour le lendemain les restes d'un hachis. On mettra sous scellé des fèves rances avec un morceau de maquereau et de silure déjà avancés, et des poireaux dont on aura compté les filets. Un mendiant ramassé sous les ponts refuserait de s'asseoir à une pareille table [2]. »

Voilà de curieuses vérités d'observation. Ceux-là seuls qui ignorent de quoi est capable l'abominable

[1] V. 110-113.
[2] V. 126-135.

vice ayant nom avarice pourraient taxer le poëte d'exagération. Comme les maladies du corps, les maladies de l'âme se présentent toujours les mêmes à travers les siècles. L'avare de Juvénal est proche parent de l'avare que nous a peint, avec des détails si piquants et si odieux à la fois, le grand observateur qui s'appelle Théophraste [1]. En Italie, deux siècles et demi avant Juvénal, du temps de Plaute, — lisez l'*Aululaire,*— les choses se passaient de même. L'Harpagon de Molière est leur digne disciple à tous, et, à son tour, le père Grandet, de Balzac, renchérit encore sur tous ces types divers [2].

Avec la ladrerie augmente chez l'homme le désir d'accroître sa fortune, d'arrondir ses domaines, ses champs, ses forêts, ses plants d'oliviers; on veut tout avoir. L'exemple donné par les parents pousse les enfants à les imiter, et, comme cela arrive toujours, à les dépasser. Du respect humain, il n'en est plus question; qu'on blâme notre avare, il ne s'en soucie guère [3]. Ce à quoi il

---

[1] Il nous a retracé avec une finesse et une sagacité dignes d'Aristote, son illustre maître, une véritable physiologie de l'avare et de l'avarice dans les chapitres IX, X, XII et XXX de ses *Caractères*.

[2] Nous laissons au lecteur le soin de comparer ces types entre eux; ils sont assez connus pour que nous n'ayons pas besoin d'insister davantage sur ce point.

[3] Le mouvement est imité d'Horace :

> . . . . *Populus me sibilat, at mihi plaudo*
> *Ipse domi, simul ac nummos contemplor in arca.*
> (*Sat.* I, v. 66-67.)

Ces deux vers ont inspiré à Boileau cette imitation bien connue :

> « Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme?
> Dit ce fourbe sans foi, sans honneur et sans âme;
> Dans mon coffre tout plein de rares qualités
> J'ai cent mille vertus en louis bien comptés.
> Est-il quelque talent que l'argent ne me donne?
> (*Ép.* V.)

tient avant tout, c'est de posséder le plus de propriétés qu'il pourra. Et Juvénal, toujours si Romain, si patriote, jette un coup d'œil en arrière et compare, — à la honte de son siècle, — les immenses domaines de quelque avare du temps, domaines acquis par les moyens que l'on sait, aux maigres lopins de terre dont jadis, au beau temps de la république romaine, se contentaient, pour eux et tous les leurs, maints soldats émérites. De là cette admirable peinture, pleine de poésie et de grandeur, qui jette une agréable variété au milieu d'une thèse philosophique et morale :

« Héroïques débris échappés au Molosse,
Au glaive de Pyrrhus et du Carthaginois,
Jadis nos vieux Romains blanchis sous le harnois
Recevaient deux arpents. Ce don mince et vulgaire,
C'était le prix du sang, des travaux, de la guerre...
Mais ils ne croyaient pas leurs services trahis :
Aucun d'eux ne disait à Rome : Ingrat pays !
Ce domaine chétif rassasiait le père,
Et toute sa maison fourmillante et prospère,
Où son épouse enceinte, en leurs jeux triomphants,
Joyeuse, contemplait quatre petits enfants :
L'un d'eux esclave né, les autres fils du maître.
Au retour de la vigne et du sillon champêtre
Les grands frères voyaient pour eux, sur le foyer,
En de larges bassins la bouillie ondoyer.
Aujourd'hui deux arpents ne suffiraient qu'à peine
A nos jardins[1]. »

Là-dessus, pour la vingtième fois peut-être et toujours avec raison, Juvénal fait à son siècle des reproches que l'on serait tout aussi fondé d'adresser au nôtre. Il en veut à cette rage féroce de s'enrichir et de s'enrichir vite, à cette passion de l'or, courant droit à son but

[1] V. 161-172. J'emprunte encore ce passage à la remarquable traduction de M. Jules Lacroix.

sans se laisser arrêter ni par la pudeur, ni par le respect des lois :

Sæva cupido
Immodici census! Nam dives qui fieri vult
Et cito vult fieri [1].

Après cette imprécation arrive, comme contraste, un élégant et gracieux passage inspiré par les idées d'un temps passé et regretté :

« O mes enfants! contentez-vous de ces cabanes et de ces collines, disaient autrefois à leurs fils les vieillards chez les Marses, les Herniques et les Vestins. Demandez à votre charrue le pain qui suffit à nos tables. Voilà la vie qui plaît aux divinités champêtres, lesquelles, dans leur bonté, nous firent présent du blé, et apprirent à l'homme à dédaigner le gland, son ancienne nourriture. On n'est point tenté de faire le mal quand on croit pouvoir sans honte se contenter en hiver de grosses guêtres et d'habits de peau, avec la laine en dedans pour se garantir de la froide bise. Ce qui conduit à tous les crimes, c'est la pourpre étrangère que nous ne connaissons pas [2]. »

Il serait digne d'Horace, de l'auteur des Géorgiques,

---

[1] V. 175-178.

[2] *Vivite contenti casulis et collibus istis,*
O pueri! Marsus dicebat et Hernicus olim
Vestinusque senex : panem quæramus aratro,
Qui satis est mensis; laudant hoc numina ruris
Quorum ope et auxilio, gratæ post munus aristæ
Contingunt homini veteris fastidia quercus.
Nil vetitum fecisse volet, quem non pudet alto
Per glaciem perone tegi, qui summovet Euros
Pellibus inversis; peregrina ignotaque nobis
Ad scelus atque nefas, quæcumque est, purpura ducet.
(V. 179-189.)

ou d'Homère, ce tableau où l'on nous peint les mœurs simples et saines des populations de la vieille Italie. Il fait on ne peut mieux ressortir la civilisation raffinée et corrompue du jour. Il y a là autant de poésie que de sentiment. Tout respire l'amour de la vie des champs et de l'honnêteté rustique. C'est une magnifique idylle.

Les temps sont bien changés :

« Telles étaient les leçons que les anciens adressaient à leurs enfants. Maintenant, dès l'entrée de l'hiver, au milieu de la nuit, un père, à grands cris, fait lever son fils péniblement endormi : Allons, prends tes registres; écris, mon garçon; réveille-toi; prépare tes plaidoyers, étudie notre vieille législation, ou bien rédige un placet pour obtenir le bâton de centurion... Puis, va renverser les tentes des Maures, les châteaux des Brigantes, afin que ta soixantième année te fasse porte-aigle avec de bons appointements. Mais si, au contraire, tu as peu de goût pour les fatigues prolongées des camps, si le son des clairons et des trompettes effraye tes oreilles et te donne la colique, eh bien! achète des marchandises pour les revendre moitié plus cher, transporte au-delà du Tibre toutes les denrées possibles sans te rebuter de leur odeur. Mets-toi bien dans l'esprit qu'il ne faut faire aucune différence entre les cuirs et les parfums. Qu'importe la marchandise? l'argent qu'on en tire sent toujours bon. Aie toujours à la bouche cette pensée du poëte, pensée digne des dieux et de Jupiter même : « Comment vous êtes-vous enrichi? c'est ce dont nul ne s'inquiète; l'essentiel, c'est de s'enrichir. » Voilà ce que nos vieilles nourrices enseignent aux petits garçons qui se traînent encore à quatre pattes; voilà ce que savent toutes les petites filles avant d'apprendre leurs lettres [1]. »

Combien tout cela tranche avec les mœurs antiques dépeintes plus haut! C'est la vie romaine, fruit d'une civilisation excessive. Ici dominent exclusivement l'intérêt et toutes les passions égoïstes. C'est déjà l'exis-

[1] V. 189-210.

tence à grandes guides, l'existence échevelée, comme celle de nos jours. Adieu le sentiment, adieu la poésie. Si l'on travaille, c'est uniquement pour obtenir et parcourir rapidement une carrière lucrative. On est tourmenté de la manie d'être fonctionnaire; on veut être magistrat, militaire, avocat. Et encore, — ne nous y trompons pas, — le père de famille, que Juvénal fait agir et parler, ne se fait guère d'illusions sur les avantages à retirer des carrières dites *libérales*. Passer les nuits à travailler, user sa santé à des marches forcées pour toucher les appointements d'un juge ou d'un centurion, quelle perspective ! Mieux valent les affaires. Ne croirait-on pas entendre le raisonnement de ceux qu'on appelle aujourd'hui des hommes pratiques, des hommes positifs, que nos poëtes comiques contemporains, peignant de la sorte les mœurs de notre époque, ont mis plus d'une fois en scène ? On croirait entendre M. Mercier de *l'Honneur et l'Argent*, M. Simonnet de *la Bourse*, M. Péponet des *Faux bons hommes*, ou encore, et surtout, MM. Formichel père et fils[1], qui ont élevé à la véritable hauteur d'un art l'abolition du sentiment en toutes choses et le culte des intérêts matériels.

Elle est plus vieille qu'on ne pense, la fameuse maxime : *Enrichissez-vous*. « Comment vous êtes-vous enrichi, c'est ce dont nul ne s'inquiète ; l'essentiel, c'est de s'enrichir[2]. » C'est encore la grande devise de nos jours. Voilà où nous a menés l'amour du luxe, que la plupart du temps l'agiotage seul peut entretenir. Le langage que nos pères de famille tiennent à leurs enfants ressemble singulièrement à celui des pères de

---

[1] Dans *la Famille Benoiton*, comédie de M. Victorien Sardou.
[2] *Unde habeas, quærit nemo, sed oportet habere.*

famille romains du premier et du second siècle de l'empire; ce qui n'est ni flatteur pour nos mœurs, ni encourageant pour l'avenir de la France.

Voici maintenant de sages remontrances que fait le satirique latin aux parents insensés de son temps :

« Pour moi, si j'avais affaire à ce père si pressé d'inculquer à sou enfant de telles maximes, je lui dirais : « Voyons, vieux fou, qui te presse? ton élève surpassera son maître ; je te le garantis, tu peux être tranquille; il l'effacera. Ajax a été plus grand que Télamon, son père, Achille que Pélée. Épargne au moins son enfance : le poison du vice n'a pas encore pénétré dans son cœur. Mais, quand sa barbe sera assez longue pour qu'on la peigne, quand il sera d'âge de la soumettre au rasoir, alors, la main sur l'autel de Cérès, sur le pied même de la déesse, il vendra de faux témoignages et des parjures à bon marché. Si la femme qu'il épouse est riche, du jour où elle passera le seuil de votre demeure, regarde-la comme enterrée : sa dot lui coûtera la vie. Pendant son sommeil, un coup de pouce et tout sera dit. Ces biens que tu vas chercher sur terre et sur mer, il trouvera un moyen plus expéditif de se les procurer : assassiner est moins fatigant. Mais jamais je ne lui ai fait de recommandations pareilles, diras-tu alors, jamais donné de telles leçons. Pardon, cette perversité lui vient de toi. Celui qui par ses leçons met au cœur de son fils le goût des grandes fortunes, celui dont les sinistres conseils ont fait de lui un homme avide, en lui laissant toute liberté de s'enrichir par la fraude, celui-là, en lui lâchant la bride, l'a engagé dans la carrière; une fois lancé, les cris ne l'arrêteront plus! Il va, passe la borne et ne t'écoute plus. Nul ne croit que ce soit assez de s'en tenir aux fautes qu'on lui permet. On s'accorde toujours plus de licence. Quand tu dis à ce jeune homme que donner à un ami est une sottise, que c'en est une aussi de soulager la pauvreté de ses proches, de les tirer de la misère, du même coup tu lui apprendras le vol, l'escroquerie, tu lui enseignes d'acquérir au prix de tous les crimes les richesses dont l'amour te dévore, amour aussi ardent chez toi qu'était l'amour de la patrie dans le cœur des Décius...

« Pour toi, tu verras un jour ce feu dont tu as allumé la première étincelle, grandir, s'étendre et tout dévorer. Il ne t'épargnera pas même, toi, malheureux : le lion, un jour, du fond de

sa tanière, épouvantera de son rugissement et engloutira le maître qui l'a dressé.

« Les astrologues ont pu te dire combien de temps tu as à vivre. Mais ton fils trouvera trop long d'attendre que la Parque ait épuisé le fil de tes jours : tu mourras avant qu'elle le coupe. Allons, déjà tu le gênes, tu retardes l'heure où tendent ses désirs : ta vieillesse se prolongerait comme celle d'un cerf! Cela le chagrine, ce jeune homme. Cours chercher le médecin Archigénès, et achète-lui les contre-poisons composés par Mithridate, si tu veux cueillir la figue ou respirer les roses de l'année qui vient. Il faut toujours avoir chez soi de l'antidote pour en prendre avant de manger quand on est père et quand on est roi[1]. »

On pourrait adresser les mêmes reproches à bien des pères de notre temps. Ces reproches sont admirables de vérité, de raison. Comme le jeu, l'avarice est un de ces vices qui mènent à tout. Malheur aux parents trop indulgents ou trop égoïstes, qui dans le cœur de leurs enfants ont jeté des germes funestes! C'est en vain que plus tard ils voudraient décliner la responsabilité des crimes qui en sont la déplorable conséquence; on sera toujours en droit de leur répondre avec notre poëte moraliste :

Mentis causa malæ tamen est et origo penes te.
Nam quisquis magni census præcepit honorem,
Et lævo monitu pueros producit avaros,
Dat libertatem et totas effundit habenas
Curriculo; quem si revoces, subsistere nescit.
Et, te contempto, rapitur metisque relictis.

Comparaison superbe, empruntée aux jeux du cirque, inspirée, ce semble, d'un célèbre passage de Virgile[2], et s'appliquant, on ne peut mieux, au caractère impé-

[1] Traduction de M. Despois. V. 210-256.
[2] *Géorg.*, I, 512 sqq.

tueux et bouillant de la jeunesse, telle que l'ont peinte, et tour à tour, Aristote[1], Horace[2], Bossuet[3].

Je ne sais si je me trompe, mais, dans presque tout ce long passage que nous essayons de commenter, Juvénal, par ses réflexions, ses considérations morales, aussi bien que par l'art avec lequel il les développe, rappelle singulièrement le ton, la manière des moralistes et des prédicateurs chrétiens. Fénelon, dans ses sermons, Massillon dans son *Petit Carême,* lorsqu'ils font la guerre à nos vices, à nos passions, à nos préjugés, ne disent ni mieux ni autrement. C'est la même abondance dans les idées, le même souffle oratoire et aussi le même bon sens.

Tout se tient ici-bas; une faute conduit à une autre faute; le vice au crime; l'étincelle devient incendie; le joueur peut en venir jusqu'à l'assassinat; rien d'étonnant par conséquent si l'avarice engendre le parricide. C'est pour la troisième fois[4] que notre satirique signale à l'indignation publique des attentats de ce genre, dus aux impatientes convoitises de fils pervers. Dans ce cruel mais épouvantable tableau, l'ironie du ton égale l'énergie des traits.

Au sein de notre société moderne de tels crimes sont rares, Dieu merci, bien que nos cours d'assises aient vu comparaître plus d'une fois devant elles, — et il n'y a pas bien longtemps de cela, — des fils dénaturés, accusés et quelques-uns convaincus d'avoir abrégé les

---

[1] *Rhetor.*, II, 12.

[2] *Ep. ad Pison*, 161-166.

[3] « Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis ni de modéré, etc. » *(Panégyrique de Saint-Bernard.)*

[4] III, 43-44, et VI, 553 sqq.

jours de leurs parents afin d'en hériter plus promptement ! Ce qui chez nous, grâce au ciel, est exceptionnel, paraît, hélas ! avoir été fréquent dans cette société dégradée et en décomposition dont Juvénal s'est fait le peintre.

Tout ce qui précède, en dépit de quelques traits particuliers, est plein de gravité ; Juvénal a parlé en moraliste, et ne s'est guère déridé. Le trait satirique, le sarcasme, la raillerie, lui reviennent à l'esprit quand il se met à envisager tous les efforts que font les sots mortels pour s'enrichir, les privations qu'ils s'imposent, les périls qu'ils affrontent. Un tel spectacle, c'est-à-dire celui de la comédie humaine proprement dite, lui paraît plus désopilant, en vérité, que tous les amusements du théâtre, que tous les jeux et tours de force imaginables. Suit alors une peinture composée, je le veux bien, avec les souvenirs d'Horace[1], de Perse[2], de Sénèque peut-être[3], qui ont tour à tour traité le même sujet, mais frappée cependant au coin du génie de Juvénal, pour l'originalité, la verve et le ton sarcastique. Nouveau Démocrite, il ne peut s'empêcher de rire à la vue de toutes nos folies :

« Est-il plus amusant de voir la souple échine
Du mime aérien lancé par la machine
Ou dansant sur la corde à la hauteur des toits,
Que de te voir logé sur un vaisseau crétois,
Jouet de l'aquilon, jouet du vent d'Afrique
Vil trafiquant de baume ou de poivre en barrique,
Rapportant ces raisins desséchés au grand air
Et ces vins cuits aux bords où naquit Jupiter ?
Ce malheureux pourtant sur une corde roide
Court parce qu'il a faim et craint la saison froide :

---

[1] *Epist.*, II, I, 107 sqq.
[2] *Sat.* II, VI, *passim.*
[3] *Epist.*, 77 et 80.

Toi, tu braves la mort sur les flots turbulents,
Pour avoir cent villas avec mille talents. —
Vois ce port, vois ces mers, de vaisseaux toutes pleines !
L'onde a plus d'habitants que les monts et les plaines ; —
Partout où l'a conduit l'espoir de s'enrichir,
Une flotte s'élance ; et c'est peu de franchir
La mer de Carpathie et celle du Gétule :
Laissant bien loin Calpé, dans le gouffre d'Hercule
Elle entendra frémir le soleil, rouge encor...
Le but de ces labeurs, c'est que, tout chargé d'or,
On puisse dire un jour en gonflant ses narines :
J'ai vu les dieux marins, les déesses marines.
Que les fous sont divers ! . . . .
. . . . Celui
Qui ne met qu'une planche entre la mort et lui,
Bien qu'il n'arrache pas son manteau ni sa robe,
Au pouvoir d'un tuteur faut-il qu'on le dérobe ?
Lui qui brave Neptune et les vents en fureur
Pour quelques pièces d'or aux traits de l'empereur.
L'éclair brille, la nue accourt, — sombres auspices !
« Levez le câble, dit le trafiquant d'épices.
Ce large ruban noir, dans le ciel attristé
Ce n'est rien... ce n'est rien qu'un orage d'été. »
Le malheureux peut-être en cette nuit chavire
Et dans le gouffre noir plonge avec son navire !...
Peut-être, effaré, pâle, au sein des flots grondants
Il étreint sa ceinture et des mains et des dents ! —
Tout ce que roulaient d'or, le Pactole et le Tage
Ne lui suffisait pas ; il voulait davantage.
Aujourd'hui, grelottant, affamé, sans habits,
Il implore un haillon, un morceau de pain bis ;
Et, mendiant un as, errant à l'aventure,
Il étale aux regards son naufrage en peinture[1]. »

On oublie, en vérité, que le poëte ne fait que dé-

[1] V. 265-303. Traduction de M. Jules Lacroix. Il est à peine besoin d'indiquer au lecteur, — elles se présentent d'elles-mêmes à l'esprit, — les diverses imitations que Boileau, en peignant à son tour l'avarice, a puisées à ces différentes sources. Voyez *Sat.* IV, *Épît.* V ; *Sat.* VIII.

velopper un lieu commun. Tout, dans ces vers, si bien rendus par le traducteur français, tout est vif, pittoresque. Le thème d'école disparaît pour ne laisser place qu'à la vérité morale et dramatique. Après deux mille ans, la leçon porte encore, grâce au talent du moraliste.

Ce tableau, Juvénal le fait suivre de réflexions qui, avant lui déjà, s'étaient présentées à l'esprit d'Horace. Ce n'est pas tout d'acquérir des richesses, même à ce prix ; on s'expose encore à tout autant de soucis et de craintes pour les conserver. Horace supplie les dieux de le délivrer d'une fortune maintenue à ce prix :

. . . . *Horum*
Semper ego optarim pauperrimus esse bonorum[1].

Quant à Juvénal, aux biens si péniblement gagnés et qu'il ne faudrait pas moins péniblement garder, il préférait cent fois le destin et le tonneau de Diogène. Pensée digne de celui qui s'est attaché à nous faire prendre en dégoût un vice aussi honteux que l'avarice. Et, comme péroraison naturelle, le poëte termine par l'éloge de la tempérance et de la sobriété, ces vraies vertus du sage. Savoir se contenter du nécessaire et rejeter le superflu à la façon de Diogène, d'Épicure et de Socrate, voilà ce qui, selon lui, suffit au bonheur de l'homme ; c'est ainsi qu'il est en notre pouvoir de nous rendre indépendants du sort, et « de la Fortune, que nous avons seuls divinisée [2] ».

Mais le poëte connaît trop bien son temps et les hommes à qui il s'adresse ; il ne se fait pas illusion, et c'est avec l'accent d'une indignation réelle qu'il porte cette conclusion :

---

[1] *Sat.* I, I, 78 et 79.
[2] V. 315 et 316. C'est une répétition de la fin de la satire X.

« Ce sont là, n'est-ce pas? des exemples bien austères? Eh bien! imitons-les en y mêlant quelque chose de nos mœurs : élevons-nous jusqu'à la somme exigée par la loi d'Othon, et qui permet de s'asseoir sur un des quatorze gradins du théâtre. Mais vous froncez le sourcil, vous faites la grimace. Prenez donc la valeur de deux chevaliers; si vous voulez, triplez, quadruplez cette somme. Pour le coup, si vous n'êtes pas content, si vos désirs s'étendent encore au delà, jamais les richesses de Crésus ni les trésors des Perses ne vous sauraient suffire, pas même l'opulence de l'affranchi Narcisse, à qui l'empereur Claude a tout accordé, tout, même la mort de sa femme, quand Narcisse le pressa de la faire périr[1]. »

Telle est cette satire quatorzième, une des plus étendues du recueil, après la sixième et la dixième, et certainement une des plus importantes au point de vue de l'intention morale. On a vu ce que Juvénal a su faire d'un lieu commun, d'un thème de rhétorique. Il l'a singulièrement poétisé, ennobli, élevé. Les longueurs que l'on peut reprendre dans cette pièce, les défauts de composition qui la déparent, sont rachetés par de nombreuses et fortes qualités. C'est une harangue pleine de sublimes conseils, de salutaires leçons, qui après dix-huit siècles n'ont rien perdu de leur à-propos. Elle est moins encore l'œuvre d'un poëte que celle d'un sage.

---

[1] V. 322 sqq.

CHAPITRE XIV.

Un trait de fanatisme religieux [1].

Cette satire est dirigée contre la superstition, que Juvénal avait déjà combattue ailleurs [2]; mais, ici, il nous la fera connaître sous une nouvelle forme, sous celle de l'intolérance religieuse, plus ancienne qu'on n'est, en général, porté à le croire.

Juvénal était fort âgé quand il composa ce morceau [3]. Aussi peut-on y surprendre, en plus d'un endroit, les traces de la loquacité habituelle aux vieillards; d'autre part, les lieux communs que traitaient toujours, avec une certaine complaisance, les écrivains latins du second âge, n'y font pas défaut non plus; l'on y rencontre enfin, et en assez grand nombre, des traits d'un goût douteux. Considérée dans son ensemble, cette pièce est faible et certainement inférieure à la plupart des au-

---

[1] Satire XV.

[2] *Sat.* VI, v. 511; *sat.* XIV, v. 96 sqq.

[3] Juvénal dit que l'acte d'atrocité qu'il va raconter a eu lieu sous le consulat de Junius ou de Juncus, pour suivre la leçon de certains manuscrits. Or ce Junius ou ce Juncus fut consul (conf. l'édition de C. F. Hermann, *Præfat.*, p. 1) l'an 127 après Jésus-Christ. Et si, d'après les calculs de Borghesi (*ibid.*, p. 1), l'on place l'année de la naissance de Juvénal en l'an 47 de l'ère chrétienne, il avait quatre-vingts ans à l'époque où il écrivit la quinzième satire.

tres. Néanmoins on y trouve des passages d'une éloquence élevée et grave, une grande vigueur de style et des peintures originales.

C'est sous le règne d'Adrien, ainsi qu'il est permis de l'inférer d'après un certain vers de cette pièce [1], que deux peuples de la haute Égypte, adorant des divinités différentes, s'étaient livré un combat acharné, qui eut pour issue un acte digne de cannibales. C'est cet acte révoltant que Juvénal va nous raconter dans tous ses détails, avec ses préliminaires, ses suites déplorables; et il le commentera à sa façon. Il en prendra occasion pour s'élever contre les abominables excès dont les hommes sont capables, alors qu'ils obéissent à des passions, à des haines aveugles. Il restera ainsi dans son rôle de poëte philosophe et moraliste, rôle conforme à la définition donnée par lui-même, au début de son œuvre, des droits et des conditions de la satire [2].

La pièce commence par une énumération plaisante de toutes les divinités absurdes honorées en Égypte depuis un temps immémorial. En lisant ce début, on se rappelle involontairement le fameux passage de Bossuet sur la religion des Égyptiens, chez qui « tout était dieu, excepté Dieu même [3] ». Mais la satire n'est pas tenue à autant de gravité que l'histoire; aussi les traits plaisants ne manquent pas ici. Le moyen de ne pas se dérider le front quand on s'appelle Juvénal, en présence d'une mythologie à côté de laquelle le paganisme officiel des Romains, malgré ses aberrations, était un progrès réel, et, en tous les cas, un culte presque sévère et digne? Comment ne pas rire tant soit

[1] V. 27.
[2] *Sat.*, I, v. 85 et 86.
[3] *Discours sur l'histoire universelle.*

peu d'une nation dont les dieux variaient d'un *nome* à l'autre, c'est-à-dire comme nous dirions maintenant, d'un département à un autre? Ces dieux si divers ne se ressemblaient que par un seul point, celui d'être ridicules : crocodiles, oiseaux ennemis des serpents, poissons de mer, poissons d'eau douce, singes et chiens, tels étaient les dieux qui se partageaient la dévotion des peuples de l'Égypte. Ce n'est pas tout : au culte des animaux se mêlait celui des plantes, et ce culte n'était pas le moins sérieux. Manger un poireau ou un oignon, c'était un sacrilége. « O les saintes populations dont les dieux poussent dans les jardins [1] » ! Et ce trait sarcastique, Juvénal le fait suivre de cet autre consistant, il est vrai, dans une de ces antithèses chères aux rhéteurs, et destinée ici à servir de transition au sujet qu'il va traiter : En Égypte, « un animal porte-laine, — car on s'y abstenait, comme on va le voir, de la chair des animaux, selon le système de Pythagore, — ne peut figurer sur aucune table. Mais où la religion défend de tuer un chevreau, la chair humaine n'est pas une viande défendue [2]. »

Voilà ce que Juvénal va nous exposer tout à l'heure; c'est là ce qui fera l'objet même de sa satire; et, à l'avance, cette idée excite son indignation. Quelle abomination! dit-il; et, puisant dans ses souvenirs, il rappelle les temps fabuleux de la Grèce, Ulysse racontant aux Phéaciens étonnés des faits du même genre, à savoir les mœurs atroces des Cyclopes et des Lestrigons; mais les Phéaciens ont dû traiter Ulysse de charlatan et de menteur.

Il est fâcheux qu'au lieu de s'arrêter là et de passer

[1] V. 10.
[2] V. 11-14.

immédiatement à son sujet, Juvénal s'étende, à perte de vue, sur cette incrédulité que le fils de Laërte n'aurait pas manqué de rencontrer à la cour d'Alcinoüs, qu'il prête aux habitants de Corcyre tout un discours à l'aide duquel ils auraient réfuté les folles exagérations de leur hôte, et qu'il se croie tenu de louer ce même discours. Ces développements, malheureusement, se ressentent trop des habitudes de l'école et de la déclamation qui se font jour surtout dans la seconde moitié de l'œuvre de Juvénal, dans ses dernières satires; elles dépareront trop souvent le morceau que nous étudions. Tantôt, comme ici, ils retardent l'exposition du sujet; tantôt, comme nous le verrons plus loin, ils embarrasseront et allongeront le récit.

Or voici cette histoire, qui, comme le constate Juvénal, dépasse toutes les fictions tragiques connues, et dont l'horreur est d'autant plus grande qu'il s'agit d'un crime où tout un peuple a mis la main [1]; et ce crime s'est commis récemment, du temps même de Juvénal :

« Entre deux peuples *voisins*, les Ombites et les Tentyriens [2],

---

[1] V. 29.

[2] Juvénal appelle ces deux peuples des peuples voisius, *finitimos*. Or il est constant qu'Ombos était situé à plus de trente lieues au sud de Tentyra, en remontant la rive droite du Nil. De là, d'un côté, de la part de certains commentateurs, des corrections et des variantes proposées, pour échapper à cette difficulté de texte; de l'autre, de la part de certains philologues, des doutes élevés contre l'authenticité de cette satire. Voyons s'il n'y aurait pas lieu de concilier les choses, et procédons, autant que faire se peut, avec méthode et ordre.

Un fragment du manuscrit du Vatican (voyez pour toutes ces variantes l'édition Jahn, p. 161, les notes) porte *Umbos*, d'autres *Combos*, un manuscrit de Paris, *Compos*. Cette dernière leçon, se sont dit très-témérairement, à coup sûr, deux éditeurs (Ruperti et Achaintre), est évidemment une corruption de *Comptos*, qui n'est qu'une orthographe particulière de *Coptos*, ville bien connue de la vallée du Nil,

existe une vieille antipathie, une haine inextinguible, une plaie incurable. La cause de cette fureur mutuelle vient de ce que

---

située tout près d'ailleurs de Tentyra, et c'est là ce que confirme, — toujours au dire des mêmes éditeurs, — ce vers de Juvénal relatif, selon eux, au théâtre des événements,

Gesta super calidæ referemus mœnia Copti.
(V. 28.)

Mais si le fait eut lieu à Coptos même, on force ici singulièrement, l faut en convenir, le sens de *super*, que M. Despois lui-même, s'appuyant sur l'édition Lemaire, laquelle reproduisait en partie celle de Ruperti, est obligé de traduire, malgré qu'il en ait, par le mot *dans* (un fait qui vient de s'accomplir dans les murailles de la brûlante Coptos). Or, pour tout homme qui sait le latin, qui en connaît les nuances, et certes M. Despois est un latiniste excellent, *super* ne sera jamais un synonyme ni de *sub* ni de *in*.

Nous dirons plus loin comment, selon nous, on devra interpréter le *super mœnia Copti*.

Mais il est une autre difficulté dont les partisans de cette leçon : *inter finitimos...* (Coptos et *Tentyra*) auront grand'peine à se tirer. Heinrich, en effet, remarque avec raison (*Fünfzehnte Satire*, *Erklærung*, p. 504, édit. 1839) que la forme *Copti, Coptorum* au pluriel, n'existe pas; que plus haut il y a *mœnia Copti* et non pas *Coptorum;* que d'ailleurs, dans Strabon, cette ville s'appelle Κοπτός et non Κοπτοί, et qu'en supposant qu'il s'agisse ici de Coptos et que Juvénal eût adopté le nom grec même de la ville en question, il faudrait au moins que le texte d'un manuscrit quelconque portât Κοπτὸν. Dès lors se trouvent bien infirmées les opinions de l'abbé Barthélemy, de Larcher (*Satires de Juvénal*, traduites par Dussaulx, notes, t. II, p. 469), de Paw (*Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*, t. II, p. 160), d'Achaintre (trad. Dussaulx, not. t. II, p. 461), qui, admettant tous une corruption de texte, lisent *Coptos* pour *Ombos*. C'est donc avec raison que des éditeurs les plus éminents, tels que C. F. Hermann, M. Jahn et enfin M. Ribbeck, se basant autant sur leur connaissance profonde du latin que sur la leçon des meilleurs manuscrits (celui de Montpellier entre autres) et sur les meilleurs scholies, donnent *Ombos* dans leur texte, et pas autre chose.

Mais cette leçon, qui au surplus est la seule bonne, plaît tout naturellement à M. Ribbeck; il triomphe ici; car, fidèle à son impitoyable système d'élimination, qui lui fait voir partout ce qu'il

chacun de ces deux peuples exècre les divinités de l'autre et pense qu'on ne doit rendre hommage qu'à celles qui sont l'objet de son culte à lui. C'était fête à Ombos[1]. Les chefs et les

appelle le faussaire de Juvénal (*Conf. der echte und der unechte Juvenal*), il se demande et nous demande, avec la satisfaction d'un homme sûr de son fait, comment il peut venir à l'idée de tout homme raisonnable d'attribuer à Juvénal, que l'on sait avoir séjourné en Égypte, une erreur géographique aussi grossière que celle qui consiste à appeler *voisins* les Tentyriens et les Ombites, que séparaient une si grande distance. Il s'appuie également sur certains autres passages de cette satire, dont les idées ni le style ne lui paraissent dignes de Juvénal, et il trouve là un argument irréfutable, selon lui, pour corroborer sa thèse et décider de la non-authenticité de cette satire. Nous avons essayé, quant à nous, dans le corps même de notre étude sur cette quinzième satire, de montrer que certains défauts de ce morceau, dont M. Ribbeck, outre son objection contre la question de prétendu voisinage entre les Tentyriens et les Ombites, voudrait en vain tirer la conclusion que la pièce est apocryphe, nous avons montré, dis-je, que ces défauts-là sont ordinaires au génie de Juvénal et devaient naturellement se faire sentir davantage encore à mesure que le poëte vieillissait. Revenons donc à la question essentielle, c'est-à-dire à la situation géographique des deux villes dont les peuples s'attaquèrent mutuellement, et voyons ce qu'il faut penser de cette expression *finitimos*, par laquelle le poëte les a désignées.

Eh bien! nous pensons, nous, avec l'abbé Brotier, que Juvénal, lorsqu'il écrivait, a pu appeler les Tentyriens et les Ombites voisins, *finitimi*, parce qu'alors *Ombos* faisait partie du nome ou de la préfecture de Thèbes. On le voit clairement indiqué par Ptolémée (liv. IX, ch. v), et le père Sicard, qui a parcouru l'Égypte, les anciens auteurs à la main, a fixé exactement les limites du nome de Thèbes, qui comprenait *Ombos*, et de celui de Tentyre, immédiatement au-dessus d'*Apollinopolis parva* (voyez les notes sur les satires de Juvénal, traduites par Dussaulx, t. II, p. 447). En admettant ces données, le vers de Juvénal, sur le théâtre de l'événement,

Gesta super calidæ referemus mœnia Copti,

s'explique, ce me semble, assez bien, comme nous essayerons de le montrer plus loin, à propos d'une autre difficulté de texte qui demande à être discutée en son lieu et place.

[1] Rien de moins clair que le récit du poëte sur celui des peuples qui fut attaqué par l'autre. Heinrich, Weber, Ruperti, Achaintre,

meneurs de Tentyra, sa rivale, virent là une occasion dont il fallait profiter. Quel plaisir d'empêcher leurs ennemis de passer gaiement ce jour de fête, et de savourer la joie d'un interminable festin! Dans les temples, dans les carrefours, des tables, des lits étaient dressés; et ce n'était pas pour y dormir; ils y passaient parfois sept jours et sept nuits. Tout sauvage qu'il est, ce canton d'Égypte, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte moi-même, ne le cède point en volupté à l'infâme Canope. Pour les Tentyriens, d'ailleurs, la victoire semblait facile. Leurs ennemis sont ivres, le vin alourdit leurs langues comme leurs pas. D'un côté donc les Ombites, dégoûtants de parfums, quels qu'ils fussent, des fleurs dans les cheveux et des couronnes sur la tête, dansaient au son d'une flûte où soufflait quelque nègre; de l'autre côté, la Haine, la Haine à jeun. D'abord les esprits s'échauffent; les injures s'échangent; c'est le signal du combat. On se heurte en poussant le même cri; le bras nu remplace le javelot. Déjà peu de mâchoires sont exemptes de blessures; à peine un nez reste-il en bon état, si même il en reste un. Ce ne sont dans les deux camps que visages mutilés, méconnaissables, crânes fendus et des mains souillées du sang sorti des yeux crevés. Mais ce n'est là encore pour eux qu'un jeu, un amusement d'enfants, parce qu'ils ne marchent pas encore sur des cadavres. Au fait, à quoi bon cette mêlée de plusieurs milliers de combattants, s'il n'y avait pas mort d'homme? A cette pensée, l'acharnement redou-

lesquels, comme on a vu, ont remplacé les Ombites du texte par ceux de Coptos, pensent que l'attaque vint du sud vers le nord, et que les habitants de Coptos commencèrent la rixe en surprenant ceux de Tentyra. C. F. Hermann, tout en se tenant au texte qui mentionne comme partie adverse des Tentyriens les Ombites, avait cru, lui aussi, pendant longtemps, que les Tentyriens furent attaqués les premiers chez eux et qu'ils repoussèrent ensuite les Ombites. Mais il a fini par admettre l'opinion opposée en se basant : 1° sur ce fait que, d'après Élien (*Histoire des animaux*, X, 24), les Ombites adoraient le crocodile, tandis que les Tentyriens l'avaient en abomination; cela étant, il lui paraît plus naturel de supposer que la fête religieuse mentionnée par Juvénal eut lieu chez les Ombites et fut troublée par les Tentyriens que repoussèrent ensuite les premiers; 2° en admettant la correction de Merzer, suivie par Jahn, pour le texte du vers 75 que nous aurons occasion d'indiquer tout à l'heure, dans la note qui va suivre. (Conf. Hermann, *Præfat. in edit. Juvenal. satir.*, Lipsiæ, 1862.)

ble; déjà on se baisse, on ramasse, on lance des pierres, armes ordinaires de l'émeute, — non pas de ces pierres comme en lançaieut Turnus et Ajax, ou bien un Diomède, quand il froissa la cuisse d'Énée, mais des pierres proportionnées aux bras de nos contemporains, bien différents des bras nerveux des héros antiques. A cet égard l'espèce dégénérait déjà du temps d'Homère. La terre ne nourrit plus aujourd'hui que des hommes aussi faibles que méchants. Aussi un dieu qui les voit aux prises ne peut qu'en rire et détester leur lutte.

« Mais reprenons le fil de notre récit. Les Ombites, renforcés par leurs concitoyens, tirent le glaive et renouvellent le combat à coups de flèches. Poursuivis par les Ombites, ceux de Tentyra, dont la ville est voisine des contrées où verdit le palmier, tournent le dos[1] et se sauvent en toute hâte. Daus la déroute un des leurs dont la terreur précipitait les pas, tombe, est pris. On le coupe en morceaux afiu que chacun puisse avoir sa part. Les

---

[1] Le texte porte :

Terga fuga celeri præstantibus omnibus instant
Qui vicina colunt umbrosæ Tentyra palmæ.

Le manuscrit de Montpellier, cité par Jahn, à la page 162 de son édition, offre ici une lacune :

Terga fuga celeri præstant. . . . .

M. Jahn admet la correction de Merzer, à laquelle s'est rangée Hermann et que nous adoptons également avec Jahn, et qui est ainsi conçue :

Terga fuga celeri præstant instantibus Ombis.

Cela est certainement plus satisfaisant que le texte ordinaire :

Terga fuga celeri præstantibus omnibus instant,

et que le texte de quelques anciens manuscrits, portant ce vers spondaïque d'une contexture passablement suspecte :

Terga fugæ celeri præstantibus omnes instant.....

Ainsi, ce sont les Tentyriens qui fuient repoussés par ceux qu'ils ont attaqués.

Ici se présente une autre question : Comment, dira-t-on, les Tentyriens avaient-ils pu venir de si loin pour attaquer les Ombites? On se l'expliquera facilement, si l'on se souvient qu'à l'aide de leurs canots les Égyptiens se rendaient très-rapidement à des distances très-considérables. C'est ce que confirme Hérodote (liv. II, c. LIX).

vainqueurs le dévorent, et on ronge jusqu'aux os[1]. On ne songea pas à le faire bouillir ni rôtir; c'eût été long et ennuyeux; il aurait fallu allumer du feu et prendre patience : on se contente de le manger cru. Au moins faut-il s'applaudir que le feu ait échappé à cette exécrable profanation, le feu que Prométhée ravit au ciel pour en faire don aux hommes. Au reste, les monstres qui ont osé mordre de la sorte dans un cadavre n'ont jamais rien mangé qui leur parût meilleur. Inutile de demander si, pour les premiers qui en tâtèrent, ce fut une sensation de volupté bien vive, puisque le dernier qui survint, voyant que tout était absorbé, passa ses doigts sur le sol afin d'y recueillir et de goûter du moins un peu de sang[2]. »

Sauf un ou deux passages d'un goût fort douteux et qu'à dessein nous avons cités avec tout le reste pour édifier le lecteur sur les défauts de ce genre, déjà signalés plus haut, et qui, malheureusement, se présenteront encore plus bas, sauf cela, disons-nous, ce récit de Juvénal offre des beautés de plus d'un ordre, et dignes d'être relevées.

---

[1] L'acte atroce s'accomplit pendant la retraite des Tentyriens repoussés vers le nord par les Ombites. On peut supposer qu'elle eut pour théâtre un certain endroit situé entre Ombos et Tentyra, pas très-loin de Coptos; c'est ce que semble indiquer ce fameux vers:

Gesta super calidæ referemus mœnia Copti,

si peu compris et si mal traduit même par des latinistes de premier ordre, qui avaient admis un sens inadmissible, dont nous avons parlé plus haut, *super mœnia Copti,* au-dessus de Coptos, c'est-à-dire au sud de Coptos. Voilà, selon nous, comment on peut concilier les choses; car qu'on note bien en passant que si les attaqués eussent été ceux de Coptos, comme l'ont admis Ruperti et Achaintre, et qu'ils eussent ensuite poursuivi vers le nord les Tentyriens par eux repoussés, la scène odieuse en question eût eu lieu non pas *super Coptum,* mais *infra Coptum,* c'est-à-dire au nord de Coptos; et dès lors le vers

. . . . *Super mœnia Copti,*

serait incompréhensible.

[2] V. 33-92.

Hélas! sans s'en douter, et tout d'abord, Juvénal a dit le mot juste sur la cause de toutes les guerres soulevées par le fanatisme religieux :

Inde furor vulgo, quod numina vicinorum
Odit uterque locus, quum solos credat habendos
Esse deos quos ipse colit.

Au lieu de deux localités, mettez là deux nations de religions différentes, et vous aurez le secret de toutes ces luttes impies qui ont, pendant des siècles, à la honte de l'humanité, ensanglanté le monde. C'est toujours parce que l'on croit sa religion meilleure que celle du voisin, qu'on se laisse aller contre lui à des excès d'autant plus dangereux qu'ils sont inspirés par une conviction sincère, ou du moins paraissant telle. C'est au nom de ce principe que le catholicisme, de la meilleure foi du monde, a inventé son fameux *compelle intrare;* que l'inquisition a fait dresser tant de bûchers et brûlé tant de milliers d'hérétiques, que, plus tard, orthodoxes et protestants se sont fait une guerre à mort. Ces Tentyriens, adorateurs de l'épervier [1], qui se font une joie cruelle de surprendre et de troubler la fête religieuse des Ombites, adonnés au culte du crocodile [2], nous font penser, — qu'on nous pardonne ce rapprochement, — à ces invasions à main armée des catholiques du temps de la réforme, allant se jeter sur les huguenots au prêche, et les massacrant, comme aussi aux actes d'intolérance du même genre exercés par le calvinistes, démolissant les autels et brûlant les églises des *idolâtres,* c'est-à-dire des catholiques. Depuis que le monde est

---

[1] Élien, *Histoire des animaux*, liv. X, ch. XXIV.
[2] *Idem, ibid.*, c. XXI.

monde, chaque religion a cru avoir le monopole de la vérité.

La fête religieuse que célèbrent les Ombites, si vivement dépeinte, et à laquelle je reviens maintenant, se ressent bien du lieu où elle se passe; nous sommes en Orient, et là, même dans les cérémonies instituées exclusivement en l'honneur des dieux, les passions sensuelles ont une large part. Cette fête, par sa durée, comme par la nature même des plaisirs auxquels se livrent ces paysans de la haute Égypte, buvant, criant, dansant autour de quelque joueur de flûte venu d'Éthiopie, sans doute, rappelle, jusqu'à un certain point, les fêtes champêtres des temps modernes, nos *assemblées* de l'Ouest et les *kermesses* du Nord, si bien rendues par les peintres de l'école flamande.

A l'insouciance, à l'ivresse des Ombites, tout entiers à leurs cérémonies religieuses et à leur orgie, Juvénal oppose ce qu'il appelle si énergiquement la haine à jeun, *jejunum odium*, des Tentyriens; trait superbe qui explique admirablement la froide préméditation du coup de main et le danger suspendu sur la tête des Ombites, ne se doutant pas du piége [1].

Le premier engagement entre les deux peuples rivaux est vivement représenté. Mais pourquoi faut-il qu'ici encore le mauvais génie de Juvénal, c'est-à-dire ses habitudes enracinées de déclamation le fassent en-

[1] Ceci me rappelle, dans Shakspeare, une scène qui est le commentaire dramatique du *jejunum odium* de Juvénal. C'est celle où Iago, la nuit, dans l'île de Chypre, enivre, au corps de garde, le trop confiant Cassio, tandis que lui, tout en feignant de partager les libations du lieutenant d'Othello, les évite soigneusement, afin de conserver toute sa liberté d'esprit et de n'être par conséquent détourné en rien du but atroce qu'il se propose d'atteindre et qu'il atteindra, grâce à sa haine, secondée ici par sa tempérance calculée. (*Othello*, trad. F.-V. Hugo, scène VI).

trer de nouveau dans des développements puérils, déjà signalés plus haut, et qui allongent si désagréablement le récit? Juvénal éprouve le besoin de nous dire, quand nous n'avons nul désir, nul intérêt de le savoir, quelle était la dimension des pierres que se lançaient les deux peuplades ennemies. Le rapprochement entre les générations actuelles et celles du temps d'Homère, les forces musculaires des héros, déjà affaiblies, lors de la guerre de Troie, franchement, de tels détails paraîtront au lecteur aussi superflus que déplacés.

Cette soif de déclamation satisfaite, le poëte est obligé de reprendre son sujet, qu'il aurait bien mieux fait de ne pas quitter; et il y revient par une de ces transitions lourdes et tout à fait dépourvues d'art, tant reprochées, et avec raison, à notre Boileau [1].

Mais, à la manière même dont Juvénal raconte l'acte d'anthropophagie commis par toute une population, on sent toute l'horreur et toute l'indignation qu'il lui inspire; le style, dans tout ce passage, est d'une rare vigueur. Cependant, pour revenir plus particulièrement à quelques détails du récit, on ne voit pas en quoi l'acte atroce, raconté par le poëte, eût été moins horrible, par exemple, si le corps qu'on a dévoré eût été préalablement bouilli ou rôti. Est-ce là simplement une facétie de notre satirique, comme le croit un commentateur [2]? Au milieu d'un tel récit, la plaisanterie, on peut le dire, ne serait guère à sa place. Ce n'est pas au moment où l'on veut exciter au plus haut degré notre indignation contre un trait de fanatisme religieux dont l'humanité rougit, qu'on doit se livrer à des excès de gaieté.

Au surplus, Juvénal, à cette occasion, se croit obligé

---

[1] *A diverticulo repetatur fabula......*

[2] Ruperti, édit. Lemaire, *not. ad vers.* 85.

de féliciter le feu d'avoir échappé à cette hideuse profanation. Cette pensée, je le veux bien, ne manque pas d'une certaine élévation, si l'on se rappelle, en effet, que l'étincelle ravie par Prométhée est le symbole de la civilisation, et que, sous ce rapport, il était à désirer que le feu ne fût pas associé à un acte de cannibales; tout cela, du reste, témoigne d'une recherche malheureuse et qu'on ne devait pas trouver dans de pareils sujets.

Les réflexions qui suivent le passage que nous venons de citer et de commenter présentent encore, comme beaucoup d'autres passages de la même satire, à côté de choses justes en elles-mêmes, de ces développements où le génie déclamatoire de Juvénal se donne carrière. Qu'on ne dise pas, fait observer le poëte moraliste, pour excuser l'acte d'atrocité rapporté plus haut, que, dans des temps relativement modernes, certaines villes assiégées, réduites aux abois, se sont portées à des excès non moins hideux; un tel rapprochement, à son sens, serait faux en tous points: Calagurris, ville des Vascons, dans l'Espagne tarragonaise [1], du temps qu'elle luttait pour Sertorius contre Pompée et Métellus; Sagonte, à l'époque de sa fameuse résistance contre Annibal, ne s'étaient nourries de chair humaine que par une même nécessité d'honneur et de résistance, et qu'après avoir épuisé les plus vils aliments que la faim et la rage avaient pu leur fournir. Mais l'excès de la misère, le courage au désespoir, les forces épuisées, peuvent-ils justifier ces actes d'anthropophagie de la peuplade égyptienne?

Le raisonnement est juste, sans doute, et personne

[1] Patrie de Quintilien, aujourd'hui Calahorra, dans la Nouvelle-Castille.

ne songera à comparer un acte inspiré à la fois, comme ici, par une épouvantable famine et un patriotisme ardent, à l'horrible acte de fanatisme dont les Ombites se sont rendus coupables. Malheureusement, Juvénal ne peut renoncer à son désir de développer outre mesure sa pensée, et en la développant il la gâte, à la façon des Sénèque et des Lucain. L'histoire du siége des deux villes se transforme peu à peu en lieu commun, en sujet de déclamation, par conséquent; le poëte donne dans une rhétorique fausse, s'échauffe à froid; alors l'exagération, les traits de mauvais goût et les longueurs abondent[1]. On dirait de Corneille, vieillissant ou vieilli; mais après ces éclipses, comme on en remarque dans les derniers ouvrages de notre grand tragique, ainsi que chez Corneille, quels splendides réveils! non pas précisément soudains, mais amenés par degrés; alors quels accents vigoureux, quelle poésie remarquable par la hauteur de la pensée et la profondeur du sentiment! Cette gradation de l'idée, il est facile de la suivre ici. Juvénal retrouve tout d'abord son feu et son énergie pour flétrir l'exécrable conduite des Ombites, bien plus coupables à ses yeux qu'un certain peuple d'une contrée voisine de l'Égypte, ces habitants de la Chersonèse Taurique, premiers inventeurs, s'il faut en croire les poëtes, des sacrifices humains; car là, du moins, une fois tombé sous le couteau sacré pour apaiser une divinité sanguinaire, le corps de la victime n'avait plus rien à redouter au-delà de la mort, tandis que les Ombites, qui n'avaient pour excuse ni la faim ni la guerre, ni quelque dieu à satisfaire, se sont livrés à des actes inconnus même des peuples les plus féroces de l'Europe et de l'Asie; et c'est pourtant ce qu'a

[1] V. 93-115.

osé « une vile et lâche canaille d'Égypte [1] ». Aussi, selon le poëte, il n'est pas de supplice assez grand pour châtier la perversité d'une telle population, pour laquelle « haïr ses ennemis et les dévorer, c'est la même chose [2] ».

La pensée de Juvénal s'élève de plus en plus; les Ombites, fait-il remarquer, en accomplissant l'acte horrible que l'on sait, ont étouffé tous les sentiments qui distinguent l'homme de la brute; ils n'ont écouté ni la voix de l'humanité, ni celle de la pitié, de la pitié pour l'expression de laquelle la nature nous a accordé le don des larmes, un des plus beaux priviléges de l'homme. De là un magnifique tableau, bien qu'il soit plus conforme au genre oratoire ou même déclamatoire, qu'au génie de la satire proprement dite. Mais il respire une émotion réelle, témoigne d'une sensibilité qui fait honneur au cœur et à l'âme de notre poëte, est rendu dans un style excellent : « Notre cœur est fait pour la pitié; la nature le proclame elle-même, car elle nous a donné les larmes, le plus bel attribut de l'humanité. Aussi veut-elle que l'homme pleure quand il voit son ami devant les juges réduit, à plaider sa cause et couvert des vêtements de deuil à l'usage des accusés; ou un jeune enfant citant devant les tribunaux un tuteur infidèle, un enfant au doux visage arrosé de larmes et ombragé de longs cheveux... C'est encore la nature impérieuse qui nous force de gémir quand nous rencontrons le convoi d'une vierge nubile, quand nous voyons mettre en terre un enfant trop jeune encore pour être consumé sur le bûcher. Quel est donc l'homme de bien... qui puisse rester étranger aux maux d'autrui ?

---

[1] *Imbelle et inutile vulgus.* (V. 126.)

[2] V. 130 et 131.

C'est la pitié qui nous distingue des animaux. C'est pour cela que nous avons reçu en partage cette intelligence qu'il faut savoir vénérer, cette raison capable de s'élever jusqu'aux dieux, de comprendre et de perfectionner les arts, cet instinct sublime qui nous vient du ciel et qui manque à la brute, courbée vers cette terre où se fixent ses regards[1]. »

Il y a dans ce morceau beaucoup d'âme, une rare sensibilité, qui fait songer à certains passages d'Homère et de Virgile; il respire aussi un vif sentiment de la dignité humaine et tout le passage en lui-même est un touchant, un éloquent commentaire du fameux *homo sum*... de Térence[2].

Puis, comme transition naturelle, viennent ces belles considérations philosophiques, inspirées peut-être de Cicéron et d'Horace à la fois[3], sur l'homme, si noblement défini plus haut, et envisagé ici comme un être essentiellement sociable et politique; le passage est d'une poétique éloquence : les nobles dons qu'on vient d'énumérer comme formant nos priviléges, notre attribut dès la création, à savoir la sensibilité, l'intelligence et la raison, ont été départis aux hommes pour qu'une affection mutuellement ressentie les portât à s'entr'aider,

[1] V. 131-148. Ces derniers vers rappellent ceux d'Ovide sur le même sujet et que tout le monde sait par cœur :

Pronaque cum spectant animantia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.
(*Metam.*, I, v. 84 sqq.)

Juvenal creuse davantage sa pensée en tirant de la conformation même du corps humain des conséquences philosophiques et, on peut le dire, psychologiques.

[2] *Heautontim.*, I, I, 25.

[3] Conf. Cicer., *De Invent.*, I, II; Horat., *Ad Pis.*, v. 391, 399; *Sat.* I, III, 105.

à quitter la vie sauvage des forêts, à se réunir en sociétés, à se bâtir des maisons, à former des villes, à constituer des États, à se garantir réciproquement leur indépendance et leur sécurité, et à se mettre à l'abri contre l'ennemi commun derrière les remparts d'une même ville[1].

Un commentateur allemand[2] fait observer avec finesse, au sujet de ces considérations, qu'elles ont quelque chose de touchant, de convaincu et convaincant, sortant de la bouche d'un octogénaire, qui a déjà un pied dans la tombe; qu'écrites au bruit même de l'écroulement de tout un monde de grandeurs et de magnificences, elles sont d'un effet d'autant plus saisissant qu'elles exaltent précisément, comme les seuls biens dignes de nous attacher à la vie, l'amour du prochain, la tolérance et tous les principes de solidarité et de sociabilité humaines.

Mais, hélas! combien, à regarder de près le train des choses de ce monde, les hommes se sont écartés de leur vocation originelle! Les dieux avaient destiné l'homme à faire fleurir sur cette terre la paix, l'amour du prochain, la civilisation ; et l'on voit tous les mortels, bien au contraire, se poursuivre, se haïr, se détruire dans des guerres sanglantes, et finalement s'entre-déchirer. De pareils dissentiments, de semblables horreurs, on ne les rencontrerait même pas chez les bêtes féroces, privées pourtant de tous les nobles attributs énoncés plus haut, apanage de l'homme seul, mais dont il fait un si détestable, un si déplorable abus. Et alors cette tirade finale où, malgré quelques

[1] V. 147-159.
[2] W. E. Weber, *Die Satiren Juvenals, uebersetzt und erläutert*. Halle, 1838, p. 603.

traits déclamatoires, et malgré quelques formes hyperboliques habituelles à la satire, et peut-être excusables à cause de cela même, éclate la juste indignation du poëte : « Mais aujourd'hui les serpents s'accordent mieux ensemble que les hommes. La bête fauve reconnaît et épargne son espèce. Quand donc vit-on un lion, parce qu'il était le plus fort, arracher la vie à un autre lion? Dans quelle forêt un jeune sanglier expira-t-il sous la dent d'un sanglier plus vigoureux? Le tigre des Indes, malgré sa rage, vit en paix perpétuelle avec le tigre. Les ours cruels ne se mangent point. Mais, pour l'homme, ce n'était pas assez qu'il ait forgé sur une enclume le fer destiné à tuer son semblable, tandis qu'ignorant cet art funeste, les premiers forgerons ne savaient que faire des sarcloirs, des hoyaux, des marres et des socs de charrue. C'est peu d'avoir appris à fabriquer l'épée, il fallait encore qu'on vît des peuples dont le ressentiment ne se contente pas d'immoler des êtres humains; mais le cœur de l'homme, ses bras, sa face, devaient leur sembler un aliment tout comme un autre. Que dirait Pythagore s'il était témoin d'horreurs pareilles? où ne fuirait-il pas, lui, qui s'abstint autant de la chair humaine que de la chair des animaux et qui s'interdit même certains végétaux [1]? »

Graves et nobles paroles! Juvénal finit comme il a commencé; il s'élève avec éloquence et énergie contre les hideux excès auxquels l'intolérance religieuse est capable de se laisser entraîner; et à l'avance, dans l'acte sauvage des Ombites, il condamne et flétrit l'intolérance humaine, dans quelque sphère qu'elle se manifeste, à quelque ordre d'idées qu'elle appartienne.

[1] V. 159 *usq. ad fin.*

Chose triste à dire, et qu'on nous permette cette réflexion à propos d'une satire roulant tout entière sur un sujet de philosophie morale : le monde, depuis Juvénal jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, pendant un laps de temps de près de deux mille ans, a vu, hélas ! se reproduire et sévir sous bien des formes, et presque en tous pays, le fléau de l'intolérance et du fanatisme; fanatisme philosophique, fanatisme politique, et, plus souvent encore, fanatisme religieux; le fanatisme religieux allait de plus en plus torturer et dévorer l'humanité. Les Romains contemporains de Juvénal n'en avaient-ils pas donné le premier exemple? Les chrétiens jetés aux bêtes ou enduits de poix pour être brûlés en guise de flambeaux dans le cirque, et destinés à satisfaire les instincts d'une multitude avide de sang; cela valait bien, comme trait de cruauté, le repas épouvantable des Ombites, se vengeant sur les ennemis de leurs dieux; encore, pour ces derniers, était-ce là un fait isolé, tandis que les persécutions de Rome païenne contre les adorateurs du Christ durèrent pendant toute une longue période historique. Devenu à son tour le maître, le christianisme ne s'acharna-t-il pas avec une égale persévérance contre ceux mêmes chez lesquels il était né? On connaît le long martyrologe du peuple juif partout traqué, brûlé, massacré pendant des siècles. Dans l'intervalle surgissent les guerres dites guerres saintes ou croisades, et chrétiens et musulmans, également fanatisés, s'attaquent et s'exterminent avec une haine digne des deux peuplades égyptiennes que nous avons vues aux prises. Éclata la réforme : et Dieu sait les fureurs qu'elle inspira aux catholiques d'abord, aux luthériens et aux calvinistes ensuite. La moitié de l'Europe fit la guerre à l'autre; et, après les guerres régulières et étrangères, on eut les

guerres civiles les plus cruelles peut-être, et l'on s'égorgea longtemps au nom des croyances religieuses et d'un Dieu de paix : et c'est alors, qu'à un moment à jamais néfaste, on revit ce que Juvénal appelle un crime où tout un peuple mit la main, *vulgi scelus* [1], et dépassant en horreur toutes les fictions tragiques, *cunctis graviora cothurnis* [2]. N'est-ce pas tout un peuple, en effet, qui se fit *ligueur?* n'est-ce pas tout un peuple qui fut l'auteur des massacres de la Saint-Barthélemy? Ressentiments, haines, persécutions, qui, un instant apaisés, reparurent d'une manière intermittente et comme autant de flammes couvant toujours sous la cendre, au dix-septième siècle avec la *guerre de Trente ans* et les *Dragonnades*, et jusqu'au sein du dix-huitième avec l'affaire des Calas :

Tantum Relligio potuit suadere malorum [3] *!*

Il ne fallut rien moins que le grand orage de 89 pour purger l'atmosphère européenne de tous ces miasmes du fanatisme religieux; orage suivi en effet, si j'ose parler de la sorte, du glorieux soleil de l'ère moderne, éclairant de ses rayons bienfaisants les générations de notre dix-neuvième siècle; ce siècle qui, il faut le reconnaître à son éternel honneur, porte écrite sur son drapeau cette devise magnifique et consolatrice : mansuétude dans les mœurs, tolérance réciproque, liberté des consciences, charité dans les idées.

Et pour revenir, d'un peu loin, j'en conviens, à l'auteur de cette satire qui nous a si longuement occupé, trop longuement peut-être, constatons que Juvénal,

---

[1] V. 29.
[2] V. 29.
[3] Lucret., *De Rer. nat.*, I, v. 102.

en protestant comme il l'a fait, du fond de son âme, contre le plus hideux des fléaux, je veux dire le fanatisme religieux, s'est acquis des droits à l'estime de tous les cœurs généreux, de tous les vrais amis de l'humanité. Par là se trouvent rachetés, et au delà, un assez grand nombre de traits de mauvais goût, effet inévitable de certaines habitudes d'esprit du poëte, et plus encore de son grand âge.

APPENDICE.

CHAPITRE XV.

Les priviléges de l'état militaire [1].

Cette satire, composée de soixante vers seulement, est évidemment tronquée. C'est là sans doute ce qui a fait présumer à d'anciens scholiastes qu'elle n'était pas de Juvénal [2]. Il est certain qu'on y chercherait en vain la vigueur, l'éclat, la puissance de souffle des précédentes pièces; d'autre part, cependant, elle rappelle plus d'une fois par son ton et ses allures la manière du maître. De là chez les critiques et les savants des trois derniers siècles deux opinions bien tranchées sur cette satire, les uns s'étant prononcés pour [3], les autres contre [4] son authenticité. Cette diversité d'opinions s'est maintenue chez les philologues modernes. En France,

[1] Satire XVI.

[2] *Quidam dicunt, non esse Juvenalis sed ab ejus amico appositam* (scholiaste cité par Barth., *Advers.*, XIV, 16). — *Ista a plerisque exploditur et dicitur non esse Juvenalis* (*vetus schol. Pithœi*).

[3] Dempster., *ad Coripp.*, p. 137; Scaliger, cités par Lemaire.

[4] Grotius, *ad Luc.*, III, 14; Rotgers, *Var. Lect.*, IV, IV, p. 338; Angel. Decembr., *Polit. liter.*, p. 59 sqq.; Barth., *loc. cit.*; Plathner, Bahrd, etc., cités par le même.

Achaintre et Dussaulx; en Allemagne, Heinrich, auquel, il n'y a pas longtemps, s'est joint M. Kempf [1], regardent la seizième satire comme le faible début d'un imitateur. D'un autre côté, W. E. Weber, C. F. Hermann, M. de Siébold, et enfin l'auteur *Du vrai et du faux Juvénal*, M. Ribbeck, n'hésitent pas à l'attribuer à Juvénal. De preuves certaines, on ne saurait en fournir à l'appui ni de l'une ni de l'autre de ces deux manières de voir : c'est une affaire d'impression personnelle et d'intuition. Quant à nous, nous croyons fermement, sans pourtant oser l'affirmer, que la satire qui va nous occuper est bien de Juvénal. Considérée comme une esquisse, car elle n'est pas autre chose, elle offre dans son ensemble le caractère de la poésie du satirique, on ne saurait le méconnaître ; on y trouve, tout écourtée qu'elle est, des peintures, des allusions, des mouvements qui sont tout à fait dans la manière de notre poëte. Ce qui lui manque, c'est l'âme, le souffle; ce qui y choque, c'est le style, souvent étrange, embarrassé, peu naturel, obscur, hérissé de difficultés de toute sorte, qui font le désespoir de quiconque essaye de traduire ce morceau. Mais ces défauts, on peut, on doit peut-être les rejeter sur le compte de la vieillesse de l'auteur. On a là, selon toute vraisemblance, sa dernière production.

Telle qu'elle se présente à nous, elle a pourtant son intérêt, un intérêt tout historique : la peinture de la prépondérance des gens d'épée, sous un gouvernement despotique et militaire, complète le vaste et curieux tableau des mœurs romaines des deux premiers siècles de l'empire, si vivement retracées dans les pièces précédentes et notamment dans les neuf premières satires.

[1] *Observat. in Juvenal. aliquot locos interpretandos.* Berolini, 1843.

Donc, quel que soit le peu d'étendue de ce fragment, il mérite à son tour qu'on s'y arrête. Écrit sous forme de lettre, comme beaucoup d'autres pièces de Juvénal, il est adressé à un certain Gallus, qui ne nous est pas autrement connu.

Le poëte entre en matière sans préambule et sans ambages, envisageant son sujet sous trois aspects différents; mais il est loin de l'épuiser, comme cela ressort surtout de la fin du morceau. Il commence tout d'abord par les prérogatives générales de l'état militaire, entendant sans doute par là celles qui sont communes aux simples soldats aussi bien qu'aux officiers :

« Qui pourrait, mon cher Gallus, compter tous les priviléges de l'état militaire quand on y entre sous d'heureux auspices? Que la porte du camp s'ouvre pour moi favorisé du destin, tout inexpérimenté et poltron que je suis, j'avancerai ; car bien choisir le moment propice du destin est plus utile que d'être recommandé à Mars par une lettre de Vénus, ou de la déesse sa mère, qui se plaît aux sables de Samos.

« Examinons d'abord les prérogatives communes à tous les militaires. En voici une qui n'est pas la moindre. Nul bourgeois n'osera frapper un soldat; bien mieux, si c'est le bourgeois qui est frappé, qu'il dissimule et qu'il se garde bien de montrer au préteur sa mâchoire fracassée, sa figure toute noire et toute gonflée, son œil, — celui qu'on lui a laissé, — en si mauvais état que le médecin en désespère. S'il s'avisait de poursuivre son agresseur on lui donnerait pour juge un centurion illyrien aux grandes jambes fourrées dans des bottes énormes et rendant ses arrêts du haut d'un tribunal gigantesque. Ainsi le veulent les anciennes lois et l'ordonnance de Camille : un soldat ne saurait être jugé hors du camp et loin de ses drapeaux. Aussi, quand les centurions ont à juger un soldat, leurs arrêts sont-ils les plus équitables du monde ! Si ma plainte est fondée, je suis assuré d'obtenir satisfaction. Pourtaut je vais m'attirer l'inimitié de tous les soldats de la cohorte ; tous les camarades de l'accusé vont se liguer contre moi; et ils feront si bien que, si j'obtiens gain de cause, j'en pâtirai ; la satisfaction accordée sera pour moi

pire que l'injure [1]. Mauvaise affaire de celles qu'on ne plaide que quand on s'appelle le déclamateur Vagellius, têtu comme un mulet. Eh quoi ! tu n'as que deux jambes et tu veux lutter contre toutes ces grosses bottes ferrées ? Qui voudra plaider pour toi loin de Rome ? et puis quel est l'ami dévoué, le Pylade, qui s'exposera pour toi à franchir les barrières du camp ? Crois-moi, dévore ta rage, et ne va pas demander à tes amis de t'assister : ils te refuseraient. Quand ton juge, le centurion, aura dit : « Appelez les témoins ; » des témoins ? Celui-là même qui aura vu les poings tomber sur ton visage n'oserait dire : *Je l'ai vu.* Si un tel homme se rencontrait, je le proclamerais un brave, un Romain de la vieille roche, barbu et chevelu. Trouver un faux témoin contre un bourgeois, c'est facile ; mais un témoin véridique dont la déposition serait préjudiciable à l'intérêt et à l'honneur d'un homme d'épée, c'est autre chose [2]. »

A part la tautologie insupportable qu'engendrent, dès le début, quatre vers exprimant la même idée et quatre manières de la répéter, on a là, sans contredit, la partie saillante et la mieux traitée du fragment en question. Les traits dont elle est semée, le sentiment de gaieté qui y règne, rappellent tout à fait Juvénal. Il retrace là d'ailleurs ce qu'il a dû voir plus d'une fois sous le règne d'empereurs guerriers et favoris de la Victoire comme Trajan et Adrien ; ces empereurs avaient certainement accordé des avantages de toute espèce aux hommes de guerre, avantages auxquels le poëte a déjà fait allusion ailleurs [3]. Quelle distance ne séparait pas

---

[1] Je lis avec Jahn et Hermann :

> *Consensu magno efficiunt, curabilis ut sit*
> *Vindicta et gravior quam injuria.*
> (V. 21-22.)

Et non

> *Consensu magno* EFFICIUNT, CURABITIS *ut sit*
> *Vindicta gravior*, etc.;

comme le portent quelques éditions.

[2] *Sat.* XVI, v. 1-35.

[3] *Sat.* III, 129 sqq.

alors le simple citoyen du militaire! quelle humilité chez le premier, quel rude sans façon chez l'autre! Tout cela, convenons-en, se voit encore plus ou moins dans nos monarchies militaires modernes, en Russie, en Autriche, en France, en Prusse, surtout en Prusse, où les épaulettes et le sabre communiquent, ce semble, à ceux qui les portent, une morgue, une impertinence mêlées souvent de brutalité; chez nous aussi domine encore parmi bien des serviteurs de Mars un dédain souverain pour ce qu'on est conveuu d'appeler le *civil;* de nos jours encore les militaires ont leur juridiction spéciale. Sans doute il y a plus de justice à espérer de la part de nos officiers composant les conseils de guerre que de ces stupides centurions romains, originaires de l'Illyrie, cette Croatie de l'antiquité, et que le poëte dépeint d'une façon si plaisante et avec une ironie si bien contenue. Mais ce qui aujourd'hui encore, comme jadis, peut faire la terreur du bourgeois actionnant un homme de guerre, c'est cet esprit de corps, suscitant au camarade cité en justice une légion d'auxiliaires, prêts à prendre fait et cause pour lui, imposant silence par conséquent à certaines consciences timorées dont les dépositions pourraient être compromettantes pour le soldat ou l'officier, et tout disposés, à la moindre résistance, à demander raison à leur tour au *pékin* et à dégaîner. Nous avons vu dans ces derniers temps plus d'un duel de ce genre. Quand on n'a *que deux jambes*, c'est-à-dire quand on est bourgeois, il ne ferait jamais bon de se heurter contre tant de grosses bottes ferrées.

Un autre avantage qu'offre la profession de soldat, c'est d'obtenir toujours prompte justice, qu'il soit plaignant ou accusé, tandis qu'il n'en est pas de même pour le bourgeois.

« Qu'un voisin peu scrupuleux ait envahi le vallon que m'ont lé-

gué mes ancêtres, qu'il m'ait pris mon champ, qu'il ait arraché la pierre sacrée qui nous servait de limite, où chaque année je déposais mon offrande, de la bouillie et une large galette; qu'un débiteur s'obstine à ne pas rendre l'argent qu'il m'a emprunté, désavouant les tablettes que je lui présente, le billet écrit de sa main, pour obtenir un jugement, il faudra attendre qu'une année judiciaire s'écoule, et entendre les causes de tout un peuple de plaideurs avant que le tour de la mienne soit venu. Et le jour même du procès, que d'ennuis! que de retards! que de fois on a disposé inutilement les siéges du tribunal! Voici que l'éloquent Céditius, notre juge, dépose sa tunique pour entrer dans le bain. Quant à Fuscus, il est allé... ailleurs [1]. Nous étions prêts, il faut s'en aller. Dans l'arène judiciaire les luttes traînent en longueur. Quant aux heureux mortels qui portent les armes et ceignent le baudrier, on leur assigne pour leur rendre justice les jours qu'eux-mêmes ont fixés. Ils n'ont pas à se ruiner comme nous, dont les procès ne finissent jamais [2]. »

Si les vers que nous venons de citer manquent d'élégance et de poésie, si parfois, en certains endroits, le style en est obscur et permet des interprétations diverses, en revanche ils jettent un jour très-vif sur les mœurs judiciaires de l'époque. Ils nous fournissent comme un supplément à ce *courrier du Palais*, ou si l'on aime mieux à ce *courrier du Forum*, le *Forum* qu'ailleurs déjà Juvénal nous a si spirituellement décrit [3].

Ils sont passés et, depuis longtemps, les beaux temps où le Forum romain retentissait de l'éloquence des grands orateurs; Tacite, le contemporain de Juvénal, dans un traité célèbre [4], nous a retracé éloquemment les causes de la décadence de cette éloquence. Aujourd'hui tout se réduit aux procès prosaïques de mur mitoyen ou, ce qui revient à peu près au même, de

[1] ..... *Jam micturiente.....*, v. 46.
[2] V. 35-51.
[3] Sat. VII, v. 106-150.
[4] *De oratoribus.*

borne mitoyenne, et de poursuites de créanciers contre des débiteurs de mauvaise foi. On voit aussi, par le même passage, que les procès ne se jugeaient pas pendant toute l'année [1], que par là même ils s'accumulaient; de là les lenteurs qu'éprouvaient les plaideurs dont les affaires venaient au rôle en dernier lieu. Allaient-elles enfin être jugées, c'était de la part des juges d'incroyables lenteurs. Certains critiques et commentateurs de Juvénal ont voulu voir, — le texte est d'une concision désespérante, — dans Céditius et Fuscus les avocats des deux parties prêts à plaider chacun sa cause, déposant déjà l'un sa tunique, attendu qu'il n'était pas permis de plaider autrement qu'en toge, et l'autre courant prendre ses précautions avant de parler à son tour. Quant à nous, nous avons préféré admettre que Juvénal ici fait une sortie satirique contre la manière dont les choses se passaient au tribunal des Centumvirs, abus qui coïncident singulièrement avec ce que nous dit Macrobe des mœurs incroyables des juges du temps de Lucilius et de la façon dont ils se comportaient à leur tribunal [2]. Tous ces détails, qui sont

[1] M. Th. Mommsen croit qu'à Rome on n'admettait les procès au rôle que du 1er mars au 1er septembre. (*Die Rechtsfrage zwischen Cæsar und dem Senat.* Aus der Abhandl. der histor. philologisch. Gesellsch. in Breslau. 1. Bn. 1857, 8, p. 21 sqq;) cité par M. de Siebold, Einleitung zur XVIten Satire, note 1.

[2] Voici, selon Macrobe, ce qu'un certain C. Titius, partisan de la loi Fannia, destinée à réprimer, vers l'an 161, le luxe de la table, dit dans une harangue, qui avait pour but de faire adopter cette loi : il s'agit des mœurs de certains citoyens se rendant au Forum pour y prononcer des jugements : « Ils jouent aux dés, se parfument d'essences et marchent entourés de prostituées.... puis ils se rendent au Forum afin de n'être pas responsables des procédures faites en leur absence. Chemin faisant, il n'est pas de ruelle dont ils ne remplissent les urinoirs pour soulager leur vessie chargée de vin. Ils arrivent au comice de mauvaise humeur et appellent

autant de traits de mœurs, mis en opposition avec la justice prompte qu'obtiennent en tout temps les hommes d'armes devant les prétoires militaires, ne font que mieux ressortir le sujet même que traite le poëte. Cette simple façon d'énoncer les choses renferme une critique indirecte et d'autant plus amère contre les priviléges dont jouissait l'armée.

Voici maintenant un privilége d'un autre genre. Le poëte l'énonce avec la même sécheresse, le même ton un peu prosaïque que les priviléges précédents. On dirait, et peut-être n'aurait-on pas tort, une ébauche en vers, une sorte de brouillon rhythmé, qu'un travail postérieur développera et polira en même temps.

« Autre avantage. Les soldats seuls ont le droit exclusif de tester du vivant de leur père, car nos lois ont statué que le produit des travaux de la guerre ne fait point partie du patrimoine dont le père de famille seul dispose à son gré. Ainsi voyez Coranus; il est encore sous nos drapeaux et reçoit la solde. Eh bien, son père, tout vieux et chancelant qu'il est, lui fait la cour en vue d'un testament. Une légitime faveur conduit Coranus à la fortune et lui assure magnifiquement le prix de son zèle. D'ailleurs il importe au général que les plus braves soient aussi les mieux récompensés, qu'ils soient distingués par des colliers et des bulles d'or[1]. »

---

la cause; l'avocat à qui incombe ce soin la défend. Le juge demande les témoins. Dans l'intervalle.... *ipsus it minctum*.... il rentre, dit qu'il est parfaitement au courant de l'affaire, se fait présenter les pièces du procès, examine l'écriture, quoiqu'il puisse à peine ouvrir ses yeux avinés. Là dessus on va délibérer : Que m'importe, dit-il à ses collègues, toutes ces niaiseries? Que n'allons-nous boire plutôt du vin miellé coupé avec du vin grec? « *Quid mihi negotii est cum istis nugacibus? quin potius potamus mulsum mixtum vino græco*, etc.? » (*Saturn.*, III, 16.)

[1] V. 51 *ad fin.*

Voilà, il faut bien en convenir, une fin bien brusque, car c'est ainsi que le morceau se termine. Qu'est devenu chez le poëte cet art suprême de féconder un sujet? Quel parti a-t-il tiré de cette situation d'un père amené, à la suite de la loi sur le *peculium castrense,* dont dispose librement le fils de famille, à jouer auprès de son propre fils le rôle déshonorant de captateur de testament? Il y avait là un trait de mœurs qui demandait à être bien autrement développé, ce me semble; et le chapitre des décorations militaires devait également être traité avec plus de vigueur d'esprit. Somme toute, les dix derniers vers de la pièce sont d'une faiblesse extrême sous le rapport du fond et de la forme, et ils n'auront pas peu contribué, j'imagine, à faire rejeter le morceau comme indigne de Juvénal. Mais il ne faut pas perdre de vue non plus que nous n'avons évidemment qu'un fragment de la seizième satire; cela est incontestable. Le sujet annoncé est loin d'avoir été épuisé; et Weber l'a pour ainsi dire démontré[1]. Que d'avantages particuliers au métier des armes ne restait-il pas à énumérer[2]! Il est donc permis de conclure que peut-être, soudain arrêté par la mort, Juvénal n'aura plus eu le temps ni de retoucher sa composition abandonnée ainsi, en certaines parties, à l'état d'ébauche, ni de l'achever en développant son thème jusqu'au bout. De là ce fragment. Voilà du moins comment, selon nous, on peut envisager les choses, pour expliquer à la fois la faiblesse de certains passages de cette satire, sa brusque interruption et son manque de conclusions. Quant au raisonuement de Heinrich[3], s'obstinant à ne pas recon-

[1] *Die Satiren Juvenals. Erklærung,* p. 605 et 606.
[2] *Idem, ibid.*
[3] *Erklærung,* t. II, p. 544.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

INTRODUCTION v

I.

CHAPITRE Ier. — Les scandales du jour. 1
— II. — Rome inhabitable. 21
— III. — Les hommes romains ou les hypocrites et les infames. 51
— IV. — Les femmes romaines. 72
— V. — Le turbot 119
— VI. — Riche et pauvre. 142
— VII. — Misère des classes lettrées. 162
— VIII. — La noblesse 185

II.

CHAPITRE IX. — De la vanité de nos désirs. 215
— X. — Le luxe de la table 245
— XI. — La fête de l'amitié ; les coureurs de testaments. 264

Pages

CHAPITRE XII. — La conscience 280
— XIII. — L'exemple 300
— XIV. — Un trait de fanatisme religieux. . . 322

APPENDICE.

CHAPITRE XV. — Les privilèges de l'état militaire. . 343

Errata 353

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 89, ligne 3, *au lieu de :* il y a près de trois cents vers. La sixième satire laisse beaucoup à désirer, sous le rapport de la composition du moins. *lisez :* il y a près de trois cents vers, la sixième satire laisse beaucoup à désirer, sous le rapport de la composition du moins.

— 90, note 1, ligne 2, *au lieu de :* cette dissertation se trouve à la suite du volume intitulé : *Der echte und der unechte Juvenal*, et comprend, *lisez :* et comprend 31 pages in-8°.

— 93, note 1, *au lieu de :* vers 380-398, *lisez :* v. 380-398.

— 207, note 1, ligne 1, après ces mots : v. 209 — *ad finem*, supprimez tout le reste de la note.

— 209, ligne 2, *au lieu de :* d'un mérite égal. *lisez :* d'un mérite égal?

— 248, ligne 26, *au lieu de :* et tout bas des friandises, » *lisez :* et tout bas des friandises [1]. »

— 248, note 2, *au lieu de :* V. 56-60, *lisez :* V. 60, 61 et 62.

— 263, note 1, ligne 3, *au lieu de :* Händer, *lisez :* Händen.

— 267, ligne 11, *au lieu de :* paccages, *lisez :* pacages.

[1] V. 56-60.

— 336, ligne 22, ***au lieu de :*** devant les juges réduit, à plaider sa cause, ***lisez*** : devant les juges, réduit à plaider sa cause.

— 341, ligne 1, ***au lieu de*** : les guerres civiles les plus cruelles peut-être, ***lisez :*** les guerres civiles, les plus cruelles peut-être.

— 347, ligne 10, ***au lieu de :*** conveuu, ***lisez :*** convenu.

Paris. — Imprimerie Adolphe Lainé, rue des Saints-Pères, 19.

